



LES ARABES EN SICILE ET EN ITALIE

LES NORMANDS EN SICILE ET EN ITALIE

ÉTUDES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX ET INÉDITS

PAR

M. F. ÉLIE DE LA PRIMAUDAIE.

Extrait des *Annales des Voyages.*

PARIS.

CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
COMMISSIONNAIRE POUR LA MARINE, LES COLONIES ET L'ORIENT,
30, RUE DES BOULANGERS ET RUE DE BELLECHASSE, 27.

1868

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LE COMMERCE DE LA MER NOIRE et les Colonies génoises de la Crimée. 1 vol. in-8.

LE COMMERCE ET LA NAVIGATION DE L'ALGÉRIE avant la Conquête française (publié sous les auspices du Ministère de l'Algérie et des Colonies). 1 vol. in-8.

LE LITTORAL DE LA TRIPOLITAINE. Commerce, navigation, géographie comparée. 1 vol. in-8.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE. — LES ARABES EN ITALIE ET EN SICILE.

DEUXIÈME PARTIE. — LES NORMANDS.

A M. JULES DELARBRE

Directeur de la Comptabilité générale au Ministère
de la Marine et des Colonies,

Ce livre est dédié par l'auteur comme un témoignage de sincère gratitude,

F. ÉLIE DE LA PRIMAUDAIE.

LES ARABES

EN SICILE ET EN ITALIE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX OU INÉDITS.

CHAPITRE I.

CONQUÊTE DE LA SICILE.

I. — La conquête de la Sicile par les Arabes est une des grandes époques de l'histoire de l'Italie méridionale au moyen âge. Peu s'en fallut que cette riche contrée ne subît, comme l'Espagne, le joug de l'Islam, et que Rome elle-même, *la Ville du vieux Pierre*, ainsi que l'appelaient les Arabes, ne devînt la résidence d'un émir africain.

On trouve peu de détails sur l'invasion de la Sicile dans les auteurs grecs : leur récit est imparfait et manque d'exactitude. C'est assez l'habitude des historiens byzantins, très-prolixes lorsqu'ils racontent quelque révolution de palais, et très-sobres de détails lorsqu'ils ont à parler d'une défaite ou de la perte d'une province. Souvent même ils se permettent de passer sous

silence des événements importants, mais qui leur sont défavorables, ou qui blessent leur vanité. Les auteurs arabes sont plus complets, bien que cependant ils laissent beaucoup à désirer.

En compulsant les archives du mont Cassin, de Naples et de Palerme, nous avons recueilli dans de vieux chroniqueurs latins quelques épisodes de cette époque. L'invasion de la Sicile et de l'Italie est racontée longuement par ces mêmes chroniqueurs, bons moines, qui ne cherchent pas à cacher toute l'épouvante que leur inspiraient les Arabes ou Sarrasins, comme ils les appellent. Quand on lit leurs naïfs récits, il semble qu'on assiste aux terribles *algarades* (1) des farouches enfants du Prophète. Quelques-uns de ces épisodes ont tout l'intérêt du roman ; ils doivent aussi, à un autre titre, exciter notre curiosité, car ils nous rappellent les anciennes prouesses de ces mêmes Arabes que nos armes ont vaincus, et que notre civilisation s'efforce de rattacher à la grande famille européenne.

Depuis longtemps les Sarrasins cherchaient à s'établir en Sicile. Située à la pointe méridionale de l'Italie comme un poste avancé, cette île riche et fertile avait toujours excité l'ambition des dominateurs de l'Afrique. Dès le temps de l'invasion de l'Égypte (649), les Arabes essayèrent de s'en rendre maîtres. L'exarque Olympius, accouru de Ravenne, eut bien de la peine à les chasser (2). En 669, ils firent une nouvelle tentative. Constant II venait d'être assassiné à Syracuse, et les Siciliens avaient proclamé empereur un de ses officiers, un Arménien nommé Mizitzi. Le khalife Moawia, informé de ces troubles, et peut-être sollicité par les

(1) *A'lgara*, attaque brusque, imprévue.
(2) Anast. Biblioth. *In Martino I*, p. 140.

révoltés, fit partir une flotte de 200 navires, commandée par Abdallah-ben-Kaïs. Lorsque les Arabes arrivèrent en vue de Syracuse, la sédition était apaisée; mais s'inquiétant peu de cela, ils pénétrèrent dans le grand port et s'emparèrent de la ville. Quelques habitants seulement parvinrent à se sauver dans les montagnes. Tous ceux qui ne purent s'échapper furent massacrés ou réduits en esclavage.

Le butin fut immense. C'était à Syracuse que Constant II avait fait transporter les riches ornements, les tableaux, les statues, les vases d'or et d'argent enlevés aux églises de Rome. Toutes ces richesses tombèrent entre les mains des Sarrasins; elles servirent du moins à sauver la Sicile. Les Arabes, qui avaient hâte de les mettre en sûreté, retournèrent à Alexandrie. Abdallah envoya au khalife toutes ces précieuses dépouilles, et Moawia, ne pouvant s'en défaire dans les pays musulmans, où *les images sont en grande horreur*, les fit vendre dans les Indes (1).

Les flottes arabes qui couvraient la Méditerranée, firent de fréquentes apparitions sur les côtes de la Sicile. En 739, Habbib-ben-Abi-Obéida, et son fils Abderrahman, débarquèrent aupres de Catane et dévastèrent tout le pays jusqu'à Motica. Quelques troupes envoyées par le patrice de Sicile essayèrent en vain de les arrêter. Habbib vint camper sous les murs de Syracuse. Les habitants, dit Nowaïri, ne craignirent pas de lui présenter la bataille; mais ils furent défaits. Abderrahman poursuivit les fuyards jusqu'au pied des murailles et *frappa de son cimeterre la porte de la ville avec tant de force, que la marque en resta longtemps.*

(1) P. Warnef. L. V, c 13. — El Nowaïri.

Les Syracusains, pour éloigner Habbib, furent obligés de lui payer une forte contribution. Le chef sarrasin se disposait à envahir la province d'Agrigente, lorsque le khalife Obéid-Allah, menacé par une insurrection des Berbères, le rappela en Afrique. En 751, Abderrahman revint en Sicile; mais les auteurs arabes mentionnent seulement cette expédition du fils de Habbib sans dire ce qu'il fit (1).

De 752 à 812, les Sarrasins se montrèrent peu en Sicile. L'Afrique et l'Espagne étaient alors désolées par les guerres civiles. Les Grecs profitèrent de ces troubles pour faire toutes les dispositions d'une vigoureuse défense. Ils ne laissèrent pas une montagne sans la couvrir de retranchements, et la moindre bourgade devint une forteresse.

Ils avaient raison de se fortifier, car le danger était imminent. Vers l'an 800, Ibrahim-ben-Aghlab, lieutenant du khalife à Kaïrouan, après avoir apaisé les troubles de cette province, imitant l'exemple que venait de lui donner l'émir d'Espagne, se déclara indépendant, et fonda la dynastie des Aghlabites. Abdallah, son fils, lui succéda en 813. Il régna à peine quelques années; mais il eut néanmoins le temps d'envoyer une flotte ravager la Sicile. Les Arabes songeaient alors sérieusement à conquérir cette île et la menaçaient d'une invasion. Le patrice Grégoras, qui n'avait à leur opposer que des forces insuffisantes, réclama l'assistance des républiques grecques de la Campanie (2).

(1) Ebn Khaldoun. — Nowaïri.

(2) On sait que les Longobards, lorsqu'ils envahirent l'Italie, en 568, ne la conquirent pas tout entière. Il resta aux Grecs quelques provinces. Sous le nom bizarre d'*Exarchat*, ils conservèrent l'Émilie et la Flaminie (*la Romagne*), avec les villes de Bologne, de Ravenne, de Ferrare, de Faenza,

Les Napolitains refusèrent, on ne sait pourquoi, de se rendre à l'appel du patrice; mais les Gaëtans et les

la Pentapole, qui s'étendait le long de la mer Adriatique de Rimini à Ancône et s'avançait dans l'intérieur des terres jusqu'aux premières collines de l'Apennin ; Rome et son territoire ou *duché*, réduite après avoir donné des lois à l'univers aux anciennes limites des premiers âges de la République, c'est-à-dire : le Latium, le pays des Sabins et un lambeau de la Toscane. Dans l'Italie méridionale, la Calabre et une partie du pays des Brutiens échappèrent aussi à la domination des Longobards. Enfin, sur les côtes de la Campanie, les Grecs conservèrent les trois petits duchés de Naples, de Gaëte et d'Amalfi, resserrés entre les montagnes et la mer. Le duché de Naples, qui ne se composait d'abord que de son territoire et de l'île de Capri, s'agrandit peu à peu par les concessions des empereurs grecs. Maurice lui donna les îles d'Ischia, de Procida et de Nisita. Plus tard, de nouvelles concessions y joignirent Stabie (*Castellamare*), Cumes, Misène, Pouzzoles et Sorrente. Le Duc ou maître des soldats de Naples prenait dans ses diplômes le nom de *très-éminent Duc*, et s'intitulait *Maître des soldats par la grâce de Dieu* (Eminentissimus et Dux Domini gratiâ Magister militum). — Le duché de Gaëte, bien moins étendu que celui de Naples, s'allongeait sur la côte, de Sperlonga à Terracine : cette dernière ville dépendait du duché de Rome; dans l'intérieur, il s'avançait jusqu'à Forni. — Le duché d'Amalfi, qui reconnaissait le patronage des ducs de Naples, était encore moins important que celui de Gaëte ; mais devenu indépendant un peu plus tard (840), il s'agrandit au levant jusqu'à Vico-Vecchio et au couchant jusqu'au promontoire de Minerve. — Ces trois petits États étaient administrés par des ducs ou consuls, nommés par l'empereur, et soumis à l'exarque de Ravenne, qui avait le droit de les révoquer, mais qui rarement usait de cette prérogative dans la crainte de compromettre son autorité et celle de l'empereur. Après la chute de l'exarchat (752), le maître des soldats de Naples et le patrice de Sicile se partagèrent l'administration des villes maritimes de la Campanie; mais celles-ci brisèrent bientôt les faibles liens qui les rattachaient à l'empire grec. Réunis en assemblée annuelle, les citoyens élurent eux-mêmes leurs ducs et les autres chefs civils et militaires, votèrent les lois, les dépenses de la cité et le tribut destiné à l'empereur. Ils battirent monnaie, équipèrent de puissantes flottes et firent la guerre sans rendre compte de leurs actes à qui que ce fût. Vers la fin du IXe siècle, ils s'affranchirent de toute sujétion, et n'envoyèrent même plus de subsides à Constantinople. Le nom de l'empereur cessa d'être inscrit dans les actes publics. Cependant, longtemps encore, ils continuèrent de demander, après l'élection de leurs ducs, mais comme une simple formalité, la confirmation de l'empereur; celui-ci s'empressait de l'accorder et décorait aussi pour la forme le nouveau magistrat du titre de *patrice* ou de *consul*.

Amalfitains, plus soigneux de leurs véritables intérêts, s'empressèrent d'équiper leurs galères et les réunirent à la flotte sicilienne. Grégoras surprit les Arabes occupés à piller l'île de Lampédouse, brûla une partie de leurs navires et força les autres de regagner l'Afrique en toute hâte (1).

II. — Effrayée de cette puissance nouvelle qui venait de s'élever pour ainsi dire aux portes de l'Italie, la cour de Byzance voulut essayer de prévenir le danger auquel se trouvaient exposées la Sicile et la Calabre, ses dernières possessions d'outre-mer. Tout récemment la Sardaigne et la Corse, ne recevant aucun secours de Constantinople, avaient chassé leurs gouverneurs grecs et s'étaient mises sous la protection des Franks (2). Le patrice Photin (3) reçut l'ordre d'envoyer une flotte sur les côtes d'Afrique.

Abdallah était mort en 817, laissant le trône à son frère Abou-Mohammed; mais l'avénement du nouveau prince n'avait pas obtenu l'agrément des cheikhs, qui refusaient de le reconnaître. Le moment paraissait bien choisi.

Photin réunit un grand nombre de navires, et en donna le commandement à un Grec sicilien, nommé Euphémius. Par une étrange fatalité, cet homme chargé de sauver la Sicile, était destiné à livrer lui-même sa patrie aux Arabes. Euphémius ne fit rien de bon en Afrique; il se contenta de piller les côtes et d'enlever quelques marchands.

(1) *Epist. Leonis III*, ap. Di Giovanni, *Codex diplomaticus Siciliæ*, p. 313. — Ubaldi, *Chronicon ducum Neap.*, c. 6, ap. Pratilli, *Script. rerum Longob.*, t. III

(2) Eginhardi *Ann. Franc.* ad ann. 815.

(3) C'est le nom que lui donnent les auteurs arabes; la chronique de Jean le Diacre l'appelle Grégoras.

Cependant Abou-Mohammed réussit à faire rentrer dans le devoir les cheikhs révoltés. Dès qu'il se vit tranquille possesseur du trône, il reprit les anciens projets de ses prédécesseurs; son ardeur était stimulée par le désir de se venger de l'agression des Siciliens. Une flotte, sortie des forts de Sousa et de Tunis, parut tout à coup devant Syracuse; mais la ville était bien gardée. Les Sarrasins dévastèrent tout le pays, puis passant en Calabre, mirent cette province à contribution. Le navarque de Sicile, Théodote, n'avait avec lui que quelques navires. N'osant pas essayer d'arrêter les Arabes, il appela à son aide les Vénitiens qui, *pleins de zèle pour la foi*, équipèrent une flotte de 60 voiles et la lui envoyèrent. L'amiral grec se mit à la poursuite des Africains, et les rencontra entre Rossano et Crotone. Les Arabes feignirent de fuir jusqu'à cette dernière ville, où ils avaient laissé une partie de leurs navires. Attaqués par des forces supérieures, les Grecs et les Vénitiens ne purent résister, et furent presque tous tués ou pris (1).

Les Sarrasins pénétrèrent dans la mer Adriatique, surprirent Ancône, qu'ils pillèrent, firent éprouver le même sort à Osero, sur la côte de Dalmatie, et s'emparèrent d'un grand nombre de vaisseaux vénitiens, chargés de précieuses marchandises. Un ordre d'Abou-Mohammed les rappela tout à coup à Tunis. Les Franks menaçaient l'Afrique, et *les païens qui n'avaient jamais trové si fière gent*, dit la chronique de Saint-Denis, *étaient en grande peur dans leur pays*.

(1) Dandolo, *Chron. Ven.* ap. *Script rerum italic.*, t. XII, p. 175 : Veneti, zelo fidei accensi, paratas LX naves bellicosas, usquè Tarentum urbem destinârunt... multitudini nequeuntes resistere, penè omnes capti aut interfecti sunt.

Mais le prince aghlabite n'abandonnait pas son projet de conquérir la Sicile. En 827, il se présenta enfin une occasion favorable qu'il ne laissa pas échapper. Euphémius commandait alors un corps de troupes cantonnées près de Syracuse; une chronique arabe le fait même amiral de la flotte chargée de la défense de l'île. Il aimait depuis longtemps une jeune Sicilienne d'une rare beauté, nommée Homoniza, et venait de lui être fiancé; mais il avait un rival, et celui-ci gagna à prix d'or le patrice qui promit de lui livrer la jeune fille, et la fit en effet enlever par ses gardes. Furieux de cet outrage, Euphémius jura de se venger.

« Patrice Photin, s'écria-t-il, tu n'a pas craint de « m'enlever celle que j'aimais et de la livrer au dés« honneur! Je fais le serment d'abandonner aux in« sultes de mes soldats les femmes de tes courtisans « et la tienne, ou de mourir dans l'année. »

Euphémius avait de nombreux partisans dans Syracuse, et le corps de troupes qu'il commandait lui était dévoué. Il eut de secrètes entrevues avec un officier calabrais, nommé Platha, qui, comme lui, avait à se plaindre de Photin, et qui promit de faire déclarer en sa faveur les autres troupes. Une sédition éclata. Le patrice voulut en vain s'y opposer; il fut massacré par le peuple, qui proclama roi Euphémius (1).

(1) Anonymi Salernitani *Paralipomena*, c. 45 : Per idem tempus Agarenorum gens Siciliam invasit. Erat vir prædives Euphimius, qui desponsaverat puellam Homonizam miræ pulchritudinis. Illò quidem Græculus Siciliæ præerat. Acceptâ pecuniâ ab alio viro, desponsatam Euphimio auferens, alteri viro eam deniquè tradidit, etc. — *Chron. Joh. Diac.*, p. 313: Euphimiâ factione Syracusani rebellantes patricium interfecerunt. — Cedrenus (*Hist. Comprend.*, p. 512) et Zonare (t. II, p. 140) attribuent également à une femme la perte de la Sicile; mais ils la racontent d'une autre manière. Un acte de sévérité monacale livra cette riche possession aux Arabes. Euphémius, se croyant autorisé par l'exemple de l'empereur

Tout alla bien pendant quelques mois ; mais la mésintelligence se mit bientôt entre le nouveau prince et son lieutenant Platha. Euphémius avait envoyé ce dernier contre le protospathe Michel, gouverneur de Panorme, qui refusait de le reconnaître comme roi de Sicile. Platha, au lieu de combattre les Panormitains, s'accorda avec eux, fit révolter ses troupes et marcha sur Syracuse. Euphémius, avec le peu de soldats qui lui étaient restés fidèles, sortit à sa rencontre, mais il fut battu et perdit 1,000 hommes dans le combat. Désespérant de la fortune, il s'enfuit en Afrique.

Abou-Mohammed accueillit avec empressement le proscrit sicilien, qui pouvait lui être d'une grande utilité dans les projets qu'il méditait. Mais il n'eut pas même besoin de sonder à cet égard les intentions de son hôte : le désir de la vengeance remplissait le cœur d'Euphémius. Il offrit au prince africain, s'il voulait l'aider à rentrer en possession de la Sicile, de le reconnaître pour son suzerain.

L'offre était trop avantageuse pour que Mohammed ne l'acceptât pas. Il assembla le conseil des cheickhs et des kadis, et lui communiqua les propositions d'Euphémius. Elles furent bien accueillies ; mais le conseil exigea du khalife la promesse qu'il se contenterait de rétablir Euphémius et ne chercherait point à conquérir la Sicile pour lui-même. On ne trouve d'autre raison de cette conduite des cheickhs que la crainte d'augmenter la puissance d'Abou-Mohammed. Le

Michel le Bègue qui avait épousé une religieuse, enleva d'un couvent une jeune Sicilienne qu'il aimait. La famille de cette jeune fille porta ses plaintes à Michel qui, regardant l'impunité des crimes comme un privilége de la majesté impériale, ordonna au patrice de Sicile de faire mourir Euphémius. Celui-ci, prévenu à temps, se réfugia en Afrique.

prince aghlabite le promit; mais il était bien résolu, si l'occasion s'en présentait, à s'emparer de la Sicile.

Une flotte de 100 vaisseaux se réunit dans le port de Sousa, où le khalife se rendit lui-même pour en presser l'armement. Il choisit pour commander l'armée d'invasion, forte de 700 cavaliers et 10,000 fantassins, le grand mollah de Kaïrouan, Asad-ben-el-Ferath. Vers la fin du mois de juin, la flotte se trouva prête à appareiller. Elle partit du cap Bon et arriva le 15 juillet en vue de la Sicile (1).

III.—Le débarquement se fit près des ruines de l'ancienne Sélinonte. La ville de Mazzara fut la première à éprouver la fureur des Africains; elle fut emportée d'assaut. L'armée arabe demeura trois jours dans cette ville. Les émissaires d'Euphémius parcouraient le pays pour le soulever; mais il ne vint qu'une cohorte de cavaliers qu'Asad renvoya. Voyant bien qu'il ne devait compter que sur lui-même, l'émir sarrasin ne voulut pas perdre un temps précieux, et donna l'ordre de marcher en avant. La flotte suivait le long des côtes.

Il rencontra l'armée grecque, commandée par Platha, auprès de Platani, dans la province d'Agrigente. Asad, qui se défiait d'Euphémius, lui avait ordonné de se tenir à l'écart pendant le combat, avec les Grecs qui l'accompagnaient; mais au moment d'engager l'action, cédant à ses instances, il lui permit d'y prendre part. La bataille ne fut pas longue; les Siciliens, mis en désordre par l'impétuosité de la cavalerie arabe, se débandèrent dès le premier choc. Platha s'enfuit jusqu'à Messine avec quelques cavaliers; ne s'y croyant pas encore en sûreté, il passa en Calabre.

(1) Ebn Khaldoun. — Nowaïri. — *Chron. Arab. Cantab.* ap. *Script. rerum ital.*, t. I, p. II-245.

Asad continua sa marche. Il s'avança dans le pays jusqu'à Valguarnera, brûlant les habitations et détruisant tout sur son passage. Comme il revenait sur Syracuse, une députation des habitants essaya de l'arrêter, sous prétexte de traiter d'une capitulation, mais en effet pour gagner du temps. L'émir, devinant leur intention, refusa de les écouter et vint enfin dresser ses tentes sous les murs de Syracuse. Vers le même temps, ayant reçu quelques renforts d'Afrique, il les envoya contre les Panormitains.

L'investissement de Syracuse commença aussitôt. La flotte, qui venait d'arriver, s'empara du grand port et bloqua la ville du côté de la mer. Euphémius s'approchait souvent des remparts et cherchait à séduire les Syracusains. Un jour, laissant en arrière son escorte, il s'avança jusqu'à une demi-portée d'arc de la ville. Un grand nombre d'habitants se trouvaient en ce moment sur les murailles.

« — Écoutez-moi, leur cria Euphémius, c'est la der-
« nière fois que je vous apporte des paroles de paix.
« Les Arabes promettent de respecter vos propriétés
« et de n'exiger de vous aucune contribution. Cessez
« une résistance inutile, soumettez-vous pendant qu'il
« en est temps encore. »

A ces mots, deux frères sortirent de la ville et s'approchèrent d'Euphémius d'un air respectueux. En l'abordant, ils le saluèrent du titre de roi.

« — Tes paroles ont persuadé les Syracusains, lui
« dirent-ils. Ils vont se réunir en conseil. Nous avons
« voulu être les premiers à t'annoncer cette bonne nou-
« velle. »

Charmé de ce qu'il entendait, Euphémius fit aux deux jeunes gens de grandes caresses; mais, tandis

qu'il tenait l'un d'eux embrassé, l'autre, le saisissant fortement par les cheveux et le renversant la tête en arrière, la lui abattit d'un coup de sabre. Les deux frères, emportant leur sanglant trophée, réussirent à rentrer dans Syracuse avant que l'escorte d'Euphémius eût pu les atteindre (1).

Vers le même temps où les Africains débarquaient en Sicile, les Arabes de l'Andalousie envahissaient l'île de Crète. Tranquille dans son palais de Blaquernes, l'empereur d'Orient, Michel le Bègue, voyait toutes ces pertes avec indifférence. Il se serait volontiers dispensé de secourir la Sicile; mais réveillé par les murmures du peuple, il fit partir le navarque Théodote, récemment élevé à la dignité de patrice, avec un grand nombre de navires chargés de troupes et de munitions. Ce Théodote était le même amiral grec qui s'était laissé battre si complétement par les Arabes auprès de Crotone. Syracuse, réduite aux dernières extrémités, était sur le point de se rendre, lorsque la flotte byzantine entra dans le port.

Asad venait de mourir, et Mohammed-ben-Djouari lui avait succédé dans le commandement. Une épidémie meurtrière décimait les Sarrasins, déjà bien diminués par les fatigues d'un long siége. Trop faibles pour espérer de triompher de cette nouvelle armée, ils pensèrent à retourner en Afrique; mais les vaisseaux grecs, rangés en bataille à l'entrée du grand port, barraient le passage à la flotte arabe. Mohammed prit alors une résolution désespérée : afin de prouver à ses soldats que tout espoir de retour était perdu et qu'il

(1) Cedrenus, *Hist. Comp.*, p. 512. — Ebn Khaldoun et Nowaïri racontent à peu près de la même manière la mort d'Euphémius; mais ils disent qu'elle eut lieu devant Enna.

ne leur restait qu'à vaincre ou à mourir, il fit mettre le feu à la flotte; abandonnant ensuite le siége, il se retira dans Agrigente, où il se fortifia. Un parti de cavalerie courut le pays jusqu'à Enna, enlevant des bestiaux et des vivres et mettant les villages à contribution. Ce détachement venait à peine de rentrer dans la ville avec quelques provisions, lorsque parut le patrice Théodote.

Les Arabes furent assiégés à leur tour. Pendant plusieurs mois, ils résistèrent avec un grand courage; mais « *Dieu*, dit Ebn-Khaldoun, *voulait éprouver les musulmans.* » Bientôt les vivres manquèrent; la famine devint telle que les assiégés furent réduits à tuer et à manger leurs chevaux; un corps d'armée, laissé par l'émir Asad, occupait depuis le commencement de la guerre la ville de Mazzara. Les Sarrasins essayèrent de s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie et de rejoindre leurs frères; mais ils ne purent y réussir. Accablés par la foule des Grecs, ils furent rejetés dans la ville.

Tout espoir semblait perdu. Il fallait mourir de faim ou capituler. Les Arabes, la rage dans le cœur, se disposaient à envoyer au patrice une députation, lorsque tout à coup ils virent les vaisseaux grecs, qui bloquaient le port, déployer leurs voiles et gagner la haute mer. Un moment après, une flotte nombreuse de navires africains et andalous qui s'étaient réunis pour faire la guerre sainte pénétra dans le port. Les Arabes étaient sauvés. Le patrice leva précipitamment le siége et se retira dans l'intérieur de l'île (1).

IV.— Réunis au renfort qu'ils venaient de recevoir,

(1) Ebn Khaldoun. — Nowaïri.

les Sarrasins reprirent l'offensive. Ils revinrent camper une seconde fois sous les murs de Syracuse. La ville n'avait qu'une faible garnison; le patrice Théodote venait de transporter à Enna le siége du gouvernement et avait emmené toutes les troupes avec lui; mais les Arabes ignoraient cette circonstance. Ils acceptèrent la contribution que leur offraient les habitants et se retirèrent (1).

En 831, Fadhl-ben-Iacoub s'avança jusqu'à Taormina et Catane et dévasta tout le pays autour de l'Etna. Le patrice Théodote voulut s'opposer à sa marche; mais s'étant jetés dans les rochers et les forêts, les Arabes réussirent à s'échapper. Désespérant de les atteindre, le patrice se retirait en désordre, lorsqu'ils revinrent tout à coup sur lui. Les Grecs, surpris dans un étroit défilé, furent complétement défaits : armes, bagages, bêtes de somme, tout devint la proie des vainqueurs. Étant tombé de cheval, Théodote lui-même fut tué dans le combat d'un coup de lance. Fadhl pénétra jusqu'à Messine. La ville, vivement pressée et n'ayant aucun espoir d'être secourue, se rendit à composition.

L'année suivante, les Sarrasins s'emparèrent du *Château des chênes* (Kalat-el-Bellout) (2), et resserrèrent de plus en plus Panorme, qu'ils tenaient assiégée depuis près de deux ans. En 835, les habitants ayant épuisé toutes leurs ressources, capitulèrent enfin. Le gouverneur Siméon et l'évêque Lucas obtinrent la faculté de se retirer avec leurs richesses (3).

(1) *Chron Joh. Diac.*, p. 313 : Græci resistere non valentes, quinquaginta millia solidorum persolverunt in tributum.

(2) Aujourd'hui *Calatabillota*.

(3) Rampoldi, *Ann. musulm.*, t. IV. — *Chron. Joh. Diac.*, p. 313.

La magnifique situation de Panorme et la riante et fertile vallée qui l'entoure frappèrent d'admiration les Arabes, qui choisirent cette ville pour en faire leur place d'armes (1). « Panorme, au commencement du siége, dit Ebn-el-Athir, comptait 70,000 habitants; lorsqu'elle se rendit, elle n'en avait plus que 3,000; tout le reste avait fui ou était mort. » La ville fut repeuplée par de nombreux colons tirés de l'Afrique et de l'Espagne. « Les fils d'Agar, dit une ancienne « chronique, émigrèrent en foule pour venir habiter « cette terre heureuse et féconde, véritable paradis de « délices, où toutes bonnes choses abondaient, où les « villes étaient nombreuses et opulentes, et les ports si « beaux et si vastes, qu'à les voir on eût dit que la « main de Dieu les avait faits (2). »

L'empereur Michel était mort en 829. Lorsque la nouvelle du débarquement des Sarrasins et de leurs premiers succès en Sicile parvint à Constantinople, on raconte que se tournant vers son ministre Irénée, Michel lui dit en souriant :

« — Je vous félicite; les païens viennent de vous « débarrasser d'un grand fardeau.

« — Prince, répondit Irénée, il ne faudrait que deux « ou trois soulagements pareils pour qu'il ne me res- « tât rien à faire. »

Théophile, qui succéda à son père Michel, plus soigneux des intérêts et de la gloire de l'empire, fit une tentative pour recouvrer la Sicile. Une armée grecque

(1) Ils l'appelèrent *Balirmou*, d'où s'est formé son nom moderne.

(2) Acta SS. Sicul. *Vita S. Philaretæ*, t. II, p. 113 : Cùm Agareni ad terram, bonis omnibus affluentem, habitandam commigrâssent, tanquàm ad paradisum deliciarum.... Portus in eâ et ampli et lati, quos intuens, non aliâ quàm divinâ manu factos esse diceres.

débarqua dans la province d'Agrigente et reprit quelques places; mais la guerre terrible que Théophile soutenait en ce moment contre le khalife de Bagdad, El-Motassem, lui fit bientôt oublier la Sicile (1). Cette riche possession fut perdue.

Mohammed-ben-Abdallah, neveu d'Abou-Mohammed, fut le premier *vali* (ouali) de Sicile, et fixa sa résidence à Panorme ou mieux Palerme (2). Les auteurs grecs semblent dire que la Sicile fut rapidement soumise. Il est évident, au contraire, par les récits des chroniqueurs latins et des Arabes, que la conquête fut longuement disputée : ces derniers parlent des guerres opiniâtres qui se firent à cette époque dans l'intérieur de l'île; mais ils ne donnent que des détails vagues et incomplets.

En 838, une flotte envahit les îles Lipari (3). La même année, Mohammed s'empara de Trapani, de Caronia et de Mirta. En 842, il prit d'assaut Corleone et Platini. En 844, les habitants de Messine refusèrent de payer le tribut auquel ils s'étaient soumis. Assiégés presque aussitôt par le kaïd El-Hamdani, lieutenant de Mohammed, ils se défendirent vaillamment; mais tandis qu'ils étaient occupés à repousser un furieux assaut des Arabes, le kaïd, avec un fort détachement, gagna les derrières de la ville par la montagne qui la domine, et pénétra dans la place par une issue mal

(1) Zonare, t. II, p. 147.

(2) Mohammed et ses successeurs l'agrandirent considérablement et se plurent à l'embellir d'une foule d'élégantes constructions. Le joli château de la Ziza (*el-Aziz*, excellent, magnifique) et celui de la Cuba (*koubba*, voûte), qui existent encore, peuvent donner une idée du style gracieux et noble de l'architecture arabe. Voyez Salvadore Morso, *Palermo antico*.

(3) *Translatio S. Bartholomæi*, ap. Borgia, *Mem. di Benevento*, t. I, p. 337.

gardée. En 845, Mohammed se rendit maître de Motica. L'année suivante, il y eut une grande bataille auprès d'Enna ; les Grecs furent défaits, et « 9,000 *Roumis*, dit la chronique arabe de Cambridge, restèrent parmi les morts (1) ».

Lentini succomba la même année. Les habitants avaient écrit au gouverneur d'Enna pour réclamer son assistance, et celui-ci avait promis de les secourir : un feu allumé sur une montagne voisine devait annoncer aux assiégés l'arrivée des Grecs. Ayant appris par hasard cette circonstance, les Arabes allumèrent eux-mêmes un grand feu sur la montagne que le gouverneur d'Enna avait désignée aux habitants, se cachèrent au milieu des rochers et attendirent en silence l'effet de leur ruse. Les assiégés, ne doutant pas que le feu qu'ils apercevaient ne fût le signal convenu, sortirent tout joyeux de la ville, et s'avancèrent jusqu'au pied de la montagne. Enveloppés tout à coup par les Sarrasins, ils ne pensèrent qu'à fuir sans essayer de se défendre; mais un bien petit nombre réussit à rentrer dans la ville qui, à la suite de cette défaite, fut obligée de se rendre.

En 850, Abbas-ben-el-Fadhl, fils de ce cheikh sarrasin, qui avait vaincu et tué le patrice Théodote auprès de Taormina, succéda à Mohammed-ben-Abdallah, qui venait de mourir à Palerme. Les Arabes de Sicile le choisirent eux-mêmes pour chef, sans attendre les ordres du khalife de Kaïrouan. Voulant en finir avec la résistance des Grecs, le nouveau vali résolut de ne pas leur laisser un moment de trêve. C'était un habile homme de guerre, mais cruel et impitoyable.

(1) Prælium commissum est inter moslemios et habitatores castri Ennæ, et occiderunt ex *Romæis* 9,000.

La première expédition d'Abbas fut dirigée contre Caltavuturo (*Abou-Thour*); il en revint avec un butin considérable et de nombreux prisonniers qui furent tous mis à mort. Il ravagea ensuite tout le pays autour d'Enna, dans l'espoir de forcer le gouverneur grec à sortir de la ville; mais celui-ci ne bougea pas. L'année suivante (852), il reparut et recommença son œuvre de destruction, mais sans plus de succès. Les habitants d'Enna, à l'abri derrière leurs murailles, n'essayèrent pas de s'opposer à ses dévastations. De là, Abbas se porta vers Syracuse, Catane, Butera et Ragusa, mettant tout à feu et à sang, puis il vint dresser ses tentes devant la forte place de Termini, qu'il tint assiégée pendant cinq mois; il s'en rendit maître enfin et ne fit grâce à la population qu'au prix de cinq mille têtes. De 853 à 856, le terrible vali, scrupuleux observateur de la loi du prophète, qui défend de faire la paix avec les *infidèles*, acheva la conquête de toute l'ancienne Panormitaine (1), et fit éprouver de nombreux échecs aux Grecs de Syracuse, de Taormina et de Catane. En 857, il attaqua, dans le voisinage du cap Passaro, une flotte de 40 navires byzantins chargés de troupes que l'empereur d'Orient envoyait en Sicile. Les Grecs battus perdirent 10 vaisseaux avec leurs équipages; le reste fut dispersé ou forcé de se jeter à la côte. La même année, il s'empara de six nouvelles forteresses dans l'intérieur de l'île. Un de ces châteaux qu'Ebn-el-Athir appelle le *Château de fer* (Casr-el-hadid), opposa aux Arabes une longue résistance. Vigoureusement pressés par Abbas, les Grecs qui s'y trouvaient renfermés lui offrirent 15,000 dinars, s'il voulait se retirer; mais le

(1) La Sicile, sous les Grecs, formait deux provinces: *La Syracusaine* et *la Panormitaine*. *Epist. Gregorii* I, lib. XII, p. 48.

vali refusa; il avait juré de ne pas s'en retourner à Palerme avant d'avoir vu tomber les hautes murailles du château. Le siége ayant continué, les habitants furent enfin obligés de se soumettre à la condition que 200 d'entre eux auraient la vie sauve et ne seraient pas vendus comme esclaves. Ce fut la seule fois qu'Abbas consentit à épargner les chrétiens. Devenu maître de la place, il fit livrer au supplice ou mettre en vente tous les défenseurs du château, à l'exception des 200 qu'il avait promis de laisser libres, puis il ordonna de démanteler la forteresse (1).

L'importante ville d'Enna (2), où s'étaient refugiés les débris de la puissance grecque, excitait surtout la convoitise d'Abbas; mais il n'était pas facile de s'en rendre maître. Située sur une montagne très-élevée, dont le sommet dominait toutes les hauteurs voisines et formait un large plateau rafraîchi par des sources qui ne tarissaient jamais, Enna n'était accessible que par deux gorges tortueuses et très-étroites: au-dessous de la ville, s'étendait une vallée si profonde, que les poëtes disaient qu'elle aboutissait aux enfers (3).

Un parti de Sarrasins, que le vali avait envoyé ravager les campagnes d'Enna, ramena un jour un prisonnier. Abbas avait donné l'ordre de le pendre ; mais au moment d'être conduit au supplice, le captif demanda si instamment à parler au chef sarrasin, que les Arabes le conduisirent dans la tente d'Abbas.

(1) Ebn Khaldoun. — Ebn-el-Athir.

(2) *Kasr-Yani*, le château de Jean. C'était le nom que lui donnaient les Arabes. Les modernes en ont fait *Castro Giovanni*.

(3) Enna.... est loco præcelso et edito, quo in summo est æquata agri planities et aquæ perennes. Cicero, *in Verrem*. — C'est du fond de cette vallée que sortit Pluton pour enlever la belle Proserpine qui jouait avec ses compagnes sur les bords du petit lac de Pergusa.

— Que me veux-tu? lui demanda brusquement le vali.

Le captif se jeta à ses pieds, pâle de terreur.

— Accorde-moi la vie, s'écria-t-il, et je promets de t'introduire dans Enna.

— Et comment feras-tu?

— Je connais un passage secret pour pénétrer dans le ville. Je venais d'en sortir par cette même issue, lorsque tes soldats m'ont surpris.

Abbas partit aussitôt avec 1,000 cavaliers et 700 fantassins, marcha toute la nuit et vint camper au pied du mont *Gadir*, à cinq milles d'Enna. La nuit suivante, il envoya son oncle Riah, avec une troupe choisie, pour tenter l'entreprise. Les Sarrasins montèrent en silence et parvinrent jusqu'au plateau sans avoir donné l'alarme. Le captif n'avait pas trompé Abbas; il indiqua aux Arabes les ruines d'un ancien aqueduc.

— C'est par là, leur dit-il, qu'il faut pénétrer dans Enna; le conduit de cet aqueduc mène au milieu de la ville.

Les Sarrasins précédés par leur prisonnier, s'engagèrent sans hésiter dans ce passage étroit et fangeux, envahirent sans bruit la ville et ouvrirent les portes à Abbas (24 janvier 859). Le vali fit mettre à mort les principaux habitants, réduisit en captivité tous les autres, ainsi que les filles des plus nobles familles et s'empara d'un butin ***tellement considérable qu'il serait impossible d'en faire la description***. Pour remercier le prophète, il fit construire une somptueuse mosquée dans le palais des patrices.

V. — La prise d'Enna anéantit en Sicile la puissance des empereurs de Constantinople. Les villes de l'intérieur

de l'île, qui résistaient encore, firent leur soumission (1). Il ne resta aux Grecs que Syracuse, Taormina, Aci-reale et quelques châteaux sur la côte sud-est. En 877, Syracuse elle-même subit la loi musulmane; mais elle tomba glorieusement. L'histoire de sa chute est un des épisodes les plus émouvants de la conquête arabe : au milieu des odieuses trahisons et des lâchetés sans exemple que présentent les annales byzantines, on est heureux de trouver à enregistrer quelques nobles pages.

Au mois d'août, les Sarrasins, commandés par Djafar-ben-Mohammed, investirent Syracuse par mer et par terre. Le patrice Johannès s'était renfermé dans la ville. Vaillamment secondé par Nicolas de Tarse, un des plus braves officiers de l'armée grecque, et par les habitants qui déployèrent en cette occasion un courage digne d'un meilleur sort, il fit une résistance admirable. Mais on n'avait pas eu le temps de pourvoir la place de vivres, et la disette ne tarda pas à se faire sentir d'une manière effrayante : deux onces de pain se vendaient une pièce d'or (13 à 14 francs), une tête de cheval 20 byzantins. Les ennemis étant maîtres des deux ports (2), la pêche ne pouvait suppléer à la disette. Les Syracusains consommèrent tout ce que la rage de la faim peut convertir en nourriture : avec les

(1) Entre autres places, les auteurs arabes nomment Butera, Scicli et Ragusa. Les habitants de cette dernière ville avaient capitulé sous la condition que chacun d'eux conserverait la liberté, garderait son argent et ses bêtes de somme. Le chef sarrasin, qui avait accepté les clauses du traité, n'en prit pas moins tous les troupeaux et les trésors que pouvait contenir la place.

(2) Le grand port, le *Sicaniæ sinus* de Virgile et le petit port ou *Portus marmoreus*, ainsi nommé à cause des édifices dont il était bordé, ou parce qu'il était revêtu et pavé de marbre.

os des animaux et l'herbe qui croissait le long des murailles et dans les fossés, ils pétrirent une sorte de pain qui, dans les derniers temps, fut leur seul aliment. La famine fut si affreuse, que l'on vit, comme autrefois dans Jérusalem, une mère dévorer son enfant.

Cependant, au milieu de ces calamités, les Grecs se défendaient avec une constance héroïque : pas une voix ne parlait de se rendre. Le patrice et Nicolas ranimaient sans cesse le courage des habitants ; ils semblaient se multiplier, et les Sarrasins les trouvaient partout sur la brèche. De leur côté, les Arabes redoublaient d'efforts. C'était en vain que le feu des assiégés détruisait les tours de bois et les béliers; sans se décourager, les Sarrasins construisaient de nouvelles machines et recommençaient à battre les murs.

A la première apparition des Arabes devant Syracuse, le patrice avait envoyé demander du secours à Constantinople; mais *les matelots de la flotte impériale étaient alors employés à construire une église en l'honneur de la vierge Marie.* Cette occupation était bien autrement importante que la délivrance de Syracuse. Le siége durait depuis huit mois, lorsque l'empereur Basile se décida enfin à faire partir la flotte; mais elle n'alla pas plus loin que le Péloponèse. Le navarque Adrien, par indolence ou par lâcheté, prétextant des vents contraires, s'arrêta dans le port de Monembasie.

Pendant ce temps les Syracusains, qui ne pouvaient se croire abandonnés, continuaient à se défendre avec le même courage; mais le fléau terrible de la disette étendait chaque jour ses ravages. La peste s'était déclarée, et avait emporté dans un mois près d'un quart de la population : la ville était remplie de deuil et de funérailles. Les combats, les assauts se renouvelaient sans

cesse, et les machines commençaient à ébranler les remparts; elles abattirent enfin une haute tour dans le voisinage du grand port. Les Arabes se précipitèrent à l'assaut avec de grands cris : connaissant la détresse de la ville, ils ne s'attendaient qu'à une faible résistance; mais ils apprirent alors que le courage, animé par le désespoir, peut suppléer au nombre. Les Syracusains firent une si vigoureuse résistance, qu'elle étonna les assaillants.

Plusieurs fois les Arabes revinrent à la charge; mais ils furent enfin obligés de se retirer, après avoir perdu un grand nombre d'entre eux. Pendant vingt jours et vingt nuits, les Syracusains défendirent la brèche contre des assauts continuels. C'était un spectacle horrible de voir ces malheureux ressemblant à des cadavres, traîner sur les débris des remparts les restes de leurs corps pour servir de dernière muraille à leur patrie.

Cette lutte inégale et désespérée ne pouvait durer longtemps. Le moment était venu où Syracuse devait succomber. Tandis que les habitants soutenaient sur la brèche les attaques des Arabes, les machines firent écrouler un autre pan de muraille, qui offrit enfin aux assiégeants un chemin pour pénétrer dans la place. C'était le 21 mai 878. Le siége avait duré dix mois.

« Alors, dit le diacre Théodose, qui se trouvait à « Syracuse, et qui, dans une lettre éloquente, nous a « conservé le récit de ce siége (1); alors commença le « plus horrible massacre que l'on eût vu. Les Sarra« sins, exaspérés par la longue résistance des assiégés, « n'accordaient aucun quartier. Tout fut passé au fil

(1) *Epist. Theod. Diac.*, ap. *Script. rerum Ital.*, t. I, p. II, p. 257-265.

« de l'épée. Les prêtres et le peuple, l'esclave et l'homme « libre, les enfants et les vierges, les vieillards et les « jeunes hommes, ceux que la vie monastique avait « voués au célibat, et ceux qui s'étaient imposés les liens « du mariage. Les malades eux-mêmes furent égor- « gés dans leur lit. »

Las de tuer, les Arabes pensèrent au pillage. Après avoir dévasté les maisons, ils se jetèrent sur les églises, où ils savaient que les Grecs conservaient leurs trésors. Les ossements des saints furent foulés aux pieds. Les ornements, les reliquaires d'or, tout fut volé. L'évêque Sophrone, qui s'était réfugié avec une partie du peuple dans l'église Saint-Sauveur, fut arraché de l'autel et chargé de fers. Le butin que firent les Sarrasins fut immense. Syracuse, *la plus belle et la plus grande des villes grecques* au temps de Cicéron (1), était bien déchue de son ancienne splendeur: cependant elle renfermait encore de grandes richesses. Les vases d'argent que l'on trouva dans la cathédrale pesaient cinq mille livres, et le butin fut évalué à un million de pièces d'or (2). « Les Arabes, dit Nowaïri, s'emparè- « rent à Syracuse de plus de richesses qu'ils n'eussent « pu le faire dans aucune autre ville des chrétiens. »

Lorsque les Sarrasins ne trouvèrent plus rien à piller, ils s'occupèrent des captifs. Pas un seul habitant n'avait pu s'échapper. Tous les hommes valides qui avaient été épargnés furent vendus comme esclaves et transportés en Afrique, avec les femmes et les enfants.

(1) Urbem Syracusas maximam esse Græcarum urbium, pulcherrimamque omnium.

(2) A peu près 13 millions. — Captæ verò prædæ spolia tot fuêre, tantique pretii, ut ejus subducta ratio millies mille nummûm reperta sit. *Epist. Theod.*

Soixante-dix des principaux citoyens, *tous Syracusains et de noble race*, furent accouplés ensemble et tués à coup de pierres, de bâtons et de lances. « C'était un odieux spectacle, dit Théodose, de voir les Arabes se ruer sur ces malheureux comme des chiens féroces. » Le patrice Johannès avait été fait prisonnier, et le chef sarrasin, Djafar-ben-Mohammed, avait donné l'ordre de le conduire devant lui.

— C'est donc toi qui as osé me résister, lui dit Djafar; toi qui n'as pas craint de continuer une défense inutile, lorsque tu ne pouvais plus espérer de vaincre!

— J'ai fait mon devoir, répondit simplement Johannès; à toi maintenant de faire le tien.

— J'ai juré par ma barbe que je ne ferais grâce à aucun de ceux qui ont combattu sur brèche pendant ces derniers vingt jours; mais pour toi j'ai fait une réserve dans mon serment, car j'aime les hommes braves.

—J'ai fait aussi un serment, répliqua le patrice, lorsque je combattais sur cette même brèche dont tu viens de parler, celui de ne pas survivre à la ruine de ma patrie; et ce serment, tu m'aideras à le tenir.

— Tu refuses la vie que je t'offre?

— J'aime mieux la mort... Regarde! le bourreau attend et j'attends aussi.

— Tu mourras donc, puisque tu le veux, s'écria Djafar irrité.

— Je suis prêt, répondit Joannès.

« Le patrice, dit Théodose, marcha au supplice avec « le même calme et la même dignité, et reçut le coup « mortel sans que son âme généreuse eût donné le « plus léger indice de faiblesse. Sa fermeté fut telle,

« que les Arabes eux-mêmes demeurèrent saisis d'ad-« miration » (1).

Nicolas de Tarse, qui pendant le siége avait insulté le prophète, fut réservé à un supplice plus cruel : il fut écorché vif. On lui ouvrit la poitrine, on lui déchira les entrailles avec des crochets de fer, puis on lui fracassa la tête.

Ne sachant que faire de l'évêque et des prêtres, les Arabes les envoyèrent à Palerme; le vali devait décider de leur sort. Les malheureux captifs, *conduits par de farouches Éthiopiens*, marchèrent pendant six jours entiers; le septième, ils aperçurent les minarets de Palerme. Au milieu de leurs souffrances, ils ne purent s'empêcher d'admirer le beau spectacle qui s'offrait à leur vue. Quelques années avaient suffi aux Arabes pour transformer Palerme en une ville africaine. Théodose fait l'éloge de ses nombreux palais, de ses mosquées et de ses faubourgs, grands comme des villes: il lui semblait voir rassemblés là tous les Sarrasins du monde. Le peuple, sorti au devant des captifs, les accompagna avec des moqueries et des malédictions jusqu'au palais du vali. Celui-ci leur promit la vie, s'ils voulaient se faire musulmans; mais l'évêque, et tous après lui, répondirent qu'ils préféraient la mort à l'apostasie. Le vali les condamna à être brûlés vifs, le jour de la fête du *Baïram*.

C'est de la prison, située à 14 pieds sous terre, où l'évêque et les prêtres furent jetés pêle-mêle avec des prisonniers Longobards, Juifs et Sarrasins, que Théo-

(1) « La mort héroïque du patrice Johannès, ajoute Théodose, ne nous surprit pas, car rien n'avait pu l'amener à rendre la ville, bien qu'ils ne fussent pas rares autour de lui ceux qui, non-seulement lui conseillaient cette lâcheté, mais encore qui en auraient été les agents, s'il l'eût voulu. »

dose écrivait à l'archidiacre Léon le triste récit qui est parvenu jusqu'à nous (1). Le jour du *Baïram*, l'évêque et ses malheureux compagnons furent amenés sur la grande place de Palerme, où l'on avait élevé un bûcher. Ils étaient préparés à mourir; mais ils furent sauvés par un vieillard sarrasin, qui avait de l'autorité sur le peuple.

En 885, un sénateur grec vint en Sicile et racheta les captifs de Syracuse(2). On ne sait si le diacre Théodose fut du nombre de ceux qui recouvrèrent la liberté : une grande partie de ces malheureux étaient morts dans les prisons.

Maîtres de Syracuse, les Sarrasins mirent le feu aux églises et passèrent trente jours à détruire les fortifications. *Cette ville*, dit un historien grec, *jusque-là illustre et glorieuse, qui avait tant de fois repoussé les formidables attaques des Barbares, ne devint plus remarquable que par ses ruines* (3). Le navarque Adrien se disposait enfin à quitter le port de Monembasie, lorsqu'il apprit que Syracuse était tombée au pouvoir des infidèles. Il fut aussi prompt à revenir à Constantinople, qu'il avait été lent à s'en éloigner; mais il n'osa point se présenter devant l'empereur. Il se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Basile, sans égard pour la sainteté du lieu, le fit arracher de son asile. Sur les instances du patriarche, il lui laissa la vie; mais Adrien, dépouillé de toutes ses dignités, fut exilé au fond de l'empire.

(1) Les captifs de Syracuse y trouvèrent l'évêque de Malte, enchaîné comme un criminel et prisonnier depuis neuf ans.

(2) *Chron. Arab. Cantab.* — Rampoldi, *Ann. Musulm.*, t. V. — L'envoyé grec retrouva 4,253 captifs. Un pareil nombre gémissait dans les prisons de Kaïrouan.

(3) Const. Porphyrog. *in Vitâ Basilii*, c. 69.

VI. — Nous avons dit que, sous la domination byzantine, la Sicile formait deux provinces, la *Syracusaine* et la *Panormitaine.* Les Arabes adoptèrent une division beaucoup mieux appropriée à la géographie physique du pays. Ils partagèrent l'île en trois *vals* ou cantons : le val de Mazzara, qui comprenait toute la partie occidentale: le val de Demena, au nord-est, ayant au centre l'Etna, *Djebel-en-Nar*, la montagne du feu, comme l'appelaient les Sarrasins (1), et le val de Noto, au sud-est.

Chacun de ces trois vals, qui renfermait un certain nombre de districts, eut son gouverneur particulier subordonné au vali; des cheiks ou chefs de tribus, et des kaïds (commandants militaires), administraient les districts. Un moufti, ou juge suprême, était établi à Palerme, et, dans chaque localité, il y avait un kadi assisté d'un greffier ou notaire des actes. Un préfet ou collecteur (*ahmal*) était chargé de percevoir les impôts et de veiller à ce qu'ils fussent régulièrement acquittés. Trapani, Alcamo, Mazzara, Agrigente, Enna, Catane, Messine, Syracuse, avaient chacune leur ahmal, soumis à un grand conseil, nommé *divan* (2), espèce de chambre des comptes, qui résidait auprès du vali.

On a peu de détails sur la condition des vaincus et sur leurs relations avec les vainqueurs. Dans les premiers temps de la conquête, les Arabes durent commettre bien des cruautés; mais dans la suite ils adop-

(1) Ce fut le premier nom que les Arabes donnèrent à l'Etna; mais ils le désignèrent bientôt par le seul mot *el Djebel*, la montagne (*Gibello*). C'était pour eux le mont par excellence, sans autre dénomination.

(2) Les Normands en firent *Dohana*, d'où est venu le mot moderne *Douane*.

tèrent des mesures plus propres à fonder leur puissance. Ils garantirent aux chrétiens le libre exercice de leur culte, sous condition toutefois de ne s'y livrer que dans l'intérieur des églises, qui devaient être fermées pendant les offices. Les prêtres mêmes pouvaient porter l'habit de leur profession, et les moines aller par les rues, la barbe rase ou longue avec leurs couronnes et leurs tonsures (1). Mais pour jouir de cette liberté, il fallait être né de père et de mère chrétiens. L'enfant né d'un musulman et d'une chrétienne, ou d'un chrétien et d'une musulmane, était obligé d'adopter la religion de Mahomet, car le Koran disait : « L'enfant doit suivre la religion de ses père et mère, « qui est la meilleure. » Il fallait aussi qu'un chrétien n'eût jamais eu de commerce avec une femme musulmane, et qu'il n'eût point fait profession de l'islamisme; eût-il prononcé, même en se jouant, ces mots: « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est « son prophète, » il était censé musulman et n'était plus libre de suivre un autre culte. Toute église existante au moment de la conquête était conservée, mais il était défendu d'en construire de nouvelles sans l'autorisation du vali ; même dans ce cas, l'église devait être rebâtie sur l'ancien sol : les mêmes pierres, la même terre, les mêmes matériaux devaient être employés (2).

L'exercice de la religion chrétienne fut toujours permis en Sicile, comme il l'était en Espagne, en Syrie

(1) En 1027, l'émir Ahmed el Akhal accorda aux chrétiens de Sicile le privilége de pratiquer publiquement leur religion. Il permit même aux prêtres de porter le Saint-Viatique aux malades. *Epist. Conradi* ap. *Script. rerum Ital.*, t. I, p. II, p. 277.

(2) Reinaud, *Invasions des Sarrasins.*

et en Égypte. On possède de nombreux diplômes des premiers princes normands, qui ne laissent à ce sujet aucune incertitude (1). « Si quelquefois les chrétiens furent persécutés, observe judicieusement le duc de Serra di Falco, ce ne fut point parce que leur religion était défendue; mais parce que la Sicile, sous la domination arabe, ne fut jamais parfaitement tranquille (2) ».

Les Sarrasins permirent également aux chrétiens de se gouverner librement, selon leurs lois civiles et pénales. Les *stratèges*, magistrats grecs, conservèrent leur ancien nom, leurs fonctions et leurs priviléges. Ils décidaient de toutes les contestations sans l'intervention de l'autorité musulmane; mais il leur était sévèrement interdit de faire procéder d'eux-mêmes à l'exécution d'un coupable. Toute sentence capitale devait être confirmée par le vali, sans la permission duquel personne ne pouvait être mis à mort. Les stratèges étaient aussi chargés de percevoir le tribut annuel dans les villes qu'ils administraient. Le principal impôt que les Arabes établirent, fut la capitation ou *djezia*. Elle était, pour un homme riche, de 48 dinars par an; pour l'homme d'une condition aisée de 24, et seulement de 12 pour celui qui vivait du travail de ses mains. Les femmes, les enfants, les infirmes et les moines étaient exempts de toute contribution. Les Siciliens, sous ce rapport, ne durent pas regretter la domination grecque : sans compter les droits de douane exorbitants et les taxes établies sur presque toutes les den-

(1) *Dipl.* 1048 ap. Garofalo, *Tabularium regiæ capellæ Panorm.* — Dipl. 1098 ap. Buscemi, *Giorn. eccles.*, t. I, p. 212. — Dipl. 1110 *ex Arch. Hospit. Panorm.*

(2) *Chiese Normanne*, t. III, p. 49.

rées, l'impôt de la capitation, exigé avec une rigueur extrême par les empereurs de Constantinople, était beaucoup plus élevé que la *djezia*. Personne n'en était exempt; il s'étendait jusque sur les enfants nouveau-nés (1).

Les chrétiens, libres d'exercer leur religion et de vivre sous le système des lois qui leur plaisait, restèrent également maîtres de leurs maisons et de leurs biens. Au moment de l'occupation de la ville, ils pouvaient la quitter, s'ils le voulaient; mais ils devaient alors renoncer à leurs propriétés. La confiscation frappait tous les meubles et immeubles dont les possesseurs avaient fui. Le droit de propriété, les successions et les autres matières concernant le droit civil, étaient si bien réglés et appropriés aux besoins des habitants, que les Normands, lorsqu'ils s'emparèrent de la Sicile, deux cents ans plus tard, les maintinrent en vigueur, à quelques modifications près.

Le partage des terres entre les vainqueurs ne fut point très-onéreux pour les chrétiens. Un grand nombre de Grecs avaient quitté l'île, et il se trouva beaucoup de terres à distribuer aux Arabes, sans qu'il fût nécessaire de dépouiller les vaincus. Les Sarrasins s'établirent principalement dans les provinces de Palerme, de Trapani et d'Agrigente, abandonnées par les Grecs, qui s'étaient presque tous réfugiés à Messine et dans le val de Noto.

L'agriculture, en Sicile, était complétement négli-

(1) Leo imperator tributa in singula hominum capita imposuit... mandavit inspici atque describi masculos infantes qui nascerentur, quemadmodùm olim Pharao Hebræorum pueros, quod tamen neque ipsi doctores arabes in christianos orientales admiserunt. *Codex Diplom. Siciliæ*, p. 308. — Ign. Avolio, *de' Dazi di Sicilia*, t. II, l. 4.

gée, et le commerce à peu près nul; mais tout changea après l'arrivée des Arabes. Ils abolirent une taxe considérable, qui subsistait depuis le temps des Romains, sur les animaux servant aux travaux de la campagne, et défrichèrent des étendues immenses de terrains incultes. Dans les lieux marécageux, ils plantèrent le coton, dont ils firent venir les premières graines de la Palestine. La canne à sucre, le pistachier et le frêne qui produit la manne, apportés par ce peuple industrieux de la Syrie et de la Perse, furent également naturalisés en Sicile (1). Dans certains cantons de l'île, les Sarrasins multiplièrent les plantations d'oliviers, à tel point que tout le pays en paraissait couvert. Cedrenus raconte qu'une flotte grecque s'empara, en 884, d'un grand convoi de navires siciliens chargés d'huile. Il y en avait une quantité si considérable, que le prix de cette denrée baissa à Constantinople (2).

CHAPITRE II.

PREMIÈRES EXPÉDITIONS EN ITALIE.

I. — Les Sarrasins n'avaient pas achevé la conquête de la Sicile, lorsqu'ils commencèrent à se montrer dans l'Italie méridionale. Cette riche contrée, partagée alors entre les Longobards et les Grecs, semblait leur offrir une proie facile. Sous le nom de duché de Bénévent, les Longobards étaient maîtres de la Campanie, du Samnium, de la Pouille, de la terre d'Otrante et de la

(1) Le prince de Scordia (*Degli Arabi in Sicilia* ap. Capozzo, *Memorie su la Sicilia*, t. II.) prétend que le frêne à manne est indigène de la Sicile; mais les habitants en ignoraient les propriétés.

(2) *Historiæ Compendium*, p. 582-583.

Lucanie. Les Grecs avaient conservé la plus grande partie des deux Calabres, dont les principales villes étaient Amantea, Crotone, Squillace et Reggio. Sur les côtes de la Campanie, ils possédaient aussi les trois petits duchés de Naples, d'Amalfi et de Gaète, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Quant à l'ancien royaume longobard de Pavie (haute Italie, Toscane et duché de Spolète), il obéissait aux Franks.

En 836, au moment où les Arabes d'Afrique s'établissaient à Messine et à Palerme, un certain Sighard était prince de Bénévent. C'était, au rapport des historiens de l'époque, un homme habile et rusé, fort et puissant dans les armes. Sighard n'avait qu'une pensée, celle de conquérir les trois petites républiques de la Campanie, entreprise que tous ses prédécesseurs avaient tentée avant lui, mais qu'aucun d'eux n'avait pu mener à bonne fin.

La guerre venait de recommencer entre les Napolitains et les Longobards. Le prince de Bénévent, ayant envahi le territoire de Sorrente, avait mis le siége devant cette ville qui dépendait du duché de Naples. Pendant plusieurs jours les habitants résistèrent avec courage; mais les machines eurent bientôt ébranlé les murs. Les Sorrentins attendaient avec épouvante le dernier assaut; les femmes et les enfants se pressaient dans les églises, et imploraient le secours de saint Antonin, naguère abbé de Sorrente, et patron de la ville.

Le saint entendit enfin leurs prières. Il était furieux contre Sighard; une pierre lancée par les machines venait de renverser les murs de l'église, où les habitants conservaient pieusement ses reliques. Le prince de Bénévent reposait, la nuit suivante dans sa tente,

lorsque tout à coup saint Antonin lui apparut, et lui dit d'une voix terrible :

— Qui t'a permis de venir disperser les ossements des fidèles du Seigneur? Tu ne veux donc pas que je puisse reposer tranquillement dans ma tombe? Je t'ai prévenu que la colère de Dieu était sur toi et sur ta famille; je t'ai averti plusieurs fois de te corriger de tes erreurs et de vivre saintement, comme un pieux serviteur du Christ. Je vois que des avertissements ne te suffisent pas et qu'il te faut une correction sévère.

Levant en même temps un bâton noueux qu'il tenait à la main, il en frappa de plusieurs coups, fortement appliqués, les larges épaules du prince. Sighard se réveilla en sursaut; mais saint Antonin avait disparu. Il aperçut sur lui la trace des coups et ne sut que penser. Dans le même moment, un messager, accouru de Bénévent, entra dans sa tente, et lui apprit que sa fille se mourait; Sighard alors ne douta plus. Il reconnut dans cet événement la vengeance du ciel, et abandonna précipitamment le siége. C'est ainsi que l'auteur anonyme de la vie de saint Antonin raconte la délivrance de Sorrente (1).

L'intervention miraculeuse du saint abbé et la rude correction qu'il avait infligée à Sighard, n'empêchèrent pas ce prince de continuer ses ravages. Le duc de Naples, André, voyant le territoire de la république ruiné par les incursions continuelles des Bénéventains, oublia le danger auquel il s'exposait lui-même, et appela à son secours les Sarrasins de Palerme (2). Une flotte arabe parut tout à coup devant Brindes, et s'empara de cette ville. Sighard, effrayé, s'empressa de con-

(1) *Vita S. Anton.*, c. 3. Acta SS. ad diem 14 febr.
(2) *Chron. Joh. Diac.*, p. 314. – Ubaldi, *Chron.*, c. 12.

clure une trêve de cinq ans avec les Napolitains, et il courut défendre la Pouille; mais il tomba dans une embuscade que lui avaient dressée les Sarrasins. Ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même n'échappa qu'avec peine à la poursuite des vainqueurs. Il rassembla une nouvelle armée; mais les Arabes ne l'attendirent pas. Après avoir pillé les églises de Brindes et mis le feu à la ville, ils se retirèrent chargés de butin (1).

Le péril commun qui menaçait les Grecs de la Calabre, les républiques de la Campanie et les princes de Bénévent aurait dû les rapprocher : une ligue étroite et sincère pouvait seule les sauver; mais loin de songer à repousser l'imminente invasion des Arabes, ils continuaient à épuiser leurs forces dans de petites guerres sans résultat. Imitant l'exemple funeste du duc André, les princes longobards appelèrent bientôt eux mêmes en Italie les terribles fils d'Agar.

Les Sarrasins débarqués à Brindes s'étaient à peine retirés, que Sighard rompit la trêve qu'il avait faite avec les Napolitains. Excité par le désir de s'approprier les reliques de sainte Triphomène, dont la pieuse renommée était parvenue jusqu'à Bénévent, le prince longobard attaqua cette fois le petit duché d'Amalfi, qui reconnaissait encore à cette époque la suzeraineté de Naples. Sighard, qui avait plus d'un crime à se reprocher, cherchait partout des reliques pour en orner la cathédrale de Bénévent; il croyait ainsi apaiser le courroux du ciel et obtenir une facile absolution. Ce moyen commode de racheter ses fautes était alors fort en usage : un prince avait-il commis un crime, il enlevait quelque relique fameuse, en faisait don à son

(1) Anonymi Salern. *Paralipomena*, c. 57.

évêque, et celui-ci lui accordait aussitôt un pardon complet.

Le corps de sainte Triphomène était conservé dans une église, à l'entrée du petit bourg de Minori, une des dépendances d'Amalfi (1). Minori n'avait, à cette époque, ni remparts ni tours pour défendre ce précieux dépôt. Ce fut plus tard que les Amalfitains fortifièrent cette bourgade, lorsqu'ils en firent leur principal chantier de construction pour la marine. Depuis un mois, le prince de Bénévent campait avec une armée nombreuse dans la *plaine de Pompeïa* (2). On disait que les Sarrasins, qui venaient de s'emparer des îles Lipari, menaçaient les terres longobardes d'un second débarquement. Un soir Sighard, parti de Salerne à bord de quelques barques, força les portes de l'église, fouilla toutes les maisons des habitants, mais il ne trouva pas la précieuse relique ; elle avait disparu. Quelques jours auparavant, les Amalfitains ayant eu avis des projets de Sighard, avaient transporté dans leur ville le corps de sainte Triphomène (3). Le prince longobard revint à Salerne fort désappointé; mais regardant comme une insulte la précaution prise par les Amalfitains, il jura d'en tirer une éclatante vengeance.

Située au fond d'un étroit bassin dont les approches

(1) Sainte Triphomène était Sicilienne et de noble origine. Elle subit le martyre sous Dioclétien. Les chroniques racontent que la sainte décapitée se transporta miraculeusement du rivage de la Sicile à Minori et que, charmée de la ravissante situation de cette bourgade, elle voulut y être ensevelie.

(2) In Pompeio campo qui à Pompeiâ urbe Campaniæ nunc desertâ nomen accepit. — *Transl. S. Barth.* ap Borgia, *Memorie di Benevento*, t. I, p. 340. Ce passage est curieux. Il nous apprend qu'on connaissait encore, vers le milieu du IXe siècle, l'emplacement de l'ancienne ville romaine. Quelques siècles plus tard, on avait oublié jusqu'à son nom.

(3) *Transl. S Triph.* Acta SS. Siculorum, t. I, p. 233.

étaient défendues par des rochers escarpés, Amalfi ne pouvait être facilement attaquée ; du côté de la terre, un amas de montagnes, au travers desquelles nulle route n'était tracée, et que sillonnaient de profonds ravins, la séparait de Naples et de Salerne; mais le prince de Bénévent ne reculait devant aucune entreprise : lorsque la force ne lui suffisait pas, il savait au besoin employer la corruption. Le hasard, d'ailleurs, le servit merveilleusement. Deux factions divisaient alors Amalfi. L'aristocratie et le peuple se disputaient le pouvoir. Ce dernier l'ayant emporté, un grand nombre de familles nobles quittèrent Amalfi et se retirèrent à Salerne.

Sighard n'eut point de peine à les gagner à sa cause. Il accueillit les exilés avec de grandes démonstrations d'amitié, leur donna des terres et des maisons, et n'oublia rien pour les décider à s'établir dans le pays. Les présents de Sighard, la beauté des filles de Bénévent et de Salerne, produisirent un merveilleux effet. Les exilés d'Amalfi se soumirent volontairement à la domination du prince de Bénévent. Ils écrivirent aux autres nobles (1), les engageant à venir les rejoindre et leur promettant, au nom de Sighard, de magnifiques habitations et de grandes richesses; mais les patriciens, restés dans Amalfi, s'étaient franchement ralliés au parti populaire.

— Nous n'abandonnerons jamais notre patrie, répondirent-ils aux exilés ; notre indépendance nous est trop chère. Profitez des dons et de la libéralité du prince de Bénévent. Quant à nous, ces montagnes où nous vivons libres nous suffisent.

(1) *Chron. Amalph. fragmenta*, c. 3, ap. Muratori, *Antiq. Italiæ medii œvi*, t. I, diss. 5. — Et cœperunt dicere consanguineis occultè et

De nouvelles sollicitations restèrent sans effet. Sighard résolut d'employer la force. Quelques exilés s'étant offerts pour lui servir de guides, il réunit une troupe de ses meilleurs soldats, quitta Salerne au milieu de la nuit, et se glissant par des sentiers regardés jusqu'alors comme impraticables, arriva le lendemain devant Amalfi. Les exilés lui indiquèrent les endroits des remparts faciles à escalader. Plusieurs tours étaient déjà tombées au pouvoir des Béneventains, lorsque les habitants s'aperçurent enfin du danger qu'ils couraient. Le préteur de la république fit sonner les cloches d'alarme, mais il était trop tard. Les Longobards se précipitèrent comme un torrent dans la ville. Les citoyens qui essayèrent de résister furent tués, tous les autres faits prisonniers. Quelques-uns seulement parvinrent à se sauver dans les montagnes (1).

Sighard fit transporter à Bénévent le corps de sainte Triphomène, et ordonna la démolition des tours et des remparts d'Amalfi. Toute la population fut emmenée captive à Salerne ; mais le prince de Bénévent n'abusa point de sa victoire. Il accorda aux Amalfitains les mêmes privilèges qu'aux habitans de Salerne ; et pour les attacher à leur nouvelle patrie, il leur fit contracter de riches alliances avec ses sujets (2).

per epistolas suadere quatenùs patriam relinquerent et ad loca uberiora Sichardi munificentiâ convolarent. Ad hæc illi dabant responsa : dona multa et ampla principis et loca deliciosa vobis sint ; nobis autem sufficit hæc montuosa terra.

(1) Anon. Salern., c. 59-60. — *Chron. Amalph. fragmenta*, c. 4. — *Transl. S. Triph.* ap. Acta SS. Sicul., t. I.

(2) *Chron. Amalph. fragmenta*, c. 4 : Amalphitanos Sichardus collatione beneficiorum placavit sibi et in quibus debuit et potuit honesto modo honoravit. — Sighard espérait tirer un grand profit de l'active population d'Amalfi et la faire servir à la prospérité de Salerne. La concur-

II. — La modération du prince longobard aurait obtenu sans doute un heureux résultat; mais quelques mois après, il fut tué par ses sujets révoltés. Habile politique et soldat courageux, mais prince cruel et dissolu, Sighard avait soulevé contre lui les Béséventains. Sa tyrannie n'épargnait personne. Le clergé, la noblesse, le peuple se ressentaient également de ses injustices. Il avait aliéné le clergé par ses sacriléges, et la noblesse par de sanglantes exécutions. Le peuple, dont il violait chaque jour les priviléges, était accablé d'impôts. La famille même de Sighard n'était pas à l'abri des cruautés de ce prince, qui sacrifiait tout à ses mauvaises passions. Il avait fait mourir plusieurs de ses parents. Sighenulf, son jeune frère, avait été contraint d'entrer dans les ordres, et *tonsuré, vêtu en diacre*, dit l'anonyme de Salerne, de servir la messe et de lire l'Évangile.

La tyrannie du prince de Bénévent lassa enfin la patience du peuple. Un dernier crime le perdit, et livra en même temps l'Italie méridionale aux terribles *algarades* des Sarrasins d'Afrique et de Sicile.

Un jour que Sighard parcourait les rues de Bénévent, il rencontra une jeune femme dont la merveilleuse beauté le frappa. « Le prince, dit la chronique, « arrêta son cheval et la suivit des yeux jusqu'à ce « qu'elle eût disparu. » Il interrogea ses courtisans, et ceux-ci lui répondirent que l'heureux possesseur de cette jeune femme était un *gastald* (1), noble béséventain, nommé Nannigh. A peine rentré au palais, Si-

rence que les Amalfitains, plus hardis et plus industrieux, faisaient à leurs voisins, avait réduit à presque rien le commerce de cette dernière ville, seul port des Longobards sur la mer de Toscane.

(1) *Gast*, tribu, canton; *halden*, garder.

ghard fit venir un de ses esclaves favoris, le confident de ses intrigues galantes

— Je viens de voir la femme du gastald Nannigh, lui dit-il, et cette nuit je veux qu'elle soit à moi. Rends-toi chez elle et demande-lui un entretien secret. N'épargne ni l'or ni les présents ; fais-lui, en mon nom, les promesses les plus magnifiques.

Sighard ne doutait pas du succès. L'esclave se rendit chez Nannigh, et vit en secret la femme du gastald ; mais ce fut en vain qu'il essaya de la séduire : elle repoussa avec mépris les propositions du prince, et fit chasser par ses valets l'indigne messager. Ce refus ne fit qu'accroître la passion de Sighard. Il crut que la crainte de son mari avait seule retenu la jeune femme. Le lendemain, il manda le gastald au palais.

— J'apprends, lui dit-il, que les païens qui ont pillé Brindes menacent nos provinces d'une nouvelle invasion. J'ai résolu de les prévenir; mais avant de m'engager dans une guerre longue et difficile, je veux m'assurer de l'alliance des Grecs. Je connais ton dévouement, et je t'ai choisi pour cette mission importante.

Nannigh n'avait aucun soupçon. Flatté de la confiance de Sighard, il partit avec joie pour Constantinople. Dès que l'imprudent gastald eut quitté Bénévent et laissé sa jeune femme sans défense, Sighard la fit solliciter de nouveau; mais, comme la première fois, elle repoussa les honteuses propositions du prince. Les plus riches présents, les promesses les plus brillantes ne purent lui arracher le sacrifice de son honneur. Furieux de cette résistance inattendue, Sighard gagna quelques-uns de ses serviteurs, s'introduisit la nuit dans sa chambre et lui fit violence.

« Après son déshonneur, cette noble jeune femme,

« dit l'anonyme de Salerne, se renferma au fond de « ses appartements : elle se couvrit de vêtements de « deuil, refusa de se servir de bains et de parfums, et « ne prit plus aucun soin d'une beauté qui venait de « lui coûter son honneur. » Se punissant d'un crime dont elle était victime, et non complice, elle attendit dans les larmes et dans la prière le retour de son mari.

Au bout de quelques mois, Nannigh revint enfin de Constantinople. En rentrant dans sa maison, il demeura fort surpris : tous ses serviteurs vêtus de deuil l'accueillirent dans un sombre silence.

— Qui donc est mort? demanda-t-il.

Alors sa femme s'avança vers lui et se mettant à genoux:

— Frappe-moi, lui dit-elle, je ne suis plus digne de toi; un misérable m'a déshonorée.

Nannigh saisit son poignard, mais au moment de frapper, il s'arrêta.

— Je veux tout savoir, s'écria-t-il.

En apprenant que Sighard était l'auteur de sa honte, il comprit enfin le véritable motif de son voyage.

— Je t'ai tout dit, reprit la jeune femme, frappe et venge-toi!

Et elle lui présenta de nouveau sa poitrine, mais Nannigh la releva.

— Tu es toujours ma femme, lui dit-il; ce n'est pas toi que je dois punir, mais l'infâme qui t'a deshonorée.

Pendant que tout ceci se passait à Bénévent, Sighard, avec toute sa cour, chassait dans la forêt d'Avellino. Un matin, sa femme, la princesse Adelghisa, se lavait les pieds, à l'entrée de sa tente, dans une aiguière d'argent, lorsqu'un gastald, nommé Dawfher, vint à passer, et sans le vouloir aperçut la prin-

cesse demi-nue. Adelghisa était une des plus belles femmes de la cour, et le gastald, se laissant aller à son admiration, s'arrêta quelques instants devant la tente. La princesse le vit. Peu flattée de l'admiration qu'elle faisait naître, elle considéra comme un outrage l'innocente audace de Dawfher; mais elle ne lui dit rien; elle voulait se venger plus cruellement!

Les gastalds se rassemblaient le soir dans la tente de Sighard. Les uns jouaient, les autres causaient des événements de la journée. Tout à coup, à un signal d'Adelghisa, le fond de la tente s'ouvrit, et une femme pâle, échevelée, dont les vêtements étaient coupés à la hauteur de la ceinture, entra, poussée par des soldats. A cette vue, Sighard qu'Adelghisa avait prévenu, se mit à rire et battit des mains; tous les courtisans s'empressèrent d'en faire autant.

Dawfher jouait dans un coin de la tente, et n'avait rien vu. Son frère s'approcha de lui.

— Que fais-tu donc? lui dit-il, lève-toi, et regarde; c'est ta femme que l'on insulte!

Dawfher se retourna, regarda sa femme, puis Adelghisa, et comprit tout; mais il demeura impassible. Lorsque sa femme, toujours poussée par les soldats, passa près de lui, il se leva même en riant et battit des mains avec les gastalds, comme s'il ne se fût agi que d'une plaisanterie; puis il se remit tranquillement à jouer. Quelque temps après il sortit. Il rôdait autour du camp, lorsqu'il rencontra Nannigh. Dawfher connaissait l'outrage que ce dernier avait reçu de Sighard. Le prince avait tout raconté à ses courtisans.

— Est-ce bien Nannigh que je vois? s'écria-t-il; il ignore donc ce qui s'est passé dans sa maison pendant son absence?

— Je sais tout, répondit Nannigh, et je suis venu demander compte à Sighard de mon honneur perdu.

— Ta femme a été outragée par le prince, répondit Dawfher; et la mienne, tout à l'heure, là, sous mes yeux, vient d'être traitée par l'orgueilleuse Adelghisa comme une vile courtisane. Voici ma main! Associons-nous pour la vengeance; mais ne l'attendons pas de notre bras. Seuls, nous ne sommes pas assez forts. C'est le peuple qui doit nous venger.

Nannigh et Dawfher coururent à Bénévent, assemblèrent les citoyens et leur apprirent les nouveaux outrages de Sighard et d'Adelghisa. Des cris de mort contre le tyran qui les opprimait accueillirent les plaintes des deux gastalds. Le peuple promit de les aider dans leur vengeance.

Le lendemain Sighard revint d'Avellino. En traversant les rues de la ville pour se rendre au palais, il n'aperçut rien qui pût lui faire soupçonner le danger qui le menaçait; le plus grand calme régnait, les habitants paraissant vaquer à leurs affaires, allaient et venaient comme d'habitude; mais au milieu de la nuit tout changea. Le palais attaqué et pris d'assaut fut envahi par le peuple, les gardes du prince massacrés. Les deux gastalds cherchaient partout Sighard; ils le rencontrèrent enfin qui accourait au bruit. En les reconnaissant, Sighard voulut fuir; mais Dawfher lui porta un coup d'épée qui le renversa. Nannigh se précipita sur lui pour l'achever.

— Grâce! lui cria Sighard en étendant les mains.

— Si je te faisais grâce, répondit Nannigh, Dieu ne me pardonnerait pas!

Et d'un coup de hache il lui fendit la tête (1).

(1) Anon. Salern., c. 55-62 : Misericordiam, ait princeps, nunc mihi fa-

III. — De grands troubles suivirent la mort de Sighard. Les Amalfitains, qui n'avaient pas encore eu le temps d'oublier leur patrie, s'empressèrent de saisir cette occasion de recouvrer leur indépendance. Ils perdaient en Sighard un protecteur généreux. Ce prince usant avec modération de la victoire, les avait entièrement gagnés à sa cause. S'il eût vécu, les Amalfitains, fiers de sa protection et richement dotés par lui, auraient fini sans doute par s'habituer à la domination longobarde; mais ils craignaient son successeur qui, ne les connaissant pas, les traiterait, selon toute apparence, comme des captifs et refuserait de leur confirmer les priviléges qu'ils devaient à la munificence de Sighard.

— Il est mort, se disaient-ils l'un à l'autre, celui qui nous a comblés de biens et de présents. Un autre va venir, un inconnu : il nous réduira en servitude, il enlèvera nos filles et les donnera à ses valets (1).

Les captifs résolurent de retourner dans leur patrie. On était alors au mois d'août (839); un grand nombre de Salernitains avaient quitté la ville pour aller habiter leurs maisons de campagne et s'occuper de leurs récoltes. Le moment ne pouvait être mieux choisi. Ceux des habitants d'Amalfi qui avaient réussi à se sauver dans les montagnes lorsque la ville tomba au pouvoir des Longobards, vivaient retirés dans le petit bourg de Pastina. Les Amalfitains de Salerne les aver-

cite. Nannigo denique respondit : Mihi mea facinora Deus minimè indulgeat, si ego indulsero tibi. — Erkemperti *Hist. Longob.* ap. *Script. rerum Ital.*, t. II. — *Chronicon Cavense.*

(1) Anon. Salern., c. 63 : Ille qui nobis opes varias tribuit abundanter, extinctus est. Veniet ignotus alius : in servitutem nos deducet, filiasque nostras tollet et suis servis dabit.

tirent secrètement du projet qu'ils avaient conçu de redevenir libres. Les exilés de Pastina partirent aussitôt, et le même jour se présentèrent devant Salerne. Les portes leur furent ouvertes par leurs compatriotes. Tous s'étant armés, égorgèrent le petit nombre des Salernitains restés à la garde de la ville, pillèrent les palais et les églises pour se dédommager de la dévastation des édifices d'Amalfi; puis, courant au port, ils s'emparèrent de tous les navires qui s'y trouvaient et retournèrent en triomphe dans leur patrie (1).

Redevenus libres, les Amalfitains se hâtèrent de relever les fortifications de leur ville; ils avaient à craindre la vengeance des Longobards. C'est alors qu'ils s'affranchirent entièrement de la suzeraineté des Napolitains, qui, dans leur malheur, les avaient abandonnés. Ils refusèrent de recevoir le préteur ou *epata*, que le duc de Naples avait désigné pour administrer la nouvelle république, et se constituèrent en État libre. La forme de gouvernement qu'ils adoptèrent était empruntée à l'ancienne constitution romaine. Ils nommèrent d'abord un *préfet* ou *dictateur*, qu'ils remplacèrent quelque temps après par deux *comtes* ou *consuls an*-

(1) Anon. Salern., c. 63. — *Chron. Amalph. fragmenta*, c. 7. « Pendant que Salerne brûlait, on riait à Pastina, » disent encore aujourd'hui les Amalfitains.

Mentre Salerno ardeva,
La Pastina rideva.

— Un certain nombre d'Amalfitains qui avaient épousé des femmes longobardes, refusèrent de prendre part au pillage de Salerne et de suivre leurs compatriotes. Les Salernitains furieux voulaient les mettre à mort; mais les femmes s'interposèrent et obtinrent qu'ils seraient épargnés. On se contenta de les reléguer dans le bourg de Vietri, auprès de Salerne, où ils demeurèrent jusqu'en 872. Les Salernitains leur permirent alors de rentrer dans la ville menacée par les Sarrasins; mais ils furent toujours distingués du reste des habitants, et le quartier qu'on leur assigna garda longtemps le nom de *Veteres*.

nuels, élus dans une assemblée de tous les citoyens.

Les Amalfitains se font gloire de descendre des Romains. Leurs prétentions paraissent fondées : toutes les anciennes histoires s'accordent sur ce point. Vers le milieu du IVe siècle, dit la petite chronique d'Amalfi, l'empereur Constantin ordonna à plusieurs nobles familles de Rome de quitter leur patrie pour venir habiter la nouvelle capitale qu'il achevait de fonder sur les rives du Bosphore. Les nobles émigrés s'embarquèrent au port de Ravenne, et se dirigèrent vers Constantinople ; mais à la hauteur d'Otrante, une tempête assaillit la petite flotte et deux navires repoussés dans la mer Adriatique vinrent échouer sur les côtes de la Dalmatie, près de la ville de Raguse.

Les habitants du pays firent bon accueil aux naufragés ; ils leur offrirent même des terres et les engagèrent à s'établir parmi eux, promettant de les traiter toujours comme des alliés ; mais bientôt ils oublièrent leurs promesses, convoitèrent les richesses de leurs hôtes, et cherchèrent à les opprimer. L'âme généreuse des nobles romains repoussait toute servitude (1) : s'étant emparés par surprise de quelques navires, ils s'y embarquèrent avec leurs familles et leurs trésors, traversèrent le détroit de Messine, et vinrent aborder sur les côtes de la Lucanie, près du cap Palinure, à l'embouchure d'un petit fleuve nommé *Melfa* (2). L'emplacement leur plut, et ils y fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom du fleuve.

Ils n'y restèrent pas longtemps. L'Italie venait d'être

(1) Animus romanus servitutis insolitus.

(2) Cluverii *Italia Antiqua*, l. IV : Post Palinurum promontorium sequitur *Melphes* flumen vulgò, nunc *Molfa* et idem *Melpa* et *Molpa* adcolis dictum.

envahie par les Goths, et la petite colonie qui redoutait toujours la servitude abandonna Melfa, et se refugia dans un lieu nommé Éboli, aux environs de Salerne. S'apercevant bientôt qu'Éboli, quoique défendu par une double chaîne de montagnes, ne pouvait les protéger contre les déprédations des barbares, ils s'occupèrent de chercher un autre asile : à cette époque, on ne pouvait trouver le repos que dans les lieux les plus déserts et les plus escarpés (1).

En explorant les montagnes, quelques jeunes gens découvrirent au fond d'une petite baie un énorme rocher appelé *cama*, séparé des autres monts par de profonds ravins et entouré par deux torrents qui coulaient jusqu'à la mer, et formaient à leur embouchure deux petits ports où des navires pouvaient s'abriter facilement. Les jeunes gens poussèrent un cri de joie à la vue de ce lieu si bien fortifié par la nature, et s'empressèrent de venir apprendre à leurs compatriotes leur précieuse découverte. Toute la colonie quitta aussitôt Éboli, et vint s'établir dans la plaine qui s'étendait au sommet du mont. La ville nouvelle prit le nom de *la Scala*, sans doute parce que l'on ne pouvait s'y rendre du rivage que par une longue suite de degrés (2).

Dans les premières années du VIIe siècle, la tranquillité se rétablit en Italie. Se trouvant trop à l'étroit sur

(1) Quia dictus locus Ebuli non erat tutus propter rapinas et prælia continua, deliberaverunt quietudinem requirere, quæ tùm temporis in Italiam non reperiebatur, nisi in hæremis ac asperrimis locis et montaneis.

(2) Pelliccia lui attribue une autre étymologie. Il dit que les Amalfitains trouvèrent sur le mont Cama les restes d'une ville construite autrefois par les Picentins et à laquelle ils avaient donné le nom de *Scalæ*. Il fait venir cette appellation de Σχαλεισαι, présenter les mamelles. C'était en ce lieu, prétend-il, que les Picentins, au retour des pâturages du mont *Lactarius*, conduisaient leurs nombreux troupeaux. *Ricerche Storiche* ap. *Raccolta di varie croniche*, t. V.

la montagne, la colonie transporta sa demeure sur le rivage de la mer, au bas du rocher, et donna à cette nouvelle ville le nom d'*Amalfi*, en mémoire de celle fondée par leurs pères sur les côtes de la Lucanie (1).

IV. — Sighard n'avait pas laissé d'enfants, et les Bénéventains avaient élu pour le remplacer le grand trésorier Radelghis; mais ce choix n'obtint pas les suffrages d'une partie de la noblesse. Ceux des gastalds qui n'avaient pas approuvé l'élection du nouveau prince, tentèrent de le déposer violemment : n'ayant pas réussi dans leur projet, ils abandonnèrent Bénévent et se retirèrent à Salerne.

Depuis longtemps une haine sourde et jalouse existait entre ces deux villes. Salerne, la première place forte du duché, prétendait que le titre de capitale devait lui appartenir, et se refusait à reconnaître la suprématie de Bénévent. Repoussée une première fois dans ses prétentions, elle avait même essayé de former une principauté indépendante; mais à ce sujet elle avait été rudement châtiée. Les gastalds fugitifs furent accueillis favorablement à Salerne, et les habitants de cette ville s'empressèrent de faire cause commune avec eux.

Au nombre des conjurés, l'anonyme de Salerne nomme particulièrement Landulf *mahre païs* (grand écuyer) (2), comte de Capoue, et un certain Dawfher le bègue, beau-père de Sighard, homme très-rusé. Ce dernier, qui avait son projet, fit inviter secrètement le nouveau

(1) Deniquè post longa tempora, descenderunt de Scalâ ad vallem, usquè ad littus maris, et in eo loco ædificaverunt urbem et habitaverunt tranquillè in eâ usquè ad Sichardum.

(2) *Mahre-Païs*, Strator, qui jussionem et imperium habet in equos. P. Warnef. *Hist. Longob.*, l. II, c. 9.

prince de Bénévent à se présenter devant Salerne, en lui faisant espérer de s'en rendre maître sans coup férir. Radelghis partit aussitôt avec quelques troupes et vint camper sous les murs de Salerne. Pour augmenter sa confiance, un des gastalds révoltés se rendit auprès de lui afin de traiter de la reddition de la ville; mais pendant qu'ils discutaient tous deux les articles de la capitulation, les Salernitains, conduits par Landulf, ouvrirent tout à coup les portes et se précipitèrent sur la petite armée des Bénéventains. Mis en désordre par cette attaque imprévue, les soldats de Radelghis se défendirent à peine; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Dawfher, ayant compromis les Salernitains comme il le voulait, les réunit en conseil et leur parla ainsi :

— Depuis trop longtemps un joug honteux pesait sur la noble ville de Salerne, vous venez enfin de le briser; mais il faut achever ce que vous avez si bien commencé, et proclamer prince des Longobards Sighenulf, le jeune frère de Sighard. C'est d'ailleurs le seul parti qui vous reste. Vous n'avez aucune pitié à attendre de Radelghis; jamais il ne vous pardonnera sa défaite. Sighenulf, au contraire, pour s'acquitter envers vous, fera de votre ville la capitale du duché (1).

Les Salernitains applaudirent aux paroles du rusé gastald; mais Sighenulf était prisonnier dans le château de Tarente, où Sighard craignant sa popularité, l'avait fait enfermer. Il fallait le délivrer. Des envoyés de Salerne se présentèrent aux portes d'Amalfi. Les

(1) Anon. Salern., c. 63 : Tàm præclarissimam urbem, qualem vos obtinetis et sub ditione Beneventi persistitis, valdè et enim videtur esse ignaviæ..... etc.

habitants, qui s'attendaient à une déclaration de guerre et à des menaces de vengeance, demeurèrent fort surpris lorsqu'ils entendirent sortir de la bouche des Salernitains des paroles de paix.

— Nous vous pardonnons l'incendie et le pillage de nos maisons, et tous les malheurs que vous avez causés à notre ville, leur dirent les députés ; nous ne vous demandons qu'une seule chose, c'est de nous aider à délivrer Sighenulf, captif dans le château de Tarente. Sans votre secours, cela nous est impossible. Nous ne pouvons nous rendre à Tarente que par mer, et nous n'avons point de navires (1).

Prévoyant que la délivrance de Sighenulf serait le signal d'une longue guerre entre les deux prétendants, les Amalfitains, bien que Radelghis, pour les gagner à sa cause, leur eût rendu les reliques de sainte Triphomène (2), consentirent à prêter leurs galères. Ils arrêtèrent aussitôt avec les Salernitains les mesures propres à assurer le succès de l'entreprise. De part et d'autre, on jura de se conduire loyalement.

Des citoyens d'Amalfi et de Salerne, déguisés en marchands, s'embarquèrent au port d'Amalfi, et se rendirent à Tarente. Quelques-uns, les plus avisés, descendirent à terre, et les autres restèrent pour garder les navires. Toute la journée, ils parcoururent les rues, vendant des vases d'argile et d'autres objets. Le soir venu, ils se rapprochèrent comme par hasard du château et demandèrent à haute voix qu'on leur accor-

(1) Incendia, rapinas aut qualescumque incommoditates in nostrâ urbe gessistis, sint vobis dimissæ. Unum est quod petimus, ut secretò omnimodò nobiscum decertetis, quatenùs Sichenolfum obtinere valeamus.

(2) *Transl. S. Triph.*, p. 134. — Sainte Triphomène est encore aujourd'hui la patronne de la côte d'Amalfi.

dât l'hospitalité (1). Les gardiens les entendirent. Espérant que ces marchands les récompenseraient richement, ils sortirent au-devant d'eux.

— Nous avons une chambre bien balayée, leur dirent-ils; venez et dormez-y cette nuit. Demain, si vous êtes contents, vous nous donnerez une récompense (2).

Les faux marchands, leur promettant une ample gratification, s'empressèrent de les suivre. Lorsqu'ils furent entrés, ils remirent de l'argent aux geôliers et se firent servir un repas magnifique. Les vins surtout étaient en abondance. Les gardiens, invités par leurs hôtes à partager ce repas, ne se firent pas longtemps prier. Riant et causant avec eux, les Salernitains eurent soin de les faire boire copieusement. Lorsqu'ils les virent tout à fait ivres, ils les garrottèrent après les avoir désarmés, et forcèrent la prison de Sighenulf. La joie que ce jeune prince éprouva en apprenant qu'il était libre fut si grande, dit la chronique, qu'il se trouva mal, mais il revint bientôt à lui.

Les conjurés le conduisirent d'abord à Conza, et, dès que la nouvelle de sa délivrance se fut répandue dans le pays, ils l'amenèrent à Salerne, où s'étaient réunis les gastalds rebelles. Toute la population attendait le jeune prince aux portes de la ville. Conduit en triomphe au palais, il fut le même jour proclamé prince des Longobards (3).

Alors commença entre Radelghis et Sighenulf une

(1) C'est presque ainsi qu'aujourd'hui encore les voyageurs sont logés dans les mêmes provinces.

(2) Scopis mundatam domum nimirùm habemus. Venite et hâc nocte hic dormite, et quodlibet munus exindè date.

(3) Anon. Salern., c. 63-64.

guerre cruelle et obstinée qui dura neuf ans, et ne se termina que par un partage (841). La division du vaste duché de Bénévent en deux principautés indépendantes et ennemies porta un coup mortel à la domination longobarde dans le midi de l'Italie; mais elle fut pour les Sarrasins de Sicile un heureux événement qui leur ouvrit cette riche province.

Dès que Sighenulf eut été reconnu duc de Salerne par les gastalds révoltés, il envoya sommer Radelghis de lui rendre l'héritage de sa famille, et de renoncer au titre de prince qu'il s'était arrogé. Pour toute réponse, Radelghis assembla son armée et entra sur les terres de Salerne. Sighenulf, avec les milices de Capoue, de Salerne et d'Amalfi, sortit à sa rencontre. Une première bataille se livra entre les deux compétiteurs: l'avantage, après un combat long et furieux, resta enfin à Sighenulf, qui poursuivit les fuyards jusqu'à Bénévent, et tint cette ville assiégée pendant quelques jours.

Vaincu dans deux autres batailles, Radelghis n'écouta plus que la voix de la vengeance. Les Sarrasins rôdaient autour de l'Italie, attendant une occasion pour l'envahir. Une de leurs flottes, après avoir couru la mer Tyrrhénienne et s'être avancée jusqu'à l'embouchure du Tibre, venait de pénétrer dans l'Adriatique, et ravageait en ce moment les côtes de la Dalmatie. Paldo, gastald de Bari, leur promettant, au nom de Radelghis, une bonne solde et de riches présents, les décida facilement à passer dans la Pouille. Les Arabes vinrent débarquer auprès de Bari. Paldo, qui n'avait pas en eux une grande confiance, ne voulut pas leur permettre d'entrer dans la ville, et les obligea de dresser leurs tentes sur le bord de la mer; mais, dit

un vieux chroniqueur, comme ces païens sont de leur nature très-rusés et plus habiles que tout autre dans le mal (1), ils eurent bientôt remarqué les endroits faibles de la place. Profitant d'une nuit profonde, ils pénétrèrent dans Bari par des issues cachées. Les habitants, surpris dans leur sommeil, ne purent opposer aucune résistance; ils furent en partie égorgés, en partie embarqués sur les navires pour être transportés en Sicile. Les Arabes, pour se venger de la défiance du gastald, le précipitèrent dans la mer (2).

Radelghis, lorsqu'il apprit la trahison des Sarrasins, fut fort irrité; mais il n'osa pas manifester son mécontentement; il avait besoin d'eux et toléra leur usurpation, dans l'espoir de les engager plus vivement à seconder ses projets contre Sighenulf. Les Arabes, en effet, ayant uni leurs forces à celles des Bénéventains, envahirent les comtés de Capoue, de Salerne et de Cosenza, et les dévastèrent d'une manière affreuse. La ville de Capoue, emportée d'assaut, fut livrée aux flammes et horriblement saccagée (3). Sighenulf résista avec ses seules forces aussi longtemps qu'il lui fut possible; mais se sentant trop faible, il suivit l'exemple de Radelghis, et prit à sa solde un chef sarrasin nommé Abou'lfar, qui venait de s'emparer de Tarente, et s'y était établi avec une colonie d'Arabes andalous. La

(1) Hi, ut sunt naturâ callidi et prudentiores aliis in malum.

(2) Erkem. *Hist.*, c. 16. — Leo Ostiensis, l. I, c. 25.

(3) L'ancienne métropole de la Campanie ne se releva jamais de ses ruines. Il ne resta debout que l'amphithéâtre, *Bir-alas*, comme l'appelaient les Arabes, qui en firent un peu plus tard un lieu de ralliement pour leurs bandes. La Capoue qui existe aujourd'hui fut construite en 856 par le comte Lando, fils de Landulf Mahre-païs.

guerre continua plus terrible que jamais entre les deux compétiteurs (1).

V.— Dans le même temps où les princes longobards appelaient les Sarrasins et leur livraient à discrétion pour ainsi dire l'Italie méridionale, les républiques de la Campanie, qui connaissaient mieux ces ennemis irréconciliables du nom chrétien, ne craignaient pas de leur déclarer la guerre. Naples se distingua particulièrement dans cette lutte inégale et glorieuse.

Une bande de Sarrasins avait formé un établissement dans la petite île de Licosie, à l'entrée du golfe de Salerne; elle arrêtait et rançonnait tous les navires qui essayaient de sortir des ports de Naples et d'Amalfi. Le duc Sergio, aidé des citoyens de Gaëte, d'Amalfi et de Sorrente, vint attaquer ce nid de pirates, et réussit à en chasser les Arabes. Quelque temps après, il battit auprès de l'île de Ponza une autre flotte ennemie qui cherchait à s'y établir (845). « Les Napolitains, dit l'auteur anonyme de la vie de saint Antonin, ne perdirent que sept hommes dans ce dernier combat, et le retard que mit saint Janvier à se rendre au secours de son troupeau en fut la seule cause. Saint Antonin, au contraire, étant venu en aide aux Sorrentains dès le commencement de l'action, ceux-ci n'eurent pas un seul homme tué. »

Les Arabes se vengèrent cruellement de ces deux défaites. L'année suivante (846), au mois d'août, une flotte nombreuse, venue d'Afrique, s'empara du cap Misène, ravagea tout le littoral de la Campanie, des-

(1) *Historiola ignoti monachi cassin.* ap. *Script. rerum Ital.*, t II, p. 265. — *Chron. Cavense.* — Erkemp. *Hist.*, c. 16-17 : Atque, ut dici solet, malo arboris nodo malus infigendus est cuneus, Sighenulfus, contra Agarenos Libycos, Hispanos accivit.

cendit à Centumcelle (*Civita-Vecchia*), qu'elle détruisit de fond en comble, et marcha sur Rome. Repoussés vigoureusement dans une première attaque, les Sarrasins n'eurent pas le courage de la renouveler; mais ils pillèrent et incendièrent les faubourgs. Les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, situées hors des murs, où la piété des fidèles avait amassé des richesses sans nombre, n'échappèrent pas à leurs déprédations. Après avoir enlevé tout ce qu'elles renfermaient de précieux, les Arabes les livrèrent aux flammes (1). Ils se dirigèrent ensuite vers Fondi, qu'ils saccagèrent, pillèrent en passant quelques églises du mont Cassin, et vinrent camper devant Gaëte.

A la nouvelle des dévastations commises par les Arabes, l'empereur Lother réunit à la hâte une armée de Spolétains et de Toscans, et l'envoya sur les traces des païens. Celui qui commandait l'armée impériale, *la conduisant avec aussi peu de prudence que de piété*, s'engagea dans un étroit défilé, au milieu des rochers qui bordent la côte de Gaëte, et tomba dans une embuscade que lui avaient dressée les Sarrasins. Le porte-bannière fut tué l'un des premiers, et sa mort fut le signal du plus affreux désordre. Les soldats, oubliant toute discipline, jetèrent leurs armes et cherchèrent leur salut dans la fuite; mais ils étaient cernes par les Arabes, et presque tous périrent.

L'arrivée de Césaire, fils du duc Sergio, qui accourait au secours de Gaëte avec les galères de Naples et d'Amalfi, sauva les Spolétains et les Toscans d'une entière destruction. Il recueillit sur ses navires les faibles

(1) Ce désastre a donné le sujet du fameux tableau, *Incendio del Borgo*, peint par Raphaël au Vatican.

débris de l'armée vaincue, et continua sa marche vers Gaëte (1).

Laissant un corps de troupes pour commencer le siége de la ville, les Sarrasins étaient remontés sur leurs navires et parcouraient les îles voisines qu'ils mettaient à contribution. Césaire pénétra sans obstacle dans le port de Gaëte, et eut le temps de préparer tous les moyens de défense. Lorsque les Arabes revinrent de leur expédition, ils trouvèrent les galères républicaines rangées en bataille à l'entrée du havre. Leur belle ordonnance surprit les païens, qui n'osèrent point les attaquer. « Sur ces entrefaites, dit une ancienne chronique, une tempête s'éleva par la volonté de Dieu. » Les Africains proposèrent une trêve à Césaire, afin d'abriter leurs navires dans une baie voisine, et s'engagèrent, aussitôt le calme revenu, à lever le siége et à s'en retourner à Tunis.

Au bout de quelques jours en effet, la tempête s'étant calmée, ils s'embarquèrent et cinglèrent vers l'Afrique; mais ils ne devaient jamais revoir les rivages de leur pays. A la hauteur de Palerme, ils rencontrèrent une barque montée par deux hommes, dont l'un portait l'habit de clerc, et l'autre la robe de moine.

— D'où venez-vous et où allez-vous? dirent ces deux hommes aux Sarrasins.

— Nous revenons de la ville de *Pierre de Rome;* nous avons saccagé son territoire et pillé toute la contrée; nous avons battu les Franks et brûlé les couvents de *Benoît.* — Et vous, ajoutèrent les infidèles, qui êtes-vous?

(1) Rampoldi, *Ann. Musulm.*, t. IV. — *Ann. Bertin.* ad ann. 846. — *Chron. Joh. Diac.:* Et nisi Cæsarius, filius Sergii, qui cum navibus neapolitanis et amalfitanis venerat, littoreum conflictum cum eis cœpisset, nullatenùs a persequendo recedebant.

— Qui nous sommes? Vous allez le savoir!

Au même moment la barque disparut, et une nouvelle tempête éclata, qui engloutit tous les navires avec leurs richesses (1). « Ces deux hommes, dit Léon d'Ostie, n'étaient autres que saint Pierre et saint Benoît, envoyés pour venger le pillage et la dévastation de leurs églises (2).

Le mauvais succès de cette expédition ne découragea pas les Sarrasins. Ahmed-ben-Aghlab, qui régnait alors à Kaïrouan, jura de livrer aux flammes la *ville du vieux Pierre*, et d'en faire le tombeau de tous ses habitants. Pendant que le khalife d'Afrique appelant les Arabes à la *guerre sainte* (3), rêvait la destruction de Rome et l'extermination de ses habitants, ceux-ci élevaient Léon IV à la chaire de saint Pierre. « Le pon-

(1) Ulbaldi, *Chron. Neapol.*, c. 14. — *Historiola ign. Mon. Cassin.*, p. 266 : Mox inter eos una paruit navicula, quæ duos ferebat homines, unius velut speciem clerici, alterius velut monachi habitum habentes, qui dixerunt ad eos : Undè venistis? vel quò itis? — At illi responderunt dicentes : A Petro revertimur Româ, omne illius devastavimus oratorium, populum cum regione depredatâ; Francos superavimus, cellasque Benedicti igne cremavimus; — et vos inquiunt, quinam estis? — Aiunt illi : Qui nos quoque sumus modò visuri eritis. — La mer rejeta sur les côtes de la Sardaigne et de la Campanie une grande partie des richesses enlevées à la basilique de Saint-Pierre; elles y furent scrupuleusement rapportées.

(2) Leo Ostiensis, l. I, c. 27.

(3) On sait que le *Djehad* (guerre sacrée, sérieuse, véritable) est une des institutions fondamentales de l'islamisme. Le Koran la déclare obligatoire pour tous les musulmans qui, en prenant les armes pour cette cause sainte, acquittent une dette imprescriptible; il n'y a d'exception qu'en faveur des femmes, des enfants, des esclaves et des infirmes. Les Arabes distinguaient divers genres d'expéditions selon que la guerre avait pour objet de conquérir la terre ennemie ou seulement de la parcourir en la ravageant. A toute expédition de conquêtes, ils donnaient le nom de *Djehad* et confondaient sous la dénomination plus vague de *Gazouat* ou *el Garah* toute surprise, dévastation ou invasion momentanée.

tife, dit un auteur moderne, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de corruption et de lâcheté, tel qu'un de ces monuments de l'ancienne Rome qu'on retrouve encore dans les ruines de la nouvelle. » Persuadé que les Arabes reparaîtraient bientôt, Léon donna tous ses soins à la défense. Les reliques furent purifiées et mises en lieu de sûreté. Des prières et des processions publiques relevèrent le courage du peuple, que le pontife avait fait armer à ses frais. Les murailles, qui tombaient en ruines, furent réparées, et des chaînes tendues sur le Tibre, afin d'arrêter les navires ennemis qui tenteraient de le remonter.

Cependant les Sarrasins avaient terminé leurs préparatifs. Une flotte formidable partit de Tunis, et, après avoir pillé toute la côte de la Ligurie, vint mouiller à l'embouchure du Tibre. Léon était prêt également à les recevoir. Les républiques de Naples, d'Amalfi et de Gaëte, prévenues de l'arrivée des Arabes, envoyèrent leurs galères au secours du pontife. Césaire les commandait. Lorsqu'il débarqua au port d'Ostie, il y trouva des députés de Léon, qui l'invitèrent à se rendre à Rome. Le pape le reçut dans le palais de Latran et lui fit un accueil plein de bonté.

Il paraît cependant, par les paroles de l'historien Anastase, que Léon n'était pas très-rassuré. « Il pensait, avec raison, que ceux qui sont assez puissants pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire, » et la venue de ces alliés, qu'il n'attendait pas, lui faisait craindre une trahison. Il feignit d'être surpris de l'arrivée de Césaire, et le questionna sur le motif de son voyage.

— Je suis venu, lui répondit le fils de Sergio, pour combattre les païens, sauver Rome, ou mourir avec vous (1).

Cette réponse hardie et l'air franc et ouvert du jeune commandant rassurèrent Léon, qui le suivit à Ostie avec les milices de Rome. Il passa en revue ses alliés, monta sur les galères, et voulut lui-même visiter tous les postes. Le lendemain, Césaire, après avoir baisé les pieds du pontife, fit ses dispositions pour repousser l'attaque des Africains, dont la flotte venait d'être signalée.

La bataille durait depuis quelques heures, et l'avantage penchait en faveur des Napolitains, lorsqu'une tempête s'élevant tout à coup sépara les deux flottes. Les galères chrétiennes, qui avaient gardé leur position le long du rivage, furent garanties par le havre; mais les navires sarrasins ne purent résister à l'impétuosité de la tempête. Ils furent dispersés ou forcés de se jeter à la côte, où ils se brisèrent parmi les rochers. « On pendit un grand nombre de païens, dit Anastase le Bibliothécaire; le reste fut mis à la chaîne et employé à la réparation des églises qu'ils avaient pillées et profanées (2). »

Pour remercier le ciel de la victoire qu'il venait d'obtenir, Léon, suivi de tout le peuple et des braves alliés de Rome, se rendit au tombeau des saints apôtres et suspendit de sa main, autour de l'autel de Saint-Pierre,

(1) Anast. Biblioth. *Vita Leonis IV* : Papa eos præcipit ad se Romam venire, volens adeò specialiter scire si eorum pacificus esset adventus. Cæsarius advenit cum pluribus, quos benignè in palatio Lateranensi suscipiens, causam pro quâ advenerant inquisivit. Ille autem ob dimicationem contrà paganos se venire testati sunt, etc.

(2) Sarraceni... ad munimentum basilicæ Sancti Petri, quam spoliaverant et profanaverant, servi operarii loco infimo inservirunt, ferreis onusti vinculis jugiter sub nervo gementes.

quatorze arcs d'argent massif, trouvés parmi les dépouilles des infidèles. Le généreux pontife, prodiguant les trésors de l'Eglise répara autant qu'il le put les malheurs qu'avait causés l'invasion des Arabes. Les habitants de Centumcelles, dispersés et sans asile, erraient en Italie. Léon fit bâtir pour eux, à douze milles de la côte, une ville qu'il vint bénir lui-même et qui fut nommée *Leopoli* (1). Il fit aussi relever les murs de Horta, d'Ameria et de Porto. Cette dernière ville, placée à l'embouchure du Tibre, était importante par sa situation; Léon y établit une colonie de Sardes, que les incursions des Sarrasins avaient forcés de s'expatrier, et les chargea du soin de défendre l'entrée du fleuve.

L'issue désastreuse de la bataille d'Ostie ôta toute envie aux Arabes d'attaquer Rome une troisième fois; mais ils firent payer chèrement aux républiques de la Campanie la victoire qu'elles avaient remportée. Ils saccagèrent la bourgade de Getra dans le duché de Gaëte; la petite ville de Cetara, qui dépendait d'Amalfi, fut envahie et cruellement dévastée. Acropoli, où ils s'établirent et se fortifièrent (2), Tusciano, Cumes,

(1) Cette ville fut ruinée dans la suite; il n'en reste aujourd'hui aucun vestige. Les habitants retournèrent à Centumcelles et la rebâtirent sous le nom de *Civita-Vecchia*.

(2) Era Acropoli antichissimo castello sul littorale della Lucania, posto circà a 5 miglia al mezzo giorno della città di Pesto nel golfo di Salerno. Questo castello era per la natura del luogo il più forte di quella piaggia e per arte ancora molto affortificato. Costruito soprà altissima prominenza, che come penisola sopra il mare sopranza ed infuori di breve tratto di terra munito con torri e con forti mura, circundato all'intorno da scagliose ed inaccessibili rocce, si era un' asilo il più sicuro ed un luogo infra gli altri di quella costa il più opportuno per fortificarsi. — Mangoni *Storia della regione del cratere*, c. VIII. — Quelques ruines au milieu des rochers qui bordent la côte, dans le voisinage de la moderne bourgade d'Acropoli, ont conservé le nom de *camp des Sarrasins* (campo Sarracino). On les montre aux voyageurs comme un souvenir de la terrible invasion des Arabes.

Misène éprouvèrent le même sort. Naples elle-même eut à se defendre contre les Arabes, qui vinrent l'assiéger en 856; mais l'énergique défense des habitants sauva la république. Césaire, à la tête des citoyens, fit une sortie et attaqua le camp des Sarrasins. Après un combat acharné, les Arabes furent taillés en pièces et se rembarquèrent précipitamment, abandonnant sur le rivage leurs tentes et leur butin (1).

CHAPITRE III.

LES SARRASINS A BARI. — L'EMPEREUR LODEWIG II.

I. — Pendant que les républiques de la Campanie combattaient les païens avec tant de courage et sauvaient Rome du joug de l'Islam, les deux prétendants longobards, Radelghis et Sighenulf, préoccupés de leur seule ambition, continuaient à se disputer le pouvoir avec le même acharnement. Les Sarrasins qu'ils avaient appelés tous deux n'avaient assuré la victoire ni à l'un ni à l'autre; ils n'avaient fait qu'augmenter le trouble. Il n'était pas rare de voir ces *sauvages ennemis du nom chrétien*, *ces hommes de mensonge* passer plusieurs fois dans la même année d'un parti dans l'autre. Le moine Aldrik raconte qu'un chef sarrasin, enrôlé par Radelghis, après avoir bien pillé le comté de Salerne, rompit brusquement avec le prince de Bénévent et passa dans les rangs de Sighenulf, sans autre motif que celui de rançonner les villes de son ancien allié. Quelques mois après, il quittait le prince de Salerne et se raccommodait avec Radelghis pour l'aider

(1) Ubaldi, *Chron.*, c. 14. — *Chron. Cavense.*

à envahir les comtés de Cassano et de Cosenza (1).

Le chef arabe, pour se brouiller avec Sighenulf, saisit un prétexte assez singulier. Au retour d'une expédition, comme ils rentraient tous deux au palais de Salerne, le prince longobard, tout joyeux du riche butin qu'ils avaient fait, prit tout à coup son allié dans ses bras, *comme il eût fait d'un enfant*, et monta ainsi avec lui l'escalier du palais. Le Sarrasin était très-petit, Sighenulf, au contraire, était d'une stature élevée, et sa force égalait celle d'un athlète. A peine le prince eut-il déposé à terre le chef arabe, que celui-ci, qui n'entendait pas raillerie sur sa petite taille, se retourna vers lui, pâle de colère.

— Tu m'as insulté, lui dit-il, et je ne veux plus être ton allié.

Sighenulf essaya vainement de lui faire comprendre que ce n'était qu'une plaisanterie ; le Sarrasin ne voulut rien écouter, et quitta Salerne le jour même avec sa bande d'aventuriers.

La plus grande désolation régnait dans tout le pays : les villes étaient ruinées, les églises désertes, les monastères brûlés. De Cosenza à Bénévent et de Bari à Salerne, tout était détruit. Le sol restait inculte. Les habitants, pour échapper à la mort ou à l'esclavage, s'étaient réfugiés dans des lieux fortifiés. Radelghis et Sighenulf comprenaient enfin la faute qu'ils avaient commise en introduisant eux-mêmes les Arabes en Italie; mais ils étaient incapables de la réparer. Ils n'osaient même pas essayer de réprimer la barbarie de leurs farouches alliés.

Pour être en état de payer les sommes considérables

(1) Anon. Salern., c. 74.

exigées par les Sarrasins et pour subvenir en même temps aux frais de la guerre, les deux princes longobards avaient été obligés de recourir aux richesses des couvents et des églises. Sighenulf, en trois fois, avait enlevé au monastère du Mont-Cassin la presque totalité du trésor que les libéralités des rois longobards et des empereurs franks y avaient entassé. Une première fois, il avait pris en calices et patènes, urnes et croix, médailles et anneaux, cent trente livres d'or, ainsi que les tentures de soie et tous les ornements enrichis de pierreries. Huit mois après, il s'était présenté de nouveau au Mont-Cassin et avait emporté cinq cent trente livres d'argent en couronnes, bassins, vases d'argent ciselés, meubles de prix et autres objets. Enfin, revenu une troisième fois un peu plus tard, il avait forcé le vestiaire et enlevé quatorze mille sous d'or ( ).

Sighenulf, avant de quitter le monastère, avait juré sur les Évangiles, sur la croix et les reliques de saint Benoît, de rendre cette dernière somme ainsi que tout l'argent qu'il avait pris dans ses deux autres voyages au bout de quatre mois; mais les quatre mois avaient passé et bien d'autres, et les moines n'avaient pas été payés. « De tous ces sacriléges exercés envers saint Benoît, dit Léon d'Ostie, le prince de Salerne ne retira aucun avantage ni pour lui-même ni pour la patrie (2). »

Radelghis et Sighenulf n'avaient pas seulement à subir les funestes exigences des Arabes, ils étaient encore mis à contribution par les seigneurs franks du royaume d'Italie qui, profitant de leur faiblesse, saisissaient toutes les occasions d'exploiter leur haine ré-

(1) Une livre d'or valait alors à peu près 85 sous appelés *aurei*; une livre d'argent, 5 sous et quelque chose ; le sou lui-même valait 12 à 13 francs.
(2) *Hist. monast. Cass.*, l. I, c. 26 et seqq.

ciproque. En 843, Sighenulf, après avoir défait Radelghis aux *Fourches caudines* avec l'aide des Sarrasins de Tarente, lui enleva toutes ses places et vint assiéger Bénévent. La ville était forte ; mais les habitants n'avaient pas eu le temps de la pourvoir de vivres et de munitions. Radelghis, bientôt réduit à l'extrémité, s'adressa à Wido, duc de Spolète et Frank d'origine. « Ce prince, dit un vieux chroniqueur longobard, aimait fort l'argent, comme tous les gens de sa nation (1). » Il accorda sa protection à Radelghis, mais il exigea de lui sept mille sous d'or. Pour faire lever le siége de Bénévent, le duc de Spolète trompa Sighenulf. — Je te ferai rendre, lui dit-il, tout l'héritage de ton frère : il n'y manquera pas un pouce de terrain ; mais il faut que tu me laisses faire à ma guise.

Sighenulf, qui espérait en montrant de la modération gagner les bonnes grâces de l'empereur Lother, se retira sur le territoire de Salerne et attendit tranquillement l'exécution des promesses du duc de Spolète ; mais celui-ci ayant reçu de Radelghis la somme qu'il avait exigée pour le délivrer, s'en retourna dans son gouvernement sans plus s'occuper du prince de Salerne. Cette perfidie de Wido aurait dû mettre Sighenulf sur ses gardes ; cependant, l'année suivante, il se laissa tromper une seconde fois. Le rusé Frank, qui avait sans doute besoin d'argent, lui fit entendre que, moyennant soixante livres d'or, il lui ferait obtenir de Lother l'investiture de la principauté de Bénévent. Les coffres de Sighenulf étaient vides ; mais il songea de nouveau aux moines du Mont-Cassin. En se rendant à Rome, où le duc de Spolète lui avait donné

(1) Erkemp., *Hist.*, c. 17 : Guido... pro cupiditate pecuniarum, quibus maximè Francorum subjicitur genus.

rendez-vous, il passa par ce monastère et se fit remettre la couronne d'or, enrichie d'émeraudes et merveilleusement travaillée, qui avait appartenu à son père et qui valait trois mille sous d'or. Étant arrivé à Rome, il se reconnut vassal de la couronne d'Italie, compta à Wido la somme convenue et reçut ses serments; mais, comme la première fois, il n'obtint en échange de son or et de sa docilité que de vagues promesses (1).

Après le départ du duc de Spolète, la guerre avait recommencé. Elle durait depuis neuf années, lorsque les plaintes de la noblesse et du peuple forcèrent enfin les deux princes à y mettre un terme. Une trêve fut conclue par l'entremise des gastalds des deux partis.

Pendant les neuf années de guerre qui venaient de s'écouler, les Arabes avaient su habilement profiter du trouble pour assurer en Italie leur domination. Déjà maîtres des fortes places de Bari et de Tarente, ils s'étaient fait livrer par les princes longobards plusieurs autres villes dans la Pouille, dans la Lucanie et dans la terre d'Otrante; ils avaient aussi élevé un grand nombre de châteaux et fortifié les passages des montagnes qui servaient de repaires à leurs bandes. Pour eux, la paix qui venait d'être conclue arrivait fort mal à propos. Ils refusèrent d'y adhérer et continuèrent les hostilités pour leur propre compte.

Les abbés du Mont-Cassin et de Saint-Vincent du Vulturne se rendirent à Milan auprès de l'empereur Lother et implorèrent son assistance au nom des provinces longobardes, livrées sans défense à la rapacité

(1) Sichenulfus Romam adiit, aureos tribuit, sacramentum dedit, jusjurandum suscepit; nihil proficiens, inanis abscessit.

des païens. Lother, touché de leurs plaintes, promit de les délivrer. Il donna l'ordre à son fils Lodewig II, qu'il venait d'associer à l'Empire, de rassembler une armée et le chargea de la conduire lui-même au secours des malheureuses populations de l'Italie méridionale. Lodewig, jeune et avide de gloire, accepta cette mission avec joie.

II. — En 849, au printemps, l'armée franque pénétra dans le duché de Bénévent, défit partout les Arabes et les força de se renfermer dans Bari et dans Tarente. Radelghis profita de la présence de Lodewig pour se débarrasser d'un chef sarrasin, nommé Massar, qu'il avait imprudemment introduit dans Bénévent. « Ce mécréant, disent les chroniques, y vivait comme en pays conquis. Il avait affreusement ravagé toute la contrée, incendié un monastère et pillé la ville de Télèse. Estimant comme rien les comtes et les gastalds, il les faisait battre à coups de nerfs de bœuf comme des esclaves (1). » Radelghis, avec l'aide des Franks, attaqua au milieu de la nuit le quartier que le chef arabe occupait avec sa bande. Pas un seul des païens n'échappa. Le prince de Bénévent les conduisit à Lodewig, qui fit décapiter Massar et pendre tous les autres (2).

La petite histoire de Bénévent raconte de ce Massar un trait de générosité qu'on ne devait guère attendre de sa part. Un jour qu'il conduisait sa bande d'aventuriers contre la ville d'Isernia, ses coureurs (*chouâfin*) vinrent lui apprendre qu'un tremblement de terre avait renversé les murs de la ville.

(1) Optimates pro nihilo ducebat atque, ut ineptos servulos, taureis duriter flagellabat.

(2) Erkemp., *Hist.*, c. 19. — *Hist. ign. Mon. Cassin*, p. 267. — *Andreæ presb. chron.* ap. Muratori, *Antiq. Italiæ medii ævi*, t. I.

— Le ciel est pour nous, lui dirent-ils ; nous entrerons dans Isernia sans combattre : la colère d'Allah s'est appesantie sur les *Infidèles*. — Eh quoi ! leur répondit Massar, le Seigneur est irrité contre cette ville, et moi, j'irais ajouter au malheur de ses habitants !... Non, je ne ferai pas cela (1).

Et, sans vouloir rien écouter, il rebroussa chemin et revint à Bénévent. Dans une autre circonstance, il avait également épargné le Mont-Cassin.

Lodewig réussit à réconcilier sincèrement Sighenulf et Radelghis. Sous sa protection, un traité de partage fut arrêté entre les deux compétiteurs. On comprit dans la principauté de Salerne les comtés de Tarente, de Cosenza, de Cassano, de Montella, de Sarno, de Capoue, de Conza, de Teano et la moitié du gastaldat d'Acerenza. Les provinces au nord, confinant à la mer Adriatique, furent assignées à Radelghis. Tous les comtes et gastalds intervinrent dans le traité et l'approuvèrent(2). Les deux princes renoncèrent solennellement à toute alliance avec les Sarrasins et promirent d'unir leurs forces pour les chasser de l'Italie ; mais la mort arrêta l'effet de leurs bonnes dispositions. Quelques mois après le traité de partage, Sighenulf mourut, et l'année suivante, Radelghis le suivit au tombeau.

Les Franks étaient partis et deux enfants se trouvaient princes de Bénévent et de Salerne. L'occasion était trop belle pour les Sarrasins. Ils envahirent de

(1) Quod dùm Massario renunciatum fuisset, ait : Dominus omnium illùc iratus est, et ego peramplìùs desæviam !... Non utiquè ibo.

(2) *Capitulare Radelchisi principis* ap. *Script. rerum ital.*, t. II. — Les monastères du Mont-Cassin et de Saint-Vincent du Vulturne ne furent point compris dans le partage. Ils demeurèrent avec leurs territoires sous la haute protection de l'empereur Lodewig.

nouveau les provinces longobardes, et Lodewig fut bientôt obligé de conduire dans la Pouille une nouvelle armée. En 852, des envoyés de Bénévent vinrent le trouver dans la haute Italie.

— Les païens ont reparu plus nombreux et plus terribles, lui dirent-ils; le sang chrétien est répandu et crie vengeance vers vous! Ne nous abandonnez pas.... Nous promettons de vous reconnaître pour maître et seigneur, et nous consentons à ce que vous nous mettiez au rang le plus inférieur de vos sujets (1).

Au mois de mars, Lodewig partit de Mantoue et s'achemina vers l'Italie méridionale. Les Arabes, à l'approche de l'armée franque, se réfugièrent, comme la première fois, dans leurs places d'armes de Bari et de Tarente. L'Empereur s'arrêta un mois à Bénévent pour attendre les Salernitains, puis il entra dans la Pouille et vint mettre le siége devant Bari, la métropole des établissements sarrasins dans la *Grande Terre* (2). Les machines, au bout de quelques jours, ayant fait une brèche suffisante, Lodewig disposa tout pour un assaut général; mais les seigneurs longobards s'opposèrent à ce qu'il donnât le signal de l'attaque.

— Si la ville est prise de vive force, s'écrièrent-ils, nous ne pourrons empêcher le pillage, et les richesses accumulées dans Bari par les païens deviendront la proie des soldats franks.

L'avarice des gastalds sauva les Sarrasins. Une nuit suffit aux assiégés pour réparer la brèche. Lodewig, qui voyait toutes ses opérations manquer par la mauvaise volonté ou la négligence des Longobards, ne

(1) Et simus, inquiunt, fidelissimi famuli illius, constituatque nos subesse cuilibet ultimo suorum.

(2) C'était le nom que les Arabes donnaient à la péninsule italienne.

voulut pas consumer inutilement son armée devant Bari. Au milieu de la nuit, sans prévenir les gastalds, il leva le siége et reprit le chemin de Mantoue. Les abbés du Mont-Cassin et de Saint-Vincent du Vulturne coururent après lui et réussirent à calmer son ressentiment. L'Empereur consentit à retourner devant Bari, mais, voyant que Lando, comte de Capoue, qui s'était offert pour l'aider dans ce nouveau siége, ne se pressait pas de faire partir ses troupes et s'était contenté de lui envoyer son frère l'évêque Landulf pour le complimenter, Lodewig n'hésita plus et abandonna les princes longobards à leur sort (1).

Ce n'était pas seulement la crainte de perdre les richesses de Bari qui avait amené le refus des seigneurs longobards de concourir avec leurs troupes à un assaut général; les succès et la puissance de l'empereur frank ne les effrayaient pas moins que les conquêtes rapides et les dévastations des Arabes. Ils avaient promis de se reconnaître feudataires du royaume d'Italie; mais la terreur que leur inspiraient les Sarrasins avait pu seule les faire consentir à cette renonciation d'indépendance. Lorsqu'ils virent les Arabes battus et refoulés dans Bari, ils se crurent sauvés et ne voulurent plus se souvenir de ce qu'ils avaient promis.

— Nous n'avons plus besoin des Franks, se dirent-ils; déjà l'Empereur réclame l'exécution de nos imprudentes promesses, il exige que nous lui prêtions foi et hommage. Nous ne ferons jamais cela. Qu'il retourne à Mantoue avec ses gastalds! Seuls, nous saurons bien achever la défaite des Infidèles.

Cette présomption leur coûta cher. L'armée franque avait à peine quitté le territoire de Bénévent, que les

(1) Erkemp. *Hist.*, c. 20. — *Ann. Bertin.* ad annum 852.

ravages des Arabes recommencèrent. Ayant reçu des renforts de Sicile, les Sarrasins de Bari, réunis aux Andalous de Tarente, battirent partout les troupes de Bénévent et de Salerne et reprirent tous les châteaux qu'ils avaient perdus.

En s'unissant de bonne foi, les princes longobards auraient pu résister aux Arabes, sans être obligés de recourir à Lodewig; mais ils étaient plus divisés que jamais. Sighenulf, en mourant, avait confié la tutelle de son fils Sigho au comte Pierre, noble Salernitain, qu'il avait comblé de biens et d'honneurs. Il se croyait du moins sûr de celui-là; cependant, craignant que le comte ne fût pas assez lié par la reconnaissance, il lui avait fait jurer, en présence des gastalds et du peuple, une main sur la croix, et l'autre sur les Évangiles, de garder fidèlement l'héritage du jeune prince.

Tout cela ne sauva pas ce dernier. Sighenulf avait à peine fermé les yeux, que le comte Pierre chercha les moyens de dépouiller son pupille. Sous prétexte que Sigho, incapable de gouverner, avait besoin d'un collègue, il se fit associer par le peuple à la principauté. Quelque temps après, alléguant le fardeau du gouvernement, il s'adjoignit son fils.

« Pierre, dit la chronique de Salerne, qui voulait demeurer seul maître de la principauté, engagea Sigho à se rendre à la cour de Lodewig, pour s'instruire dans la science du gouvernement. En prodiguant l'or et les promesses, il s'était fait dans Salerne de nombreux partisans, et il espérait profiter de l'absence du jeune prince, pour séduire ou effrayer ceux qui résistaient encore. Sigho, qui ne soupçonnait point les intentions perfides de son tuteur, partit tout joyeux. Lodewig le

reçut très-bien, le garda près d'un an auprès de lui ; voulut l'armer lui-même chevalier, et le renvoya comblé de présents. En revenant de la haute Italie, Sigho s'arrêta à Capoue. Le comte Lando, et son frère l'évêque Landulf, charmés de sa bonne mine, de sa taille avantageuse et de la noblesse de ses manières, lui témoignèrent une grande amitié. Ils lui découvrirent les projets de son tuteur, et lui offrirent leur secours pour rentrer en possession de son héritage. Pierre, déjà inquiet du retour de Sigho, fut effrayé de son alliance avec Lando et l'évêque Landulf; il se hâta d'envoyer à Capoue des gens affidés, qui calmèrent ses inquiétudes en empoisonnant le jeune prince au milieu d'une fête. Sigho n'avait que seize ans (1). »

Dans le traité de partage entre Radelghis et Sighenulf, le comté de Capoue était échu à ce dernier; mais il n'avait jamais pu obtenir de Lando et de son frère Landulf qu'une obéissance nominale (2). L'usurpation

(1) Anon. Salern., c. 80. — « Il fut très-regretté des Salernitains, ajoute le moine Aldrik; son courage bien connu, sa douceur et sa générosité faisaient espérer un règne glorieux et honnête. Il avait promis à l'empereur Lodewig de ne jamais s'allier avec les Sarrasins et de leur faire une guerre sans trêve; et tout porte à croire qu'il aurait tenu sa promesse. On vantait surtout sa force extraordinaire, et l'on racontait qu'il lançait avec la main un bouclier par-dessus l'amphithéâtre de l'ancienne Capoue, monument très-vaste et très-élevé. »

(2) Landulf Mahre-Païs, comte de Capoue, qui, après le meurtre de Sighard, n'avait pas voulu reconnaître Radelghis comme prince de Bénévent, était mort en 842. Erkempert raconte que, près de mourir, il fit venir ses quatre fils, Lando, Landulf, Paldo et Landenulf: « Ne permettez jamais, leur dit-il, que les princes de Bénévent et de Salerne fassent un accord entre eux. Laissez-les s'épuiser dans une guerre sans fin et mêlez-vous à leurs querelles. Si vous suivez mes conseils, le comté de Capoue sera libre un jour. » Fidèles aux dernières instructions de leur père, les quatre jeunes comtes s'opposèrent toujours à la paix et transmirent comme par droit héréditaire à leurs successeurs le conseil qu'ils avaient reçu de Landulf Mahre-Païs.

du comte Pierre, et la mort de Sigho, brisa les faibles liens qui unissaient Capoue à Salerne : les deux frères s'empressèrent de saisir ce prétexte pour déclarer leur indépendance. Par suite de ce nouveau démembrement, l'ancien duché de Bénévent se trouva divisé en trois principautés qui continuèrent, quelquefois alliées, mais plus souvent ennemies, à guerroyer péniblement contre les Sarrasins de la Sicile et les Grecs de la Calabre.

III. — Débarrassé des Franks, le chef arabe qui commandait à Bari, le redoutable *soudan* (1), le *glaive de l'indignation divine*, comme l'appellent les historiens de l'époque (2), avait recommencé ses *algarades;* il parcourait les provinces le fer et la flamme à la main, laissant partout sur son passage des traces de son aveugle fureur. Après avoir horriblement dévasté la principauté de Bénévent, il avait établi son camp sur le territoire de Naples, dans la plaine qui s'étend entre le Vésuve et la ville (*in campo de Neapoli*), et il envoyait de là ses bandes piller le comté de Capoue et la principauté de Salerne. Chaque jour, on lui amenait des troupes de prisonniers qu'il faisait impitoyablement massacrer ou vendre à l'encan. « Autour de sa tente, dit la petite histoire de Bénévent, on ne voyait que cadavres et ossements humains. Joyeux et souriant, l'impie Sarrasin se dressait au milieu des gibets, comme un chien immonde. »

Le même chroniqueur fait un curieux portrait de ces terribles fils d'Agar, qui avaient envahi l'Italie méridionale. Coiffés d'une sorte de bonnet indien, dont la calotte était très-large, ils n'avaient pour tout vête-

(1) *Seogdanus*, *Saugdanus*, *Saodanus*, *Seoda*, Σολδανος, Soudan, Emir.

(2) Gladius dominicæ indignationis.

ment qu'une tunique ou *tabard* (tarabere, tabardus), négligemment nouée autour des reins et descendant jusqu'aux genoux. Leurs jambes et leurs pieds étaient nus, et ils laissaient croître leur barbe. A la main, ils portaient de longues lances dont ils se servaient avec une adresse merveilleuse. Pour courir les côtes, ils faisaient usage de navires, appelés *chelandies*, qui pouvaient contenir à peu près 150 combattants; quand ils partaient pour une expédition, ils emmenaient presque toujours des chevaux avec eux, et s'ils étaient repoussés, ou obligés de se rembarquer précipitamment, ils n'hésitaient jamais à les tuer, aimant mieux les perdre que d'en enrichir leurs ennemis.

Pendant un mois, le soudan de Bari ravagea impunément la principauté de Salerne et le comté de Capoue, puis il reprit le chemin de la Pouille, avec un butin considérable. Les comtes de Marsi, de Télèse et de Boïano essayèrent de l'arrêter lorsqu'il traversait la principauté de Bénévent. « L'idée était excellente, observe l'auteur anonyme que nous avons déjà cité; mais il restait à la mettre à exécution, et c'était là le difficile. » Renforcés de quelques troupes de Spolète, que leur avait amenées Landbert, fils de Wido, les gastalds, avec un courage digne d'un meilleur sort, présentèrent la bataille aux Arabes; mais ils furent défaits et tués tous les trois dans le combat. Landbert échappa presque seul à la défaite (1).

Le Soudan, ayant mis son butin en sûreté, fit payer cruellement cette agression aux Bénéventains. A la tête de ses bandes, il envahit de nouveau la principauté. Les villes d'Isernia, de Sepino, d'Alife, de Té-

(1) *Hist. ign. Mon. Cassin*, p. 268-269. — Erkemp. *Hist.* c. 29.

lèse, de Boïano et de Venafre, furent emportées de vive force, saccagées d'une manière affreuse et livrées aux flammes. Tous les habitants, sans distinction de sexe ni d'âge, furent passés par les armes; les Arabes n'épargnèrent que ceux dont ils espéraient une riche rançon ou qui pouvaient se vendre avantageusement. Nulle part le Soudan n'éprouva de résistance sérieuse : les populations s'enfuyaient à son approche, éperdues de terreur et abandonnant tout ce qu'elles possédaient (1).

Les moines de Saint-Vincent du Vulturne ne purent se préserver du pillage qu'en payant une forte somme d'argent. Les Arabes s'avancèrent jusqu'à Teano. Berther, abbé du Mont-Cassin, leur envoya un de ses diacres pour racheter les terres de l'abbaye, et le Soudan consentit à accepter les trois mille sous d'or que l'Abbé lui faisait offrir. Cette contribution n'aurait peut-être pas sauvé le Mont-Cassin, car les Arabes savaient qu'il renfermait d'immenses richesses; mais Berther, se souvenant du péril où s'étaient trouvés les moines en 846, avait depuis peu fait entourer le couvent et ses vastes dépendances d'une forte muraille, garnie de tours d'espace en espace. Ce rempart arrêta les Sarrasins (2). Le prince de Bénévent fut obligé de

(1) Eo siquidem tempore rara in his regionibus castella habebantur; sed omnia villis et ecclesiis plena erant. Nec erat formido aut metus bellorum, quoniam altâ pace omnes gaudebant usquè ad tempora Sarracenorum. *Chron. Vulturn.*, l. II. — A ces causes auxquelles le moine, auteur de la chronique de Saint-Vincent, attribue les rapides succès des Arabes, il faut en ajouter une autre qu'il n'a pas voulu dire. C'est que les Longobards du IXe siècle avaient bien dégénéré de leurs belliqueux ancêtres. L'effet du climat et de l'exemple avait été si prompt que, moins de cent ans après l'invasion, les fils des conquérants de l'Italie contemplaient avec épouvante les portraits d'Albwin et de ses rudes compagnons.

(2) Leo Ostiensis, l. I, c. 33-35. — L. Tosti, *Storia di Monte Cassino*, t. I, p. 128.

se soumettre à un tribut, et de livrer sa propre fille en otage pour sauver sa capitale.

Les princes longobards, saisis d'épouvante, invoquèrent une troisième fois le secours de Lodewig II. Ce fut en tremblant qu'ils s'adressèrent à lui, car ils se souvenaient de l'ingratitude dont ils avaient payé sa royale protection. Lodewig accueillit fort mal leurs envoyés; mais le récit des affreuses dévastations commises par les Arabes changea son ressentiment en une pitié profonde : il oublia l'ingratitude des princes longobards et se laissa vaincre par leurs prières.

Au mois de juin 867, une armée franque, commandée par l'Empereur lui-même, pénétra dans l'Italie méridionale par les montagnes de Sora. Lodewig s'arrêta quelques jours au Mont-Cassin, où des députés de toutes les villes accoururent pour lui faire hommage et le féliciter. Landulf, comte-évèque de Capoue, vint l'y rejoindre avec ses troupes; mais dès le lendemain même de leur arrivée, elles commencèrent à déserter par bandes, suivant ce qui avait été convenu entre elles et Landulf. Celui-ci, feignant de n'être pour rien dans leur désertion, demeura auprès de Lodewig. Il espérait en être quitte pour quelques serments renouvelés au besoin, et se dispenser ainsi de la guerre; mais l'Empereur, qui avait appris à ses dépens ce que valaient les protestations des princes longobards, avait juré de ne plus s'y laisser prendre. Avant d'attaquer des ennemis déclarés, il voulait se précautionner contre des amis incertains. Il fit arrêter le comte et envoya Landbert, duc de Spolète, assiéger Capoue. Lui-même se rendit à Sarno, où Waifher, prince de Salerne, averti de tout ce qui s'était passé,

s'empressa de venir le trouver et de se mettre à sa disposition, lui et sa principauté (1).

Le siége de Capoue durait depuis deux mois. Les habitants, qui avaient épuisé toutes leurs ressources, demandèrent à capituler; mais l'Empereur avait résolu de faire un exemple. Il refusa d'entrer en négociation. Les assiégés offrirent alors au duc de Spolète de le reconnaître pour prince, à condition qu'il s'engagerait à obtenir leur grâce de Lodewig. Lambert promit tout et accepta la souveraineté qu'on lui offrait; mais lorsqu'il eut pris possession de Capoue, il ne se souvint plus de ses promesses. Exécutant les ordres de l'Empereur, il abandonna la ville au pillage : un grand nombre d'habitants furent pendus, d'autres vendus comme esclaves; Landulf, dépouillé de sa dignité, fut envoyé en exil au fond de la haute Italie. Lodewig désigna pour gouverner le comté, sous le nom de *juge*, un seigneur frank qu'il changeait tous les mois (2). Cet acte de rigueur lui assura l'obéissance des gastalds longobards.

L'Empereur se rendit ensuite à Salerne, où les envoyés du consul d'Amalfi vinrent lui faire hommage. De Salerne, il passa à Pouzzoles, et s'y arrêta quelque temps pour prendre les bains. Il était mécontent des Napolitains, qui avaient toujours refusé de reconnaître sa suprématie comme empereur d'Occident. Se trouvant aux portes de Naples avec une armée victorieuse, il renouvela ses prétentions.

(1) Ce Waifher était fils de Dawfher le Bègue, le principal instigateur de la funeste division de Salerne et de Bénévent. Après la mort du comte Pierre, Waifher ayant soulevé les Salernitains contre le fils de ce dernier, s'était fait proclamer prince.

(2) Erkemp. *Hist.*, c. 32: Undè posteà pro nihilo ducti, omni mense diversis judicibus dabantur in prædam.

Grégoire, fils de Sergio I, était alors chef de la République. « Il maintenait en bon état, dit la chronique d'Ubaldi, les affaires de Naples, et marchait sur les traces de son père, dont il avait la science et les vertus. » Grégoire chargea son frère l'évêque Athanase, d'apaiser Lodewig. Il ne pouvait mieux choisir son ambassadeur. Athanase, par une vie consacrée tout entière à des œuvres pieuses, s'était acquis une grande réputation de sainteté. Son nom était connu et respecté de tous. Chacun savait qu'en 861, le pape Nicolas I, ayant réuni à Rome en synode les évêques italiens, et voulant rendre un public hommage aux vertus d'Athanase, avait exigé qu'il prît après lui la deuxième place dans le concile, avant les patriarches et les métropolitains, bien qu'il ne fût que simple prélat. Partout on ne voyait que captifs, grecs, italiens ou longobards, rendus à la liberté par le pieux évêque. Lodewig accueillit Athanase avec de grandes marques de respect. L'évêque obtint tout ce qu'il demanda. Non-seulement l'Empereur conclut un traité d'alliance avec Grégoire ; mais il consentit à ne point exiger d'être reçu dans Naples (1).

IV. — Sur la fin de l'année, Lodewig vint enfin à Bénévent, où le peuple l'accueillit comme *un envoyé du ciel*. Le prince frank, qui se reprochait d'avoir perdu un temps précieux dans la Campanie, s'occupa avec activité des préparatifs de la guerre. Il voulait entrer en campagne dans les premiers jours du printemps. Le siége de Capoue et les garnisons laissées dans plusieurs places, avaient considérablement diminué l'armée. L'Empereur, résolu à en finir cette fois avec les

(1) Ubaldi *Chron.* — *Caron. Joh. Diac.*, p. 317.

Sarrasins, fit publier un édit qui appelait aux armes tous les comtes, hommes libres et vassaux du royaume d'Italie (1).

Quiconque avait assez de meubles pour payer le *wheregeld* (composition d'argent), était tenu de se rendre à l'armée. Le père qui n'avait qu'un fils, devait l'armer et le faire partir; si le fils n'était pas reconnu bon, il devait partir lui-même. Ceux qui ne possédaient que la valeur de dix écus d'or, étaient dispensés de rejoindre l'armée; mais ils devaient être employés à la défense des côtes et des places frontières : les comtes étaientchargés deveiller strictement à l'exécution de cette mesure. Il était enjoint aux évêques, aux abbés et aux abbesses de ne laisser chez eux aucun laïque. Les comtes eux-mêmes ne pouvaient exempter qu'un domestique pour eux et deux pour leurs femmes, sous peine de perdre leurs *honneurs*, c'est-à-dire leurs fiefs (2). Tout homme de guerre était obligé d'apporter avec lui une armure complète, des vêtements pour un an et des vivres jusqu'à la moisson.

Ceux qui refuseraient d'obéir aux ordres de l'Empereur, devaient être condamnés au bannissement et leurs biens confisqués. Des peines sévères étaient également portées contre ceux qui manqueraient à la discipline. Le comte, l'homme libre ou le vassal, disait l'édit impérial, qui dérobera des armes, un cheval, un bœuf, ou quelque autre animal domestique, devra payer une triple composition et sera soumis à l'*harnes-*

(1) *Histor ign. Mon. Cassin.*, p. 264-265.

(2) Volumus ut neque per præceptum, neque per advocationem aut quamcumque occasionem excusatus sit aut comes aut gastaldus... præter quòd comes in uno quoque comitatu unum relinquat, qui eumdem locum custodiat et duos cum uxore suâ. Episcopi ergò nullum laïcum relinquant.

car(1). La même proclamation portait que l'adultère, l'effraction, l'incendie, l'homicide, seraient punis de mort.

Au printemps (868), toute l'armée se trouva rassemblée à Lucera et prête à entrer en campagne. Pas un seul des comtes et des évêques, mandés par l'Empereur, ne manquait au rendez-vous. Lodewig, avec le prince de Bénévent, se rendit à Lucera et passa en revue les différents corps de l'armée franque et les contingents fournis par les principautés alliées. Vers la fin d'avril, son frère Lother, qu'il avait appelé à son aide, le rejoignit avec 20,000 Allemands. Toutes ces troupes formaient la plus belle armée qu'il fût possible de voir. Lodewig se promettait les plus heureux succès; mais « la colère de Dieu devait peser longtemps encore sur ce malheureux pays. »

L'Empereur avait confié à un de ses leudes, nommé Konrad, une forte avant-garde, et l'avait chargé de détruire plusieurs bandes ennemies qui ravageaient la principauté de Bénévent. Le comte frank se laissa surprendre sur les bords de l'Ofanto par le Soudan lui-même, et fut tué dans le combat avec la plus grande partie de ses gens (2).

Lorsqu'il reçut la nouvelle de ce premier échec, Lodewig venait d'entrer dans la Pouille. Il ne s'arrêta pas : il avait avec lui Lother et ses Allemands; mais ces 20,000 hommes sur lesquels il comptait ne lui furent d'aucun secours. « La rapacité de ces troupes

(1) Cette punition consistait, pour les hommes libres, à porter nu-pieds et tête découverte une selle sur le dos, jusqu'à ce que l'Empereur lui-même eût fait grâce au coupable. Le noble, dans le même cas, portait un chien, et le paysan une roue de charrue. Les esclaves étaient punis de la flagellation, et leurs maîtres devaient rendre ce qu'ils avaient pillé.

(2) *Chron. Cavense.*

barbares et indisciplinées causa plus de mal aux Longobards, que leur valeur n'en fit aux païens. Lother, s'avançant dans le pays plutôt comme un ennemi irrité que comme un allié qui vient protéger un peuple ami, encourut un grand blâme par la dévastation des maisons des pauvres (1). » Une épidémie cruelle ne tarda pas à se manifester parmi les troupes allemandes. Les soldats mouraient par centaines, et Lother fut obligé de se retirer à la hâte avec les débris de son armée.

L'année suivante (869), Lodewig fut plus heureux. Il assiégea successivement et emporta d'assaut Matera, Venosa et Canosa. Il fit livrer aux flammes la première de ces villes, qui servait de retraite à de nombreuses bandes de Sarrasins, et dans les deux autres plaça de fortes garnisons. Il attaqua ensuite et prit l'un après l'autre les châteaux que les Arabes avaient élevés tout autour de Bari. Ce ne fut pas sans éprouver de grandes pertes que Lodewig parvint à reprendre toutes ces places. Les Sarrasins, qui comprenaient que c'était une guerre d'extermination, se défendaient avec le plus grand courage et disputaient le terrain pied à pied. Vers la fin de l'automne, les soldats franks plantèrent enfin leurs tentes sous les murs de Bari.

Vers le même temps, Basile le Macédonien, empereur d'Orient, chassait les Arabes des villes maritimes de la Dalmatie, et les forçait de lever le siége de Raguse (2). Un intérêt commun rapprocha Lodewig et Basile, qui avaient également à se plaindre des Sarra-

(1) *Andreæ Presbyt. Chron.*, p. 47 : Multas devastans pauperum domos, blasphemiam multam incurrit Lotharius. — Gauf. Viterb. ap. Struv., *Script. rerum Germ.*, t. II : Lotharius... cùm iniquè et enormiter iret...
(2) Const. Porphyr., *In vitâ Basilii*, c. 55.

sins. Un traité d'alliance fut conclu entre les deux empires : Lodewig s'engagea par ce traité à donner sa fille unique Ermengarde au César Léon, et Basile promit de joindre ses forces à celles du prince frank. Le Navarque grec, après s'être fait un peu attendre, parut enfin devant Bari avec 200 navires, et bloqua la ville du côté de la mer. La perte des Arabes semblait assurée; mais la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les nouveaux alliés.

Le retard de la flotte byzantine avait forcé Lodewig de licencier une partie de son armée, et il s'en était plaint amèrement au navarque. Celui-ci, de son côté, voyant les Franks si peu nombreux, accusait Lodewig d'avoir trompé l'empereur grec; cependant il consentait à continuer le siége de Bari; mais avant tout, il exigeait que la jeune princesse Ermengarde lui fut confiée pour être conduite à Constantinople. Lodewig se regardant comme outragé par cette défiance, refusa de lui remettre sa fille. Le Navarque alors abandonna le siége et se retira à Corinthe.

Le départ des Grecs obligea le prince frank de convertir le siége en blocus. Il borna ses hostilités à observer la place et à tenter quelquefois de s'en emparer par surprise. A cet effet, deux corps d'élite furent laissés à Venosa et à Canosa. Lodewig revint à Bénévent, où il avait établi son quartier général. Les Sarrasins de Tarente ne le laissèrent pas se retirer tranquillement. Ils surprirent son arrière-garde et lui enlevèrent 2,000 chevaux, dont ils se servirent pour courir la province jusqu'au mont Gargano. Ils pillèrent le riche oratoire de Saint-Michel, et ruinèrent tout le pays autour de Siponte (1).

(1) *Ann. Bertin.*, ad annum 869.

Au commencement du printemps (870), Lodewig retourna sous les murs de Bari. Les opérations du siége furent reprises avec activité. Le camp, fortifié d'un large fossé bordé d'un rempart, fut mis à couvert des sorties et des attaques du dehors; et une ligne de circonvallation, établie autour de la ville, coupa toute communication entre cette dernière et la campagne. Pendant que Lodewig s'occupait de ces travaux, des envoyés de la Calabre vinrent implorer son secours contre les Sarrasins de Tarente. Ces malheureux conduits dans la tente de l'Empereur, se jetèrent à ses pieds.

— Les païens ont envahi la Calabre, lui dirent-ils; toute la contrée, de Reggio à Cosenza, présente l'aspect d'un vaste désert. Les villes de Cassano, d'Amantea, de Melvito et de Monteleone ont été prises par eux; ces deux dernières, saccagées et brûlées, n'existent plus. L'empereur Basile nous abandonne, et, si vous refusez de nous défendre, il ne nous reste plus qu'à mourir.

— Je vous sauverai, leur répondit Lodewig, j'ai juré de délivrer l'Italie des païens, et si je refusais de vous secourir, je manquerais à mon serment. Avec l'aide de Dieu, je chasserai les Sarrasins de votre pays.

Otto, comte de Bergame, reçut l'ordre de réunir les troupes qu'il commandait, et de partir avec les députés calabrais. Le comte frank, rejoint en route par un corps de Salernitains que lui envoyait le prince Waifher, pénétra en Calabre, battit trois émirs qui voulaient s'opposer à son passage, reprit Cassano, et délivra Cosenza, que les Sarrasins tenaient bloquée. Ayant appris qu'un grand nombre de païens s'étaient réunis dans une vallée, au nord de cette dernière ville, Otto

fit occuper pendant la nuit tous les passages qui conduisaient à cette vallée. Pas un seul Arabe ne put s'échapper. Le Comte refusa de leur accorder quartier, et ils furent tous passés par les armes. Cette vengeance terrible épouvanta les Sarrasins, qui n'osèrent pas continuer la lutte et cherchèrent un refuge derrière les remparts de Tarente. (1).

Athanase, évêque de Naples, que son neveu Sergio tenait assiégé dans l'île de San-Salvador, réclama vers le même temps l'assistance de Lodewig. « Bien différent du duc Grégoire, mort trop tôt pour la tranquillité de la République, dit l'auteur de la vie de saint Athanase, son fils Sergio II, était de mauvaise foi, cupide à l'excès, et altier au delà de ce qu'on peut croire. » Il n'avait pas craint de faire arrêter le saint évêque, qui refusait de lui livrer les richesses des églises; mais la crainte d'un soulèvement général l'avait forcé de le remettre en liberté. N'osant rester dans Naples, où son neveu qui venait de s'allier avec les Sarrasins et avait pris à sa solde une bande de ces mécréants, faisait tout ce qu'il voulait, Athanase s'était retiré à San-Salvador (2), au milieu des moines qui habitaient cette île. Poursuivi par la haine de Sergio jusque dans cette pieuse retraite, il s'était vu obligé de recourir à Lodewig. Ses envoyés, par un heureux hasard, rencontrèrent l'Empereur à Bénévent, où il était venu se reposer pendant quelques jours des fatigues du siége de Bari.

Lodewig ordonna à Marin, consul d'Amalfi, de disperser les navires ennemis qui tenaient bloquée l'île de San-Salvador. Lui-même ayant réuni les garnisons de

(1) *Andreæ Presb. Chron.*, p. 48.
(2) L'île de Nisita, suivant Mazzocchi.

dans l'anarchie les malheureuses provinces italiennes.

Basile était jaloux du succès de l'empereur frank. Il nourrissait depuis longtemps le projet de reconquérir la Pouille, et se servait de tous les moyens pour relever dans cette province le nom presque oublié des Grecs. C'était dans ce seul but qu'il s'était allié avec les Franks, et qu'il avait envoyé sa flotte au siége de Bari. Il était également irrité de l'expédition de Lodewig contre la république de Naples, et de l'acte de souveraineté que s'était arrogé le prince frank en cédant aux Amalfitains la propriété de l'île de Capri.

L'humeur entreprenante de Lodewig inquiétait aussi Basile. Il aimait encore mieux avoir à combattre les Sarrasins que les Franks. La politique des Grecs, à l'égard de ces derniers, se trouve résumée tout entière dans un vieux proverbe, qui était alors en grande faveur à la cour de Byzance : « *Ayez le Frank pour ami*, disait cet axiome, *mais non pour voisin* (1) ».

Lodewig avait annoncé la prise de Bari à Basile, et dans sa lettre il s'intitulait *empereur des Romains*. Un ambassadeur grec parut bientôt au camp devant Tarente. Loin de féliciter le prince frank de la victoire qu'il avait remportée, Basile, dans sa réponse, vantait au contraire les grands préparatifs qu'il avait faits lui-même pour cette expédition, et la flotte nombreuse qu'il avait envoyée dans l'Adriatique. Il ne craignait pas de s'arroger le mérite de la conquête, et disait que les seuls efforts des Grecs avaient réduit Bari à l'extrémité; tandis que les Franks, renfermés dans leur camp, ne s'occupaient que de leurs plaisirs et s'abandonnaient à la débauche. Il se plaignait aussi de ce que

(1) Τον Φραγκον φιλον εχῃς, γειτονα ουκ εχῃς. Eginh. *in Carol. Magn*, c. 16.

Lodewig, dans sa lettre, s'attribuait sans raison les titres d'*auguste* et *d'empereur des Romains*, titres qui n'appartenaient qu'aux seuls souverains de Constantinople.

La réponse noble et digne que fit Lodewig aux étranges prétentions de Basile nous a été conservée (1). C'est un curieux monument du style et de l'esprit de cette époque.

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est « Dieu de toute éternité, Lodewig, par la divine Pro- « vidence empereur des Romains, à Basile, très-glo- « rieux et très-pieux empereur de la nouvelle Rome, « notre très-cher frère.

« Aimer ceux qui, par d'obligeants discours, s'effor- « cent de gagner notre amitié, est un juste sujet de « louanges; les aimer de nous-même et sans intérêt est « digne d'un plus grand éloge; mais respecter leur « vertu aussitôt qu'on l'a connue et lui rendre les hon- « neurs qu'elle mérite, comprend toutes les louanges « et tous les éloges qu'on peut souhaiter. Lorsque nous « examinons notre conduite d'après ces maximes, nous « ne trouvons aucun reproche à nous faire. Depuis « l'alliance des deux empires, nous vous avons conti- « nuellement rendu de bons offices, et nous avons veillé « à vos intérêts avec le même soin qu'aux nôtres. — « Nous sommes très-surpris de ce que vous nous cher- « chiez querelle à propos du nom que nous ont trans- « mis nos ancêtres. Nous sommes obligé de vous ré- « pondre, de peur que si nous demeurions dans le « silence, les personnes peu éclairées ne l'attribuas- « sent, non au désir d'éviter la contestation, mais à

(1) Ap. *Script. rerum Franc.*, t. VII, et Anon. Salern., c. 98 et seq.

« la force de vos raisons. Nous vous dirons d'abord « que la dignité de l'empire ne consiste pas dans la « magnificence des titres, mais dans l'excellence de la « vertu. Au lieu d'écouter avec complaisance les termes « dont les hommes nous honorent, nous devons songer « avec quelque frayeur aux obligations que ces termes « mêmes nous imposent. — Certes, on a beaucoup lu « parmi nous ; mais on n'a jamais trouvé dans les li- « vres que le titre d'empereur appartînt seulement à « celui qui commande à Constantinople. C'est un grand « orgueil de vouloir s'attribuer un honneur singulier; « nous ne vous rappellerons pas le châtiment dont fut « puni celui qui commit ce crime au commencement « du monde : vous tiendriez peut-être à injure le récit « que nous en ferions. Ce titre d'empereur que nous « avons pris dans nos lettres, est celui que portait Karl « le Grand, notre bisaïeul; il ne l'avait point usurpé, « comme vous le prétendez; il l'avait reçu par l'ordre « de Dieu et par le jugement de l'Église. C'est une nou- « veauté, dites-vous? J'en conviens; mais elle ne de- « vrait pas vous surprendre. Tout ce qui est ancien a « été autrefois nouveau. Lorsque les empereurs ro- « mains se mirent en possession de la souveraine puis- « sance, c'était une nouveauté; par la suite des temps « elle a cessé de l'être. La dignité d'empereur, dites- « vous encore, ne convient pas à la nation des Franks; « nous n'avons pu nous empêcher de sourire à la lec- « ture de cette étrange prétention. Comment la di- « gnité d'empereur ne convient-elle pas à notre nation, « puisque chacun sait que des Isauriens et des Kha- « sars ont été empereurs romains? Nous ne pensons « pas que ces peuples barbares surpassent les Franks « en valeur et en piété; vous n'oserez sans doute pas le

« prétendre. Les Romains, pour récompenser notre « famille de les avoir protégés contre les Longobards, « l'ont honorée de la dignité impériale. Si vous prenez « la peine de lire vos histoires, et de considérer le peu « de soin que vous avez eu d'assister le peuple de « Rome dans ses pressantes nécessités, vous reconnaî- « trez que vous n'avez aucune raison de vous plaindre « de ce qu'il a fait. Il ne fallait pas abandonner le « siége de l'Empire, changer de langage, et vous reti- « rer au milieu d'une nation étrangère. — Maintenant « nous voulons vous répondre, relativement au siége « de Bari. Nous ne pouvons assez nous étonner des « prétentions que vous manifestez dans votre lettre. « Pendant que votre flotte attaquait vigoureusement « Bari, les Franks, dites-vous, se contentaient de re- « garder la ville et s'abandonnaient à la débauche. Il « est constant, au contraire, que, soit que les nôtres « aient regardé la ville, ou qu'ils aient fait bonne chère, « ils s'en sont rendus maîtres. Les vôtres, nombreux « comme ces bataillons de sauterelles qui obscurcissent « l'air, font du bruit avec leurs aîles, et après un vol « de peu d'étendue, tombent par terre ne pouvant plus « se soutenir, se sont retirés honteusement sans re- « garder la ville, sans faire bonne chère et sans com- « battre. Pour tout exploit, ils ont emmené quelques « Chrétiens en captivité (1). Ne raillez donc plus les « Franks de ce que, en face des dangers et de la mort,

(1) Vestri autem, sicut bruchi multitudine apparentes... primum impetum dantes... pusillanimitate superati protinùs infirmati sunt, et more locustorum repentè quidem salierunt, sed confestim fatigati, quasi à nixibus volandi deciderunt, ac per hoc neque intuendo, neque prandendo, neque bellando... motu subitaneo et clandestino recesserunt et inefficaces: nonnulli e contrà, christianis solummodò captivatis, ad propria repedârunt.

« ils se sont livrés à quelques plaisirs. Ces plaisirs ne « les ont pas empêchés de se conduire en gens de cœur. « Vous semblez surpris de ce que le nombre de nos « soldats n'était pas plus considérable. Pourquoi n'é- « tait-il pas plus grand? Parce que, lassé de vous at- « tendre, j'avais licencié mon armée, ne gardant que « quelques corps d'élite pour continuer le blocus de « la place. Cette armée, quoique décimée par la fa- « tigue et les combats, a sauvé la Calabre que vous « abandonniez, et vaincu trois émirs sarrasins.—Vous « vous plaignez de mon expédition de Naples, et vous « semblez persuadé que je n'y ai conduit des troupes « qu'avec le dessein de ravager le pays. Vous ne pouvez « ignorer l'alliance impie que les Napolitains ont con- « tractée avec les Arabes. Ils les mènent le long des côtes « et leur fournissent des vivres et des armes. Naples est « devenue une retraite pour les pirates de Sicile, et « présente l'aspect de Palerme ou d'une ville afri- « caine. Loin de vouloir réduire le pays à notre obéis- « sance, comme vous nous en accusez, nous n'avons « exigé des habitants que ce qui était juste. Nous les « avons forcés de cesser toute relation avec les Infi- « dèles et de respecter les terres des Chrétiens. Nous « les traiterons toujours de la même manière que leurs « alliés, et nous les pèserons dans la même balance : il « est juste que ceux qui commettent les mêmes crimes, « éprouvent le même sort. Au reste, grâce à ces braves « Franks que vous méprisez, tout va bien dans ces « provinces. Nous sommes maîtres de Bari; Tarente, « que la frayeur a saisie, ne peut longtemps résister. « Nous délivrerons la Calabre, et, si nous devenons « maîtres de la mer, un jour peut-être nous arrache- « rons la Sicile des mains des Infidèles. »

VI.—La trahison du prince de Bénévent arrêta l'exécution des généreux projets de Lodewig. Les historiens du temps maltraitent fort le duc longobard; mais il faut avouer qu'Adelghis n'avait guère à se louer des Franks. Lodewig, depuis le commencement de la guerre établi à Bénévent avec toute sa cour, y commandait en maître; rien ne se faisait que par ses ordres. Des comtes franks occupaient les villes du duché, rendaient la justice et percevaient les impôts en son nom. Dans les actes publics et même sur les monnaies, aucune mention n'était faite d'Adelghis. Le prince de Bénévent était moins considéré que le dernier de ses gastalds. L'impératrice Enghelbergha ne cachait pas son projet de le faire exiler, et de donner sa principauté à quelque seigneur frank. Menacé dans son existence d'homme et de souverain, Adelghis prêta l'oreille aux suggestions des envoyés grecs et du soudan de Bari, *le païen le plus fourbe et le plus rusé qui fût au monde*, qu'il avait amené avec lui à Bénévent, et qu'il consultait dans toutes ses affaires (1).

Une ligue se forma secrètement entre les Grecs, le prince de Bénévent et le duc de Naples. Sergio espérait reprendre facilement aux Amalfitains l'île de Capri, lorsque les Franks ne seraient plus là. L'évêque Landulf, sollicité par Adelghis, promit de se joindre aux conjurés. Lodewig venait cependant de lui pardonner toutes ses anciennes trahisons et de lui rendre le comté de Capoue; mais le perfide évêque *n'avait de mémoire que pour le mal*. « Prudent par nature, dit Erkempert, et rusé par habitude, Landulf était envieux comme un païen, prodigue de serments qu'il ne tenait jamais, et

(1) *An. Bertin.* ad ann. 872. — Muratori, *Antiq. Ital. med. œv.* Diss. XXVIII, t. III, p. 620.

plus ambitieux qu'aucun homme. Il méprisait les lois de l'Église et les pieux devoirs de l'épiscopat, haïssait les moines et se plaisait à les accabler de vexations nombreuses. Il avait coutume de dire, lorsqu'il était assis, gonflé d'orgueil sur son tribunal : « *Toutes les fois que je vois un moine, c'est un présage que la journée me sera funeste.* » Si je voulais raconter en détail toutes les mauvaises actions du comte de Capoue, il me serait plus facile de manquer de temps que de cesser de parler (1) ».

Lodewig, campé avec son armée devant Tarente, poussait vigoureusement le siége de cette ville, lorsqu'il apprit que Landulf et Adelghis songeaient à se soulever, et que déjà un grand nombre de villes avaient chassé leurs garnisons. L'Impératrice et la jeune princesse Ermengarde, que Lodewig avaient laissées à Bénévent, se trouvaient à la merci d'Adelghis. Le prince frank, sans hésiter, leva le siége de Tarente, et se dirigea sur Bénévent à marches forcées. Sa promptitude déconcerta les projets des conjurés. Adelghis avait espéré que Lodewig ne voudrait pas abandonner le siége de Tarente, et qu'il détacherait seulement quelques troupes pour combattre l'insurrection. Il s'occupait à mettre la capitale en état de défense, et enrôlait des soldats grecs et sarrasins, lorsque l'armée franque, renforcée des garnisons que les villes révoltées avaient chassées, parut tout à coup sous les murs de Bénévent.

Le prince longobard n'essaya pas de résister. Il se rendit auprès de l'Empereur, et rejetant sur les intrigues des Grecs, le soulèvement des villes de la province, il

(1) Erkemp. *Hist.*, c. 31.

fit si bien que Lodewig ajouta foi à ses assurances de dévouement et de fidélité. Quelques troupes seulement entrèrent dans Bénévent avec Adelghis et prirent possession de la ville. L'Empereur, avec le reste, parcourut lui-même la province pour y rétablir son autorité. Il lui suffit pour cela de quelques jours. A la nouvelle de la reddition de Bénévent, la plupart des villes soulevées s'étaient empressées de faire leur soumission. Isernia, Santa-Agata et quelques autres places essayèrent seules de résister; mais elles ne tardèrent pas à capituler.

Ayant remis l'ordre dans la principauté de Bénévent, Lodewig marcha sur Capoue. Le peuple, qui se souvenait de ce que lui avait coûté le dernier siége, n'attendit même pas que l'Empereur le fit sommer de se rendre. Lorsque l'armée victorieuse parut dans la plaine de Capoue, tous les habitants sortirent au-devant d'elle, chantant des hymnes et portant le corps de saint Germain, patron de la ville. Arrivés devant Lodewig, ils se jetèrent à genoux et, se frappant la poitrine, implorèrent sa pitié. Le prince frank se laissa toucher et leur pardonna.

On ne sait pas comment fit Landulf; ce qu'il y a de certain, c'est que malgré cette nouvelle trahison dont il avait payé la générosité de Lodewig, il conserva sa dignité et toute sa faveur (1).

L'Empereur, après avoir distribué ses troupes autour de Bénévent et de Capoue pour contenir le pays et en même temps pour qu'elles prissent un peu de repos avant de recommencer le siége de Tarente, revint à Bénévent. Accordant trop de confiance aux perfides

(1) Leo Ostiensis, l. I, c. 36. — Erkemp. *Hist.*, c. 33-34. — *Ann. Mettenses* ad ann. 871 ap. *Script. rerum Franc.*, t. VII.

protestations d'Adelghis, il retint seulement auprès de lui une faible garde. Le prince longobard n'attendait que ce moment.

Le 25 août, à l'heure de midi, le peuple, soulevé par Adelghis, attaqua tout à coup le palais où l'Empereur s'était logé avec Enghelbergha et sa fille. Lodewig reposait en cet instant. Accouru au bruit, il se défendit vigoureusement avec le peu de monde qu'il avait; mais, comprenant qu'il ne pourrait longtemps résister dans une maison ouverte, il se retira dans une tour qui présentait quelques moyens de défense.

Le prince de Bénévent ordonna de l'y poursuivre. Les échelles furent plantées, et les Bénéventains, qui connaissaient le petit nombre des Franks, montèrent avec impétuosité à l'assaut; mais, après une lutte acharnée qui dura plusieurs heures, ils furent enfin repoussés. Pendant trois jours, ils renouvelèrent inutilement leurs attaques. Craignant que les Franks dispersés autour de Bénévent n'arrivassent au secours, Adelghis fit amasser au pied de la tour des matières combustibles et menaça l'Empereur de le brûler vif, s'il ne se rendait pas. Lodewig, s'il avait été seul, aurait refusé de capituler, mais il avait avec lui l'Impératrice et sa fille : il fit ouvrir les portes de la tour et se remit entre les mains du prince longobard (1).

Un vieux rhythme en latin barbare donne quelques détails intéressants sur la captivité de Lodewig. Il paraît que les Bénéventains eurent un moment la pensée de mettre à mort l'empereur d'Occident; mais ils n'osèrent point se porter à cette extrémité.

« Écoutez, limites de la terre, écoutez avec tristesse,

(1) *Ann. Bertin.* — Erkemp. *Hist.*, c, 34. — *Andreæ Pres. Chron.*

« avec horreur quel crime a été commis dans la ville « de Bénévent. Ils ont arrêté Lodewig, le pieux, le « saint empereur. Les Bénéventains se sont assemblés « en conseil, et ils disaient : « Si nous le renvoyons vi- « vant, nous périrons tous, car nous l'avons trop cruel- « lement outragé ; il reviendra et nous enlèvera nos « richesses; il nous estime d'ailleurs comme rien, il est « juste qu'il meure. » — Le pieux, l'auguste Empereur, « ils l'ont arraché de son palais et l'ont conduit au pré- « toire. Au milieu de la persécution, il semblait se ré- « jouir dans l'attente du martyre, et il répondait au « peuple : « Vous venez à moi avec des épées et des bâ- « tons, comme au devant d'un voleur. Il fut un temps « cependant où vous me faisiez un tout autre accueil. « J'ai reconquis Bari et détruit la race perfide des « païens ; j'ai vengé le sang qu'ils avaient répandu et « délivré de la servitude les églises du Seigneur... et « maintenant vous conspirez contre moi !... Je ne sais « pourquoi vous voulez ma mort (1) ! »

Adelghis retint Lodewig prisonnier pendant quarante jours. Cédant enfin aux remontrances de l'évêque de Bénévent, il consentit à le remettre en liberté avec l'Impératrice et la princesse Ermengarde; mais Lodewig dut avant tout s'obliger par serment à ne tirer vengeance dans aucun cas de ce qui lui était arrivé et à ne jamais revenir à Bénévent. Lodewig jura sur son salut éternel, *adjunctis multis execrationibus.* Quant au butin que les Franks avaient conquis à la prise de Bari et que l'Empereur avait imprudemment laissé à Bénévent, Adelghis le garda (2).

A peine libre, Lodewig protesta contre la violence

(1) Muratori *Antiq. Italiæ med. ævi.* Dissert. XL, t. III, p. 712.
(2) Ann. Salern., c. 109. — Erkemp. *Hist.*, c. 37.

qui lui avait été faite ; mais le serment qu'il avait prêté l'épouvantait; il n'osait l'enfreindre. Le Pape le mit heureusement à son aise sur cet article. Les évêques et les abbés du royaume d'Italie, réunis à Rome, après avoir anathématisé le prince de Bénévent et l'avoir déclaré *tyran et ennemi du Sénat et de la République romaine*, relevèrent solennellement Lodewig du terrible serment qu'il avait fait. L'Empereur fut conduit ensuite en triomphe au Capitole et couronné de lauriers par le Pape(1).

Cependant, « pour éviter le scandale, disent les chroniques, Lodewig, bien qu'il se crut dûment absous, ne voulut pas rentrer sur les terres de Bénévent (2). » L'Impératrice y conduisit une armée qui obtint quelques succès ; mais, craignant de pousser à bout les Bénéventains et de les jeter dans les bras de l'empereur grec, Lodewig rappela bientôt Enghelbergha.

CHAPITRE IV.

SIÉGE DE SALERNE. — NOUVELLES INCURSIONS.

I. — Lorsque la trahison d'Adelghis força l'empereur Lodewig de lever le siége de Tarente, les Arabes délibéraient s'ils n'abandonneraient pas cette ville et la Calabre. La nouvelle de l'arrestation de Lodewig vint relever leur courage ; dans le même temps de nombreux renforts arrivèrent de Sicile et d'Afrique. La retraite de l'armée franque avait laissé le pays sans défense, et les Sarrasins reprirent sans beaucoup de

(1) *Chron. Mon. Casauriensis* ap. *Scriptores rerum ital.*, t. VII.

(2) Quamvis tamen esset absolutus, ad evitandum scandalum, non ivit Beneventum.

peine toutes les villes que Lodewig leur avait enlevées, à l'exception de Bari. Othman, émir de Tarente, s'avança jusque dans le comté de Capoue, défit successivement trois corps d'armée, que voulut lui opposer Adelghis, et obligea le prince longobard de lui payer un subside et de remettre en liberté le Soudan de Bari (1).

Depuis longtemps les Sarrasins convoitaient Salerne. Le départ des Franks et la perte de la métropole de la Pouille, qu'ils voulaient remplacer, les décidèrent à tenter l'entreprise. En 872, 12,000 Africains, débarqués en Calabre, vinrent dresser leurs tentes sous les murs de Salerne. Un vieux chroniqueur nous a conservé le récit du siége de cette ville: les détails en sont pleins d'intérêt.

Un jour que le prince Waifher rentrait au palais, un Arabe, nommé Harran, s'avança au devant de lui et se prosternant :

— Donne-moi, je te prie, lui dit-il, le bonnet que tu portes.

En même temps il montrait du doigt la riche coiffure du prince. « Waifher, dit la chronique, demeura un peu surpris de la demande; mais comme il était ce jour-là de belle humeur, il prit son bonnet et le donna en souriant au Sarrasin. »

Quelque temps après cet homme retourna en Afrique. Dans le port où il débarqua, il vit la mer couverte de vaisseaux, dont les émirs faisaient presser l'armement. Il apprit en secret de quelques matelots, que cette flotte était destinée à conquérir Salerne. L'Arabe fut consterné de cette nouvelle : la générosité de

(1) Erkemp. *Hist.* c. 38.

Waifher, lui faisait un devoir de la reconnaissance; mais il ne savait comment prévenir le prince longobard du péril qui le menaçait. Dans les bazars de la ville, il rencontra un marchand amalfitain, nommé Fluro, que son commerce avait appelé en Afrique. Le Sarrasin résolut de s'adresser à lui.

— Connais-tu le prince Waifher? lui demanda-t-il.

— Je le connais et je le vois très-souvent, répondit Fluro.

— Eh bien! Il faut que tu lui donnes avis du péril qu'il court.

— Apprends-moi quel est ce danger, et je promets de le prévenir.

— Je jure par le fils de ***Miriah*** que tu reconnais pour Dieu, que ce que je vais te dire est la vérité. Toute cette multitude de navires que tu vois dans le port, est destinée à assiéger Salerne. Que Waifher se hâte de relever les murs de sa ville, et qu'il se prépare à la plus vigoureuse défense. Si le prince te demande comment tu as su tout cela, tu lui diras que tu l'as appris d'un Arabe, à qui un jour il a donné son bonnet ducal. Le voici! Tu dois le reconnaître. Tout ce que je possède est à toi, si tu fais ce que je te demande.

— Je le ferai, répondit l'Amalfitain.

Fluro s'empressa de terminer ses affaires. A peine débarqué à Amalfi, il se rendit à Salerne, et raconta à Waifher ce que lui avait dit le Sarrasin. L'avis était bon à suivre, et Waifher se hâta de remettre en état les fortifications et de couvrir de nouveaux murs les endroits faibles de la place. Du côté de la mer, il fit aussi construire trois nouvelles tours : la première fut élevée par les habitants de Salerne; la seconde, à l'Occident, par les Capouans, qui étaient alors les alliés de

Waifher; la troisième, qui défendait le port du côté de l'Orient, fut construite aux frais des habitants de Tusciano, qui se trouvaient réfugiés à Salerne, au nombre de 2,000 (1).

Waifher avait à peine achevé de prendre toutes ses mesures, lorsqu'il apprit que les Sarrasins, commandés par l'émir Abdallah, venaient de débarquer en Calabre. Il s'empressa de prévenir Adelghis, qui accourut à Salerne, avec les milices de Bénévent. Les deux princes, ayant joint leurs forces, marchèrent audevant des Sarrasins. Waifher voulait leur livrer bataille; mais Adelghis, se laissant effrayer par le grand nombre des ennemis, et craignant aussi pour sa capitale que menaçait de nouveau l'émir de Tarente, refusa d'y consentir et se retira à Bénévent. Incapable de tenir la campagne avec ses seules troupes, Waifher fut obligé de rentrer dans Salerne.

Les Sarrasins, renforcés des nombreuses bandes qui couraient la Calabre, ne tardèrent point à paraître. Un transfuge, nommé Lupo (2), avait promis de leur indiquer les endroits faibles de la place, et ils espéraient facilement s'en emparer dans une première attaque; mais Waifher n'avait rien oublié : les Arabes furent repoussés avec une grande perte. Ils commencèrent alors les opérations d'un siége en règle. Les hauteurs furent occupées et tous les passages qui conduisaient à la ville gardés et défendus par de bons retranche-

(1) Anon. Salern. c. 110-111.

(2) Concedimus in ecclesiâ S. Maximi hunc servum sacri nostri palatii, Lupum, filium Raghimperti, cum uxore suâ et filiis et filiabus... Pro quo ipse Lupus cum Saracenis ambulavit et pactuotes fuit, quandò ipse stolus super hanc civitatem resedit. *Dipl. Waimarii principis*, ann. 899 ap. Salvador di Blasi, monum. 71.

ments. En même temps, une flotte vint fermer toute issue du côté de la mer.

L'émir Abdallah ordonnait de fréquents assauts. Les Arabes s'élançaient à l'attaque avec une grande ardeur; mais sur les remparts, ils rencontraient les Chrétiens qui se défendaient avec une valeur égale. Waifher, s'exposant et combattant comme un simple soldat, veillait à tout avec une activité étonnante. A peine une brèche était-elle ouverte, que de nouveaux fossés étaient creusés, ou des retranchements élevés, qui rendaient l'approche de la muraille plus difficile qu'elle ne l'avait été auparavant. Personne ne fuyait le travail, personne ne craignait la mort; l'exemple du prince animait tout le monde.

Un jour quelques Arabes, faisant une reconnaissance, s'avancèrent jusqu'au pied des murs. Les habitants, irrités de leur audace, voulaient sortir pour les repousser.

— Demeurez immobiles, leur dit Waifher, qui se trouvait sur les remparts; laissez-les approcher, observer la muraille à leur aise et s'en retourner tranquillement.

De retour au camp, les Arabes ne manquèrent pas de raconter ce qui venait d'arriver.

— La ville est à nous! dirent-ils à l'émir; le découragement s'est emparé des assiégés. Ils n'osent plus sortir de leurs murs. Waifher lui-même nous a laissés approcher jusqu'au pied des remparts et le provoquer impunément.

Abdallah crut en effet que le courage des Salernitains était à bout et se relâcha de sa discipline. Profitant de la sécurité des Arabes, Waifher fit une brusque sortie, surprit leurs retranchements, détruisit leurs ou-

vrages et leur tua un grand nombre d'hommes. Peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de tout le camp. Cet échec rendit les Arabes furieux. Le lendemain, l'émir ordonna un assaut général. Les Sarrasins se précipitèrent avec fureur sur la brèche et firent les plus grands efforts pour s'y établir; mais si l'attaque fut vive, la défense ne le fut pas moins. Refoulés de tous côtés et mis en désordre, les Arabes furent obligés d'abandonner la brèche. L'assaut dura jusqu'au soir et *fut si terrible*, dit l'Anonyme de Salerne, *que*, *sans l'aide de Dieu, la ville était prise.*

Dans le même temps, un événement singulier vint jeter l'épouvante parmi les Sarrasins et relever le courage des assiégés. L'émir Abdallah avait établi son logement dans une église du voisinage: du chœur de cette église il avait fait sa chambre, et son lit de l'autel. Toutes les nuits, il se faisait amener une religieuse, enlevée à quelque couvent voisin, qui devenait la victime de sa lubricité. Une nuit, pendant qu'il luttait contre une de ces malheureuses, une poutre énorme, *poussée par la main des Anges*, se détacha du toit tout à coup et écrasa l'impie sarrasin sans toucher la jeune fille.

Les Arabes furent épouvantés de cette mort, qu'ils regardaient comme un châtiment du ciel. Ils voulaient lever le siége; mais l'eunuque Abimeleck, qui avait remplacé l'émir Abdallah, les rappela au devoir. Il fit construire de nouvelles machines et une haute tour qui dominait les murs de Salerne. A la vue de cette masse de bois et de fer, qui s'avançait terrible et menaçante, le courage des assiégés fléchit. Ils se précipitèrent au devant de Waifher qui se rendait en ce moment sur les murailles avec ses gastalds.

— La résistance n'est plus possible, s'écrièrent-ils; nous voulons capituler.

Alors le comte Landemher s'avançant au milieu d'eux.

— Vous voulez vous rendre, leur dit-il, et quelle capitulation espérez-vous obtenir des païens ? Ne les connaissez-vous pas ? Ils vous promettront tout ce que vous demanderez, ils jureront par leur prophète, et une fois entrés dans la ville, ils vous massacreront. N'est-ce pas ainsi qu'ils font toujours ? La peur vous abuse. Cette tour qui vous épouvante n'existera plus demain !

Landemher voulait se dévouer pour sauver Salerne. Au milieu de la nuit, il se fit descendre du haut des remparts et, se glissant le long des retranchements, il arriva en rampant jusqu'à la tour, y mit le feu et poignarda les sentinelles endormies. L'intrépide gastald réussit à rentrer dans la ville sain et sauf. Le lendemain, lorsque le peuple parut sur les remparts, à la place où s'élevait la tour qui l'avait tant effrayé, il n'y avait plus qu'un monceau de cendres et de débris.

Landemher, qui venait de sauver ses concitoyens, voulut aussi les venger des insultes des Arabes. Quatre frères, les fils d'Helim, venaient tous les jours dans la plaine entre le camp et la ville et, là, faisant caracoler leurs chevaux blancs, brandissant leurs armes en signe de mépris, ils provoquaient au combat les Salernitains. Ces quatre frères étaient tous de la même taille, plus grands que les autres Arabes et renommés pour leur valeur. Un jour qu'ils revenaient encore, Landemher sortit à leur rencontre, attaqua le premier qui se présenta et d'un coup terrible de sa masse d'armes l'abattit à ses pieds. « Les trois autres frères, satisfaits de cette preuve de la force du courageux gastald, se hâtèrent de rentrer au camp et ne reparurent plus. »

II. — Le siége durait depuis treize mois, et Waifher, qui avait épuisé toutes ses ressources, voyait approcher

avec terreur le moment où il faudrait se rendre. Le défaut de vivres se faisait cruellement sentir; les assiégés se trouvèrent bientôt réduits aux dernières extrémités.

Lorsque le peuple d'Amalfi connut la détresse des Salernitains, il s'assembla tumultueusement, et, entourant le palais du Sénat, il demanda à grands cris que l'on armât les galères et qu'on les envoyât au secours de Salerne. Le Sénat hésitait, car la République était en paix avec les Arabes : rompre la trêve, c'était de nouveau s'engager dans une guerre difficile; mais le consul Marin, que cette hésitation indignait, se leva tout à coup.

— Nous ne pouvons laisser périr Salerne, s'écria-t-il ; le prince Waifher a toujours été notre allié fidèle, et souvent il nous a secourus contre les Sarrasins. Nous devons le secourir à notre tour. Vous craignez la guerre? Si nous laissons succomber les Salernitains, nous l'aurons inévitablement. Maîtres de Salerne, les Arabes le seront bientôt d'Amalfi : vous entendez les cris du peuple; ils nous dictent notre devoir... A Salerne! et sauvons nos alliés!

— A Salerne! répondirent les sénateurs entraînés par les courageuses paroles du consul.

On arma les galères, on les chargea de vivres et de munitions, et Marin en prit lui-même le commandement. La flotte arabe qui bloquait le port de Salerne, s'attendant peu à être attaquée, n'était point sur ses gardes. Le consul s'ouvrit facilement un passage et pénétra dans le port sans avoir perdu un seul navire.

Ce secours ranima les assiégés ; mais Abimelech, qui savait ce qui se passait dans la ville, redoubla de vigilance et prit des mesures telles qu'il fut impossible aux Amalfitains de faire entrer dans Salerne de nouveaux

convois de vivres. Il ne restait aux habitants d'autre perspective que les horreurs de la faim et l'inévitable nécessité de céder au vainqueur. Waifher n'espérait point de secours : il avait envoyé son fils Waimher, avec un de ses gastalds, auprès de Lodewig II, pour implorer son assistance ; mais l'Empereur, qui soupçonnait le prince de Salerne d'avoir pris part à la rébellion d'Adelghis, les avait retenus prisonniers (1).

Au moment où toute espérance semblait perdue, le ciel prit enfin en pitié les malheureux Salernitains. Des relations d'amitié avaient longtemps existé entre Landulf, évêque et comte de Capoue, et le prince de Salerne; mais celui-ci ayant refusé de lui livrer un de ses neveux qui s'était refugié auprès de lui, Landulf avait rompu toute alliance. Waifher alors, renouvelant les prétentions de Sighenulf, avait forcé le comte de Capoue, après une courte guerre, à reconnaître sa suprématie. Espérant profiter des embarras de Waifher pour secouer le joug que ce dernier lui avait imposé, Landulf avait vu d'abord avec une secrète joie le siége de Salerne; c'était même lui qui avait conseillé à Lodewig de retenir prisonnier le jeune prince Waimher; mais il comprit enfin que, s'il laissait prendre Salerne, le comté de Capoue serait le premier à souffrir du voisinage des Arabes.

L'empereur Lodewig se trouvait alors à Veroli, dans le duché de Rome. Le comte de Capoue se rendit auprès de lui avec l'évêque Athanase. Le digne prélat, toujours exilé de Naples souffrait cruellement de voir l'Italie méridionale abandonnée à la rapacité des Infidèles et cherchait par tous les moyens à unir les princes

(1) Anon. Salern., c. 114, 115, 116, 117

longobards et les républiques de la Campanie dans une ligue étroite et sincère. C'était une rude tâche qu'il avait entreprise; mais, sans se laisser rebuter par les difficultés, il la poursuivait avec courage. Landulf se jeta aux pieds de l'Empereur et le supplia de sauver Salerne. « Cette action, dit Erkempert, est tout ce que le comte de Capoue fit de bien dans sa vie (1). » Athanase joignit ses instances à celles de Landulf, et Lodewig, cédant à leurs prières, promit de secourir Salerne.

— Les princes longobards, dit-il, m'ont fait bien du mal : mais j'oublie leurs outrages et leurs trahisons : le devoir d'un Chrétien est de pardonner. Dites au prince Waifher de tenir bon. Avant un mois, Salerne sera délivrée des païens.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Lodewig donna l'ordre aux comtes et aux évêques de la haute Italie de réunir leurs vassaux et de venir le rejoindre sans retard. Vers la fin du mois d'avril 874, il entra dans le comté de Capoue, et vint camper avec son armée dans un lieu nommé Caïanello, près de Teano. L'Empereur y réunit son conseil. Les avis étaient partagés : les uns voulaient que l'on marchât sans délai sur Salerne; les autres disaient qu'avant de s'engager dans le pays, il fallait se débarrasser des nombreux partis de Sarrasins qui ravageaient le comté de Capoue et la principauté de Bénévent.

Ce dernier avis prévalut. Lodewig désigna à cet effet deux forts détachements de troupes d'élite. Le comte Arding obtint le commandement du premier. L'Empereur ne savait à qui confier le second, lorsque son neveu Gonther, à peine âgé de 15 ans, s'avança vers lui et mettant un genou en terre :

(1) Hoc enim solummodò memorabile bonum gessit à die ortûs sui.

— Seigneur, lui dit-il, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce? répondit Lodewig; parle, je t'écoute.

— Accordez-moi le commandement du second corps d'armée que vous voulez envoyer contre les païens. Il est temps enfin que je fasse mes premières armes.

— Tu veux aller combattre les Sarrasins? Tu ne sais pas ce que tu me demandes, enfant. C'est une guerre terrible que celle-là. Si tu es tué, que dirai-je à ta mère?

— Vous lui direz que je suis mort en combattant les païens, et elle ne me pleurera pas.

— Je ne puis y consentir. Tu resteras près de moi.

Gonther insista avec prière. Lodewig se rendit enfin à ses instances et, bien qu'un sombre pressentiment l'agitât, il lui remit le bâton de commandement; mais il lui donna un de ses leudes pour guide et conseil. Gonther, tout joyeux, se rendit à Capoue et, renforcé des milices longobardes, se mit à la poursuite d'un corps de dix mille Sarrasins qui cherchait à regagner le camp devant Salerne. Il l'atteignit sur les bords du Vulturne. Les Arabes furent complétement défaits; mais Gonther, s'étant lancé avec trop d'ardeur à la poursuite des ennemis, se trouva entouré et fut blessé mortellement.

Dans le même temps, le comte Arding attaquait auprès de Bénévent et détruisait une autre bande nombreuse de Sarrasins (1).

Les Arabes effrayés n'attendirent pas l'arrivée des Franks. Abimelech s'obstinait à ne pas lever le siége: ils lui lièrent les pieds et les mains, le portèrent sur un navire et s'embarquèrent si précipitamment qu'ils laissèrent dans leur camp tous leurs bagages et tout le

(1) Anon. Salern., c. 118, 119, 120. — *Chron. Arab. Cantab.*

butin qu'ils avaient fait. Ils allèrent décharger leur colère sur la Calabre : elle était sans défense par la négligence des Grecs, qui laissaient les villes sans garnison. « *Les Arabes la dévastèrent si cruellement qu'il semblait qu'un nouveau déluge eût passé sur elle* (1). »

La délivrance de Salerne fut le dernier exploit de Lodewig. Il mourut l'année suivante (12 août 875). Tous les historiens du temps s'accordent à rendre hommage aux vertus de ce prince et à la sagesse de son gouvernement. L'Italie, des Alpes aux rives du Tibre, jouit sous son règne d'une paix profonde. Les provinces méridionales auraient été appelées à partager le même bonheur, si l'inquiète jalousie des princes longobards ne s'était point opposée aux bonnes intentions de l'Empereur. « La mort, en frappant Lodewig, dit un auteur moderne, enleva le meilleur prince qui eût gouverné l'Italie, depuis qu'elle était tombée aux mains des étrangers (2). »

III. — La mort du roi frank laissait le champ libre aux invasions des Sarrasins. La généreuse Amalfi fut la première à éprouver leur fureur. Les Arabes envahirent le territoire de la République et s'emparèrent une seconde fois de Cetara, où ils fondèrent une colonie (3). Trop faibles pour leur résister, les Amalfitains demandèrent la paix. Elle ne leur fut accordée qu'aux conditions les plus humiliantes. Les Arabes exigèrent que la flotte d'Amalfi se joignît aux navires sarrasins pour attaquer et conquérir le duché de Rome. Épuisé par le

(1) Anon. Salern., c. 121. — Erkemp. *Hist.*, c. 35 : Eamque funditùs depopulârunt, ita ut deserta sit velut in diluvio.

(2) Denina, *Rivoluz. d'Italia*, l. VIII, c. 10.

(3) Les Amalfitains ne réussirent à les en chasser qu'au bout de trente ans.

long siége qu'il avait soutenu, Waifher fut obligé de souscrire au même traité (1).

La nécessité avait imposé cette alliance au prince de Salerne et aux Amalfitains ; mais il n'en était pas ainsi de celle que le duc de Naples, Sergio II, avait contractée depuis longtemps avec les Sarrasins. A cette occasion, les auteurs contemporains le traitent fort mal, sans réfléchir que le temps n'était plus où les galères napolitaines sauvaient Rome de la conquête arabe. Les victoires de Sergio I et de Césaire avaient été suivies de nombreux désastres ; les flottes siciliennes tenaient comme bloqués les ports de la Campanie. La paix, à quelque prix que ce fût, était peut-être le seul moyen de sauver la République ; mais, pour être juste, il faut dire que ce n'était point cette considération, mais la crainte que lui inspirait le peuple mécontent de son gouvernement, qui avait fait de Sergio l'allié impie des Sarrasins.

Lorsque l'on connut à Rome la convention qui venait d'être conclue entre les Arabes et les républiques grecques, la terreur fut grande. Le pape Jean VIII essaya de conjurer l'orage qui le menaçait. Il accourut à Gaëte : cette république, comme celle d'Amalfi, avait été contrainte d'entrer dans la ligue formée par les Arabes. Cédant aux prières du Pape, le duc Docibilis consentit à renvoyer les navires siciliens qu'il avait reçus dans le port. De Gaëte, Jean se rendit à Salerne, puis à Amalfi ; ses représentations, jointes à la promesse de subsides pour continuer la guerre, obtinrent le même succès.

A Naples, Sergio reçut le Pontife avec de grandes marques de respect, et promit solennellement de rom-

(1) Erkemp., *Hist.*, c. 39.

pre avec les Sarrasins; mais dès que le Pape eût quitté Naples, il renouvela son alliance avec eux. Jean VIII, irrité, fulmina contre lui une sentence d'excommunication. Sergio se moqua de la colère du Pontife. Il avait menacé de faire couper les pieds et les mains à celui qui lui apporterait la bulle d'anathéme; ne l'ayant pas reçue, il prétendait qu'il n'était pas excommunié (1).

Le Pape chargea le prince de Salerne de sa vengeance. Waifher battit à Nocera un corps de milices que le duc avait envoyé pour dévaster le pays de Sarno et fit prisonniers vingt-deux citoyens. Sur l'ordre du Pape, les vingt-deux captifs furent mis à mort (2). Cette exécution cruelle, qui frappait des innocents sans atteindre le coupable, ne satisfit pas le Pape vindicatif; mais quelques mois après la ruine de son ennemi le vengea enfin comme il le voulait.

Pendant son séjour à Naples, Jean VIII, pour complaire à Sergio, avait consenti à consacrer évêque son frère Athanase. Le siége de Naples se trouvait alors vacant : Athanase, le vieux, venait de mourir à Veroli. Sergio croyait son frère dévoué à ses intérêts; mais Athanase aspirait secrètement au rang suprême. Le Pape flatta son ambition et l'excita à profiter de l'influence que lui avait donnée sa nouvelle dignité pour soulever le peuple contre son frère. Athanase n'y manqua point. Il s'empara de Sergio par trahison, lui fit crever les yeux, et l'envoya prisonnier à Rome, où il mourut trois mois après (3).

(1) *Chron.* Ubaldi, c. 16.

(2) *Chron. Cavense.* — Erkemp., *Hist.*, c. 34 : octavo die anathematis, XXII Neapolites milites apprehensos decollari fecit Waiferius. Sic enim monuerat Papa.

(3) *Chron. Joh. Diac.*, p. 317-318. — *Chron.* Ubaldi.

On voudrait en vain douter de la participation de Jean VIII à ce fratricide; mais il existe une lettre de ce pape, du mois de novembre 877, qui ne permet aucune incertitude à cet égard.

« A notre très-cher frère, Athanase, évêque de Na-
« ples.

« Nous rendons d'innombrables actions de grâces à
« votre grandeur, que Dieu chérit, et notre bouche
« apostolique vous élève justement au-dessus de tous
« par des éloges que vous méritez, en agissant selon
« la parole du Seigneur, qui dit : *Si votre œil vous scan-*
« *dalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous.* — Vous
« avez vu votre frère persécuter l'Église, ne pas aller
« au Seigneur par le droit chemin, oser attaquer té-
« mérairement, comme un autre Holopherne, l'héritage
« de Jésus-Christ; et, le jugeant indigne de posséder
« une aussi grande dignité, vous avez eu soin de le
« frapper des traits de la vengeance divine; vous n'a-
« vez pas épargné votre propre sang pour obéir au
« Seigneur (1). Nous sommes assuré que vous serez
« en tout digne de Dieu, puisque par un dévouement
« fidèle vous n'avez pas craint de retrancher et de re-
« jeter loin de votre corps un membre que la gangrène
« infectait. Le juste jugement de Dieu s'est enfin exé-
« cuté sur ceux qui gouvernaient Naples par leur pro-
« pre esprit, et non suivant l'esprit du Seigneur, qui
« commettaient des homicides, et causaient au dehors
« et au dedans une infinité de scandales. Le péché a

(1) Fratrem tuum ergà Ecclesiam Dei impiè agentem et circà Dominum non certo itinere gradientem, velut secundum Holophernum Sanctis Christi Dei nostri ausu temerario impugnantem, et hæreditatem patriam more sacrilego persequentem, tanti honoris regimine indignum judicans, ultionis divinæ percutere jaculo studuisti, nec pepercisti carni tuæ propter Dominum.

« pris fin et l'injustice a cessé de dominer. Un homme « de la maison de Dieu va enfin gouverner, comme un « digne pasteur, le peuple de Jésus-Christ, en toute « justice et sainteté, en toute vérité et mansuétude. — « Nous devons encore 1,500 *mancosi*, et nous les en- « verrons sans faute pour le commencement du ca- « rême ou le jour de Pâques. »

Jean VIII écrivait aussi aux Napolitains pour les remercier d'avoir élu Athanase. Il les engageait à obéir avec soumission à leur nouveau duc, et répétait qu'il enverrait incessamment les 1,500 mancosi qu'il avait promis (1).

Les louanges, que le Pape prodiguait à Athanase, se changèrent bientôt en anathèmes. L'évêque de Naples valait encore moins que son frère. Il conclut avec les Sarrasins un nouveau traité d'alliance, leur accorda auprès de Naples un lieu de refuge, et ne se fit aucun scrupule de partager avec eux le butin qu'ils enlevaient de la campagne de Rome et des territoires de Bénévent et de Capoue.

En 880, Jean fut obligé de faire un nouveau voyage à Naples. Athanase, imitant l'exemple de son frère, reçut magnifiquement le Pontife, lui fit de grandes promesses, renvoya même les Arabes; mais dès que le Pape fut parti, il les rappela et les établit de nouveau dans le duché, sans s'effrayer de la sentence d'excommunication que Jean, indigné, avait lancée contre lui. Cependant, au bout d'une année, l'évêque sollicita son pardon. Le trésorier du Saint-Siége se rendit à Naples avec la mission d'absoudre Athanase; mais pour première condition, l'évêque dut promettre d'envoyer

(1) *Epist. Joh.* VIII, 66 et 67, ap. Labbe, *Collect. Concil.*, t. IX.

à Rome les principaux chefs sarrasins et de faire égorger tous les autres. « Cette condition d'absolution, observe Fleury, imposée par un pape à un évêque, n'était guère conforme à l'ancienne douceur de l'Église (1). »

Jean VIII ne retira pas un grand avantage de tous ses voyages en Campanie. Il réussit, il est vrai, à détacher de l'alliance des Sarrasins le prince de Salerne, et les républiques d'Amalfi et de Gaëte; mais il ne put en obtenir aucun secours. Il avait offert 10,000 mancosi aux Amalfitains, sous la condition de défendre contre les flottes arabes, les côtes du duché de Rome, de Trajetto à Centumcelles; il s'était même engagé à ne percevoir aucun droit sur les marchandises que les négociants de la République apportaient à Rome (2). Les Amalfitains avaient tout promis, accepté l'argent et profité de l'exemption; mais ayant bien de la peine à se défendre eux-mêmes, ils n'avaient pas armé une seule galère pour venir en aide au Pontife. Jean fut obligé de les excommunier: les Amalfitains rendirent les 10,000 mancosi; mais ils laissèrent le Pape se tirer d'affaires comme il le pourrait (3).

Abandonné des républiques de la Campanie et mal secouru par les ducs de Toscane et de Spolète, Jean VIII, pour sauver Rome, fut forcé de se soumettre à un tribut annuel de 25,000 mancosi (4).

IV. — Dans le même temps où les flottes arabes s'avançaient de nouveau jusqu'à l'embouchure du Tibre, et menaçaient Rome, la guerre civile désolait les

(1) *Chron.* Ubaldi, c. 17. — *Hist. Eccl.*, l. LIII.

(2) Teloneum quod in portu Romæ dare debebant.

(3) *Epist. Joann.* VIII, p. 69-242, ap. Labbe.

(4) *Ibid.*

principautés longobardes. En 878, Adelghis avait été assassiné par un de ses gastalds, à l'instigation de son neveu Gaïdher. Ce dernier, soutenu par les Grecs, disputait le pouvoir à son cousin Radelghis II, qui avait appelé à son aide les Franks de Spolète. A Capoue, la mort de l'évêque Landulf, arrivée l'année suivante, avait été aussi le signal de grands troubles (1). Se sentant près de sa fin, Landulf, qui voulait se réconcilier avec le ciel, avait partagé les domaines du comté entre tous ses neveux, les fils de ses trois frères qu'il avait successivement dépouillés de leurs apanages; mais ce partage avait été *fait d'une telle manière que les jeunes comtes ne devaient jamais cesser de s'armer du glaive de la discorde.*

Une coutume funeste s'était établie parmi les princes longobards. Dans ces temps d'ignorance, l'Écriture-Sainte était la source où l'on puisait l'art de gouverner; les gastalds, adoptant comme maxime politique cette belle parole du Christ : *Habitare fratres in unum*, avaient pris l'usage d'investir chacun de leurs enfants d'un fief qui lui fût propre. Pour empêcher le démembrement de l'État, les frères devaient posséder leurs apanages *par indivis;* mais ce système de communauté ne pouvait subsister longtemps : l'ambition faisait bientôt naître les querelles ; chacun des frères étant maître chez lui, ne voulait obéir à personne, et leurs fiefs devenaient autant de petites principautés qui se faisaient une guerre acharnée (2).

(1) «Le jour même que mourut le perfide évêque, dit Erkempert, tous les Bénédictins prêtres du comté devaient chacun lui fournir un cheval. Landulf avait prévu sans doute le jour de sa mort et ne voulait pas faire à pied le chemin de l'enfer.»

(2) Cam. Pellegrini, *Dissert. de Stemmate principum Longobardorum.*

Ce fut ce qui arriva après le partage fait par Landulf. Un de ses neveux, qui avait obtenu Capoue avec son territoire, ayant voulu contraindre ses frères et ses cousins à lui prêter hommage, ceux-ci avaient repoussé ses prétentions les armes à la main. Vainement le pape Jean VIII et le prince de Salerne, avaient essayé de les réconcilier; ils n'avaient pu rien obtenir. Le duc de Naples, Athanase, s'était empressé au contraire de se mêler à toutes ces querelles. Espérant, à la faveur du désordre, se rendre maître du riche territoire de Capoue, il secourait tantôt l'un, tantôt l'autre des frères, et par tous les moyens cherchait à augmenter le trouble (1).

Les Sarrasins, mettant à profit ces dissensions, ravageaient à leur aise la Pouille et la Campanie. Le Soudan dépossédé de Bari, altéré de vengeance, s'était mis à la tête de nombreuses bandes accourues de Sicile, et avait recommencé ses terribles ravages. « Rien n'échappait à sa rapacité furieuse, que ne pouvait arrêter ni l'âge, ni le sexe. Églises, villages, monastères, il brûlait et détruisait tout : les hommes croyaient que la fin du monde était arrivée. » (2).

Le couvent de Saint-Vincent du Vulturne ne put se racheter cette fois. Le Soudan avait juré de livrer le monastère aux flammes et d'exterminer tous les religieux. Un jour que les moines causaient tranquillement sous les arcades du cloître, un frère, pâle et les vêtements en désordre, se précipita tout à coup au milieu d'eux.

— Nous sommes tous perdus ! s'écria-t-il ; les païens sont entrés sur les terres de l'abbaye; ils s'avancent

(1) *Chron. Cavense*. — Erkemp. *Hist.*, c. 40 et seqq.
(2) *Chron. Vulturn.*, p. 404.

mettant tout à feu et à sang. Que Dieu et saint Vincent nous protègent!

Le premier mouvement des moines fut de fuir; mais ils ne savaient où diriger leurs pas. Il leur semblait d'ailleurs que ce fût un crime d'abandonner sans essayer de la défendre, la pieuse maison du Seigneur, où ils avaient vécu si longtemps heureux et tranquilles. L'Abbé ordonna de sonner les cloches pour rassembler les vassaux du monastère. Il espérait que Dieu n'abandonnerait pas ceux qui l'avaient toujours servi avec zèle et vérité.

Les moines, s'armant à la hâte de tout ce qui leur tombait sous la main, réunirent les serfs de l'abbaye, et s'avancèrent courageusement au devant des Sarrasins, qu'ils rencontrèrent près d'un pont sur le Vulturne. Longtemps ils en disputèrent le passage à coups de pierres. Étonnés de cette résistance inattendue, les Arabes allaient se retirer, lorsque plusieurs vassaux de l'abbaye, qui s'étaient lâchement enfuis du combat, se présentèrent devant le Soudan.

— Nous connaissons un gué pour passer le fleuve, lui dirent-ils, et nous te l'indiquerons, si tu veux nous promettre la vie et la liberté.

Le Soudan s'empressa de leur promettre tout ce qu'ils voulurent. Laissant une partie des Sarrasins pour tenir tête aux moines et détourner leur attention, il suivit les serfs avec le reste de ses gens, et traversa le fleuve sans obstacle. Le couvent n'avait pour défenseurs que quelques vieux moines : les Arabes les massacrèrent, envahirent toute l'abbaye et mirent le feu à l'église. Les religieux, qui continuaient à défendre le passage du pont, ne s'aperçurent de la prise du monastère qu'en le voyant en flammes. Ils voulurent cou-

rir au secours, mais ils se trouvèrent enfermés entre la troupe du Soudan et celle qui venait de passer le pont. Les moines se défendirent longtemps avec le courage du désespoir; mais ils durent enfin succomber sous le nombre.

Les perfides serfs indiquèrent au Soudan le lieu où l'on avait caché les richesses du couvent; elles furent partagées également entre tous les Arabes. Ces derniers, pour célébrer leur triomphe, passèrent dans la débauche toute la nuit qui suivit la prise du monastère. Le Soudan, assis à la place de l'Abbé, présidait lui-même cette orgie sanglante, « buvant dans les calices et se faisant encenser avec des encensoirs d'or. » Le lendemain, il fit livrer aux flammes tout ce qui restait debout du couvent.

Cette destruction du monastère de Saint-Vincent, arriva le 10 octobre 881. Des cinq cents moines dont se composait cette riche communauté, à peine sept à huit échappèrent au massacre de leurs frères. Ils se retirèrent à Capoue, où le comte longobard, qui commandait dans cette ville, leur permit d'élever un nouveau monastère en l'honneur de saint Vincent (1).

Trois ans s'écoulèrent à peine entre la destruction de Saint-Vincent et celle du Mont-Cassin. En 884, le 4 septembre, les Sarrasins établis dans le duché de Gaëte, s'emparèrent par surprise du monastère de Saint-Benoît, tuèrent l'abbé Berther au pied de l'autel de saint Martin, *et dévastèrent si horriblement ce saint lieu, qu'ils le rendirent inhabitable.* Le prieur et les moines qui restaient se retirèrent à Teano, avec le livre de la règle écrit par saint Benoît; « la

(1) *Chron. Vulturn.*, p. 404-405. — *Chron. Cavense.*

seule chose qu'ils avaient pu sauver du pillage (1). »

Il faut lire le récit de tous ces désastres dans les écrivains du temps, et dans les lettres de Jean VIII :

« Les païens, écrivait ce pape à Karl le Chauve,
« couvrent toute la surface du pays comme un essaim
« de sauterelles dévorantes, et réduisent tout en soli-
« tude. Les cités, les bourgs, les villages périssent faute
« d'habitants; ceux qui échappent au feu ou au glaive
« sont traînés captifs dans un éternel exil. Les églises
« sont devenues des tanières de bêtes féroces, et les
« évêques dispersés errent çà et là sans trouver un toit
« hospitalier. Le jour est venu où nous devons crier :
« Heureuses les femmes qui n'ont point enfanté!— Oh!
« qui me donnera une source de larmes pour pleurer
« la ruine de la patrie! Elle est assise dans la tristesse
« et le désespoir, la souveraine des nations, la reine
« des cités, la mère des Églises! Ce jour est le jour de
« tribulation et d'angoisse, de calamité et de misère!
« L'année dernière, nous semâmes et ne recueillîmes
« rien; cette année, n'ayant pu semer, nous n'avons
« même pas l'espérance de recueillir. Ce qui reste de
« peuple dans Rome, est accablé d'une pauvreté ex-
« trême. Au dehors, tout est détruit : les païens pas-
« sent à la dérobée le fleuve qui vient de Tibur à Rome,
« et dévastent toute la Sabine et les lieux voisins. —
« Mais pourquoi parler des païens, lorsque les Chré-
« tiens ne font pas mieux; je veux dire quelques-uns
« de nos voisins, ceux que vous appelez *Markgrafs* (2).
« Ils nous enlèvent ce que les Sarrasins nous ont laissé
« et pillent sans respect le patrimoine de saint Pierre.
« Les Infidèles nous tuent par le glaive; les Chrétiens

(1) *Leo Ostiensis*, l. I, c. 44.
(2) *Mark*, marche, frontière; *Graf*, *grav*, préposé, préfet.

« nous font mourir par la faim. Leur oppression est « telle que personne n'ose nous secourir (1). Vous « êtes, après Dieu, notre refuge et notre consolation, « et nous vous supplions, avec les évêques, les prêtres, « les nobles et le reste de notre peuple, de tendre une « main secourable à cette ville accablée, et à l'Église « votre mère (2) ».

Les markgrafs dont parle Jean VIII, étaient les ducs de Toscane et de Spolète, qui cherchaient à établir leur tyrannie dans Rome. Ils firent même alliance avec les Sarrasins de Tarente pour dépouiller le Pontife; toutefois ce dessein impie n'alla pas jusqu'au scandale de son exécution.

V. — Au IXe siècle, le peuple grec était bien dégénéré; mais cependant il ne méritait pas tout le mépris dont cherchait à le flétrir la haine des chroniqueurs latins. De temps en temps il se relevait de l'état d'abaissement auquel semblaient l'avoir condamné de honteuses défaites et des révolutions de palais plus honteuses encore. Les autres nations épuisaient leurs forces et succombaient successivement; l'empire d'Orient demeurait seul debout au milieu des ruines, attendant et saisissant avec adresse l'occasion de regagner ce qu'il avait perdu. La patience grecque était passée en proverbe; on disait : *Avec un chariot traîné par des bœufs, l'empereur d'Orient prend des lièvres à la course* (3).

(1) Quid de paganis dicimus, cùm christiani nihil meliùs operentur? Quidam videlicet ex confinibus et vicinis nostris, quos Marchiones solitò nuncupatis. Nam quid Sarracenis incredulis qui sunt filii ancillæ, fortè relinquimur, ab illis, qui per fidem liberæ deberent existere filii, usque ad terram depascimur. Illi occidunt gladio, isti ablatis omnibus fame trucidant... et cùm quæritur quis adversùs hostes dimicet, inveniuntur nulli.

(2) *Epist. Johann.* ap. *Script. rerum franc.*, t. VII, p. 469-473 et sq.

(3) Græcus cum carrucâ leporem capit. Ademari *Chron.* ap. *Script. rerum franc.*, t. X, p. 156.

En 876, les habitants de Bari, réduits à l'extrémité par les incursions des Sarrasins de Tarente, appelèrent à leur secours le stratique Grégoras, qui commandait à Otrante; mais comme ils se défiaient des Grecs, avant de les recevoir dans la ville, ils lui firent promettre de n'y entrer qu'à titre d'alliés. Le Stratique prêta tous les serments que les habitants exigèrent; mais dès qu'il fut dans Bari, il fit arrêter les principaux citoyens, les embarqua pour Constantinople, et prit possession de la ville au nom de l'empereur Basile (1).

Vers le même temps, le pape Jean VIII, que tout le monde abandonnait dans sa détresse, sollicita le secours des Grecs. Le nouveau Stratique de Bari reçut l'ordre d'envoyer dix navires sur les côtes du duché de Rome. Théophylacte, qui commandait cette petite flotte, défit partout les pirates sarrasins, et délivra le Pape du tribut onéreux qu'il payait depuis deux ans. En revenant de cette expédition, il rencontra et battit, à la vue de Naples, une autre flotte sicilienne qui mettait à contribution les villes maritimes de la Campanie (2).

Les Arabes voulurent tirer vengeance de ces deux défaites. Ils équipèrent soixante gros navires et les envoyèrent contre les îles de Zante et de Céphalonie. A la nouvelle de cette agression, Nasar, commandant de la flotte grecque de l'archipel, rassembla ses galères dispersées dans les ports de la Macédoine et de la Thrace, et secondé d'un vent favorable, se rendit en peu de jours à Méthone.

Il avait résolu de livrer bataille aux Sarrasins le lendemain; mais il en fut empêché par la désertion d'une partie de ses rameurs. Ce contre-temps fut heureux.

(1) Anon. Salern., c. 123.
(2) *Epist. Johannis*, VIII, ap. Labbe, t. IX.

Les Arabes, surpris de l'inaction de la flotte impériale, s'imaginèrent que Nasar n'osait quitter le havre de Méthone. Ils vinrent pendant plusieurs jours se ranger en bataille à l'entrée du port; mais voyant que les galères byzantines ne faisaient aucun mouvement pour accepter le combat, ils ne doutèrent plus de la lâcheté du Navarque. Ils se mirent alors à rançonner les îles voisines et oublièrent de se tenir sur leurs gardes.

Pendant ce temps, l'amiral grec, promettant double solde et le partage du butin, enrôlait des matelots péloponnésiens pour remplacer les rameurs qui avaient déserté. Lorsque ses équipages furent enfin au complet, il sortit au milieu de la nuit du port de Méthone, et s'avança vers la flotte ennemie, tranquillement à l'ancre près de la côte. La bataille ne fut pas longue : des soixante navires sarrasins, huit à dix se sauvèrent à grande peine. Tous les autres furent pris, coulés à fond ou brûlés.

Sans perdre de temps, le Navarque cingla vers la Sicile et vint débarqner dans le voisinage du cap Zafarana. Il voulait se venger des dévastations commises par les Arabes dans le Péloponnèse. Il parcourut sans obstacle la riche plaine qui entoure Palerme, pillant tout ce que l'on pouvait emporter, brûlant les villas des émirs, et massacrant tous les Sarrasins qu'il rencontrait. En se retirant, il s'empara, dans le golfe de Castellamare, après un combat acharné, d'un nombreux convoi de navires chargés de précieuses marchandises (884).

Nasar se disposait à retourner à Constantinople, lorsqu'il apprit qu'une nouvelle flotte ennemie venue d'Afrique, ravageait les côtes de la Calabre. Les plaintes des habitants de cette malheureuse province, de-

puis si longtemps abandonnée par les empereurs grecs, avaient enfin ému la cour de Bysance. Léon Apostype avait reçu l'ordre de passer en Italie avec une légion macédonienne et d'en chasser les Arabes. Ceux-ci s'étaient hâtés d'envoyer une flotte au secours de leurs colonies menacées. Nasar la rencontra au cap des Colonnes, près de Cotrone, et la détruisit entièrement. Le Navarque, débarqué en Calabre, sut habilement profiter de sa victoire. Ayant joint ses troupes à celles de Léon Apostype, il entra dans la Pouille, et se rendit maître de Castaneto, de Monopoli, de Matera et de toutes les places que les Arabes possédaient dans la terre de Bari.

L'année suivante, Léon Apostype vint mettre le siége devant Tarente. Une nombreuse garnison défendait la ville déjà très-forte par sa position. Tous les Arabes, chassés de la Pouille par Nasar, s'y étaient réfugiés; mais cela ne servit qu'à rendre plus éclatante la victoire des Grecs. Léon, plus heureux que l'empereur Lodewig, prit Tarente d'assaut. Toute la population musulmane fut réduite en servitude, et la ville repeuplée de colons chrétiens.

Niképhore Phokas, qui remplaça Léon, acheva de délivrer la Calabre. Avec les légions de Macédoine et de Cappadoce, qui renfermaient alors les meilleurs soldats de l'Empire, il défit partout les Sarrasins et s'empara de Tropea, de Santa Severina et d'Amantea où résidaient trois puissants émirs. Les Arabes, chassés de position en position, repassèrent en désordre le détroit et abandonnèrent toutes leurs possessions sur le continent (1).

(1) Cedrenus, *Hist. Compend.*, p. 582-586. — Const. Porphyr. *in vitâ Basilii*, c. 66-71. — Erkemp. *Hist.*, c. 51.

Administrateur prudent et honnête en même temps qu'habile homme de guerre, Phokas ne se contenta pas d'avoir délivré la Calabre. Son premier soin, après la retraite des Arabes, fut de parcourir la province, s'informant des besoins de chacun et s'efforçant de réparer autant qu'il le pouvait, les maux qu'avait causés le séjour des Sarrasins. Loin d'augmenter les impôts, ce que faisait tout nouveau gouverneur avide de s'enrichir, il n'exigea rien des habitants, et ouvrit au contraire aux plus pauvres son propre trésor. La douceur de Phokas lui concilia l'amour des Calabrais, et son équité leur fit aimer de nouveau la domination grecque; ils oublièrent les injustices de la cour de Byzance, et le dédain qui avait si souvent accueilli leurs plaintes. Malheureusement Phokas ne resta pas longtemps en Calabre. Il fut bientôt rappelé à Constantinople, selon la coutume des empereurs, qui, craignant les révoltes, changeaient fréquemment les gouverneurs des provinces éloignées.

Une action noble et généreuse, dernière preuve de la sollicitude de Phokas pour les Italiens, signala son départ. Les soldats grecs avaient fait un grand nombre de captifs apuliens et longobards, qu'ils se proposaient de vendre en Orient (1). Niképhore, feignant de ne s'apercevoir de rien, conduisit les légions à Brindes, où elles devaient s'embarquer. Lorsque la flotte fut prête à mettre à la voile, il y fit monter les soldats l'un

(1) Ce trafic inhumain était depuis longtemps un objet de commerce pour les Grecs. Leurs navires faisaient ouvertement la traite des blancs. En 778, Adrien I fit saisir dans le port de Centumcelles plusieurs vaisseaux grecs venus en Italie pour acheter des esclaves. Le Pape instruisit de ces faits l'empereur Charlemagne qui ordonna de brûler ces navires et de retenir en prison leurs équipages. *Epist. Adriani*, XII, ap. *Script. rerum franc.*, t. V, p. 557.

après l'autre et resta le dernier sur le rivage. Les captifs chargés de fers attendaient avec désespoir le moment de leur embarquement; mais Phokas les rassura bientôt.

— Vous êtes libres, leur dit-il, retournez dans vos villages, et souvenez-vous que, si les Grecs vous ont traités quelquefois avec cruauté, ils savent aussi se conduire avec justice.

En enlevant aux soldats grecs leurs prisonniers, qu'ils regardaient comme la meilleure part de leur butin, Niképhore exposait sa vie. Il le savait; mais cela ne l'arrêta point. Les soldats, subjugués peut-être par la noble action de Phokas, n'osèrent point manifester leur mécontentement. « Les malheureux Italiens, dit Cedrenus, dans l'enthousiasme de leur reconnaissance, bâtirent une église à laquelle ils donnèrent le nom de *Niképhore;* le souvenir du passage de Phokas en Calabre, resta dans la mémoire du peuple comme celui d'un envoyé du ciel (1). »

CHAPITRE V.

ARABES, GRECS ET ALLEMANDS.

I. — La perte de Bari et de Tarente avait été pour les Arabes un coup terrible porté à leur domination en Italie. Les émirs de Sicile s'étaient aussi avisés d'aspirer à l'indépendance, et, obligés de se défendre contre les rois aghlabites, ils n'avaient plus le temps de songer à des projets d'agrandissement. Même entre eux, les chefs sarrasins étaient divisés. Les antipathies

(1) Cedrenus, p. 650.

nationales qui existaient entre la race berbère et la race arabe, avaient suivi ces deux peuples en Sicile. Ils y étaient passés ensemble pour y faire la guerre sainte ; mais devenus les maîtres du pays, au lieu de former une masse forte et compacte, ils n'avaient pas tardé à se séparer en deux populations distinctes qui continuaient à être rivales et ennemies sur la terre conquise, comme elles l'étaient sur la terre natale.

D'autres causes de discorde existaient encore plus pernicieuses et plus fréquentes. L'élément de la société arabe était la tribu. Les Sarrasins, en Sicile comme en Afrique, avaient conservé cette organisation militaire et civile. Divisés en tribus ou en fractions de tribus qui formaient comme autant de petites sociétés complètes, ayant chacune ses traditions, ses amitiés et ses haines, ils ne voulaient point consentir à se fondre en une seule et même masse nationale, ni surtout à perdre leur vieux nom dans un nom nouveau. De là naissaient de violentes querelles, qui faisaient oublier les idées de conquête, et mirent plus d'une fois en péril la domination musulmane.

Depuis qu'ils avaient été chassés de la Pouille et de la Calabre en 885, les Sarrasins de Sicile, occupés de leurs guerres contre les Africains, laissaient l'Italie à peu près tranquille ; mais dans les dernières années du IXe siècle, le roi aghlabite, Ibrahim-ben-Ahmed les contraignit de se soumettre, et la Calabre se vit de nouveau exposée aux terribles incursions des *enfants de la servante* (1). Un chef arabe, nommé Abstaël, s'empara de Squillace et de Catanzaro (2). Une nouvelle révolte des émirs de Sicile, qui s'allièrent avec

(1) *Agareni, filii servæ.*
(2) *Chron. Arnulfi monachi*, ap. Pratilli, t. III.

les Grecs, arrêta les progrès d'Abstaël; mais la Calabre ne fut point sauvée.

« Lorsque le roi Ibrahim, dit une ancienne chronique, apprit le soulèvement des Siciliens et leur alliance avec les Chrétiens, il entra dans une furieuse colère. Son fils, Abou-el-Abbas, reçut l'ordre de partir aussitôt pour la Sicile. Après avoir châtié les rebelles, il devait passer en Calabre et conquérir cette province. » Abou-el-Abbas défit les émirs dans une grande bataille, prit Palerme d'assaut et l'abandonna au pillage (1). Les Siciliens effrayés implorèrent l'*aman*. Le fils d'Ibrahim, passant ensuite le détroit, vint débarquer auprès de Reggio. Les Grecs voulurent résister; mais ils furent battus, et Reggio tomba au pouvoir des Africains. Dévastée horriblement et dépouillée de toutes ses richesses, la ville fut livrée aux flammes.

Abou-el-Abbas retourna en Sicile, emmenant avec lui un grand nombre de captifs, qu'il envoya en Afrique; mais le vieux Ibrahim accueillit fort mal les messagers de son fils.

— Eh quoi! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'Abou-el-Abbas exécute mes ordres ? Qu'ai-je à faire de ces captifs? Je lui avais dit de conquérir la Calabre; elle est encore au pouvoir des infidèles! Je le renie pour mon fils : celui qui épargne les Chrétiens est indigne de ce nom. Retournez vers Abou-el-Abbas, et dites-lui de revenir en Afrique. Ce qu'il n'a pas su faire, je le ferai!.. Et j'irai plus loin que la Calabre; je soumettrai toute la *grande Terre* à la loi du prophète, et je détruirai jusque dans ses fondements la *ville du vieux Pierre!*...

(1) Ebn-Khaldoun. — *Chron. Cantab.* — *Johann. Diac., Martyr. S. Procopii*, ap. *Script. rerum Ital.*, t. I, p. II.

Ibrahim adressa une circulaire à tous les émirs et les appela à la guerre sainte (1). Au mois d'avril 901, il partit de Tripoli et vint débarquer à Palerme, où il s'arrêta quatorze jours pour enrôler des soldats et des matelots.

Les Grecs possédaient encore en Sicile, dans les vals de Noto et de Demena, plusieurs villes et châteaux, entre autres Remata, Aci Reale et Taormina. Ibrahim investit cette dernière place. La ville était forte et pouvait opposer une longue résistance : située sur le flanc du mont Taurus, à l'entrée de gorges tortueuses, elle était protégée par d'étroits défilés et des hauteurs inaccessibles. « Le siége de Taormina, dit Nowaïri, coûta beaucoup de monde aux deux partis, et la garnison se défendit avec tant de résolution, que les Musulmans furent sur le point d'abandonner leur entreprise. Dans le moment le plus critique, on entendit une voix inconnue qui récitait ces paroles du Koran : *Voici deux adversaires qui se disputent au sujet de leur Seigneur; mais on taillera aux infidèles des vêtements de feu, et on leur versera sur la tête de l'huile bouillante.* Alors les plus braves guerriers s'élancèrent à l'assaut, décidés à vaincre ou à mourir, et réussirent enfin à pénétrer dans la place. » S'il faut en croire les historiens grecs, la trahison d'Eustathe, commandant d'une cohorte, et la lâcheté du Navarque, qui n'osa point at-

(1) Johann. Diac. *Martyr. S. Procopii*, p. 269. — Le chroniqueur latin ne donne pas d'autre motif à la venue d'Ibrahim en Calabre; mais Ebn-Khaldoun et Nowaïri, mieux informés, nous apprennent la véritable cause de l'expédition du prince aghlabite. Les cruautés d'Ibrahim avaient soulevé contre lui toute l'Afrique. Reprimandé sévèrement par le khalife de Bagdad, El-Mothadhad, il rappela son fils, remit entre ses mains l'autorité souveraine et se rendit en Sicile.

taquer la flotte ennemie, contribuèrent puissamment au succès d'Ibrahim (1).

Taormina fut prise le 1er août, et vit se renouveler les sanglantes scènes de Syracuse. Le prince aghlabite abandonna la ville aux fureurs de ses esclaves noirs, les terribles exécuteurs de ses vengeances. Aci-Reale ou Lebedj, comme l'appelaient les Sarrasins, capitula et promit de se soumettre au tribut; mais Ibrahim refusa d'accorder aux Chrétiens la possession de leurs propriétés. Il les força de quitter la ville, ordonna de détruire toutes les fortifications, et en fit jeter les pierres dans la mer. Le habitans de Remata, plus heureux, obtinrent leur grâce, en s'obligeant à payer la capitation.

La nouvelle de la prise de Taormina précéda le roi aghlabite en Calabre. La terreur saisit tous les Chrétiens. Les villes abandonnées restèrent sans défenseurs: vieux et jeunes, riches et pauvres, tout ce qui pouvait fuir se réfugia dans les montagnes. L'épouvante se repandit jusqu'à Rome. Ibrahim n'éprouva d'opposition nulle part. Chassant les populations devant lui, il s'avança jusqu'à Cosenza. Mais là, commença la résistance. Les habitants n'avaient pas voulu abandonner leur ville; se dévouant pour le salut de tous, ils avaient juré d'arrêter la marche victorieuse du *chef des païens* (2).

Pendant qu'Ibrahim assiégeait Cosenza, des envoyés des princes de Capoue et de Salerne se présentèrent au camp des Arabes. Ils venaient proposer au roi aghlabite une alliance contre les Grecs de la Pouille; mais Ibrahim refusa de les écouter. Au bout de quelques jours, il

(1) Leo Grammaticus, ap. Pagi.

(2) Johann. Diac., *loco citato*. — *Vita S. Eliæ*, ap. Acta SS. Siculorum, t. II, p. 74.

parut se souvenir d'eux et chargea un de ses kaïds de leur transmettre sa réponse. — Jamais le prince des Croyants, dit l'officier aux envoyés longobards, ne fera alliance avec des esclaves nazaréens! Retournez auprès de vos maîtres et dites-leur de se préparer à recevoir Ibrahim. Qu'ils se soumettent de bonne volonté et qu'ils n'essayent point de résister. C'est en vain qu'ils compteraient sur les secours du roitelet de Constantinople ou de celui qui se fait appeler l'empereur des Franks : ni l'un ni l'autre n'oseraient affronter la colère du puissant chef de l'Islam. Il est venu pour conquérir la Calabre. Que la *cité du vieux Pierre* tremble! Le jour de la destruction est arrivé pour elle (1)!

Cosenza se défendait toujours; mais elle devait céder au nombre et aux attaques réitérées des Arabes. Les murs étaient détruits, la moitié des citoyens avait succombé, et une épidémie cruelle décimait ce qui restait des habitants. La ville venait de capituler; mais, au moment où le prince aghlabite pensait à continuer sa marche, le ciel eut pitié des Chrétiens.

« Ibrahim, dit Jean le Diacre, avait établi son loge-
« ment dans une église de Saint-Michel. Une nuit qu'il
« roulait dans son esprit ses projets de vengeance contre
« Rome, un vieillard d'un âge avancé parut tout à coup
« devant lui.

— « Misérable mortel, lui dit-il, qui t'a permis de
« venir en Italie? J'ai attendu, croyant que tu com-
« prendrais enfin ta faute et cesserais d'opprimer ceux
« que je protége; mais tu persistes, et je viens punir
« ton audace.

(1) An sperant Græculum aut Franculum obsistere posse... Abeant, sibique persuadeant non solùm illos, verùm etiam Petruli senis civitatem.... conterat in impetu fortitudinis suæ.

« En même temps il lui perça le côté d'un coup de « lance et disparut. La douleur réveilla le roi aghlabite « et une grande terreur le saisit. Il appela ses gardes « et leur ordonna de chercher partout un prêtre chré- « tien. Les gardes, m'ayant rencontré, me conduisirent « devant Ibrahim. Il me regarda d'un air sombre et me « dit brusquement :

— « Nazaréen, décris-moi les traits du vieux Pierre.

— « Seigneur, répondis-je tout troublé, je ne sais « de quel Pierre vous voulez parler :

— « Je te parle de Pierre le Romain.

— « On dit que c'est un vieillard d'un grand âge, « sans barbe et la tête rasée.

— « C'est lui ! s'écria Ibrahim.

« Et il retomba épouvanté sur sa couche. Il ne se « releva pas (1). »

La chronique d'Arnulf et celle de Bari disent simplement qu'Ibrahim, ayant envahi la Calabre, fut frappé d'un coup de foudre devant Cosenza (2). Les auteurs arabes racontent que le prince aghlabite, lorsqu'il arriva sous les murs de Cosenza, souffrait déjà depuis quelque temps d'une vive affection d'entrailles. Il dut même abandonner la conduite du siége à son petit-fils Abou-Modher et demeura à l'arrière-garde; mais sa maladie empirant tous les jours, il fut bientôt à toute extrémité, et mourut enfin après une cruelle agonie.

(1) Mox per castra misit ut, si quem Latialem invenissent, ad eum quantociùs perducerent. Me invenientes, properanter ad eum adduxerunt. Interroganti quantus, qualisque sit Petrus senex? — Turbatus ego nescio, inquam, domine, quem Petrum memoras. — At ille : Romanum aio. — Statim ego, facto animo, domine, senem dicis grandævâ imagine, caput, barbamque attonsum. — Hic ipse, inquit tyrannus, me percussit... Sic fractus ab illo die nequaquàm surrexit.

(2) Percussus ictu fulguris.

Son règne, ajoutent-ils, avait été *long et mauvais comme une nuit d'hiver* (1).

(1) Voici le tableau que trace Nowaïri des cruautés d'Ibrahim. Il effraye l'imagination. — « Ce prince, dit-il, aimait à verser le sang de ses serviteurs « et de ses amis. Un certain jour qu'il avait perdu un mouchoir dont il « se servait pour s'essuyer la bouche après avoir bu du *nebîd* (vin), il fit « mettre à mort pour ce seul fait 300 de ses eunuques. Une autre fois, il « fit tuer devant lui, sur un simple soupçon, son fils Abou-el-Aghlab. Un « grand nombre de ses femmes périrent par différents supplices. Les unes « resserrées dans des constructions qu'on élevait autour d'elles, y mou- « raient de soif et de faim; d'autres étaient étranglées, d'autres égorgées. « Il fit aussi décapiter huit de ses frères; l'un d'entre eux demandait grâce, « mais Ibrahim répondit en plaisantant qu'il ne serait pas juste qu'il fit « une exception en sa faveur. Toutes les fois qu'une de ses femmes accou- « chait d'une fille, la mère d'Ibrahim la faisait prendre et élever auprès « d'elle. Bientôt elle eut ainsi réuni seize jeunes filles. Un jour, trouvant « le prince de bonne humeur, elle lui dit: — « Je veux vous faire voir, si « vous y consentez, quelques jolies esclaves qui vous plairont. » — Comme « il parut empressé de les admirer, elle fit appeler les seize jeunes filles. « Ibrahim rendit pleine justice à leurs grâces et à leur beauté. Sa mère lui « dit alors: « Celle-ci est une de vos filles que vous avez eue de telle de « vos femmes, celle-là de telle autre. » — Elle les lui nomma toutes suc- « cessivement. Lorsqu'il fut sorti, il dit à son eunuque noir, qui s'appelait « Maïmoun et lui servait de bourreau: — « Va et apporte-moi leurs têtes. « — L'eunuque troublé, hésitait; mais Ibrahim le chargeant d'injures « ajouta: — « Si tu n'obéis pas, tu passeras avant elles. » — Le malheureux « se rendit alors dans l'appartement des femmes et, malgré leurs pleurs « et leurs cris, il accomplit son cruel ministère. Puis apportant à son « maître les seize têtes qu'il traînait par les cheveux, il les jeta devant lui. « Ibrahim était venu un autre jour chez sa mère et lui avait dit qu'il serait « bien aise de manger auprès d'elle. Elle s'en réjouit et, ayant fait pré- « parer ce qu'il fallait, il but et mangea. Lorsqu'elle le vit en gaieté « elle lui dit: — « Il y a longtemps, mon fils, que vous n'avez joui de la « société des femmes. J'en ai fait élever deux, habiles à lire le Koran et « à réciter des poésies. Si cela peut vous plaire je vais les faire venir en « votre présence. » — « Je le veux bien, » répondit Ibrahim. — Les jeunes « filles lurent le Koran de la manière la plus remarquable et récitèrent « des poésies en s'accompagnant du luth. Lorsque le prince voulut se re- « tirer, sa mère lui dit: — « Voulez-vous qu'elles vous suivent et char- « ment votre solitude? » — Ibrahim y consentit, et les jeunes filles le sui- « virent. Quelques moments après, sa mère vit entrer chez elle un esclave « portant sur sa tête un plateau couvert d'une serviette. Elle pensa to

II. — La mort d'Ibrahim fut le signal de nouveaux troubles en Sicile. Abou-el-Abbas, qui lui succéda, ne régna que neuf mois, et fut assassiné par des eunuques, à l'instigation de son fils Abou-Modher. Ce dernier ne monta sur le trône que pour en descendre ignominieusement quelques années après. Obéid-Allah-el-Mehdi, qui venait de lever un nouvel étendard, marcha sur Kaïrouan. Le peuple lui ouvrit les portes de la ville, et Abou-Modher s'enfuit en Égypte, abandonnant le trône à son rival, qui fonda la dynastie des Fatimites. Maître de l'Afrique, Obéid-Allah revendiqua les droits des rois aghlabites sur la Sicile; mais ayant voulu introduire un nouveau système d'administration, les Palermitains se soulevèrent, chassèrent son lieutenant et se choisirent pour vali un de leurs chefs, nommé Ahmed-ebn-Korheb.

Les Grecs, favorisés par ces discordes, reprirent toutes les places qu'ils avaient perdues en Calabre, à l'exception de Cosenza. L'émir Abstaël s'empara de cette ville après la retraite des Africains. Les princes longobards songèrent également à tirer parti de ces troubles pour délivrer l'Italie des Arabes. Ceux-ci, protégés par les Napolitains et les Gaëtans, s'étaient maintenus sur les côtes de la Campanie. Le duc de Naples, Grégoire II, apprenant les nouvelles dissensions survenues en Sicile, rompit toute relation avec eux et s'allia avec les princes de Salerne et de Capoue. Mansone Foscolo, doge d'Amalfi(1), s'empressa d'entrer dans cette ligue; il venait

« d'abord que c'était un présent envoyé par son fils; mais l'esclave ayant « levé le voile qui couvrait le plateau, elle vit les deux têtes des jeunes « filles qui venaient de la quitter. L'horreur d'un tel spectacle lui fit « maudire son fils. »

(1) En 897, les Amalfitains, mécontents de leurs consuls, les avaient rem-

enfin de chasser les Sarrasins de Cetara, où ils étaient établis depuis le temps du consul Pulcharis. Les confédérés résolurent d'attaquer Getra, à l'embouchure du Garigliano, la première des colonies arabes.

Depuis près de trente ans, les Sarrasins étaient maîtres de ce poste important. En 882, le comte de Capoue ayant obtenu du pape Jean VIII l'investiture du petit comté de Trajetto, le duc de Gaëte, Docibilis, qui avait lui-même des prétentions sur cette ville, prit à sa solde les Sarrasins d'Acropoli et envahit avec eux la Campanie romaine. Le Pape se hâta de reprendre au prince longobard la ville de Trajetto et l'offrit à Docibilis, ainsi que celle de Fondi, s'il consentait à renvoyer les Arabes. Le duc le promit; mais les Sarrasins, qui se trouvaient bien dans le duché de Gaëte, refusèrent de s'en retourner. Docibilis essaya vainement de les y contraindre par la force : battu par ses anciens alliés, il ne put obtenir la paix qu'en leur cédant Gétra (1).

Les Arabes fortifièrent cette bourgade et y formèrent un établissement qui leur servait de point de ralliement, de retraite et dépôt pour leur butin. Protégés par Jean, fils de Docibilis, qui craignait l'ambition des princes longobards, et quelquefois même aidés par lui, ils ne cessaient de courir les terres de Saint-Pierre, arrêtant tous les pèlerins qui se rendaient à Rome ou au Mont-Cassin et les rançonnant impitoyablement.

placés par des magistrats à vie, auxquels ils avaient donné le nom de *doges*. Le pouvoir de ces nouveaux magistrats n'était point absolu. Ils étaient nommés par le peuple et partageaient l'autorité avec un conseil de sénateurs. Dans les affaires maritimes seulement leur pouvoir était sans limites. Les insignes du doge étaient la chlamyde et le berret ducal.

(1) Leo Ostiensis, l. I, c. 43. — Federici, *Degl' antichi duchi di Gaeta*, p. 113.

Avertis du projet des Chrétiens, tous les Sarrasins dispersés sur les côtes de la Campanie accoururent à Gétra pour défendre leur place d'armes. L'armée des alliés vint camper sur les bords du Garigliano (909) et fit tous les préparatifs d'un siége en règle avec une activité qui ne présageait rien de bon aux païens. Au bout de quelques jours, le petite colonie se trouva étroitement bloquée, et des machines construites par les Amalfitains battirent les murs nuit et jour. Elles renversèrent enfin un pan de muraille. La brèche était ouverte; mais « les alliés, dit Ubaldi, déconcertés par l'héroïque résistance des Arabes, n'osèrent point pénétrer dans les retranchements (1). »

La nuit suivante, les Sarrasins firent une sortie, surprirent le camp des assiégeants, mirent le feu aux machines et détruisirent tous les ouvrages élevés sur les deux rives du fleuve. Un noble Napolitain, nommé Balditio, réussit à rallier les Chrétiens et, après un combat acharné, repoussa les Arabes; mais l'incendie des machines et le grand nombre d'hommes qu'ils avaient perdus, forcèrent les alliés de lever le siége (2).

En 916, une nouvelle ligue se forma entre les princes chrétiens. Le moment était favorable. La guerre civile continuait en Sicile. Ebn-Korheb, qui aspirait à la souveraineté de l'île, avait offert au khalife de Bagdad, ennemi des Fatimites, de le reconnaître pour suzerain. Il réunissait en ce moment une armée pour porter la guerre en Afrique et n'avait pas le temps de s'occuper des Sarrasins de Getra.

L'empereur d'Orient promit d'envoyer une flotte au secours des républiques de la Campanie, et le pape

(1) Tanta erat Saracenorum valida resistentia.

(2) Leo Ost., l. I, c. 50. — Ubaldi *Chron.*, c. 18. *Chron. Cavense.*

Jean X, « homme de courage et de génie, » que les dévastations des païens indignaient, se joignit aux confédérés. Effrayé par les censures du Pape ou gagné par le titre de patrice que l'Empereur lui avait fait offrir, le duc de Gaëte se détacha de l'alliance des Arabes.

Au mois de juin, les milices de Naples, de Salerne, de Capoue et de Bénévent pénétrèrent dans la plaine du Garigliano et plantèrent leurs tentes sur la rive gauche du fleuve ; une armée de Toscans et de Spolétains, que le Pape conduisait lui-même, vint bloquer la colonie musulmane sur l'autre rive, tandis que le patrice Nicolas, avec une flotte grecque renforcée des galères d'Amalfi, tenait la mer pour empêcher tout secours d'arriver. Pendant deux mois, les Sarrasins, commandés par l'émir Irierah, se défendirent avec la plus courageuse résolution ; mais les machines et le feu grégeois brûlaient et détruisaient tout. Du haut de leurs tours roulantes, les assiégeants envoyaient, à toute heure du jour et de la nuit, la mort et la destruction dans Gétra.

Bientôt la disette se fit cruellement sentir. Les Arabes, pressés par la faim, furent forcés de tuer et de manger leurs chevaux ; mais aucun d'eux ne parlait de capituler : ils savaient qu'ils n'avaient aucune merci à attendre. Un jour, l'émir rassembla tous les hommes valides et leur proposa de s'ouvrir un passage au travers des lignes ennemies. Au milieu de la nuit, les Arabes sortirent en silence de Gétra et s'avancèrent vers le camp des Spolétains sur la rive droite du fleuve ; mais ceux-ci, prévenus par le duc de Naples que ses espions avaient informé du projet des Sarrasins, se tenaient sur leurs gardes. Cependant l'attaque des Arabes fut si furieuse qu'elle mit le désordre dans les

rangs des Chrétiens. Tout était perdu, sans le courage du Pape. Il se jeta au milieu de la mêlée, avec quelques soldats dévoués, et combattant vaillamment, donna le temps aux Spolétains de revenir de leur terreur.

Pendant ce temps, les Napolitains et les Longobards attaquaient les retranchements; ils réussirent enfin à y pénétrer. Tout fut tué, vieillards, femmes et enfants. Voyant Gétra pris, les Arabes se débandèrent; mais bien peu échappèrent au glaive des Chrétiens. On les chassait comme des bêtes féroces. Quelques-uns parvinrent à gagner Catanzaro en Calabre (1).

III. — Le petit État que l'émir Abstaël s'était formé au milieu des possessions grecques, avait pris de l'accroissement. Les villes de Bisignano et de Cosenza et toute cette partie de la province, qui s'étend de Rossano à Reggio, obéissaient aux Sarrasins. L'émir Oldbeck, qui avait remplacé Abstaël, venait d'enlever aux Grecs cette dernière ville. Les Calabrais, incapables de lui résister, appelèrent à leur secours les Amalfitains.

Mastolo, fils de Mansone (2), et le prince de Salerne se liguèrent contre les Arabes (920). Oldbeck fut vaincu dans une bataille sanglante, sur les bords du Crathis, et les confédérés se rendirent maîtres successivement de Bisignano, Cosenza, Catanzaro et Squillace. Refoulés de poste en poste jusque dans Reggio, les Arabes s'y défendirent pendant plusieurs mois. Ils espéraient que la mauvaise saison forcerait les Chrétiens de se re-

(1) Ubaldi, *loco citato*. — *Chron. Cavense*. — Leo Ost., l. I, c. 52. — Luitprandi *Historia*, l. II, c. 14 ap. *Script. rerum ital.*, t. I, p. 1. — *Chron. Arnulfi monachi*.

(2) En 914, Mansone avait abdiqué la magistrature suprême de la République et s'était retiré dans un monastère. Son fils ne lui succéda point par droit d'hérédité. Satisfaits du gouvernement de leur premier doge, les Amalfitains, pour lui prouver leur reconnaissance, élurent Mastolo.

tirer; mais ceux-ci continuèrent le siége malgré l'hiver, et la ville fut enfin emportée d'assaut. Oldbeck se sauva presque seul en Sicile (1).

Il nous reste une lettre de Nicolas, patriarche de Constantinople, au doge d'Amalfi. La République avait perdu dans cette guerre un grand nombre de citoyens, et Mastolo demandait quelques secours pour racheter les captifs. Le patriarche, bien qu'il possédât de grandes richesses, envoya pour toute offrande une livre d'or ; mais, dans sa lettre, il promettait à Mastolo de ne pas l'oublier dans ses prières, faisait de grands souhaits pour la délivrance de la Calabre, et prophétisait même la chute des Sarrasins (2). L'histoire ne dit pas comment le doge accueillit l'offrande du patriarche. Le zèle des Amalfitains pour les intérêts de l'Empire dut se refroidir en voyant leurs efforts si mal récompensés.

En Sicile, les Fatimites avaient réussi à comprimer la rébellion d'Ebn-Korheb. La flotte, que l'émir révolté avait envoyée sur les côtes d'Afrique, avait d'abord battu celle d'Obéid-Allah. Les Siciliens s'étaient même emparés de Sfaks et de Tripoli, et peu s'en fallut que le fils du Mehdi-el-Kaïm, qui se trouvait dans cette dernière ville, ne tombât entre leurs mains. Enfin, complétement défait dans une seconde bataille navale et poursuivi par les Africains jusque dans Palerme, Ebn-Korheb avait été livré au roi fatimite par les habitants eux-mêmes, lassés de cette guerre (3).

Oldbeck, ayant obtenu quelques renforts du vali de Sicile, Abou-Saïd, débarqua près de Reggio, et recouvra une partie des villes que lui avaient enlevées les

(1) *Chron. Arnulfi mon.* — *Chron. Cavense.*
(2) Baronius, *Ann. Eccles.* ad ann. 917.
(3) Ebn Khaldoun.

Amalfitains; mais quelque temps après il fut tué dans une sédition. Les Sarrasins élurent pour chef un aventurier, nommé Sareb-el-Sacklabi (*le Slavon*), arrivé depuis peu d'Afrique avec trente navires.

C'était un homme de résolution, plus entreprenant et plus hardi qu'Oldbeck. Il envahit la terre d'Otrante, prit et pilla Brindes, Oria et Lecce. En 927, réuni à Salem-ben-Raschid, nouveau vali de Sicile, il vint assiéger Tarente, la plus forte place de la province. Elle fit une assez longue résistance; mais elle fut enfin obligée de céder aux vigoureux assauts des Arabes. Saccagée et brûlée, elle se ressentit longtemps de leurs fureurs.

Les milices de Salerne et d'Amalfi, appelées une seconde fois par les Grecs, attaquèrent les Sarrasins auprès d'Oria, les défirent et les chassèrent de la terre d'Otrante. Cela n'empêcha pas Sareb de faire, l'année suivante, une incursion dans la Pouille. Il s'avança jusqu'à Bénévent, pillant les monastères et les églises, réduisant en cendres les habitations et les villages (1).

La haute Italie, si tranquille au temps de l'empereur Lodewig, se trouvait alors exposée aux mêmes dévastations. Vers le même temps où les Arabes de Sicile s'établissaient dans le duché de Gaëte, une tempête jetait sur les côtes de Provence, entre Nice et Fréjus, vingt Sarrasins partis d'Espagne sur un frêle navire. « Ces pirates, dit l'historien Luitprand, étant descendus à terre pendant une nuit sombre, surprirent la bourgade du Fraxinet, égorgèrent tous les habitants et se retranchèrent sur une montagne voisine. (2) »

(1) *Chron. Arnulfi mon.* — *Chron. Cavense.* — Ebn Khaldoun. — Nowaïri.

(2) Viginti tantùm Saraceni, lintre parvâ ex Hispaniâ egressi, nolentes

Le lieu leur parut favorable pour y fonder une colonie, et le bruit de cette découverte importante s'étant rapidement répandu, les aventuriers arrivèrent en foule.

La Provence, le Dauphiné et la Savoie étaient alors livrées à l'anarchie féodale; les seigneurs du pays se faisaient une guerre cruelle et sans trêve. Les Arabes, qui avec leurs seules forces pouvaient peu de choses, se mêlèrent à toutes ces querelles, et prêtant leur secours tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ils étendirent peu à peu leur domination dans ces provinces. Ils finirent bientôt, comme ils avaient fait dans la *terre des Longobards*, par attaquer ceux qu'ils avaient défendus. Usurpant sans cesse quelque chose sur les habitants, et ruinant toute la contrée, ils répandirent au loin la terreur de leur nom, « à tel point que, selon la parole de leur prophète, un seul homme en poursuivait mille, et que deux en mettaient en fuite deux mille (1). »

Tandis que les Sarrasins du Fraxinet désolaient le Piémont et la Savoie, et s'avançaient même jusque sous les murs de Milan, les Hongrois (*Ouigour*) dévastaient les riches plaines de la Vénétie, envahissaient la Ligurie et livraient aux flammes Pavie et ses quarante-trois églises.

Les historiens du temps font des Hongrois un por-

istùc vento delati sunt... qui piratæ noctu egressi, villamque clàm ingressi, christicolas jugulant, locumque proprium sibi vendicant, montemque contrà vicinas gentes refugium parant. — Ce n'était pas la première fois que les pirates sarrasins se montraient sur les côtes de Provence. L'annaliste de Saint-Bertin (*ad ann.* 869) parle de l'île de la Camargue, où ils avaient un port, *insula Camaria in quâ portum habere solebant.*

(1) Sarraceni... quos primò defendere videbantur, modis omnibus insequuntur... Trepidâre jam vicinæ gentes quoniam, secundùm prophetam horum, unus persequebatur mille, et duo fugantur duo millia.

trait terrible. Couverts de peau de bêtes, le teint jaune et basané, les yeux enfoncés et étincelants, ils se rasaient la tête pour ne point donner prise à leurs ennemis. Fiers et sombres, plus prompts à frapper qu'à parler, jamais ils ne demandaient et n'accordaient quartier. Leur seul aspect épouvantait; car leur visage, véritable amas d'os, était couvert de cicatrices et tout difforme. Les mères, pour habituer leurs enfants à la douleur et les rendre plus horribles à voir, les frappaient et les mordaient au visage, dès qu'ils étaient nés. On disait qu'ils étaient issus d'un enchanteur et d'une louve, et que leur plus grande jouissance était de boire le sang des vaincus.

Une de leurs bandes, traversant la Toscane et le duché de Spolète, pénétra dans le comté de Capoue, saccagea Nola, Sarno, Cimiterio, Atella, et vint camper sous les murs de Naples; mais la ville était bien gardée par les habitants. Les Hongrois, ruinant tout sur leur passage, s'avancèrent jusqu'à Otrante. L'apparition de ces barbares inconnus avait jeté l'épouvante dans tout le pays. Les Grecs et les Longobards se réunirent pour exterminer ces païens. En revenant par le comté de Marsi, les Hongrois, surpris dans un étroit défilé, essuyèrent une défaite sanglante. Ils ne revinrent plus (1).

Pendant ce temps, Sareb, établi solidement dans la Calabre, continuait à ravager les provinces grecques et longobardes, et poussait même ses *algarades* jusque dans le duché de Rome. Le peuple se croyait revenu au temps du terrible Soudan de Bari. Le prince de Salerne, le duc de Naples, les Grecs et les Amalfitains se

(1) Leo Ost., l. I, c. 55. — *Chron. Cavense.* — *Chron. comitum Capuæ.* — Ubaldi *Chron.*, c. 20.

liguèrent une troisième fois pour chasser les Arabes de la Calabre (1). Sareb résista courageusement ; mais, de l'autre côté du détroit, la guerre civile avait recommencé. Les Siciliens, qui aspiraient toujours à l'indépendance, s'etaient soulevés de nouveau et, fort occupés eux-mêmes en ce moment à se défendre contre une armée fatimite, ils n'avaient pas le temps de songer à ce qui se passait en Calabre. Vigoureusement pressé par les confédérés et ne recevant aucun renfort d'Afrique ni de Sicile, Sareb perdit toutes ses places l'une après l'autre. Enfin, dans un dernier combat, il fut battu et tué (937) (2).

On regrette de n'avoir pas de plus amples détails sur ces différentes expéditions des braves citoyens de Naples et d'Amalfi. Cette époque est une des plus glorieuses de leur histoire et rappelle le temps heureux où leurs flottes victorieuses sauvaient la Campanie et protégeaient Rome contre les rois aghlabites.

La prospérité de la petite république d'Amalfi avait grandi rapidement, depuis qu'elle avait remplacé ses consuls par des doges ou magistrats à vie. Elle était alors à son plus haut point de puissance. Son territoire s'étendait du cap de Minerve à Cetara et renfermait cinq cent mille habitants (3). Le port d'Amalfi occupait tout l'espace qui s'étend de cette ville à Majori : les petits ports d'Atrani, de Marmorata et de Minori formaient autant de bassins que des ouvrages rattachaient l'un à l'autre.

Le commerce des Amalfitains avait pris la plus grande

(1) Les Napolitains venaient de battre, près de l'île de Capri, une flotte sarrasine qui cherchait à s'établir de nouveau sur les côtes de la Campanie.

(2) *Chron. Arnulfi mon.* — Ebn Khaldoun.

(3) Aujourd'hui le même territoire en renferme à peine quarante mille.

extension. Leurs vaisseaux visitaient tous les ports de la Méditerranée; ils avaient des comptoirs ou fondouks (*Amalfitania*) à Palerme, à Messine, à Trapani, à Syracuse, à Mazzara et dans toutes les villes du littoral de l'Italie; à Thessalonique, à Durazzo, à Constantinople, dans les îles de l'Archipel, à Tunis, à Tripoli, à Alexandrie, à Ptolémaïs. Ils s'étaient acquis la bienveillance de tous les peuples par leur franchise, leurs mœurs honnêtes, leur esprit d'ordre. L'évêque de Crémone nous apprend qu'un corps auxiliaire de Vénitiens et d'Amalfitains combattait parmi les légions grecques, et que cette petite troupe renfermait les meilleurs soldats de l'Empire (1).

Sous le nom de *table prothontine*, les Amalfitains avaient composé un code maritime, qui avait remplacé les anciennes lois rhodiennes. Les Grecs regardaient ce code comme l'oracle de la jurisprudence et lorsqu'il s'agissait de décider entre eux quelque difficulté, ils prenaient des Amalfitains pour arbitres (2). La monnaie d'Amalfi, connue sous le nom de *tari*, était répandue dans tout l'Orient.

En 942, Hugues, roi d'Italie, obtint des vaisseaux de l'empereur d'Orient pour assiéger par mer la colonie musulmane du Fraxinet. Le duc de Naples joignit ses galères à celles de la flotte impériale. Les vaisseaux grecs et napolitains pénétrèrent dans le golfe de Saint-Tropez, fermèrent toute issue du côté de la mer et brûlèrent, à l'aide du feu grégeois, tous les navires

(1) Qui cæteris præstant Venetici sunt et Amalfitani. Luitprand, *in legationem*.

(2) Ad res nauticas decidendas Amalfitanorum judicia celebrantur, ità ut ipsi Constantinopolitani ab illis judicia petiisse referantur. Meyer, *De hist. legum maritim. medii ævi*, p. 24. — La bibliothèque de Vienne possède une précieuse copie de la table prothontine.

ennemis. Dans le même temps, le roi d'Italie attaquait vigoureusement par terre les Arabes, qui furent obligés d'abandonner la défense du Fraxinet et de se retirer sur les hauteurs voisines.

Ils étaient perdus ; mais ils furent sauvés par Hugues lui-même. Craignant le retour de Berengher, markgraf d'Ivrée, son ennemi, qui s'était réfugié en Allemagne, il traita avec les Sarrasins. Ceux-ci promirent de se poster dans les défilés des montagnes qui séparent la Souabe de l'Italie et de fermer le passage à Berengher ; mais ils revinrent bientôt à leur première demeure et recommencèrent leurs ravages. « Ils répandirent le sang d'un si grand nombre de Fidèles, dit Luitprand, que celui-là seul en sait le nombre, qui a écrit leurs noms dans le livre de vie (1). »

Les princes longobards de Bénévent et de Capoue n'avaient pris aucune part aux dernières expéditions contre les Sarrasins de la Calabre. Ils étaient alors en guerre avec les Grecs de Bari. Lors de l'invasion des Hongrois, l'intérêt d'une défense commune avait réuni un moment les deux peuples ; mais le danger à peine passé, les hostilités avaient recommencé.

Landulf, prince de Bénévent, battu par le stratique de Bari dans plusieurs rencontres, appela à son aide Theudebald, duc de Spolète. Les Grecs furent défaits à leur tour et, n'osant tenir la campagne contre des forces supérieures, se renfermèrent dans les châteaux et les villes fortifiées.

Tout ce que l'on sait de cette guerre se réduit à une

(1) Eo verò loco constituti, quam multorum christianorum sanguinem fuderint, ille scit solus numerum, qui eorum nomina tenet scripta in libro viventium. — En 960, Bernard de Mentone les chassa du Mont-Jove où ils s'étaient établis ; et, quinze ans après, Guillaume, comte de Provence, s'empara du Fraxinet et détruisit enfin ce repaire de pirates.

anecdote assez curieuse, racontée par Luitprand. Il conviendrait peut-être de la passer sous silence ; mais si les détails qui suivent paraissent trop libres, nous répondrons avec Gibbon, qu'il est permis de transcrire avec circonspection ce qu'un évêque a écrit sans scrupule. Theudebald se plaisait à faire beaucoup de prisonniers. Après les avoir privés des organes de la virilité, il les renvoyait au Stratique.

— Je sais, disait-il, que l'Empereur cherche partout des eunuques pour le service de ses palais de Constantinople ; je lui fais présent de ceux-ci, et j'espère lui en fournir autant qu'il en désirera.

Il assiégeait un château sur les frontières de la Pouille. Dans une sortie, la garnison grecque fut battue, et tous les prisonniers condamnés à la mutilation. Au milieu de l'exécution, une femme, pâle, échevelée, se déchirant la figure avec les ongles, sortit tout à coup du château et accourut au camp des Spolétains. « Il faut avoir beaucoup d'esprit, observe Luitprand, pour feindre de l'avoir perdu. » Cette femme, poussant les cris d'une forcenée, se précipita dans la tente de Theudebald. Ce prince lui ayant demandé pourquoi elle faisait tant de bruit.

— Je m'étonne, répondit-elle, de voir de si vaillants hommes faire la guerre à des femmes.

Le duc de Spolète voulut se récrier.

— Lorsque vous traitez nos maris comme vous le faites, n'est-ce pas notre sexe que vous attaquez ? Vous les privez de ce qui est moins à eux qu'à nous. Je n'ai rien dit lorsque vous avez enlevé nos troupeaux, c'était le droit de la guerre ; mais je ne puis souffrir cette perte irréparable, cette fatale injure, et je supplie le ciel de la détourner de moi.

Ces paroles excitèrent un grand éclat de rire parmi les guerriers longobards et attirèrent sur cette femme la faveur de l'assemblée. Theudebald lui rendit non-seulement son mari, mais il lui restitua tous ses biens et délivra les autres prisonniers. Comme elle s'en retournait au château, le duc lui fit demander quel châtiment il faudrait infliger à son mari, si on le reprenait les armes à la main.

— Mon mari a un nez, des yeux, des oreilles, des pieds et des mains, répondit-elle sans hésiter. Ces choses lui appartiennent et vous pouvez les prendre. Je vous laisserai faire ; mais je vous conjure d'épargner ce qui est ma propriété (1).

IV. — L'empereur d'Orient, pour sauver du pillage ses provinces d'Italie, s'était soumis à payer au roi fatimite un tribut annuel de 22,000 pièces d'or, tribut aussi honteux qu'inutile, car le prince africain commettait de fréquentes infractions au traité. Il lui était d'ailleurs impossible d'empêcher les nombreux corsaires qui couraient la Méditerranée de faire des descentes en Calabre.

« Dans ce même temps (938), dit la chronique de Cambridge, une guerre affreuse désolait la Sicile, et le désordre s'était accru à un tel point que le plus faible ne trouvait plus aucun recours contre le puissant. » Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, la haine, qui divisait en Afrique la nation berbère et la race conquérante venue de l'Arabie, avait suivi les deux peuples en Sicile. Girgenti et Palerme, habitées par des tribus ennemies, guerroyaient l'une contre l'autre, et cette guerre avait pris un caractère d'animosité jusqu'alors sans exemple. A Palerme, les Fatimites, en

(1) Luitprand, *Hist.*, l. IV, c. 4.

favorisant les habitants aux dépens des autres villes, avaient réussi à se faire un grand nombre de partisans; mais ils n'avaient jamais pu obtenir la soumission complète des Sarrasins de Girgenti.

Ces dissensions offraient aux Grecs une occasion favorable de s'affranchir d'un tribut onéreux, et, peut-être même de recouvrer la Sicile. Ils possédaient encore le long des côtes plusieurs forteresses (1), et dans les vals de Noto et de Demena, les Chrétiens étaient nombreux.

La conquête de cette île eût protégé plus sûrement la Calabre, que tous les tributs arrachés par la peur; mais l'empereur Romain Lekapène, occupé uniquement de se maintenir sur un trône sans cesse ébranlé par les factions domestiques, refusa de recevoir les envoyés de Girgenti, qui sollicitaient son assistance. « Il avait promis, disait-il, de garder fidèlement la trêve conclue avec le roi fatimite, et ne voulait pas lui fournir un prétexte de recommencer la guerre. » Girgenti, après quatre ans d'une résistance héroïque (941), succomba enfin aux efforts réunis des Africains et des Arabes de Palerme.

La cour de Constantinople, qui, pour conserver une paix honteuse, n'avait pas voulu secourir les Sarrasins de Girgenti, la rompit elle-même quelques années plus tard. En 947, les Berbères de la Cyrénaïque se révoltèrent contre le roi de Kaïrouan, et envahirent le Mâghreb. Aux malheurs de la guerre civile, vinrent se joindre les ravages de la disette. Les Grecs cessèrent de payer le tribut, et accueillirent même en Calabre les nombreux déserteurs, que la famine et la guerre chassaient de l'Afrique. Le prince fatimite, El-Moezz,

(1) Ebn-Khaldoun, *passim*.

pour ne pas se priver des secours de vivres qu'elle recevait de l'Italie, n'osa se plaindre d'abord; mais, lorsqu'il eut enfin rétabli la tranquillité dans le Mâghreb (956), il redemanda le tribut et les déserteurs. Constantin Porphyrogénète, plus courageux que l'empereur Romain Lekapène, refusa de livrer les transfuges. Quant au tribut, il répondit aux envoyés du roi de Kaïrouan, qu'il ne l'avait payé que trop longtemps, mais qu'enfin il s'en affranchissait (1).

Les Arabes n'étaient point habitués à de semblables réponses de la part des Grecs. El-Moezz ordonna au vali de Sicile, El-Hassan-ben-Ali-el-Kelbi, de passer en Calabre, et de mettre toute la province à feu et à sang. A cet effet, il lui envoya sept mille cavaliers et trois mille cinq cents fantassins; El-Hassan rassembla en outre tous les hommes en état de porter les armes qui se trouvaient en Sicile. L'ordre cruel fut exécuté. Les Sarrasins, commettant leurs excès habituels, s'avancèrent jusqu'à Cosenza. L'émir se disposait à pénétrer dans la terre d'Otrante, lorsque la nouvelle du débarquement d'une armée grecque dans la province de Girgenti, le força de revenir promptement à Palerme.

Le navarque Basile, qui commandait cette armée, s'était emparé de Sciacca, et dévastait tout le pays. El-Hassan se hâta d'accourir au secours. L'armée byzantine l'attendait rangée en bataille auprès de Mazzara. Le combat fut long et opiniâtre; mais enfin la victoire se déclara pour les Grecs. Le Vali, poursuivi fort loin du champ de bataille, ne se sauva qu'à grande peine.

(1) Eodem bello Romani Carthaginenses perfugas susceperunt, quos neque reposcerunt Sarraceni, et tributum præterea non exegerunt solitum, veriti ne offensis Romanis, et alimentorum parandorum facultatem adimentibus, fame periclitandum esset... Post bellum et perfugas et tributum requisiverunt, sed repulsam passi... — Cedrenus, *Hist. Compend.*

Sur ces entrefaites, le Navarque apprenant qu'une flotte venue d'Afrique s'était montrée sur la côte, fit aussitôt embarquer ses soldats et se mit à la poursuite des navires ennemis. Il rencontra la flotte arabe voguant vers Palerme. « Profitant d'un vent favorable, Basile, dit Cedrenus, fondit sur elle avec la rapidité d'un oiseau de proie, prit ou brûla la plus grande partie des navires, et dispersa le reste (1). »

La terreur avait saisi les Arabes, et partout les Chrétiens se soulevaient. Taormina venait de chasser son gouverneur sarrasin, et avait proclamé le nom de l'Empereur. El-Hassan, caché avec les débris de son armée derrière les murailles de Palerme, n'osait essayer d'arrêter les progrès de l'insurrection. Le jour de la délivrance semblait enfin arrivé pour les Chrétiens de Sicile; mais la mort de Constantin, empoisonné par son fils Romain II, détruisit bientôt cet espoir. Le nouvel empereur, ne s'occupant que de ses plaisirs, laissa le soin de l'empire à ses eunuques. Le navarque Basile fut rappelé.

Ahmed, fils d'El-Hassan, n'eut point de peine à soumettre les Chrétiens abandonnés par les Grecs. Il fit enlever quinze mille enfants, qui furent conduits en Afrique, et circoncis le même jour que le fils du roi fatimite. Des retranchements et des châteaux s'élevèrent partout pour tenir en bride la population chrétienne. L'émir transforma en forteresses jusqu'aux nombreux monuments d'architecture antique, dont les magnifiques ruines couvrent encore aujourd'hui la Sicile. Taormina résistait toujours. Ahmed vint l'assiéger. Pendant neuf mois les habitants se défendirent

(1) Rampoldi, *Ann. Musulm.*, t. V. — Ebn-Khaldoun. — Cedrenus, p. 652-653.

vaillamment; mais la ville fut enfin prise (960). « Le Vali, dit Nowaïri, envoya en Afrique sept cents têtes qu'El-Moezz fit exposer, selon la coutume, sur les remparts de son palais de Kaïrouan. » Tous les Chrétiens furent chassés de Taormina, et le fort de Mola fut construit sur un pic escarpé qui domine le plateau sur lequel est construit la ville.

La prise de Taormina ne mit pas fin aux révoltes. Les Chrétiens avaient entrepris une lutte de vie ou de mort. L'année suivante, ils se soulevèrent de nouveau. Romain II n'était plus empereur; une révolution de palais venait de placer Niképhore Phokas sur le trône de Constantinople.

Ce prince guerrier, la *pâle mort des Sarrasins* (1), avait reconquis l'île de Crète, s'était emparé d'Alep, et, chassant devant lui les Arabes, avait pénétré jusqu'à l'Euphrate. Les Chrétiens de Sicile implorèrent son secours. Une flotte, commandée par l'eunuque Niketas, partit de Constantinople, et parut le 5 novembre devant Syracuse, qui se rendit aussitôt. Motica, Lentini, ne firent aucune résistance, et le patrice Manuel, avec les troupes de débarquement, soumit en peu de jours tout le val de Noto. Les Sarrasins qui habitaient cette province, peu nombreux d'ailleurs, s'étaient hâtés de l'abandonner. Quant aux Chrétiens, ils accouraient en foule se ranger sous les étendards de Manuel.

Ahmed assiégeait Remata, lorsqu'il apprit le débarquement des Grecs. « Laissant quelques troupes devant cette ville, l'émir, dit Nowaïri, marcha au-devant des *Infidèles*, à la tête d'une armée peu nombreuse, mais déterminée à vaincre ou à périr. Les Grecs s'étaient partagés en huit corps, et les Musulmans se

(1) Pallida mors Sarracenorum.

trouvèrent bientôt enveloppés de toutes parts. Après un long combat, les Arabes, désespérant de la victoire, ne cherchaient plus qu'à mourir les armes à la main, lorsque Ahmed, élevant la voix, implora le secours de Dieu. Ayant rallié ceux qui étaient autour de lui, il fondit avec impétuosité sur les ennemis. Manuel, de son côté, criant de toutes ses forces, demandait à ses soldats où était la bravoure qu'ils faisaient paraître devant l'Empereur? Où étaient les promesses qu'ils avaient faites de tailler en pièces cette poignée d'hommes? Il se précipita au milieu des Musulmans et en tua plusieurs de sa main. Il reçut en même temps plusieurs coups de lances qui ne lui firent aucun mal, à cause de la bonté de ses armes; mais un soldat s'étant jeté sur lui, tua d'abord son cheval, et le perça ensuite lui-même.

« Alors il survint un grand orage accompagné d'éclairs et de tonnerre, l'air s'obscurcit ; le secours de Dieu se manifesta en faveur des Musulmans, et les *Infidèles* furent mis en déroute. Plusieurs se précipitèrent dans un fossé large et profond, qui fut tellement rempli de cadavres, que les cavaliers passaient pardessus. Le butin fut immense, et Ahmed envoya à son père El-Hassan deux cents prisonniers patriciens. Ainsi se termina la bataille de Medjaz (1). »

La flotte grecque se tenait à l'ancre près du rivage. Apprenant l'issue du combat, elle voulut fuir; mais Ahmed ne lui en laissa pas le temps. Il l'attaqua, coula à fond une vingtaine de navires et fit un grand carnage de ceux qui les montaient. Le navarque Niketas fut fait prisonnier; mais « comme il n'était d'aucun sexe, dit Luitprand, on dédaigna de le tuer. On le fit

(1) El Hassan, dit Ebn-Khaldoun, étant sorti de Palerme pour aller à la

souffrir longtemps en prison, puis on le vendit beaucoup plus cher que des hommes d'une tête saine n'auraient acheté des gens de sa sorte (1). » Cette défaite désastreuse coûta à l'Empire plus de quinze mille de ses meilleurs soldats.

V. — En Italie, les Grecs étaient plus heureux. Nous avons vu qu'en 876 ils avaient enlevé aux princes de Bénévent l'importante place de Bari, à peine reconquise sur les Sarrasins par l'empereur Lodewig. Quelques années après, ils avaient chassé de Tarente ces mêmes Arabes. Depuis lors, ils s'étaient peu à peu avancés dans le pays, mettant à profit toutes les occasions et empiétant chaque jour sur les possessions longobardes. A l'époque où nous sommes parvenus (960), ils étaient maîtres de la Pouille presque tout entière, des deux Calabres, de la terre d'Otrante et de la plus grande partie de la Basilicate (l'ancienne Lucanie). C'était ce qu'on appelait le *thème* d'Italie (2). Refoulés dans Bénévent, Salerne et Capoue, les princes longobards ne maintenaient qu'avec peine leur indépendance.

rencontre du butin et des captifs, éprouva une telle joie à cette vue qu'il fut saisi à l'instant d'une fièvre dont il mourut.

(1) Manuelis socium et commilitonem cùm caperent, qui neutrius generis erat occidere sunt dedignati, sed vinctum ac longâ custodiâ maceratum vendiderunt, quanti nec ullum hujus modi mortales sani capitis emerent.

(2) De même que les Grecs avaient donné le nom de *thème de Sicile*, après la perte de cette île, à une bande étroite de la Calabre, ils donnèrent à la Pouille le nom de *thème d'Italie.* La vanité impériale était satisfaite, et le peuple croyait n'avoir rien perdu. Les thèmes ou gouvernements militaires avaient remplacé, sous les successeurs d'Héraclius, les provinces consulaires et les préfectures. Les légions qui tenaient garnison dans les provinces, ayant pris le nom de θεματα, on s'était habitué à désigner par cette nouvelle appellation les provinces elles-mêmes.

Vers le même temps, le roi de Germanie, Otto Ier, étant venu à Rome pour se faire couronner empereur, le comte de Capoue, Pandulf tête-de-fer, se rendit auprès de lui et sollicita son secours contre les Grecs. Otto, dont l'ambition était de renouveler l'empire d'Occident, ne cachait pas son projet de recouvrer ses anciennes limites, c'est-à-dire la Pouille, la Calabre et la Sicile. Il promit son assistance à Pandulf. Toutefois, avant d'attaquer les Grecs, il voulut essayer la voie des négociations. Luitprand, évêque de Crémone, fut envoyé à Constantinople avec la mission de demander la main de la princesse Théophanie pour le jeune Otto, que son père venait d'associer à l'Empire. Le roi de Germanie espérait obtenir comme dot de la princesse les provinces de Pouille et de Calabre.

Malgré toute son habileté, Luitprand échoua. Cet évêque a écrit lui-même dans une narration vive et intéressante le récit de son ambassade. Quand il arriva à Constantinople, les Grecs le laissèrent attendre longtemps à la porte d'Or, bien qu'il tombât une grande pluie ; on le conduisit ensuite dans une maison assez spacieuse, mais tellement ouverte de tous côtés qu'elle garantissait à peine l'évêque contre les injures de l'air. On y plaça des gardes qui empêchaient les serviteurs de Luitprand de sortir, et ne permettaient à personne d'entrer. Dans un festin où il fut invité, on le plaça au-dessous des députés bulgares. L'évêque fit part de sa mission ; mais l'empereur Niképhore éluda toujours et répondit en se plaignant d'Otto, qu'il accuşait d'usurper l'Italie. Après avoir retenu Luitprand pendant quatre mois, les Grecs lui permirent enfin de partir, mais ils ne lui promirent rien : ils exigeaient avant tout que le roi de Germanie renonçât au titre d'empereur

et qu'il abandonnât les princes de Bénévent, de Salerne et de Capoue. L'évêque avait acheté des étoffes de pourpre, on les lui ôta par la raison que de semblables ornements ne convenaient point à des barbares (1).

Lassé de tous ces délais, Otto, sans attendre le retour de Luitprand, avait commencé les hostilités. Il mettait ainsi dans un grand danger l'évêque de Crémone; heureusement les Grecs respectèrent le droit des gens. Otto s'avança jusque sous les murs de Bari (2); mais, au bout d'un mois, cédant aux instantes prières de Luitprand, il leva le siége de cette ville et rentra sur les terres longobardes (969). Niképhore voulut se venger de cette agression. Il fit dire à l'empereur allemand que la princesse Théophanie avait quitté Constantinople et que, sous peu de jours, elle débarquerait en Calabre. Otto s'empressa de faire à Rome tous les préparatifs du mariage et envoya audevant de la jeune fiancée une troupe choisie de ses chevaliers. A peine entrés en Calabre, les nobles Allemands furent enveloppés dans une embuscade, obligés de se rendre prisonniers et embarqués à l'instant pour Constantinople.

Otto, qui ne croyait pas les Grecs assez audacieux pour oser l'attaquer (3), devint furieux en apprenant cette perfidie. Il donna l'ordre aux comtes Siegfried et Gonther d'envahir la Calabre. Les Grecs et les Arabes

(1) Luitpr. *Legatio*, ap. *Script. rerum ital.*, t. II, p. I, p. 479-489.

(2) *Chronicon Cavense*.

(3) « Les ambassadeurs du roi de Constantinople, écrivait Otto au duc Herman de Saxe, se sont rendus auprès de nous pour traiter de la paix. Sans examiner quel sera le succès de cette ambassade, nous ne croyons pas les Grecs assez téméraires pour nous attaquer; s'ils ne conviennent pas avec nous des conditions, nous les obligerons par la force à nous céder la Calabre et la Pouille. »

de Sicile, menacés également par l'ambition du roi de Germanie, avaient réuni leurs forces et défendaient la province. Les deux comtes allemands rencontrèrent l'armée confédérée auprès de San-Marco, l'attaquèrent avec une grande impétuosité et la défirent complétement. Otto fit couper la main droite, le nez et les oreilles à tous les prisonniers et les renvoya ainsi mutilés au gouverneur de la Calabre : cruauté odieuse qui fait oublier la trahison de Niképhore (1).

La mort de ce dernier et l'avénement de Jean Tzimiscès sur le trône de Byzance firent cesser les hostilités. L'archevêque de Cologne se rendit à Constantinople et la princesse Théophanie lui fut remise sans difficulté ; mais elle n'obtint pas pour dot les provinces de Pouille et de Calabre ; elle n'apporta au jeune Otto que des prétentions que les Grecs étaient résolus à ne jamais reconnaître (972). Celui-ci, de son côté, se promettait bien de faire valoir ces mêmes droits lorsque le moment serait venu. Deux ans après, le vieil Otto mourut à Augsbourg ; mais retenu en Allemagne par des soulèvements et par une expédition en France, Otto II ne put passer en Italie qu'en 981. Une ambassade grecque vint le trouver à Bénévent, où il s'était arrêté pour réunir les contingents longobards : la cour de Byzance offrait de terminer le différend à l'amiable ; mais Otto ne voulut rien écouter. Il renvoya les députés, en leur disant que les provinces de Pouille et de Calabre lui appartenaient du chef de sa femme et que, si l'empereur d'Orient ne voulait pas les lui céder de bonne volonté, il s'en emparerait par la force. Les Grecs, pour résister à cette nouvelle invasion, renou-

(1) *Chron. Cavense.* — Dithmar, l. II, ap. *Script. rerum Brunsw.*, t. I.

velèrent leur alliance avec les Arabes de Sicile. Le traité fut conclu dans Squillace (1).

Au mois de février de l'année suivante, l'armée allemande, renforcée de 16,000 Salernitains et Capouans et d'un corps nombreux de Bénéventains, envahit les possessions grecques. Otto se rendit maître de Tarente et de Brindes et soumit toute la province, l'ancienne Messapie, à l'exception de la forte place d'Otrante. Dans les premiers jours du mois de mai, il entra en Calabre, s'empara d'un grand nombre de châteaux et battit deux fois les Sarrasins et les Grecs, à Rossano et à Crotone. L'émir Abou'l-Kassem fut tué lui-même dans cette dernière bataille. L'Empereur emporta d'assaut l'importante ville de Catanzaro et pénétra jusqu'au détroit (2).

Une nouvelle armée accourut de Sicile pour venger la défaite et la mort d'Abou'l-Kassem. Ayant reçu quelques renforts d'Otrante et de Bari, elle s'avança vers Squillace, que les Allemands tenaient bloqué. Averti de l'approche des Arabes, Otto voulut leur épargner la moitié du chemin. Les deux armées se rencontrèrent dans un lieu nommé Basentello, sur le bord de la mer, entre Rossano et Squillace (11 juillet 982).

La victoire fut longtemps disputée; mais une attaque vigoureuse, conduite par Otto lui-même, ébranla enfin les ennemis; ils abandonnèrent le champ de bataille et cherchèrent un refuge daus les montagnes. Les Allemands se laissant emporter par l'ardeur du butin s'amusèrent à piller le camp et oublièrent de poursuivre les fuyards. Les Grecs et les Arabes, revenus de leur

(1) *Chron. Cavense.*

(2) *Chron. Cavense.* — Lupi Protosp. *Chron.* — Herm. Contract. ap. *Script. rerum Germ.*, t. I, p. 267.

terreur, eurent le temps de se rallier. Ayant divisé leur armée en deux corps, ils cachèrent le plus nombreux dans un défilé de la montagne, et l'autre, *comme une troupe de maraudeurs* (1), se montra sur le rivage. Pour piller plus à leur aise, les Allemands avaient jeté leurs armes, et l'Empereur, croyant lui-même que tout était fini, n'avait auprès de lui en ce moment qu'un petit nombre de chevaliers. Il s'élança à leur tête contre les Arabes. Ceux-ci tournèrent le dos; mais arrivés au lieu de l'embuscade, ils firent volte-face. Au même instant, ceux qui étaient cachés dans le défilé sortirent tout à coup, et Otto se trouva enveloppé.

Les soldats allemands et longobards, saisis d'une terreur panique, au lieu d'accourir au secours de l'Empereur, s'enfuirent criant que tout était perdu. Otto et ses chevaliers se défendirent longtemps; mais ils furent enfin accablés par le nombre. Landulf, prince de Capoue, et ses trois frères, Wernher, abbé de Fulde; Heinrik, évêque d'Augsbourg; Richard, porte-étendard de l'Empereur; le duc Otto, les comtes Dithmar, Bukhelin, Gebhard, Gonther, et un grand nombre d'autres *dont le Seigneur seul sait les noms*, périrent dans cette journée fatale (2).

L'Empereur, avec un de ses chevaliers et un Juif attaché à son service, avait échappé au carnage. Ils erraient tous trois le long du rivage, poursuivis de près par les Sarrasins. Le cheval d'Otto, épuisé de fatigue, s'étant abattu, le Juif lui présenta le sien.

— « Fuyez! lui dit-il; si je meurs, vous serez le protecteur de mes enfants. »

(1) Quasi latrunculos.

(2) Dithmar, l. III. — *Chron. Cavense.* — *Chron. comitum Capuæ.* — *Ann. Hepidanni Mon.* ap. Duchesne, t. III, p. 476.

L'Empereur accepta, et le Juif courageux fut tué quelques instants après (1). Otto aperçut enfin une galère grecque à l'ancre, près de la côte. Il poussa son cheval dans la mer, et demanda un asile sans dire son nom. Le capitaine refusa d'abord de le recevoir; mais un soldat slavon avait reconnu l'Empereur. Il prévint le commandant, qui consentit à admettre les deux fugitifs sur son bord. Otto fut traité avec le plus grand respect. Cependant le capitaine grec doutait encore que son prisonnier fût l'Empereur et voulut l'interroger. Otto ne lui cacha rien.

— « Je suis, en effet, l'empereur d'Allemagne, répondit-il; mes péchés m'ont réduit à cet état de misère. Je suis prêt à vous suivre à Constantinople, près de mon frère l'Empereur d'Orient; mais je désire que l'Impératrice m'accompagne dans ce voyage. »

Séduit par la promesse de grandes richesses, le commandant se rendit à Rossano, où se trouvait alors l'impératrice Théophanie. Le chevalier allemand fut envoyé auprès d'elle pour lui apprendre la défaite et la captivité de l'Empereur. Il revint au bout de quelques heures et annonça que Théophanie se préparait à quitter Rossano.

Des mulets pesamment chargés sortirent de la ville et se dirigèrent vers le rivage; en même temps, une barque où l'on distinguait plusieurs femmes, se détacha du port et s'avança vers la galère. Le capitaine grec pensait que les mulets apportaient les richesses qu'Otto lui avait promises, et que la barque amenait l'Impératrice et ses femmes. Il la laissa approcher sans défiance. Au moment où elle touchait le navire, Otto, qui se tenait sur la poupe de la galère, saisit l'instant

(1) Ebn-el-Athir.

et s'élança dans la mer. Un matelot voulut le retenir par son manteau; mais une des femmes de la barque, qui n'étaient autres que des soldats déguisés, lui abattit la main d'un coup de sabre. La surprise des Grecs donna le temps à la barque de s'éloigner avec l'Empereur, et elle était en sûreté avant qu'ils eussent même songé à la poursuivre. « C'est ainsi, dit l'historien Dithmar, que furent trompés à leur tour ceux dont la ruse n'avait point d'égale parmi les autres nations (1). »

Malgré la fuite de l'Empereur, la victoire des Grecs n'en était pas moins complète. L'alarme se répandit dans toute l'Italie et jusqu'en Allemagne. L'impératrice Théophanie fut la seule qui parut éprouver un secret plaisir en apprenant le succès de ses compatriotes (2). Otto s'était d'abord enfui à Capoue; de là, il se rendit à Vérone, où il convoqua les comtes et les évêques de la haute Italie et de la Souabe. La continuation de la guerre fut résolue, et de nombreux renforts arrivèrent d'Allemagne. Les Pisans avaient aussi promis à l'Empereur le secours de leurs flottes pour passer en Sicile. La plus grande partie de l'armée, réunie à Bénévent (3), n'attendait plus que l'ordre d'envahir la Pouille, lorsque Otto, qui s'était rendu à Rome pour hâter l'arrivée des contingents italiens, y mourut presque subitement à l'âge de 29 ans (7 décembre 983).

Sa mort fut le signal de nouvelles discordes entre les princes longobards. Profitant de ces troubles, les Grecs recouvrèrent toutes les villes qui leur avaient

(1) Quique dolo omnes semper vicerant nationes, simili se tunc delusos arte sentiebant.

(2) Sola imperatrix femineâ et græcâ levitate insultabat eis, quòd ab exercitu nationis suæ victi essent Romani. Sigeb. Gemblac. *Chron.* ap. *Script. rerum Germ.*, t. I, p. 822.

(3) *Chron. Cavense.*

été enlevées (1); mais à peine délivrés des Allemands, ils eurent à se défendre contre les Arabes, redevenus leurs ennemis après le danger passé. Mettant à contribution la Calabre et la Pouille, les Sarrasins s'avancèrent deux fois jusqu'aux portes de Bari. En 1002, ils la tinrent assiégée pendant six mois. Les Grecs furent obligés d'appeler les Vénitiens à leur aide, et, deux ans plus tard, les Pisans, pour délivrer Reggio, bloquée par les Arabes de Messine (2). Les chroniques du temps ne sont pleines que de surprises de villes et de massacres commis par les Sarrasins de 985 à 1015.

Pillées et dévastées depuis un siècle et demi par les Longobards, les Sarrasins et les Grecs, les fertiles provinces de l'Italie méridionale paraissaient destinées à servir d'arène longtemps encore aux passions haineuses de ces trois peuples; mais le courage heureux de quelques aventuriers venus du Nord, allait enfin mettre un terme à ces petites rivalités, et sur les ruines de la puissance des princes longobards, des Katapans byzantins et des émirs de Palerme, former un riche et puissant royaume.

(1) C'est vers le même temps que la cour de Byzance remplaça les stratiques qui, depuis la prise de Bari en 876, administraient le thème d'Italie, par de nouveaux gouverneurs auxquels elle donna le nom de *Katapans* (Κατὰπαν, *juxtà omne*, commandant général). Le pouvoir de ces officiers était absolu dans les affaires civiles et militaires; ils agissaient sans attendre les ordres de Constantinople. Les katapans, comme les stratiques, fixèrent leur résidence à Bari, qui devint la métropole des possessions byzantines au delà de la mer.

(2) *Chron.* Lupi Protosp. — *Chron. Cavense.* — Tronci, *Cronica di Pisa*, p. 9.

LES NORMANDS

EN SICILE ET EN ITALIE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX ET INÉDITS.

CHAPITRE Ier.

OSMUND DRENGOT ET LE COMTE RANULF.

I.

Vers l'an 1015, une petite troupe de chevaliers normands et franks se réunit pour visiter les saints lieux (1). Après avoir reçu des mains de leur évêque le bourdon et la pannetière, les pieux voyageurs s'acheminèrent vers la Palestine. Arrivés à Jérusalem, ils visitèrent les églises et les oratoires de la sainte cité, se baignèrent dans les eaux du Jourdain et cueillirent une branche de palmier à Jéricho (2); puis, ils

(1) Quadraginta novem de Normannis primoribus cum triginta aliis sociis suis francigenis. *Chron. Cavense.*

(2) De retour dans leur patrie, le pèlerins présentaient à l'évêque la palme qu'ils avaient rapportée comme une marque de leur voyage heureusement terminé, et celui-ci la déposait sur l'autel.

songèrent à retourner en Europe. Les dévots chevaliers prirent la route que suivaient ordinairement tous les pèlerins qui, en revenant de Jérusalem, ne manquaient point de passer par l'Italie méridionale, et d'y visiter la grotte du mont Gargano, qu'une apparition de l'archange saint Michel avait rendue célèbre. Les Normands s'embarquèrent sur des navires d'Amalfi, et vinrent aborder dans cette ville.

Au rapport de Léon d'Ostie, ces étrangers étaient tous des hommes de haute taille et de bonne mine. Ils se reposaient des fatigues de la traversée, lorsque Roffrid, comte d'Avellino, instruit de leur arrivée, vint solliciter leur secours en faveur de Salerne, assiégée depuis un mois par une armée d'Arabes siciliens et andalous, qui avaient dévasté tout le pays d'Acropoli à Capaccio (1).

Tous les Normands, à l'exception d'un vieux chevalier, nommé Rosmund, qui craignait de mourir avant d'avoir revu la Normandie, se réjouissant de cette bonne fortune d'une bataille que le hasard leur offrait, promirent au comte longobard de délivrer Salerne. Les Amalfitains, auxquels se joignirent quelques habitants d'Avellino et de Nocera, que Roffrid avait amenés avec lui, voulurent partager les dangers de cette expédition.

Les Normands et leurs alliés réussirent à pénétrer dans Salerne, malgré les Sarrasins. Une nouvelle flotte ennemie venait de mouiller devant le port, et la plus grande consternation régnait dans la ville. Les habitants, pâles et tremblants, parcouraient les rues, s'interrogeant avec effroi sur les mouvements de l'ennemi,

(1) *Chronicon S. Sophiæ*, ap. Pratilli, *Scriptores rerum Longob.* T. IV.

sur la force et le nombre des navires. Les Normands, que l'insolence des Arabes indignait, ne pouvaient s'expliquer cette terreur générale. Ils essayèrent de réveiller le courage des assiégés et leur reprochèrent la lâcheté de leur soumission.

—Eh quoi ! leur dirent-ils, vous vous rachetez avec de l'argent, comme des veuves sans protection, lorsque vous avez du fer pour vous défendre ! Laissez aux femmes les pleurs et les cris ; souvenez-vous que vous êtes des hommes, et agissez comme des hommes (1).

Mais leurs nobles exhortations ne pouvaient trouver d'écho dans les cœurs des Salernitains. Le prince Waimher, aussi effrayé que les habitants, s'occupait avec ses officiers à recueillir la contribution exigée par les Arabes, lorsque les Normands se présentèrent devant lui. Ne pouvant *soutenir plus longtemps la superbe des Sarrasins*, ils venaient le prier de leur donner des armes et des chevaux.

—Et que voulez-vous en faire ? leur demanda Waimher.

— Attaquer les païens et délivrer Salerne de leurs déprédations.

— Vous oseriez les combattre ?

— Donnez-nous des armes, répondirent en souriant les Normands.

Waimher, se rendant à leurs instances, leur fit donner les armes et les chevaux qu'ils demandaient.

Pendant que ces choses se passaient dans la ville, les Arabes, descendus de leurs navires, avaient dressé leurs tentes dans une plaine couverte de gazon, au sud de Salerne. Fort peu inquiets du voisinage de la ville,

(1) Appulos increpaverunt quòd pecuniâ sese ut inermes viduæ redimerent, non ut viri fortes armorum virtute defenderent.

ils se mirent à préparer leur repas et s'abandonnèrent bientôt à la débauche.

Cependant les Normands et les Amalfitains, bien armés et pleins de la crainte de Dieu, se disposaient à venger leurs hôtes. A un signal donné, Waimher fit ouvrir les portes de Salerne. Sans s'arrêter à considérer le nombre des ennemis, les braves chevaliers se précipitèrent dans la plaine où, dispersés par groupes et s'attendant peu à une semblable attaque, les Sarrasins attendaient joyeusement que le trésorier de Waimher vînt leur compter la somme qu'ils avaient exigée. Ils n'opposèrent qu'une faible résistance et s'enfuirent en désordre vers leurs navires. En un instant, la plaine fut couverte de morts. Montés sur les remparts, les habitants de Salerne avaient suivi avec anxiété l'attaque hardie des Normands ; lorsqu'ils virent les Arabes s'enfuir vers la mer, ils sortirent en foule et vinrent achever leur défaite (1).

Cette victoire *admirable* remplit d'une grande joie les Salernitains. Les braves étrangers furent ramenés en triomphe dans la ville et conduits au palais de Waimher, qui les reçut avec les plus grands honneurs. Il ne savait comment leur témoigner sa reconnaissance : il les combla de présents et leur offrit de riches habitations, les engageant à s'établir dans le pays.

— Restez avec nous et devenez nos frères, leur dit-il ; nos biens, nos richesses, nous les partagerons avec vous. Restez pour nous aider à combattre les Arabes et pour nous apprendre à les vaincre.

(1) Leo Ostiensis, *Hist. Monast. Cassin.*, l. II, c. 37. — L'*Istoire de li Normant*, l. I. — Orderic Vital, l. III ap. *Script. rerum Normann.* — Conde, *Hist. de los Arabes en España*, t. II, c. 103.

Mais les Normands refusèrent ses offres généreuses.

— Nous ne méritons aucune récompense, répondirent-ils; dans ce que nous avons fait l'intérêt ne nous a point guidés. Nous n'avons eu pour objet que la gloire de Dieu et la défense de notre foi commune (1).

Cependant, pour répondre aux amitiés du prince longobard et au désir qu'il éprouvait d'avoir près de lui des hommes aussi braves, ils promirent de lui envoyer des jeunes gens de leur nation. Les pieux chevaliers, cédant aux instances des Salernitains, consentirent à retarder leur départ de quelques jours. Ils les passèrent au milieu des divertissements de toute espèce et des soins empressés dont la reconnaissance des habitants les entourait. Waimher avait espéré que les témoignages d'affection qu'on leur prodiguait et ces fêtes, dans lesquelles il fit déployer toutes les séductions du luxe, changeraient la résolution des Normands; mais ils étaient impatients de revoir leur patrie, et persistèrent à partir (2).

N'ayant plus d'espoir de les retenir, Waimher voulut du moins les engager à tenir la promesse qu'ils lui avaient faite. Il leur fit présent de magnifiques harnais de chevaux resplendissant d'or et d'ivoire, de riches manteaux et de précieuses étoffes de soie. Par son ordre, plusieurs nobles salernitains accompagnèrent les pèlerins et emportèrent avec eux des limons, des cédrats, des oranges pour les montrer aux Normands,

(1) Illi verò se amore tantùm Dei hoc se fecisse asseverantes, et dona recusant et ibi manere posse se denegant.

(2) La chronique de la Cava dit que quelques Normands restèrent à Salerne et entrèrent au service du prince. — De Normannis quidam cum principe remanserunt, alii in montem Garganum ad S. Michaëlis cryptam pedestri itinere et peregrinorum habitu profecti sunt.

et augmenter leur désir de visiter le pays fortuné qui produisait des fruits si beaux et si doux.

Les Normands quittèrent enfin Salerne et s'acheminèrent vers le mont Gargano. Une autre aventure les y attendait. Ils venaient de se prosterner dans la grotte sainte, où l'archange saint Michel était apparu au pape Gélase, lorsqu'un inconnu se présenta devant eux. Son brillant costume grec, le riche turban qui couvrait son front, et son maintien plein de dignité, frappèrent les Normands. Ils lui demandèrent son nom et le lieu de sa naissance.

— Je me nomme Mélès, répondit l'inconnu ; je suis longobard de naissance et citoyen de Bari ; mais ayant voulu délivrer mon pays de la tyrannie des Grecs, leur haine m'a obligé de fuir loin de ma patrie. Ma femme et mon fils ont été conduits captifs à Constantinople, et depuis cinq ans j'erre de ville en ville, seul et sans amis (1).

Les pèlerins l'écoutèrent avec intérêt, et la vue de leur émotion détermina l'entière confiance de Mélès.

— Vous pouvez me rendre tout ce que j'ai perdu, continua-t-il ; vous avez vaincu les Sarrasins et délivré Salerne ; vous vaincrez sans peine les soldats grecs qui ne savent que fuir. Je vous demande pour moi et pour mes malheureux compatriotes le secours de votre valeur. Si, comme je l'espère, le succès couronne nos efforts, je vous promets de riches établissements dans l'Apulie et la moitié des dépouilles des Grecs.

(1) Hunc dùm conspiciunt, quis et undè sit ipse requirunt :
Se Longobardum natu, civemque fuisse
Ingenuum Bari, patriis, respondit, at esse
Finibus extorrem græcâ feritate coactum....
(Guill. Appulus, *De rebus Norm.*, l. I, ap. *Script. rerum ital.*, t. V.)

Les Normands, qui n'avaient refusé qu'à regret les offres du prince de Salerne, ne purent résister à des propositions si brillantes. Un pacte fut conclu. Les chevaliers continuèrent leur voyage; mais ils s'engagèrent à revenir au printemps de l'année suivante, avec un grand nombre de jeunes gens. Mélès, de son côté, promit de fournir aux plus pauvres des armes et des chevaux. Il s'empressa de prévenir ses partisans de l'alliance qu'il venait de contracter, et s'occupa de tout disposer afin de pouvoir commencer la guerre aussitôt que les Normands seraient arrivés.

De retour dans leur pays, les pèlerins racontèrent à leurs parents et amis les aventures merveilleuses de leur voyage, *« tout ce qu'ils avaient vu et entendu, fait et souffert* (1). » Les offres magnifiques du prince de Salerne et l'alliance qu'ils avaient conclue avec Mélès pour la délivrance de la Pouille, ne furent point oubliées. Ils vantèrent l'heureux climat et la fertilité de l'Apulie opprimée par les Grecs, et s'étendirent longuement sur ce qu'ils avaient appris des grandes richesses des villes byzantines. En même temps ils exposèrent aux yeux des Normands émerveillés les nombreux présents de Waimher et les fruits dorés du midi, que les ambassadeurs salernitains avaient apportés.

Les récits pompeux des pèlerins excitèrent l'enthousiasme des Normands. Les braves aventuriers, qui avaient promis de retourner en Italie, annoncèrent leur départ prochain, et un grand nombre de jeunes gens *dont le cœur était léger*, se disposèrent à les accompagner, les uns parce qu'ils étaient pauvres, et qu'ils comptaient bien faire fortune aux dépens des

(1) Multa quæ viderant et audierant, vel fecerant seu passi fuerant.

Grecs, les autres dans l'espoir d'augmenter leurs richesses (1).

II.

Parmi les chevaliers qui composaient la cour de Richard II, duc de Normandie, on distinguait Osmund Drengot et Guillaume Repostel, renommés tous deux pour leur intrépidité dans un pays où la valeur était chose si commune. Une querelle de famille divisait ces deux nobles barons : Guillaume Repostel s'était vanté publiquement d'avoir obtenu les faveurs de la fille de Drengot, et celui-ci avait juré qu'il se vengerait de cette insulte. Ceci se passait quelque temps avant le retour des pèlerins en Normandie. Un jour que Richard II chassait avec toute sa cour dans la forêt de Lyons, Drengot, oubliant la présence de son

(1) Pars parat, exiguæ vel opes aderant quia nullæ,
Pars quia de magnis majora subire volebant.

— Voici le portrait que Gaufred Malaterra fait des Normands. « Les Normands, dit-il, sont astucieux et vindicatifs. Dissimulés et adonnés à l'éloquence, à tel point qu'on entend jusqu'aux petits enfants parler comme des orateurs, ils savent s'abaisser, s'il le faut, jusqu'à la flatterie ; mais si la loi ne les tient pas sous le joug, ils se livrent à tous les excès de la passion. Avides de richesses et de domination, ils méprisent les champs paternels. Les armes et les chevaux, le luxe des habits et l'exercice de la chasse font leurs délices. Ils supportent avec patience le froid, la faim et toutes les privations de la vie militaire, dès qu'ils espèrent quelque chose. » Il est curieux de comparer ce portrait fait par un auteur national avec celui que l'anglais Guillaume de Malmesbury trace du même peuple. « Les Normands, dit cet historien, envieux de leurs égaux, voudraient dépasser leurs supérieurs. Ils sont soigneux dans leurs habits jusqu'à la recherche, délicats dans leur nourriture, mais sans excès, accoutumés à la vie militaire et ne pouvant vivre sans guerre. Ardents à l'attaque, ils savent, lorsque la force ne suffit pas, employer la ruse et la corruption, pesant la perfidie avec la fortune et vendant au besoin leur serment. »

souverain, provoqua Guillaume en duel, et le tua presque sous les yeux du prince. La provocation avait été faite et acceptée loyalement; mais Repostel était un des favoris du duc, qui regarda l'action de Drengot comme un outrage au respect qui lui était dû.

Pour fuir la colère du prince et la vengeance de la famille de Repostel, Drengot fut obligé de quitter la Normandie. Il se retira en Bretagne, près du duc Allan; mais toujours poursuivi par la haine de Richard, il abandonna bientôt le continent et se rendit en Angleterre à la cour du roi Éthelred. Il paraît qu'il n'y fut pas accueilli comme il avait droit de l'être, car il était décidé à passer en Orient, pour tenter la fortune dans ces contrées lointaines, lorsqu'il apprit l'expédition qui se préparait. Sa résolution fut bientôt prise. Avec ses quatre frères, Ranulf, Asclittin, Rodulf et Osmund, il se joignit aux jeunes gens qui se disposaient à partir pour la Pouille. La troupe d'aventuriers peu nombreuse, mais intrépide, se dirigea vers les Alpes (1).

Radulf Glaber raconte que les habitants du mont Jove (*Saint-Bernard*) essayèrent d'arrêter les voyageurs aux portes de l'Italie, et voulurent exiger un tribut pour les laisser passer; mais les Normands étaient plus habitués à faire contribuer les autres qu'à payer eux-mêmes. Malgré la résistance des montagnards, ils forcèrent le passage (2). Le reste du voyage s'accomplit sans autre aventure. « Partout, dit la chronique des Normands, ils furent reçus non comme ennemis, mais comme sauveurs, et les choses de boire et de

(1) Orderic Vital. — Guill. Gemet. L. VIII, c. 30. — *L'Istoire de li Normant.*

(2) Rad. Glaber, l. III, c. 1 ap. *Script. rerum franc.*, t. IV, p. 24.

manger leur étaient données à profusion par les seigneurs et bonne gent. »

Dans les premiers jours d'avril 1017, Drengot et ses compagnons arrivèrent à Rome. Benoît VIII, qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre, était ennemi des Grecs. Les succès des Katapans en Apulie l'inquiétaient avec raison. Depuis près de deux siècles, grâce aux empereurs franks et saxons, les pontifes romains avaient secoué le joug de la cour de Byzance; ils ne pouvaient espérer de conserver la souveraineté de Rome, si les Grecs s'en emparaient de nouveau.

« Benoît, disent les chroniques, eut un long entretien avec le chef normand. Reconnaissant à sa bonne mine et à son air martial que c'était un guerrier expert et vaillant, il lui raconta la longue rivalité de Rome et de Constantinople, qui menaçait de diviser les deux églises, et se plaignit des usurpations des Grecs, regrettant de n'avoir point auprès de lui des hommes aussi braves que les Normands pour repousser ces étrangers (1). » Drengot lui répondit qu'il était venu en Italie pour combattre les Grecs, et qu'il espérait, avec l'aide de Dieu, vaincre ces hommes d'outremer (2). Ces paroles remplirent de joie le pontife, qui donna sa bénédiction à Drengot, et loua fort son entreprise.

Mélès attendait à Capoue l'exécution des promesses des pèlerins. Ayant appris l'arrivée de Drengot, il se hâta d'accourir au devant de lui, et le rencontra avec

(1) Cernens eum Papa pugnæ militari elegantissimum, cæpit ei querelam exponere de Græcorum invasione imperii romani, seque multum dolere quoniam minime talis in suis dominiis existeret qui repelleret viros exteræ nationis.

(2) Adversus transmarinos præliaturum.

sa petite troupe sur les frontières de la Campanie. L'alliance conclue l'année précédente fut renouvelée entre le chevalier normand et le citoyen de Bari. Mélès s'empressa de fournir aux soldats les plus pauvres tout ce qui leur manquait pour compléter leur équipement, et vers la fin du mois de mai, il entra en Apulie.

Le Katapan Andronik, qui administrait les provinces d'Italie, s'inquiéta peu d'abord de cette agression qu'il considérait comme une incursion de bandits. Il se contenta d'envoyer contre Mélès, son lieutenant, le patrice Léon, avec un corps de troupes bulgares. Léon rencontra le proscrit de Bari sur les bords du fleuve Fortore, dans un lieu que Guillaume de Pouille appelle *Arenula*. La valeur impétueuse des Normands décida promptement le succès de cette première action. Les soldats bulgares, habitués à n'avoir affaire qu'aux Longobards et aux Italiens, ne purent tenir contre Drengot et ses braves compagnons.

Effrayé de cette défaite, et comprenant enfin qu'il s'agissait d'autre chose que d'une incursion de bandits, le Katapan rassembla à la hâte de nouvelles troupes et s'avança lui-même contre Mélès, qui se trouvait alors aux environs de Marsi. Les Grecs furent battus une seconde fois, malgré la présence d'Andronik. Un grand nombre de morts restèrent sur la place, et parmi eux le patrice Léon et le comte Isaac, principaux officiers du Katapan. Quelques mois après, ils éprouvèrent une troisième défaite à Vaccariccia. N'osant plus tenir la campagne, Andronik se renferma dans Bari, et laissa tranquillement Mélès prendre l'une après l'autre les villes de la Pouille (1).

(1) « Vers le même temps, dit la chronique de la Cava, Waimher, aidé

Apprenant ces désastres, l'empereur d'Orient rappela Andronik et envoya pour le remplacer Basile Boïannès, *le plus fort homme qu'il avait pu trouver.* Cette fois il avait mieux choisi. Lorsque le nouveau Katapan arriva en Italie, tout était dans la confusion. Les villes se soulevaient de toutes parts, et les troupes démoralisées par leurs trois défaites successives refusaient d'obéir à leurs chefs. Boïannès organisa une discipline sévère, n'oublia pas surtout de payer régulièrement la solde, et rétablit l'ordre partout (1). Il sut se servir avec adresse de l'argent qu'il avait apporté de Constantinople pour se faire des partisans, et quelques petits succès qu'il obtint contre des partis de Normands et d'Italiens qui couraient le pays, lui acquirent la confiance des troupes. Peu à peu, elles reprirent courage.

Cependant Mélès, maître de la plus grande partie des villes de l'intérieur, s'approcha de la mer Adriatique, et vint camper à peu de distance de Trani. Ligorius, qui commandait en l'absence de Boïannès, occupé dans la Haute-Apulie, et le protospate Joannace, sortirent de Bari avec quelques troupes pour repousser les Normands; mais ils furent taillés en pièces. Malgré sa victoire, Mélès ne put s'emparer de Trani. Il se dirigea alors vers le pays des Samnites pour poursuivre Boïannès. Celui-ci, à la première nouvelle de la défaite de son lieutenant, s'était rapproché de Bari et attendait les confédérés normands et italiens dans les fameuses plaines de Cannes.

de quelques Normands qui l'avaient rejoint, chassait les Sarrasins de la principauté de Salerne. »

(1) Bujoanus.... cœpit omnia tranquillè agere et strenuè ordinare. *Romualdi Salern. Chron.* ap. *Script. rerum ital.* T. VII, p. 166.

Pendant quinze jours, les deux armées se dressèrent mutuellement des embûches. Elles en vinrent enfin à une action générale (1019). La bataille fut longue et opiniâtre. Le Katapan, dont l'armée était très-supérieure en nombre à celle de Mélès, avait encore eu soin de placer entre les rangs des soldats des machines de guerre qui lançaient des pierres et des traits. La bravoure des Normands vint se briser contre leurs décharges meurtrières. Ils ne savaient pas reculer et se firent bravement tuer sur la place. De deux cent cinquante qu'ils étaient, il ne s'en échappa que dix avec Mélès, blessé lui-même au bras et à la tête. Drengot resta parmi les morts (1).

Cette victoire coûta cher aux Grecs ; mais elle sauva la Pouille. En apprenant la défaite de Mélès, l'empereur d'Orient se rassura. Depuis l'entrée des Normands en Apulie, il faisait arrêter et jeter en prison tous les pèlerins franks qui traversaient l'empire pour se rendre à Jérusalem. Après la victoire de Boïannès, se croyant débarrassé des Normands, il permit de nouveau le passage par ses États (2).

Mélès s'était retiré à Capoue ; mais bientôt *honteux de rester dans sa patrie après avoir été vaincu* (3), il résolut de passer en Allemagne pour implorer l'assistance de l'empereur Henri II. Avant son départ, il recommanda aux princes de Salerne et de Capoue ses fidèles alliés les Normands, puis il se mit en route

(1) Guill. Appulus. — *L'Ist. de li Normant*, l. 1, c. 21. — *Lupi Protosp. chron.* — *Chron. Cavense.*

(2) Tunc per triennium interclusa est via Hierosolymæ, nam propter iram Normannorum, quicumque invenirentur peregrini a Græcis ligati Constantinopolim ducebantur, et ibi carcerati affligebantur. *Ademari chron.* ap. *Script. rerum franc.*, t. X, p. 156.

(3) Et puduit victum patria tellure morari. (Guill. appulus.)

sans s'effrayer de la longueur et des dangers du voyage. Il rencontra à Bamberg l'empereur Henri, qui lui fit un accueil favorable. Mélès lui exposa l'état déplorable des provinces italiennes, abandonnées sans défense à la tyrannie des Grecs. Le pape Benoît VIII se trouvait alors à Bamberg, où Henri l'avait appelé pour faire la dédicace de l'église cathédrale de Saint-Étienne. Croyant déjà voir les Grecs aux portes de Rome, le pontife appuya avec force les sollicitations de Mélès, et conjura l'empereur de passer dans la Pouille, pour mettre enfin une barrière aux usurpations de la cour de Byzance.

Henri II se rendit à leurs instances. Il créa Mélès *duc d'Italie*, et lui promit une armée; mais la mort imprévue du brave Apulien arrêta l'exécution des projets qu'il venait de former de concert avec l'empereur. Ses sollicitations cependant ne furent pas infructueuses; mais l'expédition fut différée. Henri assista avec toute sa cour aux funérailles du proscrit, et le fit ensevelir avec une pompe royale dans le grand chapitre de Bamberg (1).

III.

Les Normands, grâce aux nouveaux pèlerins, qui chaque jour arrivaient en Italie, réparèrent assez vite la perte considérable qu'ils avaient éprouvée à la désastreuse bataille de Cannes. Après le départ de Mélès, ils se rendirent à Salerne et entrèrent au service de Waimber. Athenulf, abbé du Mont-Cassin et frère du prince de Capoue, en prit quelques-uns à sa solde

(1) Et fut sousterré en l'eglise de Bamberg et en lo sepulcre de los nobles fu mis. L'*Ist. de li Normant*, l. I, c. 23. — Guill. Appulus. — *Vita S. Henrici*, c. 3.

pour les opposer aux comtes d'Aquino et de Venafre, qui faisaient des courses continuelles sur les terres de l'abbaye. Il les plaça dans la bourgade de Pignataro, et « tant qu'il vécut, dit Léon d'Ostie, il n'eut qu'à se louer de leur courage et de leur fidélité » (1). Quelques autres aventuriers rejoignirent un certain Datt, beau-frère de Mélès, et proscrit comme lui, que le pape Benoît avait établi dans une tour à l'embouchure du Garigliano, afin de protéger la campagne de Rome contre les incursions des Sarrasins.

Pendant ce temps Boïannès, profitant de sa victoire, achevait de pacifier l'Apulie. Voulant perpétuer le souvenir de son administration, il prit une partie de la Pouille du côté de Bénévent, et en composa une nouvelle province qu'il appela du nom de sa dignité *Katapanate* (2). Sous le nom de Troïa, il fit rebâtir l'ancienne ville d'Écane, détruite depuis plusieurs siècles. Troïa devint la ville frontière des possessions byzantines en Apulie. Boïannès fit aussi construire les forteresses de Dragonaria et de Fiorentino, sur les confins du Samnium et de la Pouille, et releva les murs de Melfi que ses habitants abandonnaient.

(1021) Mélès était mort, les Normands dispersés et incapables, sans chef, de rien entreprendre contre la domination grecque; mais Datt pouvait réunir de nouveau ces audacieux étrangers, et recommencer la guerre. Renfermé dans sa vieille tour du Garigliano, il bravait impunément la vengeance de Boïannès. La trahison de Pandulf, prince de Capoue, découvrit tout à coup son asile.

(1) Quod illi, quandiu abbas superfuit, strenue et fideliter executi sunt.

(2) On la nomma d'abord ainsi; mais bientôt l'usage rapprochant ce nom du mot italien *capitano*, on l'appela généralement *Capitanate*.

Pandulf n'aimait pas les Normands, dont le voisinage l'inquiétait. Les aventuriers qu'Athenulf avait établis à Pignataro se gênaient peu pour faire des courses sur le territoire de Capoue, lorsqu'ils en trouvaient l'occasion. La grande puissance des Grecs effrayait aussi Pandulf (1). Averti des bonnes dispositions du prince de Capoue, Boïannès voulut essayer d'en profiter pour s'emparer de la personne de Datt. L'abbé Athenulf avait une grande influence sur son frère, et Boïannès pensa d'abord à le gagner. Il offrit de faire donation à l'abbaye du Mont-Cassin, de l'opulente succession, dévolue au fisc impérial, d'un riche citoyen de Trani, qui s'était compromis sans doute dans la rébellion de Mélès. Désireux comme tous les moines d'enrichir son couvent, Athenulf ne put résister à une offre si magnifique : il promit tout ce que voulut Boïannès. Tranquille de ce côté, l'adroit Katapan envoya à Pandulf une somme d'argent considérable, et lui fit demander le passage par ses États. Le comte de Capoue était aussi avide que son frère, et l'argent de Boïannès produisit le même effet que la riche succession de Trani. Le passage fut accordé sans difficulté.

Dans les premiers jours de juin, une armée grecque traversa rapidement la principauté de Capoue, et vint assiéger la tour du Garigliano. Datt était bien loin de s'attendre à une attaque et n'y était point préparé. Cependant il fit une énergique résistance et se défendit pendant deux mois avec les Normands; le nombre l'emporta enfin. Le Katapan traita avec la dernière rigueur tous ceux qu'il trouva dans la tour. Il avait juré

(1) Pandulfus, timens nimiam potestatem Græcorum... (*Chron. Cavense.*)

la mort des Normands; mais l'intervention d'Athenulf les sauva. Craignant de se brouiller avec l'abbé, Boïannès se rendit à sa prière et consentit à les mettre en liberté.

Quant au malheureux Datt, on n'eut aucune compassion pour lui, et personne ne le réclama. Il était vendu d'avance. Chargé de fers comme un criminel, il fut conduit à Bari et livré aux outrages de la populace. Au bout de quelques jours, Boïannès, exécutant les ordres de l'empereur qui avait condamné Datt au supplice des parricides, le fit coudre dans un sac et jeter à la mer (1).

Il ne tarda pas à être vengé. Benoît VIII, que l'alliance du comte de Capoue et des Grecs mettait à la merci de ces derniers, ne cessait de rappeler à l'empereur Henri II la promesse qu'il lui avait faite. La mort de Datt et la trahison dont il avait été victime, excitèrent l'indignation du roi de Germanie, qui se décida enfin à passer en Italie pour y rétablir son autorité. Il réunit à Aix-la-Chapelle les princes de l'empire, et, après avoir pris avec eux les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'expédition, il se mit en route vers le milieu de l'automne, avec une armée nombreuse, presque entièrement composée d'évêques et d'abbés à la tête de leurs vassaux (2). Il passa les fêtes de Noël

(1) Leo Ostiensis, l. II, c. 38. — *Lupi Protosp. chron.* — *Chron. Cavense.*

(2) Les cadets des grandes maisons, deshérités au profit de leurs frères aînés, se réfugiaient dans l'Église comme dans un asile sûr; mais, en prenant le rochet de l'évêque ou la crosse de l'abbé, ils n'oubliaient pas qu'ils étaient fils de comtes et de chevaliers, et gardaient précieusement une épée et une cotte de maille pour s'en servir dans l'occasion. Quand on avait dit d'un évêque qu'il était bon clerc et brave soldat, sa réputation était faite.

à Mantoue, puis au mois de janvier 1022, il continua son voyage.

Avant de pénétrer dans les provinces méridionales, Henri divisa en trois corps son armée grossie des contingents italiens. Il chargea du commandement du premier, composé de onze mille hommes, Poppo, patriarche d'Aquilée, avec ordre de prendre sa marche par l'Abruzze (*l'ancien pays des Marses*), et de se porter sur Bénévent. Il donna le commandement du second, fort de vingt mille combattants, à Pilgrim, archevêque de Cologne, qui se dirigea vers Capoue par le duché de Spolète et la campagne de Rome, avec la mission de s'emparer de Pandulf et de l'abbé du Mont-Cassin. L'empereur commandait lui-même le troisième corps. Suivant les bords de la mer Adriatique, il s'avança par les marches de Fermo et de Chieti vers Bénévent, où il arriva au mois de février. Tous les Normands, qui se trouvaient dispersés dans la Campanie, à Salerne, à Pignataro, accoururent se ranger sous ses ordres; Henri leur accorda sa protection, et *les admit au nombre de ses sujets.*

L'approche de l'armée allemande remplit de terreur Athenulf, qui abandonna précipitamment le Mont-Cassin et s'enfuit à Otrante, dans le dessein de passer à Constantinople; mais le navire sur lequel il s'embarqua fit naufrage presque à la sortie du port, et l'abbé périt avec tous ceux qui l'accompagnaient. « La justice de Dieu lui avait réservé pour tombeau ces mêmes flots de la mer Adriatique, que sa trahison avait donnés pour sépulture au malheureux Datt. »

IV.

Après avoir tenu dans la plaine de Petra, près de Bénévent, un plaid public, et rendu plusieurs jugements importants qui raffermirent son autorité, Henri s'occupa de commencer la guerre contre les Grecs. Au mois de mars, il entra dans la nouvelle province de Capitanate, s'empara de Dragonaria et d'Ascoli, et vint dresser ses tentes devant Troïa. La ville n'était pas encore construite entièrement; mais Boïannès avait eu le temps de l'entourer d'une bonne muraille et d'un fossé profond. Les meilleurs soldats de l'armée grecque s'étaient jetés dans la place, et les habitants, encouragés par leur présence et par la promesse d'un secours prochain, se disposèrent à faire la plus grande résistance.

Henri, dès le lendemain de son arrivée, commença les travaux du siége. Selon l'antique usage, il établit d'abord une ligne de circonvallation pour empêcher les sorties des assiégés et couper toute communication entre la ville et la campagne, puis il fit construire des tours et des machines pour battre les murs. Il ordonna plusieurs assauts, mais tous furent repoussés avec vigueur; les Allemands perdirent un grand nombre d'hommes dans ces différentes attaques. Cependant les machines causaient beaucoup de mal aux assiégés. Une nuit, ils firent une sortie et réussirent à y mettre le feu après un combat acharné. Outré de colère de leur insolence, Henri jura de ne les recevoir en grâce à aucune condition, et de traiter la ville avec la dernière rigueur. Il les fit prévenir de sa résolution par un héraut, et leur conseilla de bien se défendre. En même temps il fit construire de nouvelles machines

plus formidables que les premières, et pour les préserver du feu, il ordonna de les garnir de bois, recouvert de cuirs de bœufs (1).

Le siége commençait à traîner en longueur, lorsque l'archevêque Pilgrim, amenant avec lui le prince de Capoue, rejoignit l'armée impériale. Pandulf, renfermé dans Capoue, avait résisté aussi longtemps qu'il avait pu; mais les habitants qui ne l'aimaient pas, l'avaient forcé de se rendre. Ayant surpris le projet qu'ils avaient formé de le livrer à l'archevêque de Cologne, Pandulf s'était hâté de les prévenir en se remettant lui-même entre les mains de Pilgrim, sous promesse d'avoir la vie sauve. S'il avait espéré par cette marque d'apparente soumission apaiser la colère de l'empereur, il fut trompé. Henri refusa de le voir et lui fit dire que le conseil des barons déciderait de son sort. Le lendemain, les princes et les évêques s'assemblèrent dans la tente de l'empereur, et Pandulf fut amené devant eux. De nombreux témoignages l'accusaient : convaincu de félonie et de trahison, il fut d'une voix unanime condamné à mort. Henri, qui voulait que la mort de Datt fut vengée, avait résolu de laisser la sentence s'exécuter; mais l'archevêque de Cologne, dont l'honneur se trouvait engagé par la promesse qu'il avait faite à Pandulf, se jeta à ses genoux, et obtint à force de prières la vie du coupable. La peine de mort fut commuée en celle d'un exil perpétuel (2).

Cependant le siége de Troïa se poursuivait sans relâche. Malgré la résistance des assiégés, les Allemands avaient réussi à conduire leurs machines au pied des

(1) Radulf Glaber, l. III, c. 1.

(2) Leo Ostiensis, l. II, c. 40. — L'*Ist. de li Normant*, l. I.

remparts, et ils ne cessaient de lancer dans la ville des pierres, des javelots et des matières enflammées. Épuisés par un siége de trois mois, et se voyant sur le point de manquer de vivres, les habitants résolurent de se rendre : les secours que Boïannès leur avait promis ne paraissaient pas; ils comprenaient qu'ils étaient abandonnés.

Mais le serment de l'empereur les effrayait. Il avait juré de refuser tout accommodement, de ne faire grâce à personne. Pour essayer de le fléchir, les assiégés recoururent à l'entremise d'un de ces pieux ermites, qui à cette époque peuplaient toutes les solitudes de l'Italie. Le saint homme, prêt à sacrifier ses jours pour les malheureux habitants, accepta volontiers cette mission dangereuse. Nu-pieds et portant une croix, le bon ermite sortit de la ville au milieu des bénédictions des Grecs, et se dirigea vers le camp impérial. Tous les enfants de la ville, vêtus de blanc, le suivaient en procession. Les assiégés espéraient que la vue de ces pauvres enfants exciterait la compassion de l'empereur et disposerait son cœur à la clémence.

Lorsque l'ermite s'approcha des tentes allemandes, il entonna d'une voix grave le *Kyrie eleison*. Les soldats accourus en foule le regardaient passer avec étonnement. Il s'arrêta avec les enfants à quelque distance de la tente de l'empereur. Henri sortit et leur fit demander ce qu'ils voulaient. Quand on lui apprit qu'ils venaient implorer sa pitié pour la ville assiégée, il répondit :

— Celui qui connaît le fond des cœurs sait bien que les pères de ces enfants doivent plutôt que moi s'accuser de leur mort.

Et contenant avec peine son émotion, il se retira

dans sa tente; mais il ordonna de laisser l'ermite et les enfants rentrer en sûreté dans Troïa (1).

Aussitôt que le retour de l'ermite fut connu dans la ville, les habitants de tous les quartiers se rendirent sur la place pour être instruits du résultat de la députation; mais lorsqu'ils apprirent la réponse de Henri, tous furent saisis de terreur : ils voyaient déjà leurs maisons livrées au pillage et dévorées par les flammes; on n'entendait que plaintes et gémissements. Mais le saint homme ranima leur courage. Il avait vu l'émotion de l'empereur et n'avait pas perdu tout espoir. Le lendemain, suivi comme la veille de tous les enfants, et se frappant la poitrine en criant d'une voix lamentable : *Kyrie eleison*, il s'avança vers le camp allemand. Cette fois le pieux ermite fut plus heureux. L'empereur ne put résister plus longtemps : il cria du fond de sa tente qu'il faisait grâce à la ville. Il exigea seulement que la partie des murs qui restait encore debout fut démolie par les habitants ; mais il leur permit ensuite de la relever. Ce fut là toute sa vengeance.

Cependant l'expédition était manquée. La courageuse défense de Troïa avait sauvé l'Apulie. Déjà, pendant le siége, une maladie cruelle s'était manifestée dans l'armée allemande; elle fit bientôt des progrès effrayants. L'Italie était pour les Allemands un véritable tombeau. Ils le savaient, et n'y allaient qu'avec répugnance. L'espoir d'un riche butin et les récits des voyageurs, qui faisaient de l'Italie un pays de mer-

(1) Quod audiens Henricus jussit interrogare quid sibi vellent ; cùmque responsum fuisset quod misereri à se afflictæ civitati implorarent, respondit : optimè novit ipse, qui agnitor est cordium quoniàm magis quàm ego horum parvulorum patres illorum sunt homicidæ. Illachrymansque ussit ut salvi in civitatem redii ent.

veilles, entraînaient volontairement quelques-uns d'entre eux au delà des Alpes; mais le plus grand nombre redoutait ce voyage. Malgré leur répugnance, il fallait partir : le lien féodal les enchaînait. Le baron était obligé d'accompagner le chef de l'empire, et le vassal devait suivre la bannière de son seigneur. Mais si les Allemands consentaient à aller mourir sur une terre étrangère, ils ne voulaient point y être ensevelis.

« On faisait bouillir dans de grands vases, dit une ancienne chronique, les corps de ceux qui mouraient dans l'expédition. Ces vases, uniquement destinés à cet usage, faisaient partie des ustensiles de voyage. Ceux qui échappaient à l'influence meurtrière du climat ou aux effets de leur intempérance, reportaient dans leur patrie les ossements de leurs compagnons. » La même chronique raconte qu'un chevalier étant occupé à désosser le corps de son frère, un de ses amis le pria de lui prêter la chaudière pour son parent.

— Lorsque le corps de mon frère sera désossé, dit le chevalier, on en fera autant à mon propre corps; ensuite la chaudière t'appartiendra.

Ce qui arriva en effet (1).

Henri voulut profiter de son séjour dans la Pouille pour visiter le mont Gargano. Le saint empereur se reprochait de n'avoir point encore accompli ce pieux pèlerinage. « Toutes les nuits, dit une vieille légende, les anges, sous la conduite de saint Michel, se réunissaient pour chanter les louanges du Seigneur dans la grotte miraculeuse, qui demeurait alors fermée aux regards profanes jusqu'aux premières lueurs de l'aube;

(1) *Chron. S. Adalberti*, ap. Schmidt, *Hist. des Allemands*, t. III, p. 423.

nul mortel ne pouvait assister à ces concerts célestes. » Henri se laissa tenter et voulut voir les anges. Un soir, il resta seul dans la chapelle, attendant et priant avec ferveur. Tout à coup la grotte s'illumina comme par enchantement, des voix suaves et douces se firent entendre, le haut du rocher s'ouvrit, et des légions d'anges, vêtus de blanches robes de lin, apparurent au milieu du sanctuaire. A leur vue, l'empereur ébloui fut pris de frayeur, et regretta sa témérité, mais il était trop tard. Saint Michel parut le dernier; son regard alla chercher le pauvre empereur qui essayait vainement de se cacher. Henri reprit un peu courage en voyant un sourire sur les lèvres de Michel.—Rassure-toi, lui dit l'archange; tu as été téméraire, tu as voulu surprendre les secrets du ciel; mais le Seigneur, qui lit au fond des cœurs, sait que la piété seule t'a rendu coupable. Il te pardonne; retire-toi et laisse-nous prier.

En parlant ainsi, il toucha légèrement Henri à la jambe avec une baguette d'or qu'il tenait à la main. L'empereur s'éloigna, louant et bénissant Dieu; mais le lendemain, lorsqu'il voulut se lever, la jambe qu'avait touchée saint Michel était paralysée. Depuis ce jour jusqu'à la fin de sa vie, il demeura boiteux. « Voilà pourquoi, continue le naïf légendaire, plusieurs chroniqueurs l'ont surnommé Henri le saint ou le boiteux (1). »

Du mont Gargano, l'empereur se rendit au Mont-Cassin, où le pape Benoît VIII vint le rejoindre. Les moines se disposaient à élire un nouvel abbé pour remplacer Athenulf. Les suffrages étant partagés, ils

(1) F. Ughelli, *Italia Sacra*, t. VII, p. 1114-1115.

convinrent de s'en remettre à la décision de Henri, qui désigna Théobald, prévôt de Saint-Libérateur, *homme noble de lignage et de coutumes.* Il fut élu et consacré par le pape le jour de Saint-Pierre. L'empereur déposa sur l'autel de Saint-Benoît de magnifiques présents, dont les chroniques du monastère font une longue et scrupuleuse énumération; mais ce qui valait encore mieux, il confirma toutes les donations faites au profit de l'abbaye, et délivra les moines des incursions continuelles de plusieurs seigneurs du voisinage. Léon d'Ostie nous apprend que le séjour du Mont-Cassin plaisait tant à Henri, qu'il eut un moment l'idée de s'y faire moine. Vers le mois de septembre, il reprit enfin le chemin de l'Allemagne et repassa les monts avec une armée réduite de plus de moitié.

V.

Après le départ de l'empereur, les Normands, commandés par Turstin Citel, se retirèrent sur les frontières de la Campanie, où ils errèrent pendant quelque temps parmi les collines et les vallées, dressant leurs tentes, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et réduits à conquérir à la pointe de l'épée leur subsistance de chaque jour.

« Ce Turstin Citel, dit Guillaume de Jumièges, était un homme d'une force prodigieuse et d'un courage à toute épreuve. Un jour se trouvant à Salerne, il arracha une chèvre de la gueule d'un lion, que l'on nourrissait dans le palais du prince Waimher; saisissant ensuite le lion lui-même, qui, furieux de se voir enlever sa proie, s'élançait sur lui, il le jeta par-dessus les murs du palais, *comme il aurait fait d'un petit*

chien. Turstin ne commanda pas longtemps les Normands. Les Italiens, pleins de haine contre lui, et désirant sa mort, le conduisirent en un certain lieu où habitait un énorme dragon, au milieu d'une grande quantité de serpents, et dès qu'ils virent venir le dragon, ils se sauvèrent en toute hâte. Or, Turstin, les voyant fuir et ignorant leur projet, demandait avec étonnement à son écuyer pourquoi ils s'étaient sauvés si vite, lorsque tout à coup le dragon, vomissant des flammes, s'avança vers lui et porta sa gueule béante sur la tête de son cheval. Turstin, sans s'effrayer, tira son épée, en frappa l'animal avec vigueur et le tua; mais empoisonné par son souffle venimeux, il mourut au bout de trois jours. »

Les aventuriers, après la mort de Turstin Citel, élurent pour chef Ranulf, frère de Drengot, qui, ne trouvant rien de mieux à faire, se remit avec ses compagnons à la solde des princes longobards et des républiques de la Campanie. En 1030, le duc Sergio, rétabli dans Naples avec l'aide du chevalier normand, lui céda un château dans la terre de Labour, *en y joignant une riche part du pays.* Situé entre Naples et Capoue, le château d'*Aversa* (1) servit de barrière aux Napolitains, contre l'ambition des princes longobards.

Pendant quelques années, Ranulf, qui avait pris le titre de comte, demeura sans faire parler de lui, s'occupant à arrondir son petit domaine et à entourer de bonnes murailles la nouvelle ville normande. En 1035,

(1) C'est le nom que lui donnèrent les Normands : *Adversum* eo quod in medio adversabantur ipsis (*Chron. Cavense*). — « Ce nom, observe un ancien historien, lui convenait parfaitement, si l'on considère que les voisins étaient *adversaires* et ennemis, mais très-mal, si l'on jette les yeux sur la beauté du lieu et la fertilité du terroir. »

se voyant solidement établi, il envoya en Normandie un de ses frères pour inviter ses compatriotes à venir partager sa bonne fortune. Partout la population, favorisée par la prospérité du duché, surabondait, et les pauvres chevaliers étaient nombreux. On les voyait errer par bandes dans le pays, guerroyant pour l'un et pour l'autre, mais ne gagnant guère que des coups à ce rude métier. Informés qu'ils trouveraient en Italie de riches établissements, ils désiraient tous passer les Alpes pour vivre dans l'aisance et acquérir de la réputation. La Campanie leur semblait une terre promise. Le frère de Ranulf n'eut point de peine à enrôler un bon nombre de jeunes hommes.

« En ce temps-là, dit la chronique de Malaterra, vivait, dans les environs de Coutances, un vaillant homme nommé Tancrède. Il était de race noble : en guerre, il avait cri et armes et le droit de porter bannière; dix chevaliers ses vassaux le suivaient au combat. Il n'était pas riche, et le fief de Hauteville, dont il portait le nom, était tout ce qui lui restait du patrimoine de ses ancêtres: mais bien qu'il fût assez mal accommodé de la fortune, il n'essaya pas de la rétablir en prenant pour femme une riche héritière; il voulait qu'elle fût simple de cœur et vertueuse. Moriella, sa première femme, aussi noble de vertu que de race, aussi belle d'esprit que de corps, lui donna cinq fils : Guillaume, Drogon, Hunfred, Geoffroi et Serlon. Après la mort de Moriella, il épousa Fredesinde, et il eut de cette seconde femme sept autres fils : Robert, Mauger, Guillaume, Humbert, Tancrède, Alverède et Roger.

« Ces douze enfants furent élevés, selon leur naissance, dans de grands sentiments d'honneur et de piété.

Le vieux chevalier les accoutuma de bonne heure à manier les armes, et n'oublia rien pour former leurs cœurs, leur esprit et leurs corps, afin qu'un jour ils fissent honneur au nom de Hauteville.

« A mesure qu'ils avançaient en âge, ils devenaient aussi plus avisés et plus sages. Voyant que leurs pères avait peu de biens et ne voulant pas qu'après sa mort, un héritage léger à partager devînt pour eux une source de misère et de discorde, ils songèrent à prévenir un si grand mal. Il fut convenu que les trois aînés Guillaume, Drogon et Hunfred, devant servir d'exemple à leurs frères moins âgés, abandonneraient leur part de l'héritage et chercheraient fortune avec leur épée. Ces trois braves chevaliers guerroyèrent en différents lieux, mais sans beaucoup de succès. Ils résolurent enfin de passer en Italie. Ayant rassemblé une troupe de trois cents aventuriers, pauvres comme eux, ils quittèrent la Normandie pour n'y jamais revenir (1). »

Quand ils arrivèrent dans la Campanie, la guerre venait d'éclater entre les princes de Salerne et de Capoue. Les fils de Tancrède offrirent d'abord leurs épées à ce dernier; mais ayant bien vite reconnu que l'*avarice lui serrait les doigts*, ils l'abandonnèrent et passèrent du côté du prince de Salerne, qui, plus libéral, sut les attacher à son service.

Ce prince était le fils de Waimher, qui, en 1015, avait si bien accueilli les pèlerins normands, et il portait le même nom que son père. « Plus vaillant que lui et courtois à donner, dit la chronique des Normands, il était orné de toutes les vertus qu'homme séculier doit avoir, fors que moult se délectait d'avoir beaucoup de femmes. » Il fit à cette seconde colonie la

(1) Gaufred Malaterra, l. 1, c. 4-5.

même réception empressée que son père avait faite à la première; il traita surtout les fils de Tancrède avec distinction, leur témoignant une grande confiance et les employant dans toutes ses affaires. Ceux-ci, qui n'étaient pas ingrats, le servirent fidèlement d'abord contre le prince de Capoue, puis contre les Grecs de Bari (1).

Vers le même temps (1038), l'empereur Konrad, étant venu à Rome, se rendit dans la Campanie, pour essayer d'y remettre un peu d'ordre. Waimher lui présenta lui-même les fils de Tancrède et le comte Ranulf, et le pria d'accorder à ce dernier l'investiture de la ville et du château d'Aversa, que lui avait cédés le duc Sergio. En vertu de cette investiture, Aversa et son comté furent acquis à Ranulf, avec tous les droits et les prérogatives attachés à de semblables concessions.

Après avoir guerroyé avec ses Normands, pendant quelques mois, pour le compte de l'abbé du Mont-Cassin, le prince de Salerne songea à mettre à profit pour lui-même la reconnaissance du nouveau comte d'Aversa. Avec son aide et celui des fils de Tancrède, qui avaient promis de *hausser sa seigneurie sur tous les autres princes*, il se rendit maître successivement d'Amalfi, de Sorrente et de quelques châteaux dans le voisinage de Naples. Il réussit aussi à chasser de la principauté plusieurs bandes de Sarrasins, qui cherchaient à s'établir de nouveau sur les côtes de la Campanie.

(2) L'*Istoire de li Normant*, l. II, c. 2. — Malaterra, l. 1, c. 6.

CHAPITRE II.

GUILLAUME BRAS-DE-FER.

I.

Depuis la malheureuse expédition de Manuel (963), les Grecs avaient renoncé à l'espoir d'enlever la Sicile aux Sarrasins. Vers la même époque, l'avénement au pouvoir des Benou-Kelbi, qui devinrent émirs héréditaires, et qui administraient sous la suzeraineté des khalifes d'Afrique, raffermit dans cette île la puissance des Arabes, affaiblie par les divisions intestines. Les Siciliens consentirent assez volontiers à reconnaître la suprématie des souverains de Kaïrouan, lorsque ceux-ci ne voulurent plus les forcer à se soumettre à des gouverneurs africains.

En 988, Abou-el-Fatha-Youssouf était le chef de la puissante famille des Benou-Kelbi. Cet émir comprima les factions, rétablit l'ordre partout et gouverna avec une grande sagesse. « La gloire de son règne et l'excellence de ses vertus, dit Ebn-Khaldoun, firent oublier tous les valis qui l'avaient précédé. »

Ses fils Djafar et Ahmed-el-Akhal régnèrent successivement après lui (1). Pendant près de quarante ans, la Sicile fut tranquille; mais, en 1024, les anciennes haines se réveillèrent. Ahmed ayant imprudemment confié les rênes du gouvernement à son fils, ce jeune homme *d'une conduite mauvaise et malhabile*

(1) Nous avons vu que les chrétiens de Sicile obtinrent, sous le règne de ce dernier, le libre et public exercice de leur culte, et que les prêtres eurent la permission de porter le saint viatique aux malades.

fut assez impolitique pour favoriser les Palermitains par des préférences injustes. Les habitants de Mazzara et de Girgenti se soulevèrent et envoyèrent un message en Afrique pour solliciter les secours du khalife El-Moezz.

C'était une heureuse occasion pour ce dernier de relever sa puissance que Youssouf et ses successeurs avaient réduite presque à rien. Une expédition, commandée par son fils Abd-Allah, vint aider les insurgés. Ahmed, assiégé dans le château de Palerme (*El-Khalessah*) (1), fut obligé de se rendre et mis à mort par l'ordre du khalife; mais la bonne intelligence ne subsista pas longtemps entre les Africains et les Siciliens. Ceux-ci ne voulurent pas jurer fidélité au nouvel émir Abd-Allah. Une bataille sanglante se livra entre les deux peuples, et les Africains vaincus abandonnèrent la Sicile (2).

El-Hassan, frère d'Ahmed, fut proclamé émir de Palerme; mais les gouverneurs de Trapani, d'Agrigente et de Syracuse, refusèrent de le reconnaître. El-Hassan eut même à se défendre contre son jeune frère Abou-Kab, qui, avec l'aide des Africains, vint attaquer Palerme. Abandonné par les gouverneurs des provinces, l'émir, pour résister à son frère, fit alliance

(1) Sous les Sarrasins, Palerme était divisée en cinq quartiers (*hâret*): *El-Kasr*, la cité ancienne, la ville des marchands où se trouvait la grande mosquée du vendredi; — *El-Khalessah* où résidait l'émir avec sa suite; « on n'y voyait ni marchés, ni magasins de marchandises, mais des bains, plusieurs mosquées et écoles, la prison, l'arsenal (*dar el sana*) et les bureaux des administrations; » ces deux quartiers étaient fortifiés. — *El-Sakalibah* où était le port, ainsi appelé parce qu'il était habité par un grand nombre d'Esclavons; — Le quartier de la mosquée ou d'*Ebn-Saklab*, et *El-Djedid* ou le nouveau quartier. *Description de Palerme*, par Ebn Haukâl, ap. *Journal asiatique*, 1845.

(2) Nowaïri. — Ebn Khaldoun. — Aboul' Feda.

avec l'empereur d'Orient, qui ordonna au katapan, Léon Opus, de passer en Sicile. Réunis à El-Hassan, les Grecs obtinrent quelques avantages et battirent Abou-Kab; mais leurs succès alarmèrent bientôt l'émir lui-même. Soupçonnant le katapan de vouloir se rendre maître du pays, il fit de secrètes ouvertures à Abou-Kab et se réconcilia avec lui. Trop faible pour résister aux deux frères, Léon Opus repassa en Italie, ramenant avec lui un grand nombre de chrétiens (1).

L'heureux succès de cette courte expédition réveilla les espérances de la cour de Byzance. El-Hassan et Abou-Kab venaient de se brouiller une seconde fois, et le moment paraissait favorable pour tenter un nouvel effort. Une grande flotte fut mise en mer et confiée au patrice Étienne, et Georges Maniakès, le meilleur général de l'empire, rappelé du fond de la Médie, fut envoyé en Italie pour commander l'armée d'invasion.

Arrivé à Reggio, il fit avec activité tous ses préparatifs de guerre. Ayant entendu parler de la valeur des fils de Tancrède, il voulut essayer d'attacher à son service de si vaillants étrangers; mais il craignait que le prince de Salerne refusât de lui céder ses Normands. Un longobard, nommé Ardwin (2), qui servait dans l'armée grecque, offrit de se rendre à Salerne, et Maniakès le chargea de cette négociation.

Waimher accueillit favorablement les propositions du général grec. Il cherchait justement quelque moyen honorable de se débarrasser des fils de Tancrède, dont

(1) 15,000, dit Cedrenus, qui sans doute exagère leur nombre.

(2) Cet Ardwin, *servicial* et parent de l'archevêque de Milan, avait été forcé, on ne sait pourquoi, de s'expatrier. Bien reçu par les Grecs, qui l'avaient fait gouverneur d'une ville importante de la Pouille, il était entré à leur service.

l'ambition, chaque jour plus difficile à satisfaire, commençait à l'inquiéter. Mais redoutant également de leur faire du bien ou du mal, il était fort embarrassé (1). L'occasion que lui offrait Ardwin était trop belle pour ne pas la saisir, et il s'empressa d'informer les Normands des propositions qui lui étaient faites. Il les engagea si fortement à les accepter, ajoutant même ses promesses à celles de Maniakès, que les fils de Tancrède s'aperçurent bien que Waimher voulait se débarrasser d'eux; mais ils ne firent paraître aucun mécontentement. Une expédition contre les Sarrasins était trop de leur goût, et ils espéraient bien d'ailleurs acquérir en Sicile ce qu'ils n'avaient pu obtenir de Waimher, c'est-à-dire un bon établissement comme le comte Ranulf.

Guillaume, Drogon, Hunfred et trois cents de leurs compagnons se rendirent à Reggio, où Maniakès les accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fut convenu que les Normands auraient le quart du butin et la moitié de tous les châteaux que l'on prendrait à l'ennemi. Maniakès jura de leur faire loyale part.

Tout était prêt pour envahir la Sicile. L'armée grecque passa enfin le détroit et vint débarquer auprès de Messine. Les Sarrasins sortirent de la ville pour lui présenter la bataille; mais attaqués vigoureusement par les Normands qui formaient l'avant-garde avec la légion arménienne, ils furent culbutés et s'enfuirent en désordre vers Messine. Les Normands les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville, qui capitula quelques jours après.

(1) Malaterra, l. 1, c. 6.

Maniakès marcha rapidement vers Syracuse. Les fuyards de Messine avaient répandu l'épouvante dans tout le pays, et aucun obstacle n'arrêta l'armée victorieuse. Elle suivait les bords de la mer, tandis que la flotte, chargée de vivres et de munitions, côtoyait le rivage. Taormina et Catane se soumirent sans résistance; mais lorsque les Grecs arrivèrent en vue de Syracuse, ils trouvèrent les Sarrasins qui, leur kaïd (1) en tête, les attendaient rangés en bataille devant la ville.

L'action fut vive et sanglante. Le kaïd, qui s'était jeté bravement au milieu des bataillons grecs, les attaqua avec tant de fureur, qu'il les força de reculer. Ils fléchissaient, et même quelques-uns prenaient la fuite, lorsque le petit escadron des Normands, par un dernier effort, réussit à rétablir le combat. Guillaume se lança dans la mêlée à la rencontre du kaïd, devant qui tout fuyait, et, d'un coup de sa masse d'armes, l'étendit à ses pieds. La vue de leur chef mort jeta la terreur parmi les Sarrasins, qui ne pensèrent plus qu'à chercher leur salut dans la fuite; mais les Normands les serrèrent de si près qu'ils pénétrèrent avec eux dans la ville. La bravoure étonnante que Guillaume déploya dans cette journée et les coups terribles qu'il porta aux Sarrasins lui firent donner par ses compagnons le nom de *Bras-de-Fer* (2).

(1) *Arcadius* qui urbi principabatur... (Malaterra, l. 1, c. 7.) — Quelques auteurs donnent au commandant de Syracuse le nom d'*Arcade*, sans réfléchir que le mot latin *arcadius* n'est autre chose que l'expression arabe *el Kaïd*, defigurée par les copistes. L'anonyme du Vatican est ici plus complet que les autres chroniqueurs : il appelle le commandant de Syracuse *Archaydus*, *legis doctor*.

(2) Malaterra, *loco citato*. Leo Ostiensis, l. II, c. 67. — Anon. Vatican ap. *Script. rerum ital.*, t. VIII, p. 749.

La nouvelle de la prise de Syracuse consterna les Arabes. Ils avaient espéré que cette ville arrêterait les Grecs, au moins pendant quelque temps. Abou-Kab, qui commandait à Palerme (1), fit un appel à tous les gouverneurs de province, et ceux-ci, oubliant pour un moment leurs projets d'indépendance, réunirent leurs troupes à celles de l'émir.

Renforcé de 15,000 Africains que lui avait envoyés le khalife, Abou-Kab s'avança vers Taormina, où se trouvait alors Maniakès. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Remata, et une nouvelle victoire signala les armes grecques. Une charge vigoureuse de la cavalerie normande décida le succès de la bataille. Le ciel lui-même, si l'on en croit l'auteur anonyme de la vie de saint Philarète, combattit pour les Grecs. Un vent violent, qui soufflait en face aux païens, s'éleva tout à coup et mit le désordre dans leurs rangs. Le même chroniqueur raconte que les Sarrasins, la nuit qui précéda la bataille, avaient semé la plaine de trappes et de pointes de fer; mais Maniakès, averti, avait eu soin de faire ferrer les chevaux de manière qu'ils ne reçussent aucun dommage (2). Plusieurs cheikhs et kaïds restèrent parmi les morts, mais Abou-Kab s'échappa avec plusieurs cavaliers.

Maniakès, profitant de sa victoire, pénétra dans l'intérieur de l'île et se rendit maître de treize châteaux qu'il fit fortifier et garnit de bonnes troupes. L'hiver arrêta les progrès de l'armée grecque. Ayant distribué ses soldats dans les places conquises, Maniakès disposa tout pour reprendre la guerre et la pousser avec vigueur dès que la saison le permettrait.

(1) El-Hassan avait été obligé de quitter la Sicile et s'était retiré en Égypte.

(2) *Vita S. Philaretæ* ap. *Acta SS. Sicul.*, t. II, p. 114-115.

Les Sarrasins, de leur côté, comprenant qu'il y allait pour eux de la possession de la Sicile, accoururent à Palerme, où Abou-Kab leur avait donnérendez-vous. L'émir, qui était passé en Afrique pour appeler à la guerre sainte les populations du Mâghreb, revint au printemps avec une nouvelle armée d'Africains.

II.

Au mois de mai 1040, ayant réuni tous les contingents des provinces, Abou-Kab s'avança de nouveau à la rencontre de Maniakès et vint dresser ses tentes en face du camp byzantin, dans la vaste plaine de Traina, près du bord de la mer. L'armée des Sarrasins était plus nombreuse que celle des Grecs ; mais Maniakès ne s'effraya pas de son infériorité : il avait avec lui les fils de Tancrède, et le souvenir des deux victoires précédentes enflammait ses troupes.

Les Normands commencèrent le combat et se précipitèrent sur les Arabes avec leur impétuosité ordinaire. Leur attaque, secondée de celle de Katakalon, chef de la légion arménienne, ébranla les premiers rangs des Sarrasins. Guillaume, avec ses frères, pénétra jusqu'au centre de l'armée ennemie, renversant tout ce qui lui faisait obstacle et tuant tout ce qui résistait. Épouvantés de cette manière de combattre, les Africains se débandèrent les premiers. Les Siciliens se défendirent mieux ; mais ils furent enfin obligés d'abandonner le champ de bataille. Cette victoire fut encore plus complète que celle de Remata. Vivement poursuivis par les Normands et la cavalerie grecque, les Sarrasins couvrirent la plaine de leurs morts.

Cependant Abou-Kab s'était encore échappé. Jus-

qu'au dernier moment, il avait combattu avec courage; mais voyant que la bataille était définitivement perdue, il se jeta dans une barque, traversa heureusement la flotte grecque qui, rangée le long du rivage, avait reçu l'ordre de fermer aux fuyards le passage de la mer, et réussit à gagner l'Afrique.

La colère de Maniakès fut grande lorsqu'il apprit la fuite de l'émir. Ayant fait venir dans sa tente le navarque Étienne, il l'accabla d'injures et s'oublia jusqu'à le frapper du bois de sa pique. Cet emportement devait lui coûter cher. Étienne était le beau-frère de l'empereur. Il écrivit à Constantinople et demanda vengeance de l'outrage qui lui avait été fait. Pour mieux perdre Maniakès, il l'accusa de vouloir se faire roi en Sicile. Les révoltes des généraux grecs étaient fréquentes dans l'empire, et l'accusation d'Etienne fut accueillie sans qu'on se donnât la peine de s'assurer si elle était vraie. Maniakès reçut l'ordre de revenir à Constantinople, et Michel Dokanès, katapan de Bari, fut chargé de continuer la guerre contre les Sarrasins (1).

Le départ de Maniakès ruina les affaires des Grecs en Sicile. La hauteur du nouveau général et surtout son incapacité reconnue portèrent le désordre dans l'armée, où Maniakès n'avait maintenu le bon ordre que par une sévère discipline. Les Normands commençaient, de leur côté, à se dégoûter du service des Grecs. Maniakès, qui leur avait fait de si belles promesses, ne les avait pas tenues. Il avait refusé de leur céder la moitié des châteaux enlevés à l'ennemi, et, dans le par-

(1) Malaterra. — Anon. Vatican. — Cedrenus, *Hist. Comp.* p. 740-742. — A peine arrivé à Constantinople, Maniakès fut jeté en prison. Vainement il offrit de se justifier; l'empereur refusa de l'entendre.

tage du butin, il s'était toujours arrangé de manière à laisser la meilleure part aux soldats grecs. L'insolence de Dokanès acheva d'indisposer les Normands.

Le butin de la dernière bataille n'avait pas été partagé. Prétendant que des mercenaires devaient se contenter de leur solde, Dokanès voulut en exclure les Normands. Guillaume et ses compagnons, indignés de cette mauvaise foi, chargèrent le longobard Ardwin, qui leur servait d'interprète (1), de réclamer hautement leur part des dépouilles conquises, menaçant de quitter l'armée si on la leur refusait.

Ardwin, qui lui-même avait fort peu à se louer des Grecs (2), se rendit auprès du katapan, et, lui rappelant les promesses faites par Maniakès, se plaignit de ce qu'on refusait de les exécuter. Dokanès lui répondit que, si Maniakès avait promis aux Normands le quart du butin, il avait eu tort; mais que lui, ne s'étant engagé à rien, il lui était permis d'agir comme bon lui semblait. Ardwin insista.

— Ceux qui ont toujours combattu au premier rang, dit-il, devraient être au moins récompensés. C'est à la valeur des Normands que les Grecs doivent la plus grande partie de ce butin, et il est pénible de voir donner à des lâches ce que des hommes seuls ont mérité (3).

Dokanès, furieux de l'audace d'Ardwin, le fit saisir

(1) Ardwin s'était lié d'amitié avec les Normands qui le considéraient comme un de leurs compatriotes. Les mêmes dangers, le même amour de la gloire les avaient rapprochés. Guillaume, surtout, estimait fort le brave longobard, qu'il trouvait toujours auprès de lui au plus épais de la mêlée.

(2) On venait de lui enlever de fo.ce un magnifique cheval, qu'il avait loyalement gagné dans la dernière bataille.

(3) ..... populo quia dantur inerti
Munera danda viris. (Guill. Appulus, l. I.)

par ses gardes et ordonna de lui couper, comme à un valet insolent, la barbe et les cheveux, *laquelle chose était grande vergogne entre les Grecs*, puis de le promener tout autour du camp, *barbe rase et tête pelée*, au milieu des huées des soldats.

A cette nouvelle, les Normands coururent aux armes. Ils voulaient attaquer les Grecs, mais Ardwin les en empêcha.

— Que voulez-vous faire? leur dit-il ; une bataille ne nous mènerait à rien. Les Grecs m'ont insulté comme le dernier des hommes, je me vengerai ; mais il faut que cette vengeance nous soit utile. Voici celle que j'ai à vous proposer. Le katapan, pour renforcer l'armée de Sicile, a été obligé de dégarnir de troupes les provinces d'Italie : elles sont sans défense, et des hommes braves pourraient facilement s'en emparer ; mais nous devons dissimuler, car les Grecs sont défiants.

La hardiesse de ce projet séduisit les Normands, et bien qu'il leur en coûtât fort de laisser impuni l'outrage qu'ils avaient reçu, ils consentirent à oublier leur ressentiment. Ardwin se présenta dans la tente du katapan, comme il en avait l'habitude. Feignant de ne pas remarquer les rires dédaigneux qui l'accueillaient au passage, il s'entretint tranquillement avec les officiers grecs et plaisanta le premier sur son menton sans barbe qui le faisait ressembler à un clerc.

Au bout de quelques jours, prétextant un voyage de dévotion à Rome, il obtint du secrétaire de Dokanès une permission de quitter l'armée et partit aussitôt pour Aversa, après y avoir donné rendez-vous à Guillaume et à ses frères (1).

(1) Malaterra, l. I, c. 8. — Cedrenus. — Anon. Vatican. — L'*Ist. de li Normant*, l. II.

Le comte Ranulf, qui avait connu à Salerne le courageux longobard, le reçut comme un ancien ami. Ardwin lui communiqua le hardi projet concerté avec les Normands.

— Vous êtes ici comme la souris dans son trou, lui dit-il; je viens vous offrir d'accroître votre honneur et votre puissance. Joignez-vous à moi et aux fils de Tancrède, et je promets de vous mener dans une terre spacieuse et opulente, où vous trouverez des châteaux pour tous vos chevaliers (1).

Les richesses des Grecs de l'Apulie avaient plus d'une fois tenté le comte d'Aversa, et Ardwin n'eut point de peine à le persuader. Ranulf promit de donner 300 hommes pour l'entreprise.

Pendant ce temps, les Normands restés en Sicile se conformaient aux recommandations d'Ardwin. Dokanès avait craint d'abord qu'ils ne voulussent se venger; mais, les voyant *si patients et si humbles*, il se félicita de ce qu'il avait fait et se vanta d'avoir dompté leur arrogance. L'hiver étant arrivé, Guillaume demanda qu'il lui fût permis, ainsi qu'à ses compagnons, d'aller le passer dans la Campanie. Le katapan, qui ne cherchait qu'une occasion de se débarrasser d'eux, leur fit répondre qu'ils étaient libres de quitter l'armée; il les fit poursuivre cependant, s'il faut en croire Guillaume l'Apulien, par un fort détachement de cavalerie; mais les Normands savaient qu'ils étaient en pays ennemi et se tenaient sur leurs gardes. Ils mirent en fuite les Grecs, après leur avoir tué 50 hommes; puis, s'étant emparé de quelques barques, ils passèrent à Reggio, traversèrent toute la Calabre et arrivèrent enfin à Aversa.

(1) L'*Ist. de li Normant*, l. II, c. 14.

Guillaume et le comte Ranulf s'occupèrent activement des préparatifs de l'expédition. Ils firent appel aux autres aventuriers dispersés dans la Campanie et enrôlèrent tous les jeunes hommes qui arrivaient de Normandie. Ardwin fut chargé d'organiser une petite troupe d'auxiliaires longobards et italiens, sur lesquels on pouvait compter.

Pour régler les différends qui pourraient s'élever plus tard entre gens tous égaux et d'ailleurs assez rudes à conduire, on résolut de nommer douze chefs, dont les décisions prises en commun auraient force de loi. Guillaume, Drogon, Arnold, Hugues Tue-Bœuf, Pierre, Radulf fils d'Even, Gautier de Saveuse, Hervé, Turstin le bègue, Roffred, Asclittin et Radulf de Trindes furent élus par leurs compagnons et reçurent le titre de *comtes*. L'âge, la naissance, le mérite obtinrent seuls les suffrages, et les autres Normands promirent solennellement d'obéir aux capitaines qu'ils avaient choisis eux-mêmes (1).

III.

Comme l'avait dit Ardwin, le moment était bien choisi en effet pour tenter la conquête de la Pouille. Toutes les troupes grecques étaient en Sicile. Il n'y avait rien à craindre de la part des habitants qui supportaient impatiemment la domination byzantine. Connaissant les espérances des Italiens, les Normands

(1) Omnes conveniunt, et bis sex nobiliores,
Quos genus et gravitas morum decorabat et ætas,
Elegêre duces. Provectis ad comitatum
His alii parent : comitatus nomen Honoris
Quo donantur erat. (Guill. Appulus, l. I.)

comptaient bien trouver parmi eux de nombreux auxiliaires.

Au mois d'avril 1041, la petite troupe d'aventuriers se mit gaiement en campagne. Le jour de Pâques (12 avril), elle se présenta devant Melfi. Les habitants voulaient se défendre; mais Ardwin se fit reconnaître.

— Ces étrangers sont des amis que je vous amène, leur dit-il. Dieu nous a pris enfin en pitié, et il envoie ces chevaliers pour nous délivrer des Grecs. Accueillez-les comme des frères : ce sont les libérateurs que je vous ai promis.

A ces paroles d'Ardwin, les habitants, sans plus hésiter, ouvrirent leurs portes et firent alliance avec les Normands qui, de leur côté, promirent de les protéger contre la vengeance du Katapan. Le lendemain et les jours suivants, les aventuriers, *courant çà et là par la belle Pouille, liez et joyans sur leurs chevaux*, s'emparèrent sans plus de difficulté de Venosa, de Lavello, de Minerbino et d'Ascoli. « Les choses qui leur plaisaient, ils les prenaient ; celles qui ne leur plaisaient pas, ils les laissaient; mais ils ne combattaient point, car ils ne trouvaient de résistance nulle part. » Maîtres de Melfi qui, *assise en un lieu haut et de divers fleuves atornoiée*, était très-importante par sa situation, les Normands la fortifièrent si bien qu'elle devint imprenable (1).

A la nouvelle de l'invasion de la Pouille, la cour de Byzance ordonna à Dokanès de se rendre aussitôt dans cette province pour y rétablir l'autorité de l'empire. Étonné plutôt qu'effrayé de l'audace des Normands, l'empereur grec mandait au Katapan de lui envoyer

(1) *Chron. Cavense.* — *L'Ist. de li Normant*, l. II, c. 19-20.

prisonniers à Constantinople ces fiers étrangers, dont *il entendait parler partout.* Au mois de novembre, Dokanès débarqua à Bari avec deux légions qu'il ramenait de Sicile. Pendant tout l'hiver, il s'occupa à lever de nouvelles troupes et à les discipliner, et au mois de mars de l'année suivante (1042), il se mit en campagne avec une armée de 18,000 hommes (1).

Il se rendit d'abord à Ascoli, qui se soumit sans essayer de résister, puis à Bitonto, où il fit jeter en prison tous les habitants soupçonnés d'avoir favorisé les Normands. Ceux-ci l'attendaient entre Melfi et Venosa. Lorsque les deux armées furent en présence, Dokanès, qui se vantait, avant de rencontrer les Normands, de les chasser devant lui comme des esclaves, fut effrayé de leur belle ordonnance. Il voulut essayer de les épouvanter par ses menaces. Un héraut grec se présenta au camp des aventuriers.

— Mon maître le Katapan, leur dit-il, vous ordonne de quitter la Pouille sans délai et de lui rendre les villes que vous occupez injustement. Il a pitié de vous, et il vous permettra de vous retirer sans vous châtier comme vous le méritez. Vaincre de pauvres gens comme vous ne peut lui rapporter que vergogne.

Les Normands se mirent à rire.

— Nous ne sommes pas entrés dans la Pouille pour en sortir aussi vite, répondirent-ils à l'envoyé. Ton maître le Katapan a vergogne d'attaquer de pauvres gens comme nous? Tant mieux! notre triomphe sera plus grand lorsque nous l'aurons vaincu lui et sa multitude. Dis-lui que s'il ne daigne pas venir à nous,

(1) *Monachus Barensis*, ap. Muratori, *Antiq. Italiæ medii ævi*, t. I, p. 313.

nous irons à lui, car nous ne voulons pas de sa pitié insolente.

Le héraut leur ordonna une seconde fois de se retirer des terres de l'empire.

— Choisissez entre une prompte retraite ou une bataille, leur dit-il.

— La bataille ! s'écrièrent les Normands.

Et le comte Hugues Tue-Bœuf, que ces délais impatientaient, faisant mine de rabattre le poil du cheval de l'envoyé, le renversa d'un coup de poing : cheval et cavalier roulèrent dans la poussière. Les Normands relevèrent en riant le messager, qui n'avait d'autre mal que la peur, et lui donnèrent un autre cheval. De retour au camp, le héraut, encore tout ému, raconta au Katapan ce qui lui était arrivé. Dokanès lui ordonna de ne point parler de sa mésaventure aux soldats et de parcourir les rangs en disant au contraire que les Normands effrayés délibéraient.

La bataille ne tarda pas à s'engager. Les Grecs soutinrent avec fermeté l'attaque des Longobards et des Italiens ; mais lorsque chargea la cavalerie normande, ils ne purent résister à ce choc terrible et s'enfuirent en désordre.

Dokanès rassembla les débris de son armée, fit venir de nouvelles troupes de la Sicile et marcha une seconde fois contre les Normands qu'il rencontra près de Canosa, sur les bords de l'Ofanto. Les Grecs éprouvèrent une défaite encore plus complète que la première. Plusieurs personnages de distinction demeurèrent sur le champ de bataille, et Dokanès lui-même ne dut son salut qu'au dévouement de son écuyer qui se laissa faire prisonnier pour le sauver. Un grand nombre de Grecs périrent en voulant traverser l'Ofanto, qu'ils

avaient passé à gué quelques jours auparavant, « comme si le fleuve, dit Guillaume l'Apulien, n'avait diminué et augmenté ses eaux que pour mieux assurer l'entière victoire des aventuriers (1). »

Se voyant maîtres d'une partie de la Pouille, les Normands résolurent de ne plus se mettre à la solde de personne, mais de se conserver en corps de nation. Ils pensèrent aussi à élire un chef suprême de la ligue. Les sujets dignes de cette élévation ne manquaient pas parmi eux ; mais il fallait prendre garde d'indisposer les Apuliens et surtout d'exciter la jalousie des princes longobards. Cette mesure eût changé leur rôle d'auxiliaires en celui de maîtres, et le temps n'était pas encore venu de prendre un parti si décisif. Ils élurent pour chef de la ligue italienne un frère du prince de Bénévent, nommé Athenulf. Ce choix, en même temps qu'il flattait les Longobards, rassurait les populations de la Pouille.

Tandis que les Normands conquéraient l'Apulie et battaient deux armées grecques, les Sarrasins recouvraient en Sicile ce que Maniakès leur avait enlevé. Le Katapan avait été obligé de faire revenir dans la Pouille la plus grande partie des troupes; Abou-Kab, aidé des Africains, eut bon marché de celles qui avaient été laissées en Sicile. Il reprit en peu de temps toutes les places qu'il avait perdues et vint assiéger Messine, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée grecque.

Le brave Katakalon, commandant de la légion arménienne, conserva cette ville à l'empire. Pendant trois jours il ne fit aucun mouvement, comme si la crainte l'empêchait de sortir. Les Arabes, que leurs succès

(1) Malaterra, l. I, c. 9. — Guill. Appulus, l. I. — L'*Ist. de li Normant*, l. II, c. 21.

rapides avaient rendus trop confiants, crurent en effet que la peur retenait les assiégés dans l'enceinte des remparts et négligèrent les précautions ordinaires. Le quatrième jour, qui était celui de la Pentecôte, Katakalon fit brusquement ouvrir les portes de la ville, se précipita comme la foudre sur les Sarrasins dispersés dans la plaine, et pénétra jusqu'à la tente d'Abou-Kab, qui fut tué avec ses principaux officiers (1).

Les divisions intestines que la succession de l'émir renouvela en Sicile auraient pu rétablir les affaires des Grecs; mais il ne leur fut pas possible d'en profiter : la guerre d'Italie réclamait toute leur attention et toutes leurs forces. Ils gardèrent cependant Messine jusqu'en 1058, et cette circonstance fut heureuse pour les Normands, lorsque un peu plus tard ils tentèrent la conquête de la Sicile.

L'empereur d'Orient, très-surpris de la défaite de ses troupes, en rejeta la faute sur Dokanès, le rappela et envoya dans la Pouille un autre général que les chroniqueurs appellent Hannon, fils de ce Boïannès, qui avait détruit la première ligue normande et italienne. Le nouveau katapan, débarqué à Bari au mois d'août, s'y arrêta à peine quelques jours et marcha droit sur Melfi. Auprès de Montepeloso, il rencontra les Normands qui avaient établi leurs quartiers dans le château de Siricobe. Hannon campa en face d'eux, sur une colline; une vaste plaine séparait les deux armées.

La petite chronique de Bari nous a conservé le nombre des combattans des deux partis. L'armée grecque était forte de 10,000 hommes; les Normands,

(1) Cedrenus, *Hist comp.*

sans compter les auxiliaires italiens, n'étaient que 700 (1). « Un grand nombre de Longobards, dit l'Anonyme du Vatican, plus désireux d'imiter les Normands, que de les envier, s'étaient enrôlés sous leurs bannières. D'abord ils furent peu utiles, non que le courage leur manquât, mais ils n'avaient point l'habitude des armes. Par la suite, ils devinrent d'excellents soldats et des auxiliaires très-dévoués (2) ».

Le 3 septembre, les deux armées descendirent dans la plaine. Les Normands espéraient cette troisième fois vaincre les Grecs aussi facilement que les deux premières; mais ils rencontrèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas. Les troupes byzantines soutinrent sans se rompre le choc de la cavalerie normande. Celle-ci chargea plusieurs fois et fut toujours repoussée. Le désordre commençait à se mettre dans ses rangs, et les Longobards fuyaient, lorsque Guillaume Bras-de-Fer parut tout à coup au milieu des Normands.

La maladie, *envieuse de sa gloire* (3), l'avait empêché de se placer à la tête de la cavalerie. Du haut de la colline de Siricobe, il regardait la bataille ; voyant les Normands fléchir, l'indignation lui rendit ses forces. Il saisit ses armes, sauta sur un cheval et s'élança dans la plaine au milieu des fuyards. Avec l'aide de Gautier de Saveuse, qui dans cette bataille se distingua

(1) En portant le nombre de ces auxiliaires à trois ou quatre mille, nous pensons l'évaluer au plus haut. Il n'y aurait pas de vraisemblance à le supposer plus considérable.

(2) Quorum multi, quibus armorum doctrina potiùs quàm vires et animus olim defuerat, postquàm virtutem Normannorum magis imitari quàm invidiare studuerunt, optimi milites et eorum in suis acquisitionibus fidelissimi adjutores posteà facti sunt.

(3) Ejus gloriæ invida.

plus que tous les autres comtes, il parvint à ramener les Longobards au combat. Ralliant ensuite les Normands qui ne fuyaient pas, mais tournaient sur eux-mêmes sans pouvoir retrouver leur ordre de bataille, il les conduisit de nouveau contre l'ennemi. Cette dernière charge fut décisive. Les Grecs, qui croyaient la bataille gagnée, s'étaient débandés pour se mettre à la poursuite des Longobards. Guillaume pénétra au milieu de leurs bataillons.

Hannon désespéré fit tout ce qu'il était possible de faire pour ranimer ses soldats. Il se précipita la lance en arrêt au-devant de Guillaume; mais celui-ci, évitant adroitement le coup que lui portait le katapan, le renversa d'un revers terrible de son épée. Les Grecs, voyant tomber leur chef, ne résistèrent plus et s'enfuirent de toutes parts. Le butin fut considérable. *L'usance des Bysantins, lorsqu'ils allaient en bataille, étant de porter toute masserie nécessaire avec eux*, les vainqueurs trouvèrent dans leur camp des armes, des chevaux, de la vaisselle d'or et d'argent, des vêtements précieux et des ornements de toute espèce (1).

IV.

Après la victoire de Montepeloso, les Normands, voulant prévenir toute occasion de discordes, songèrent à se partager les villes et les terres qu'ils avaient conquises, et même celles qui ne leur appartenaient pas encore, mais qu'ils espéraient bien *gaaigner* un jour. Ils se réunirent tous à Melfi, où le comte d'Aversa et le prince de Salerne, demeuré leur allié fidèle, vinrent les rejoindre.

(1) Malaterra, l. I, c. 10. — Guill. Appulus. — L'*Ist. de li Normant*, l. II, c. 26.

Avant de procéder au partage, les douze comtes, désireux de remercier le vieux Ranulf du secours qu'il avait donné à la ligue, le prièrent d'accepter la ville de Siponte et la contrée du mont Gargano, On tira ensuite au sort les autres terres. Ascoli échut à Guillaume, Venosa à Drogon, Lavello à Arnold, Monopoli à Hugues Tue-Bœuf, Trani à Pierre, San-Archangelo à Radulf, fils d'Even, Civitella à Gautier de Saveuse, Trigento à Hervé, Montepeloso à Turstin le Bègue, Minerbino à Roffred, Acerenza à Asclittin, et Canosa à Radulf de Trinde.

Ardwin ne fut pas oublié. Selon la promesse faite, les Normands lui *donnèrent sa part, c'est-à-dire la moitié de toutes choses* (1). Les autres chevaliers obtinrent des châteaux et des terres, à proportion de leur mérite et de leurs services. On fit aussi de grandes largesses à Ursel de Bailleul et à Guillaume de Montreuil, venus récemment de Normandie, et qui dans la dernière bataille avaient fait preuve d'un grand courage.

Melfi n'avait point été comprise dans le partage. Placée au centre de la province, elle devint la capitale du nouvel État. Il fut décidé que les douze comtes la posséderaient en commun : un quartier séparé fut assigné à chacun d'eux.

Les Normands pensèrent aussi qu'ils pouvaient enfin se choisir un chef parmi eux. Assez peu satisfaits d'Athenulf, *homme de peu de courage et d'une grande vanité*, ils venaient de lui retirer le commandement de

(1) A partir de ce moment, l'histoire ne parle plus d'Ardwin. Il faut croire qu'il mourut vers le même temps ; mais on s'étonne qu'aucune chronique n'ait mentionné sa mort. Ardwin était un personnage important.

la ligue. Toutefois, se considérant tous comme égaux, ils décidèrent à l'avance que celui qui serait élu, n'aurait sur ses compagnons d'autre avantage que la préséance. L'élection se fit à Matera, et le choix tomba sur Guillaume Bras-de-Fer, à qui fut déféré le titre honorifique de *comte de la Pouille*. Waimher, au nom de ses alliés, lui remit solennellement l'étendard rouge et or, que les Normands avaient adopté, et le proclama chef de la nouvelle république.

Ne sachant à quel général confier la défense de la Pouille, la cour de Byzance se souvint de Maniakès; lui seul pouvait rétablir la domination grecque en Italie. On le tira de prison, et on lui donna une armée. Au mois d'avril 1043, Maniakès débarqua dans la terre d'Otrante. Donnant à peine quelques jours à ses troupes pour se reposer des fatigues de la traversée, il se mit aussitôt en campagne : il voulait essayer de surprendre les Normands.

Ceux-ci apprirent son arrivée en même temps que la prise de Matera et de Monopoli. Ayant prévenu aussitôt le comte Ranulf, ils se hâtèrent d'accourir à Motula, où ils rencontrèrent l'armée byzantine, La bataille fut sanglante et longtemps indécise; l'avantage resta enfin à Maniakès. Les Normands se retirèrent dans les places fortes, et le général grec, s'avançant dans le pays jusqu'à Trani, soumit un grand nombre de villes et de châteaux. Il aurait peut-être réussi à reconquérir la Pouille, mais il n'en eut pas le loisir. De graves nouvelles qu'il reçut de Constantinople arrêtèrent brusquement sa marche victorieuse.

Une révolution de palais venait de placer sur le trône des Césars Constantin Monomaque, ennemi mortel de Maniakès. Un des premiers actes du nouvel

empereur fut d'envoyer au général l'ordre de revenir à Constantinople. Maniakès savait trop bien ce qui l'y attendait. Au lieu de lui obéir, il se retira à Tarente, où il se fortifia, après s'être fait proclamer empereur par ses soldats révoltés. Ayant résolu de porter la guerre au cœur même de l'empire, il fit proposer a Guillaume Bras-de-Fer et aux autres comtes normands de l'aider dans sa vengeance; il leur promettait de riches établissements dans la Macédoine et dans la Thrace; mais tous refusèrent à l'exception du comte Hervé. Un certain nombre de chevaliers, qui étaient mécontents du partage qu'ils avaient obtenu dans la distribution des terres de la Pouille, et qui espéraient être plus heureux en Orient, le rejoignirent aussi à Tarente.

Étant passé en Épire, Maniakès marcha sans perdre de temps sur Constantinople. A Ostrove, sur les frontières de la Thrace, il rencontra l'armée que Constantin Monomaque envoyait contre lui. Avant d'engager le combat, le général ennemi lui fit offrir toutes les satisfactions qu'il pouvait désirer : Constantin était prêt à lui pardonner sa rébellion et promettait de l'élever aux premières dignités de l'État; mais Maniakès, fatigué d'être le jouet de la haine ou de la vanité d'un maître, voulait être empereur à son tour. On en vint aux mains, et les Grecs furent mis en déroute; mais s'étant lancé avec trop d'ardeur à la poursuite des fuyards, Maniakès se trouva seul au milieu d'un bataillon ennemi. Assailli de toutes parts, il tomba mort la tête traversée d'une flèche (1).

(1) *Chron. breve Normann.*, ap. *Script. rerum ital.*, t. V, p. 278. Guill. app., l. I. — Cédrenus — Les Normands qui l'avaient suivi entrèrent au service de l'empereur et s'établirent en Illyrie. Ils ne s'allièrent

Le départ des troupes grecques avait laissé sans défense les provinces d'Italie. Maîtres de la plus grande partie de la Pouille, les Normands songèrent à attaquer les autres possessions byzantines, la terre d'Otrante, la Basilicate et la Calabre. La chronique de la Cava nous apprend que cette même année (1044), Guillaume Bras-de-Fer accompagna le prince de Salerne dans une expédition contre cette dernière province. Waimher, ayant pénétré avec les Normands jusqu'à Squillace, battit partout les Grecs alliés avec les Sarrasins. Ce ne fut sans doute qu'une incursion rapide, une surprise du pays ennemi, en représailles de quelques dévastations commises par les Grecs et les Arabes de Sicile sur les terres longobardes; mais cette expédition, quelque courte qu'elle fût, fit connaître les Calabrais aux conquérants de la Pouille, et leur permit de pressentir leur courage, leurs forces ou leurs côtés faibles.

Les Normands cherchaient à s'agrandir aux dépens de tous et par tous les moyens. D'abord amis et protecteurs du Mont-Cassin, ils étaient bientôt devenus de très-incommodes voisins pour les moines. L'abbé Rikher avait confié la garde de plusieurs châteaux au comte Radulf, fils d'Éven, et celui-ci les avait si bien gardés, qu'il les avait pris pour lui. L'abbé se plaignit à Guillaume; mais, méprisant les ordres du chef de la ligue, Radulf prétendit qu'il ne devait obéissance à personne et ne voulut rien rendre.

Cependant le différend s'accommoda, cette première

jamais qu'à des femmes de leur nation et formèrent, sous le nom de *Maniakates*, un corps de milice séparé du reste des troupes grecques. Dans les chroniques byzantines, on trouve souvent le nom du comte Hervé mentionné avec éloge.

fois, au moyen d'un hommage que Radulf promit de faire à l'abbé; mais les Normands et les moines ne tardèrent pas à se brouiller de nouveau. Radulf s'empara du château-fort de Saint-André, et, poussant ses incursions jusqu'aux portes du couvent, réduisit l'abbé Rikher à un tel désespoir, qu'il avait résolu d'abandonner le monastère et de se retirer au delà des monts.

Un événement inattendu rétablit les affaires des moines. Un jour, le comte et quinze autres Normands, se présentèrent au Mont-Cassin : ils voulaient, disaient-ils, se réconcilier avec l'abbé. On crut qu'ils venaient au contraire pour le tuer ou le prendre. «*Ils n'étaient peut-être pas si méchants au fond.*» Selon la coutume, les Normands ayant laissé leurs armes et leurs chevaux à la porte de l'église, y entrèrent pour prier. C'était assez mal choisir le moment. Tandis qu'ils étaient à genoux devant l'autel de Saint-Benoît, les frères servants du monastère fermèrent tout à coup les portes de l'église, s'emparèrent des armes et des chevaux et sonnèrent les cloches d'alarme. A ce bruit bien connu, les vassaux de l'abbaye accourant en foule attaquèrent les Normands, qui n'avaient pour se défendre que le *chapelet en main*.

En vain ils implorèrent le respect pour les lieux saints, qu'eux-mêmes n'avaient guère l'habitude de respecter; en vain ils jurèrent qu'ils n'avaient eu d'autre intention en venant au monastère que celle de prier et de se réconcilier sincèrement avec l'abbé, les moines, ne voulant pas perdre une si belle occasion de se venger, refusèrent de les entendre. Les quinze compagnons du comte furent tués, et lui-même ne fut épargné que parce que l'abbé s'interposa. Celui-ci se

hâta de mettre à profit cet heureux événement pour recouvrer toutes les possessions du monastère, que le comte avait envahies. Le château de Saint-André essaya seul de résister. Les Normands, qui l'avaient fortifié avec soin, s'y défendirent courageusement pendant quinze jours; mais, au milieu d'un assaut, il s'éleva tout à coup un vent si violent, qu'il semblait repousser dans le château les traits et les pierres que lançaient les assiégés. Comprenant que le ciel se déclarait contre eux, les Normands se rendirent à discrétion avec leurs chevaux et leurs armes. Léon d'Ostie, qui décrit longuement le siége de Saint-André, n'oublie pas de raconter la vision d'un moine du couvent pour indiquer que la victoire de l'abbé fut un miracle. Ce fut sans doute aussi ce qui consola les Normands d'avoir été battus par des moines (1).

CHAPITRE III.

DROGON, HUNFRED ET ROBERT WISCARD. —LE PAPE LÉON IX.

I.

En 1046, mourut Guillaume Bras-de-fer, jeune encore, mais épuisé par les rudes fatigues de sa vie aventureuse. La succession du chef de la ligue normande fut sur le point d'occasionner de grands troubles. Pierre de Trani revendiqua le titre de comte de la Pouille. Proche parent des fils de Tancrède, mais beaucoup plus riche qu'eux, il s'était fait de nombreux amis parmi les jeunes chevaliers. Outre la forte ville de Trani, il possédait Coreto, Andria et un grand nombre d'autres châteaux qu'il avait conquis ou fait construire ; mais,

(1) Leo Ostiensis, l. II, c. 71.

malgré sa grande puissance ou peut-être à cause d'elle. il ne fut point élu. Drogon, frère de Guillaume, fut choisi par les autres comtes.

Pierre, refusant de reconnaître le nouveau chef de la ligue, fit appel à ses partisans et se fortifia dans ses châteaux ; mais Drogon, aidé de son frère Hunfred qu'il venait de nommer comte (1), ne lui laissa pas le temps de terminer ses préparatifs. Battu et fait prisonnier, Pierre, pour obtenir sa liberté, fut obligé de renoncer à ses prétentions.

Vers le même temps, Robert, le sixième fils du vieux Tancrède, arriva en Italie. Ayant appris la haute fortune de ses frères aînés, il accourait pour les aider et conquérir sa part des dépouilles des Grecs. « Quinze chevaliers normands partirent avec lui (2). Les uns étaient accablés par la pauvreté et allaient dans la Pouille afin d'y vivre plus honorablement; les autres avaient conspiré contre le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, et avaient été forcés de fuir. » Robert et ses compagnons firent le voyage, *armés de bourdons et couverts de mantelets*, comme de pieux pèlerins: ils étaient obligés de se déguiser ainsi pour éviter d'être faits prisonniers par les Longobards de Pavie et de Spolète qui, voyant cette nation étrangère devenir si puissante, commençaient à s'en inquiéter et la regardaient comme aussi ennemie des Italiens que des Grecs (3).

Lorsque Robert rejoignit son frère Drogon dans la Pouille, ce dernier songeait depuis peu à conquérir la Calabre; mais pour tenter cette entreprise, il lui fallait

(1) Drogon lui donna sans doute Ascoli, dont il avait hérité de son frère Guillaume.

(2) Cum quindecim militibus Robertus abiit in Apuliam. Guill. Malmesb., ap. *Script. post Bedam*, p. 107.

(3) Ord. Vital, l. III.

un homme courageux, actif et dévoué : il ne pouvait pas mieux choisir que Robert. En vertu de sa suprématie, il le fit comte, lui céda le château de Scribla, à l'entrée de la vallée du Crathis, et le chargea de guerroyer contre les Grecs ; mais il ne lui donna pas un seul soldat. Quelques amis de Robert s'offrirent pour partager sa fortune. Avec leur aide, promettant aux uns des richesses, aux autres de la gloire, il réussit à enrôler une centaine d'aventuriers longobards et normands. C'est avec une troupe si peu nombreuse qu'il partit pour la Calabre.

Les premiers exploits du futur conquérant de Bari et de Palerme furent assez obscurs. Le héros alors est tellement confondu avec le bandit qu'il n'est pas facile de les distinguer; mais il se rattache à ces premiers travaux de Robert un intérêt que l'on comprend aisément.

Le nouveau comte, à peine établi à Scribla, s'aperçut que ce lieu était malsain ; il lui plaisait peu d'ailleurs, ainsi qu'à ses gens, et il s'occupa de chercher un autre emplacement. Robert en voyait assez derrière lui, mais il ne voulait pas reculer. S'étant avancé dans le pays, il construisit le château de Saint-Marc (1), entre Bisignano et Cosenza, au milieu des possessions grecques. « Le comte regarda alors tant comme put regarder, et voyant tout autour de lui plantureuses terres, riches cités et spacieux villages, il fut fort joyeux. Malheureusement les deniers lui faillaient à la bourse : avant de penser à conquérir, il fallait vivre, et Robert, pour nourrir ses gens, se vit obligé de prendre la voie de larron. Comme vivaient les enfants

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre ce mot de *château*. Saint-Marc ne fut d'abord qu'un camp fortifié.

d'Israël dans le désert, ainsi vivaient les Normands sur la montagne de Saint-Marc (1). »

Tout alla bien d'abord ; mais les fréquentes incursions de Robert répandaient l'épouvante dans tout le pays. Les Grecs se fortifièrent dans leurs châteaux ou se retirèrent dans les montagnes, après avoir caché toutes leurs provisions. Leur projet n'était pas difficile à deviner : ils voulaient affamer les Normands. Robert, qui avait fait à ses gens de si magnifiques promesses, était assez embarrassé. Les aventuriers murmuraient et l'accusaient d'imprévoyance.

Un soir, comme ils étaient tous en souci du lendemain, le maître d'hôtel de Robert vint annoncer qu'il n'avait plus ni provisions ni argent pour en acheter, et que même eût-il de l'argent, il ne trouverait personne qui voulût lui vendre quelque chose (2). A cette nouvelle, les gens du comte recommencèrent leurs plaintes ; mais Robert leur dit de se tranquilliser et promit au maître d'hôtel qu'il aurait des vivres pour le lendemain. Son air d'assurance calma un peu les Normands. Ils répondirent qu'ils attendraient jusqu'au jour suivant ; mais ils ajoutèrent que, si les vivres manquaient encore, ils quitteraient Saint-Marc et retourneraient dans la Pouille.

Le comte fit venir soixante Slavons (déserteurs grecs), qu'il avait recrutés dans le pays, et qui prétendaient connaître toutes les retraites et tous les défilés des montagnes. Ils avaient été chargés de pourvoir de vi-

(1) *L'Ist. de li Normant*, l. III, c. 8.

(2) Quâdam vespere, dapifer qui domui præerat, requisivit ab ipso quid in crastinum comesturi erant ipse vel milites sui, dicens se neque victum, neque pretium ad emendum habere quod si pretium haberet, nusquàm ubi cum pace adire posset, inveniri posse. Malaterra, l. 1, c. 16.

vres la petite garnison du château ; mais depuis quelque temps ils rentraient toujours les mains vides. Robert, flattant et menaçant tour à tour, les obligea à lui avouer qu'ils connaissaient au delà des montagnes une profonde vallée où les Grecs avaient caché toute sorte de provisions ; mais ils déclarèrent que pour y arriver le chemin était très-difficile. Robert vit que les Slavons avaient peur. Comme il savait merveilleusement *gagner les courages par le bien dire*, il leur parla ainsi :

— Eh bien ! mes fidèles, le cœur vous manquerait-il? Vous oubliez que la fortune ne sourit qu'à ceux-là qui savent affronter le danger avec courage. La louange est pour eux ; mais ceux qui se laissent honteusement mourir de faim ne méritent que le mépris. L'occasion est favorable. Les Grecs ont fêté aujourd'hui un de leurs saints et, selon leur coutume, ils auront fait bonne chère et grande réjouissance. Vous les trouverez plongés dans le sommeil.

Les Slavons, ranimés par ces paroles, promirent de partir cette nuit même. Pendant qu'ils s'armaient, Robert commanda qu'on lui préparât sa couche ; mais dès qu'il fut seul, il se leva, et, ayant pris un costume grec, il se mêla parmi les Slavons lorsqu'ils sortirent du château : comme ils étaient depuis peu de temps à son service, il ne les tenait pas pour très-fidèles. Étant arrivé à l'endroit dont ses maraudeurs lui avaient parlé, il reconnut qu'ils ne l'avaient pas trompé. Les Slavons enlevèrent toutes les provisions qu'ils trouvèrent et, tous joyeux, reprirent le chemin de Saint-Marc. Le comte hâtait leur marche pour arriver au château *avant que l'aurore apportât nouvelle du jour.* Mais quelques Grecs s'étaient aperçus de la perte de leurs provisions. Ayant réveillé leurs compagnons, ils se mirent

à la poursuite des ravisseurs. Comme ils étaient tous bien montés, il les atteignirent sans peine.

Robert craignait que la peur ne prît les Slavons; mais il vit avec joie qu'ils se préparaient à bien recevoir les Grecs. Pour les affermir dans cette bonne résolution, il leur fit connaître qu'il était au milieu d'eux.

— Compagnons, s'écria-t-il, ne craignez rien! Robert est avec vous. Résistons vaillamment et conservons ce que nous avons acquis avec tant de peine. Dieu aide les bons courages!

Se retournant ensuite vers les Grecs, il les attendit de pied ferme et les reçut si rudement qu'ils s'enfuirent beaucoup plus vite qu'ils n'étaient venus. Robert ne perdit pas de temps et, s'étant mis à la tête du convoi, fit de nouveau presser la marche. Comme il arrivait dans la plaine au-dessous du château, la garnison reconnaissant de loin une troupe de cavaliers, prit aussitôt l'alarme. Les Normands cherchèrent partout Robert et, ne le trouvant pas, demeurèrent dans de grandes inquiétudes. Ils sortirent cependant pour repousser l'attaque dont ils se croyaient menacés. En ce moment, Robert, se portant en avant des Slavons se fit reconnaître de ses gens qui demeurèrent fort surpris. Quand ils aperçurent les provisions, l'étonnement fit place à la joie.

— Eh bien! leur dit Robert en riant, voulez-vous encore me quitter? Où est le maître d'hôtel? Je lui avais promis des vivres, en voilà!

Tous louèrent fort le comte; mais en même temps ils le blâmèrent, le priant de ne plus s'exposer ainsi.

— Je ne le ferai plus, répondit Robert; mais alors il faut que vous me promettiez d'avoir toujours confiance en moi.

Les Normands, bien fournis de vivres, redevinrent bons compagnons comme devant. Au milieu de la joie générale, le comte seul était triste, car la conquête n'avançait pas. Les Grecs avaient muni leurs villes et leurs châteaux de bonnes garnisons, et les soldats manquaient à Robert pour les attaquer. Il ne recevait aucune nouvelle de la Pouille. Son frère Drogon, qui paraissait l'avoir abandonné, ne lui envoyait ni hommes ni argent; mais comme le comte était fort avisé, il eut bientôt trouvé un merveilleux moyen de rétablir ses finances.

Il avait coutume de conférer de plusieurs affaires avec un certain Pierre de Tyra, qui tenait un haut rang dans la ville de Bisignano et qui, disait-on, possédait de grandes richesses. Robert voulut essayer de tirer quelque bonne rançon de ce Calabrais. Un jour, après avoir bien pris ses mesures, il lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Le lieu choisi était celui où ils se voyaient d'habitude, à mi-chemin du château et de la ville; Pierre de Tyra promit de s'y trouver à l'heure indiquée, et en effet, le lendemain, il sortit de Bisignano, mais avec une suite nombreuse. Robert le voyant si bien accompagné, lui envoya un de ses gens pour lui dire qu'il ne voulait conférer qu'avec lui et non en si grande compagnie.

— Le comte craint, dit l'envoyé de Robert, que quelqu'un parmi les Normands, comme ils sont assez mutins, ne se pique de parole avec les Grecs, et des paroles n'en vienne aux coups. Pour mieux discourir de vos affaires en secret et sans soupçon de part et d'autre, il pense que vous devez tous les deux faire retirer vos compagnons.

Le chef calabrais y consentit. S'étant éloignés de leurs

gens, Robert et Pierre prirent place sur l'herbe et causèrent longtemps avec une grande amitié. Comme ils se levaient pour se séparer, Robert, sans considérer la haute taille de Pierre, qui était un homme très-puissant, le prit tout à coup par le milieu du corps, le jeta sur ses épaules et courut vers les Normands. Ceux-ci, qui étaient prévenus, s'avancèrent aussitôt. Les Grecs, surpris, ne songèrent à secourir leur chef que lorsqu'il était trop tard. Robert avait rejoint ses compagnons.

« Le comte, dit la *Chronique des Normands*, après avoir conduit son prisonnier dans le château de Saint-Marc, s'approcha de lui d'un air tout confus. Ployant les bras et requérant miséricorde, il avoua qu'il avait fait péché; mais que sa pauvreté et la richesse de Pierre l'y avaient contraint. »

— Vous m'aviez adopté pour fils, lui dit-il, mais vous refusiez de me venir en aide. Comme il n'est pas juste qu'un père laisse mourir de faim son fils, j'ai pensé que je vous rendrais service en vous obligeant à me secourir convenablement (1).

Pierre de Tyra, qui ne pouvait pas faire autrement, se montra *bon père* et fournit au comte normand les subsides dont il avait besoin (2). L'heureux succès de cette ruse valut à Robert le surnom de Wiscard (3). Un brave chevalier de ses amis, nommé Girard, fut le premier qui l'appela en plaisantant de ce nom, qui devint si célèbre par la suite. Avec l'argent du malencontreux Calabrais, Robert enrôla des gens d'armes et commença à faire aux Grecs une guerre plus sérieuse.

(1) L'*Ist. de li Normant*, l. III, c. 10.

(2) Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Plus tard, Robert, devenu duc de Pouille et de Calabre, le fit plus riche *qu'il n'avait oncques été* et donna deux nobles maris à ses deux filles.

(3) *Wise*, prudent, avisé ; *ard*, fort, puissant.

Il conquit successivement Castrovillari, Bisignano, Montalte, et s'avança même jusqu'à Squillace.

La petite ville de Melvito, très-forte par sa situation sur une haute montagne, lui plaisait fort. Il aurait bien voulu s'y établir avec ses compagnons ; mais les habitants, aidés des moines d'un couvent renfermé dans l'enceinte des murs, se gardaient avec soin, ne permettant à personne l'entrée de leur ville, de crainte de surprise. La force était inutile; Robert usa d'artifice. Avec ses meilleurs soldats, il se logea dans quelques maisons voisines de la montagne. Peu de jours après, ayant fait courir le bruit qu'un de ses chevaliers venait de mourir, il envoya demander aux moines la permission de lui donner la sépulture dans l'enclos du couvent. Les moines et les habitants y consentirent, car refuser leur semblait une impiété.

Robert, après avoir caché des armes dans une bière, y fit coucher un de ses soldats, et, selon la coutume, ordonna de lui couvrir la figure d'un suaire ciré. Cela fait, il pria les moines de venir quérir le corps. Pour ne donner soupçon d'aucune perfidie, les Normands suivirent le convoi sans manteaux et sans armes, pleurant et montrant une grande douleur ; mais dès qu'ils furent entrés dans l'église, leurs larmes cessèrent de couler et l'air attristé qu'ils affectaient disparut comme par enchantement. Le mort se leva. Robert et ses compagnons saisirent leurs armes, et, profitant de la surprise des Grecs, se rendirent maîtres de Melvito. « Ainsi, dit Guillaume l'Apulien, furent trompés par un mort ceux que les vivants n'avaient pu surprendre (1). »

(1) .... quos fallere vivi
Non poterant homines defuncti fictio fallit.
— Ce stratagème était une vieille ruse normande. Guillaume de Jumièges

Les auteurs du temps, qui ne peuvent s'expliquer les succès rapides de Robert Wiscard, ni comment de pauvre chevalier ne possédant que la cape et l'épée, il devint tout à coup un opulent seigneur, ont recours au merveilleux.

Ils racontent que Robert, dans une de ses expéditions, fit la découverte d'une statue élevée sur une colonne de marbre et couronnée d'un cercle de bronze où ces mots étaient gravés : *Le premier mai, au soleil levant, j'aurai une couronne d'or.* Personne ne put dire ce que signifiaient ces paroles; mais un Sarrasin de Sicile, prisonnier du comte, *très-versé, comme tous les fils d'Agar, aux sciences occultes et secrets des figures,* apprit à Robert qu'il avait deviné le sens caché sous ces paroles, et que, s'il voulait lui rendre sa liberté, il en donnerait l'explication. Robert ayant promis de le renvoyer libre en Sicile, le Sarrasin lui conseilla de faire creuser le premier mai, au soleil levant, à l'endroit qu'indiquerait l'extrémité de l'ombre de la statue. Le comte le fit et trouva un grand et riche trésor (1).

II.

Pendant que Robert Wiscard guerroyait en Calabre, de graves événements s'étaient passés dans la Pouille.

A l'exception de Bari, de Giovenazzo, de Vasto et de quelques autres villes maritimes, les Normands étaient maîtres de toute la province. C'était en vain que la cour de Constantinople envoyait en Italie ses meilleurs officiers et ses soldats les plus braves. Rien n'y faisait : la conquête ne s'arrêtait pas. Voyant que

raconte (l. I, c. 10.) que le fameux Hastings se servit du même moyen pour s'emparer de la ville de Luna.

(1) Sigeb. Gemblac. *Chron.*, ap. Struv., t. I.

la force ne pouvait réussir contre ces terribles étrangers, elle voulut essayer si l'or n'aurait pas plus de pouvoir que les armes. Elle savait les Normands *fort portés à l'avarice* (1), et en comblant de richesses cette colonie guerrière, elle espérait la tirer des provinces d'Italie et la transplanter en Orient pour l'opposer aux envahissements des Turcs de l'Asie Mineure. L'exécution de ce dessein fut confiée au patrice Argyrous, et on lui donna, à cet effet, de riches vêtements, de précieuses étoffes, des manteaux de pourpre et surtout beaucoup d'or et d'argent.

Cet Argyrous était fils de Mélès qui, en 1017, avait essayé vainement, avec l'aide d'Osmund Drengot, de chasser les Grecs de l'Italie. Lorsque les Normands, en 1041, se montrèrent de nouveau dans la Pouille, Argyrous, qui était alors proscrit comme son père, fit d'abord alliance avec eux; mais ayant bien vite reconnu qu'il n'était qu'un instrument pour ces ambitieux étrangers, avides de domination et impatients de l'exercer, il les abandonna et se réconcilia avec l'empereur d'Orient (2).

(1) .... Gens semper Normannica prona
Est ad avaritiam. (Guill. Appulus.)

(2) Un diplôme très-curieux et inédit du roi Roger nous apprend que deux autres fils de Mélès, nommés Hubald et Jean, guerroyaient alors sous la bannière de Drogon. Argyrous, à ce qu'il paraît, essaya de les gagner à sa cause, mais il ne réussit pas. — Memores illius nobilis Melonis Barensis qui majores nostros ad invadendam et acquirendam provinciam Apuliæ nedùm induxit, verum etiam auxilium præstitit illos associando cum armigeris et adjuvando cum opibus suis usque ad finem vitæ suæ.... Meminimus quoque notabiles et egregios actus per Ubaldum et Joannem, natos ejusdem Melonis qui, post decessum patris in comitiva Northmannorum militarent, nunquam a devotione et fide Willelmi et Drogonis proavunculorum nostrorum defecerunt, et spretis honoribus et muneribus per Argyroonem fratrem, qui romano pontifici adherendo arma con-

A peine débarqué à Bari, Argyrous envoya une ambassade aux chefs normands et les invita à une conférence. Assez étonnés de cette demande d'une entrevue, Drogon et les autres comtes ne manquèrent pas de se trouver au rendez-vous. Le patrice leur communiqua son message. Il leur fit, au nom de l'empereur, les promesses les plus magnifiques, vanta les fertiles contrées de l'Orient et ajouta même, pour flatter leur amour-propre, qu'ils trouveraient à combattre en Asie des peuples plus courageux que les Italiens ; mais toute son éloquence vint échouer contre le bon sens des Normands. Ils rejetèrent d'une commune voix ses propositions et répondirent qu'ils n'abandonneraient pas leurs conquêtes d'Italie pour cette fortune éloignée qu'on leur offrait en Orient.

Argyrous, qui avait promis à l'empereur d'amener les Normands avec lui, éprouva un dépit profond de son insuccès. N'ayant pu persuader ses anciens amis, il eut recours à la trahison. Il comptait de nombreux partisans dans la Pouille; avec son or, il s'en fit de nouveaux. Une vaste conspiration fut tramée contre les étrangers, et le jour fut fixé pour les exterminer tous.

Un Longobard, nommé Riso, se chargea d'assassiner Drogon. La chose lui était facile, car il ne quittait pas le comte *son compère* (1). Guillaume l'Apulien observe même à cette occasion que la première cause de la mort du chef normand fut la confiance extrême qu'il avait toujours montrée aux Longobards et aux Ita-

tra Northmannos movit in Apuliâ, oblatis, nec ejus persuasionibus moti, omni conatu eisdem Northmannis obsequiose et viriliter asservirunt..., etc. *Dipl. Rogerii regis* 1130, ap. Arch. Palerm., Ms. Qq. H. 13.

(1) Drogon avait tenu un de ses enfants sur les fonts baptismaux.

liens (1). Drogon se trouvait alors au château de Montoglio, qu'il faisait fortifier. Le 10 août 1051, comme il se rendait de grand matin, selon sa coutume, à l'église de Saint-Laurent pour y faire ses dévotions, Riso l'attaqua à l'improviste et le tua. Tous les Normands qui avaient suivi le comte à Montoglio furent égorgés; on ne fit grâce à aucun. Le même jour, en différents lieux de la Pouille, les autres comtes furent assaillis par surprise. Quelques-uns succombèrent comme Drogon; mais les autres échappèrent, et, parmi ces derniers, Hunfred et Pierre de Trani.

Accourus à Melfi à la première nouvelle de cette insurrection, les Normands prirent les mesures les plus promptes pour la comprimer. Partout ils firent face aux Grecs. Hunfred, nommé chef de la ligue, vint attaquer le château de Montoglio, où Riso s'était enfermé. Celui-ci, qui n'espérait aucune pitié, se défendit avec courage pendant plusieurs mois. Enfin le château fut emporté d'assaut, et tous ceux que l'on y trouva furent mis à mort (2).

Argyrous, retiré dans Bari, s'attendait à chaque instant à voir paraître les Normands. Il avait instruit l'empereur de sa triste situation; mais on ne lui avait pas envoyé les renforts qu'il demandait. Comme il n'avait pas réussi, on le blâmait de ce qu'il avait voulu faire. Ses ennemis prétendaient même qu'il était secrètement d'intelligence avec les Normands. Abandonné par la cour de Constantinople, Argyrous résolut alors de s'adresser au pape Léon IX, et, à cet effet, il envoya à Rome l'évêque de Trani.

(1) .... Ab indigenis, nimium quia credulus illis,
Pontifari cæsus.

(2) Malaterra, l. 1, c. 13. — Guill. Gemet, l. VII, c. 30. — *L'Ist. de li Norm.*, l. III, c. 22.

« Léon, disent les chroniques, était un homme instruit, prudent et zélé pour la cause de Dieu; mais il n'aimait pas les Normands. » Inquiet des suites de l'établissement en Italie d'un peuple aussi entreprenant, il avait d'abord essayé de les contenir dans de certaines limites. En 1049, il était venu dans la Pouille, avec l'espoir d'y rétablir l'ordre; mais il avait échoué, et son mécontentement s'en était accru contre ces dominateurs avides.

Il ne pouvait pas en être autrement de cette tentative de Léon. L'état de guerre était, pour ainsi dire, l'état naturel des Normands. Leur conquête, d'ailleurs à peine commencée, ne pouvait s'arrêter au point indécis où elle en était. Ils n'étaient pas les maîtres de déposer les armes, comme le demandait le pape; car, en y consentant, ils se livraient à leurs ennemis qui ne les auraient pas épargnés.

Dans un second voyage à Salerne et à Melfi en 1051, Léon fit de nouveaux efforts pour *corriger* les Normands. « Il les pria tant de ne pas persécuter les pauvres, de garder fidèlement les prêtres et les choses de l'église, et les conforta tellement à faire bien et offerte à Dieu, à se montrer continents avec leurs voisins, qu'ils s'humilièrent et firent serment d'agir à l'avenir avec toute vertu (1). » Mais Léon était à peine parti qu'ils recommencèrent à guerroyer non seulement contre les Grecs, mais même contre les Bénéventains, que le pape avait pris sous sa protection.

Léon se plaignit. Voyant que ses représentations ne pouvaient rien obtenir, il chercha *une autre voie d'abattre la superbe des Normands*. Il assembla de tous côtés des gens d'armes, principalement des hommes

(1) L'*Ist. de li Normant*, l. III, c. 16.

de sa nation (1), et proposa au prince Waimher de former une ligue pour chasser de l'Italie ces étrangers indisciplinés; mais Waimher refusa de l'aider dans cette entreprise. Craignant de se brouiller avec le prince longobard, Léon n'osa rien tenter contre les Normands.

L'année suivante, Waimher étant mort, le pape reprit ses projets belliqueux (2), et ce fut avec une joie empressée qu'il accueillit les ambassadeurs d'Argyrous. Il se hâta d'écrire à Constantinople pour annoncer sa résolution de marcher contre les Normands.

« Mon cœur s'est ému au douloureux récit que m'ont fait les envoyés de mon cher fils Argyrous, écrivait-il à l'empereur Constantin; considérant l'indiscipline de la nation normande, sa méchanceté et son impiété plus que païenne, j'ai résolu de délivrer l'Italie de la tyrannie de ces étrangers. Dans leur rage, les Normands ne respectent rien; ils égorgent les chrétiens, les soumettent aux tortures les plus affreuses. Insensibles à toute humanité, ils n'épargnent ni l'âge ni le sexe, dépouillent les basiliques des saints, les incendient et les détruisent. Tout devient la proie de leur rapacité. Plusieurs fois je leur ai reproché leur perversité, je les ai avertis, suppliés, poursuivis de mes instances, menacés de la vengeance de Dieu; mais, comme dit le sage, celui qui est abandonné de Dieu reste toujours méchant, et le fou n'est point corrigé par des paroles. Puisqu'il le faut, je suis décidé à faire la guerre à ces étrangers devenus insupportables à

(1) Léon était Allemand, et même allié à la famille impériale.

(2) Et quant lo pape vit que lo prince Guyamère était mort, se appareilla de destruire les Normands.

tous par leurs fréquents attentats, guerre sainte et légitime, car je ne l'entreprends que pour la défense des peuples et des églises (1) ».

Cette guerre eût été sainte, en effet, si les Normands avaient commis tous les crimes dont le pape les accusait dans sa lettre; mais il n'en était pas tout à fait ainsi. Il est certain que les comtes de la Pouille furent souvent injustes; « La nation normande, dit Orderic Vital, est indomptée : si elle n'est pas contenue par un gouvernement ferme, elle ne respecte ni la vérité ni la bonne foi, et se laisse emporter à toute la violence de l'ambition. D'ailleurs, *il n'y a pas de conquêtes sans de grandes injustices.* » Avides de pouvoir et de richesses, les comtes normands ne cessaient d'inquiéter leurs voisins, afin d'étendre leur domination. Depuis l'assassinat de Drogon, ils traitaient les Italiens et les Grecs avec une grande rigueur, ne leur témoignant plus ni amitié ni confiance. Un grand nombre d'Apuliens, compromis dans la conspiration d'Argyrous, avaient été dépouillés de leurs possessions et réduits à la mendicité (2). Mais le plus grand crime des

(1) Videns indisciplinatam et alienam gentem Normannorum crudeli et inauditâ rabie, et plusquam paganâ impietate adversus ecclesias Dei insurgere, passim christianos trucidare et nonnullos novis atque horribilibus tormentis usquè ad defectionem animæ affligere; nec infanti nec femineæ fragilitati aliquo humanitatis respectu parcere... Sanctorum basilicas spoliare, incendere et ad solum usquè diruere... Sæpissime perversitatem ejus redargui, commonui, obsecravi, prædicavi, opportunè importunèque obstiti, terrorem divinæ et humanæ vindictæ denunciavi; sed, sicut quidam sapiens ait : stultus verbis non corrigitur. Adeo obstinata ejus malitia permansit, ut de die in diem adderet pejora pessimis..., etc.

(2) Tres pupilli, filii Sergii, infra quatuordecim annos proclamant se fame et nuditate mori, propter nefandam gentem Normannorum. *Dipl.*, ap. Salvador di Blasi, *Privilegia monast. Cavens.* — Cet ouvrage manuscrit se conserve dans la bibliothèque de San-Martino de Scalis auprès de Palerme. L'auteur de cette histoire en doit la communication au Père Visconte Proto, directeur du musée.

Normands, celui que la cour de Rome ne pouvait leur pardonner, c'était d'avoir dédaigné les censures de l'Église et interrompu le payement des dîmes.

Léon avait promis de faire entrer dans la ligue formée contre les Normands le roi de Germanie Henri III; sans le secours des Allemands, il ne se croyait pas assez fort pour engager la lutte. Il se rendit à Worms, où la diète de l'empire venait de s'assembler; mais ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à persuader Henri de l'*obstinée et incorrigible malice* des Normands.

— « Vous êtes le protecteur des peuples et de l'Église, lui dit-il, et c'est à vous qu'il appartient de punir ceux qui ne respectent pas la loi. Les Normands sont devenus insupportables à tous par leurs fréquents attentats. Poussant les confins de leurs terres au delà de celles dont ils ont reçu l'investiture, ils veulent soustraire la province de Pouille à votre autorité. Pendant qu'il en est temps encore, il faut se hâter d'arrêter ce torrent dévastateur, et renvoyer ces étrangers au delà des monts. »

Une expédition en Italie souriait peu à Henri. Il répondit qu'il s'occuperait plus tard de cette affaire des Normands. C'était un refus déguisé, et Léon le comprit fort bien; mais voyant qu'il ne pouvait décider l'empereur à l'accompagner, il offrit de se charger lui-même de l'expédition et demanda seulement des soldats.

Au mois de février 1053, le pape se mit en route pour revenir en Italie. Il conduisait avec lui une armée nombreuse, composée de clercs et de laïques renommés pour leur expérience à la guerre. Un grand nombre d'aventuriers et de bandits que l'espoir du butin attirait au delà des Alpes, ou que la crainte de la justice chassait de leur pays, accoururent se ranger

sous les étendards du pontife (1). Léon ne doutait pas de la victoire avec de semblables troupes, et en effet, s'il avait pu conduire toute cette multitude dans la Pouille, il est probable que les Normands, réduits à l'impuissance, auraient été obligés de se soumettre; mais au moment où il se berçait des plus flatteuses espérances, les soldats sur lesquels il comptait le plus lui furent enlevés. Léon n'avait pas achevé de descendre les Alpes, que tous les seigneurs allemands qui l'avaient rejoint avec leurs vassaux reçurent inopinément l'ordre de revenir à Worms. C'était l'effet des avis de Gebhard, évêque d'Eichstadt, conseiller intime de Henri, qui, scandalisé de voir le père commun des fidèles à la tête d'une armée contre des chrétiens, trouvait injuste la guerre qu'on voulait faire aux Normands. Il avait fait sentir à Henri l'irrégularité de cette action, et avait obtenu de lui un ordre de licenciement (2). Il ne resta au pape que sept à huit cents volontaires de la Souabe et de la Lorraine.

Arrivé à Mantoue dans les premiers jours de mars, Léon, qui avait convoqué dans cette ville les évêques de la Vénétie, s'y arrêta quelques jours pour tenir un synode; mais là faillit se terminer son expédition belliqueuse. Pendant le concile, une querelle s'éleva entre ses gens et les familiers de plusieurs évêques. Le tumulte augmentant toujours, le pape sortit lui-même pour l'apaiser; mais il manqua être tué en voulant protéger quelques-uns de ses clercs. On eut tant de peine à rétablir la paix qu'il fallut dissoudre le concile (3).

(1) Item alios quamplures tàm clericos quàm laïcos in re militari probatissimos. Lambert Schaffn. —Secuti sunt eum plurimi Teutonicorum partim jussu dominorum, partim spe quæstûs adducti, multi etiam scelerati et protervi diversasque ob noxas patriæ pulsi. Herman Contractor.

(2) Leo Ostiensis, *Hist. monast. Cassin*, l II, c. 84.

(3) Wibert, *Vita Leonis*, l. II, c. 4.

La petite armée de Léon, qui grossissait à chaque pas depuis qu'elle était entrée en Italie, mit près d'un mois pour se rendre de Mantoue à Rome. Les populations soulevées par les prédications des prêtres et des moines accouraient en foule sur le passage du pontife; et un grand nombre de jeunes gens s'enrôlaient sous la bannière de l'Église : le pape leur promettait à tous l'absolution de leurs péchés pour *délivrer la terre de la malice des Normands.* Au mois de mai, Léon, ayant enfin terminé tous ses préparatifs, se rendit à Bénévent.

Lorsque les comtes normands apprirent que le pape s'avançait contre eux à la tête d'une nombreuse armée d'Allemands et d'Italiens, ils furent saisis d'une grande crainte. Leurs premiers capitaines et leurs plus braves soldats étaient morts par suite de la conspiration d'Argyrous. Réduits à leurs propres forces, car ils n'osaient plus se fier aux Apuliens, ils ne savaient comment ils pourraient résister, bien que cependant ils s'y préparassent avec leur activité ordinaire. Ce qui surtout les troublait, c'était cette idée de faire la guerre au chef de l'Église : un respect superstitieux glaçait leur courage. Dans cette extrémité, il ne leur restait d'autre ressource que d'essayer de fléchir le pape.

Une députation des principaux chefs se rendit à Bénévent. Introduits en présence de Léon, les Normands se jetèrent à genoux et le supplièrent de leur accorder la paix, promettant de le satisfaire et de lui obéir en toutes choses. Ils demandaient seulement qu'on les laissât en possession des terres qu'ils avaient acquises au prix de leur sang ; mais ils offraient de ne les garder qu'à titre de feudataires, comme s'ils les avaient reçues du Saint-Siége (1).

(1) L'*Ist. de li Normant*, l. III, c. 36.

Léon était assez disposé à écouter ces propositions; mais les Allemands l'empêchèrent de s'abandonner à la clémence. Fiers de leur haute taille, ils s'étaient mis à rire en voyant la petite stature des Normands (1).

— Réponds à ces envoyés, dirent-ils à Léon, que toute négociation est impossible tant qu'ils n'auront pas déposé les armes. Qu'ils promettent aussi d'abandonner l'Italie. Nous verrons ensuite si nous devons leur pardonner. Ils ne connaissent pas encore ce que peuvent les épées allemandes. Si les Normands veulent la paix, qu'ils se soumettent sans condition ; sinon, ils mourront tous par le glaive!

Cette orgueilleuse réponse rendit aux Normands tout leur courage. Froissés dans leurs intérêts les plus chers, ils oublièrent leurs scrupules de faire la guerre au chef de l'Église.

— Nous combattrons puisqu'il le faut ! s'écrièrent-ils en se relevant fièrement. Ce que nous avons gagné les armes à la main, nous ne le rendrons jamais. Mieux vaut la mort qu'une vie déshonorée !

Ayant rejoint leurs compagnons à Melfi, ils leur apprirent le résultat de l'entrevue. Tous les Normands approuvèrent ce qu'ils avaient fait et jurèrent comme eux de mourir plutôt que d'abandonner leurs conquêtes.

(1) Teutonici quia cesaries et forma decoros
Fecerat egregiè corporis proceri illos,
Corpora derident Normannica, quæ breviora
Esse videbantur. (Guill. Appulus, l. II.)

III.

Cependant Léon avait quitté Bénévent et était entré dans la Pouille. Une indisposition le força de s'arrêter quelques jours à Guardia de' Lombardi. Il continua enfin sa route et, le 14 juin, vint s'établir avec son armée entre Civitella et Dragonaria, auprès du fleuve Stagno.

Les Normands ne se firent pas longtemps attendre. Ils n'avaient pu réunir que trois mille cavaliers et un petit corps de fantassins longobards; mais tous ils étaient animés du même esprit, du même désir d'indépendance et de gloire. Hunfred et Richard, fils d'Asclittin, comte d'Aversa, commandaient l'armée normande. Au premier bruit du danger qui menaçait les colonies de la Pouille, Robert Wiscard était accouru du fond de la Calabre, amenant avec lui une troupe intrépide de Slavons qu'il avait disciplinés. Parmi les autres chefs, on remarquait encore Pierre de Trani, Hugues Tue-Bœuf de Monopoli, Arnold de Lavello, et Gautier de Saveuse, qui s'était si fort distingué à la bataille de Monte-Peloso.

Les deux armées s'observèrent pendant quelques jours et s'essayèrent par de petits combats; mais les Normands se décidèrent bientôt à en venir à une action générale. Ils ne pouvaient attendre plus longtemps : leur retraite était coupée, et la désertion des Italiens les privait de vivres. Depuis trois jours, pour se nourrir, ils étaient obligés de couper les blés encore verts et de les faire griller. Une victoire pouvait seule les sauver.

Le 18 juin, les Normands gravirent une colline qui séparait les deux armées, et, après avoir examiné le

camp ennemi, descendirent dans la plaine, où ils se rangèrent en bataille. Hunfred avait partagé sa petite armée en trois corps. A Richard d'Aversa, il avait donné le commandement de l'aile droite, et l'avait chargé d'attaquer la multitude des Italiens. Robert, avec ses Calabrais, avait été placé au centre; il devait former une réserve pour soutenir ses compagnons, s'il les voyait faiblir. Hunfred, qui avait avec lui les plus braves chevaliers, commandait l'aile gauche et s'était réservé de faire face aux Allemands.

L'armée ennemie était bien supérieure en nombre à celle des Normands. Depuis qu'elle était entrée dans la Pouille, elle s'était encore augmentée de nombreuses bandes d'Apuliens et de Longobards. Le prince de Capoue, le duc de Gaëte, les comtes de Teano et d'Aquino, croyant les Normands perdus, s'étaient déclarés contre eux et avaient rejoint le pape à Bénévent.

Toute cette foule d'Italiens inquiétait peu Hunfred et les autres comtes, qui les avaient battus trop souvent pour les craindre; mais la présence des Allemands les troublait; ils savaient qu'il ne serait pas facile de les vaincre : « Accoutumés à la guerre, dit Guillaume l'Apulien, les Allemands sont pleins de fierté et de courage. Ils dédaignent l'usage de la lance et sont assez mauvais écuyers; mais ils savent se servir d'épées longues et pesantes, qu'ils manient avec une vigueur peu commune. Rien ne résiste au tranchant de ces énormes glaives. C'est surtout lorsqu'ils sont descendus de cheval que les Allemands sont à craindre : serrés les uns contre les autres, ils forment alors un bataillon impénétrable, ne fuient jamais et meurent bravement sans reculer d'un pas. »

Richard d'Aversa porta les premiers coups et se précipita sur les Italiens, qui achevaient à peine de se former en bataille. Le choc fut terrible et décisif. Les Toscans et les Spolétains furent les premiers à se débander; ils n'avaient encore jamais combattu les Normands. En voyant accourir ces fiers guerriers, rapides comme le vent et faisant jaillir le feu sous les pieds de leurs chevaux, les pauvres Italiens furent saisis d'une terreur panique, et rompant leur ordre de combat, cherchèrent leur salut dans la fuite, *comme de timides colombes poursuivies par un autour* (1). Les Apuliens et les Longobards, restés seuls, ne purent soutenir l'attaque impétueuse des Normands. Ils se dispersèrent, et toute l'aile gauche des ennemis fut bientôt en pleine déroute. Richard poursuivit avec vigueur les fuyards, ne faisant grâce à aucun, mais s'acharnant de préférence sur les Longobards et les Apuliens.

Pendant ce temps, Hunfred était aux prises avec les Allemands. Selon l'ancien usage, on avait d'abord commencé par se lancer des traits et des pierres; mais bientôt honteux de combattre de loin, les Normands avaient voulu se servir de la lance et de l'épée, leurs armes favorites. Les Allemands, appuyés les uns contre les autres et présentant de tous côtés une muraille de fer, reçurent ce tourbillon sans broncher. Hunfred et ses chevaliers tournaient autour de l'intrépide bataillon, et ne pouvaient réussir à l'entamer. Plusieurs fois ils revinrent à la charge, mais ils furent toujours repoussés.

Robert Wiscard, qui attendait avec impatience le

(1) Universa papæ multitudo, præter Teutonicos, proh pudor! audito armorum strepitu, terga turpiter dedit ferientibus. *Anon. vita Leonis*, ap. Borgia, *Memorie di Benevento*, t. II, p. 320. — Guill. app. l. II.

moment de prendre part au combat, s'avança alors avec la réserve, rallia les Normands de Hunfred, et se précipita avec eux et les Calabrais sur les Allemands toujours immobiles.

Une lutte terrible s'engagea. Robert, invitant ses compagnons à le suivre de la voix et du geste, s'était jeté hardiment au plus fort de la mêlée. Il combattait des deux mains, faisant usage tout à la fois et avec la même dextérité de son épée et de sa lance. Trois fois il fut désarçonné; mais il se relevait toujours, et chacune de ses chutes semblait avoir doublé ses forces. Son glaive brisait avec fureur les casques et les cuirasses, coupait, perçait, renversait tout ce qui lui faisait obstacle, « apprenant aux Allemands de cette rude manière que ce ne sont pas toujours les plus grands corps qui ont le plus de vigueur. » Nul chevalier, vainqueur ou vaincu, comme cela fut prouvé après la bataille, ne porta des coups aussi terribles. Les Normands, d'une commune voix, lui adjugèrent le prix de la victoire (1).

Cependant les Allemands se défendaient toujours, et si la lance de Robert faisait parmi eux bien des victimes, leurs longues épées n'étaient pas moins fatales aux Normands. Un moment ils avaient perdu leur ordre de bataille au premier choc de Robert et de ses Calabrais ; mais ils étaient parvenus à se rallier.

On ne sait comment le combat aurait fini, lorsque Richard d'Aversa, revenant de la poursuite des Italiens, reparut sur le champ de bataille. Il croyait les Allemands en fuite et fut fort étonné. Il s'empressa d'accourir au secours de Hunfred et de Robert, et les

(1) Nullus in hoc bello, sicuti post bellum probatum est,
Victor vel victus, tam magnos edidit ictus.

Allemands furent entourés de toutes parts. Résignés à mourir, ils combattirent pendant longtemps avec un courage invincible (1). Enfin, les Normands réussirent à pénétrer dans leurs rangs. La résistance n'était plus possible; mais pas un Allemand ne se rendit : il fallut les tuer tous. « Ils avaient combattu ensemble, dit Hermann Contractor, ils moururent ensemble; mais ils ne tombèrent pas sans vengeance » (2).

Léon priait à l'écart pendant la bataille. Voyant la déroute de son armée, il prit la fuite et se réfugia dans Civitella. La victoire des Normands n'aurait pas été complète si le pape s'était échappé; mais ils n'eurent besoin que de se présenter devant Civitella. Effrayés de leurs menaces, les habitants obligèrent le pape à sortir de la ville, et fermant les portes, ils le laissèrent sans défense hors des murs, avec ses clercs, qui *tremblaient fort* (3).

Les Normands s'approchèrent de Léon avec de grandes marques de respect. Aussitôt qu'ils furent auprès de lui, ils se prosternèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de l'avoir combattu. Avec les mêmes témoignages de soumission, ils le menèrent à leur camp; mais, sous prétexte de lui faire honneur, Hunfred eut soin de placer auprès de lui ses chevaliers les plus fidèles. Léon accueillit les comtes normands le mieux qu'il lui fut possible, leur donna sa bénédiction et leva l'excommunication qu'il avait prononcée contre eux.

(1) Facto tamen de se quasi muro in modum coronæ, mortem expectantes, ne impunè caderent, viriliter certabant.

(2) Guill. app., l. II. — Malaterra, l. I, c. 14. — L'*Ist. de li Norm.*, l. III, c. 38. — *Anon. vita Leonis*, ap. Borgia, t. II.

(3) L'auteur anonyme de la *Vie de Léon*, publiée par Borgia, dit au contraire que les habitants de Civitella offrirent au pape de le défendre, et que ce fut Léon lui-même qui voulut se rendre aux Normands.

Pour se rendre au camp des Normands, il lui fallut traverser le champ de bataille couvert de morts. A la vue de tous ces cadavres affreusement mutilés, il regretta amèrement ce qu'il avait fait; mais il était trop tard. Il voulut lui-même prendre soin de la sépulture de tous ceux qui avaient été tués, et les fit ensevelir dans une église ruinée qui se trouvait proche (1). Au bout de cinq jours, ayant demandé de se rendre à Bénévent, Hunfred et les comtes normands s'empressèrent de l'y conduire; mais, tout en continuant de le traiter avec les plus grands honneurs, ils ne lui permirent pas de sortir de cette ville.

Léon y resta près d'une année (2), « travaillant à sa sanctification par la patience, le jeûne et la prière, et apprenant le grec pour lire l'Écriture sainte; couché sur un tapis avec une pierre pour oreiller, il ne donnait au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit, et employait le reste à chanter des psaumes. » Le moine Wibert (3), qui raconte si minutieusement les actions pieuses du pontife, oublie de nous parler de ses négociations avec les Normands. Si l'on en juge par le temps que le pape fut prisonnier, les parties eurent de la peine à s'arranger.

On s'accorda enfin, et Léon souscrivit au traité de paix que lui proposaient les comtes de la Pouille, traité aussi avantageux pour lui que pour eux. Il abandonna l'alliance des Grecs et des Italiens, que ses prédications avaient annoncée comme la cause de Dieu, ac-

(1) Les Normands la firent rebâtir plus tard et y fondèrent un monastère. Othon de Frisingue raconte que, plus d'un siècle après, on montrait encore aux pèlerins et aux voyageurs les ossements de ceux qui avaient péri dans cette terrible bataille.

(2) Du 23 juin 1053 au 12 mars 1054.

(3) Wibert, *Vita Leonis*, l. II, c. 12.

cepta celle des Normands, et leur accorda, au nom de saint Pierre, l'investiture de tout ce qu'ils avaient déjà conquis et de tout ce qu'ils pourraient encore conquérir dans la Pouille, la Calabre et la Sicile (1). De leur côté, les Normands s'engagèrent à secourir l'église de Rome contre tous ses ennemis. En demandant cette investiture, les comtes normands voulaient justifier leurs conquêtes aux yeux du peuple, et empêcher les papes d'en arrêter plus tard le cours par des excommunications.

Depuis cette mémorable transaction, le royaume de Sicile et de Naples est un fief de saint Pierre. C'est ainsi qu'une défaite donna au saint-siége ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir par une victoire, et que la faiblesse d'un pontife pieux et étranger à la politique humaine effectua une conquête que les plus hardis des prédécesseurs de Léon IX n'auraient osé tenter. Le pape, en inféodant aux Normands les provinces que possédaient les Grecs et les Longobards, s'en attribua implicitement la propriété, quoiqu'il ne pût pas alléguer sur elles le moindre droit, ni même former à leur égard la plus légère prétention (2).

IV.

Attirés par l'espoir de s'enrichir aux dépens des Grecs, et par les promesses de récompense que leur faisaient les comtes de la Pouille, les Normands accouraient en foule en Italie. Geoffroi, Mauger, Guillaume

(1) Omnem terram quam perverserant et quam ulteriùs adversùs Calabriam et Siciliam lucrari possent de S. Petro hæreditali feudo sibi et hæredibus suis possidendam concessit. Malaterra, l. I, c. 14.

(2) Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. I, c. 4.

et Humbert rejoignirent vers ce même temps leurs frères Hunfred et Robert Wiscard. Le vieux Tancrède, *étonné de se voir père d'une race de conquérants*, eut bien de la peine à retenir auprès de lui Serlon (1), Tancrède, Alvérède et Roger, le plus jeune de ses fils. Ce dernier ne tarda même pas à lui échapper, et vint retrouver ses frères. La fortune lui réservait la conquête de la Sicile.

« Roger, dit la chronique de Malaterra, arriva en Italie avec Ernald d'Échauffour, Hugues de Grantmesnil, Roger de Thosny et Robert de Guitot, chevaliers d'une grande illustration. C'était un jeune homme d'une remarquable beauté, d'une taille haute et riche, éloquent dans le conseil, prudent dans l'exécution, aimable et accessible à tous, plein de libéralité et puissant dans les armes; mais comme tous les jeunes hommes, à ne point mentir, il était un peu mutin, et se plaisait trop à la louange. »

Robert Wiscard, qui avait réussi à se faire élire comte de Pouille, après la mort de Hunfred, accueillit fort bien son jeune frère, et le choisit pour aller guerroyer à sa place contre les Calabrais; mais voulant d'abord l'éprouver, il ne lui donna que soixante hommes (1058). Roger, avec sa petite troupe, s'avança jusqu'à Melito, dans la Calabre ultérieure, qui n'était pas encore soumise, et s'établit sur une haute mon-

(1) Comme on pourrait croire, dit Malaterra (l. 1, c. 38-39), que ceux des fils de Tancrède qui ne quittèrent pas la Normandie étaient moins vaillants que leurs frères, nous avons quelque chose à dire de Serlon. Ce jeune chevalier s'était acquis par sa bravoure un grand renom à la cour du duc Robert le Magnifique; mais ayant été insulté par un riche seigneur, il le tua et fut forcé de s'enfuir en Angleterre. Quelque temps après, le duc de Normandie déclara la guerre à la reine Constance, veuve du roi Robert, et vint mettre le siége devant Tillières, sur la frontière de France.

tagne, nommée *Vibona*, qui dominait tout le pays. La terreur de ses armes et de ses stratagèmes répandit bientôt l'effroi dans toute la contrée. « Les villes et les châteaux envoyaient de tous côtés demander la paix, et, comme prix de leur soumission, les habitants apportaient de riches rançons et s'engageaient par serment et par otages. » Roger envoya à Melfi la plus grande partie de cet argent.

Ravi de la conduite de son jeune frère, Robert lui manda de venir le trouver. Il préparait alors une expédition contre Reggio, dont il convoitait ardemment la possession. La population nombreuse de cette ville, sa position géographique en face de Messine et les ressources de tous genres dont elle abondait en faisaient

Le gouverneur de la ville, homme renommé entre tous les Francs pour sa valeur, proposa aux Normands de terminer la querelle par un combat singulier, ainsi que cela se pratiquait fréquemment alors. Chaque jour il sortait de la ville et venait défier les chevaliers du duc; mais personne ne se présentait pour le combattre, car Robert l'avait défendu expressément. Cette nouvelle s'étant répandue arriva jusqu'à Serlon. Il quitta aussitôt le lieu de son exil, et suivi seulement de deux écuyers se rendit au camp normand. Le lendemain, au point du jour, sans se faire connaître de personne, il se présenta aux portes de Tillières et provoqua le gouverneur. Celui-ci voulut d'abord le railler, lui conseillant d'user de cette même prudence qui réussissait si bien aux chevaliers de sa nation; mais Serlon n'était pas accouru de si loin pour s'en retourner comme il était venu. Il répondit par des insultes aux railleries du gouverneur qui, s'étant armé, sortit pour combattre. Ils luttèrent pendant longtemps avec une vigueur égale; enfin, Serlon, plus adroit ou plus heureux, terrassa son ennemi; puis, lui ayant coupé la tête, il la plaça au bout de sa lance et, visière baissée, traversant la foule de ses compatriotes qui applaudissaient, il quitta le camp sans avoir été reconnu. Mais le duc avait assisté au combat : il ordonna à un de ses écuyers de courir après lui, ne voulant pas permettre que le nom d'un si vaillant chevalier demeurât dans l'oubli. En apprenant que Serlon était l'auteur de ce beau fait d'armes, il ne pensa plus à son mécontentement contre lui; il courut à sa rencontre, l'embrassa devant toute l'armée et le regarda toujours à l'avenir comme un de ses plus braves chevaliers.

une place de la plus grande importance. Robert, qui brûlait d'engager la lutte avec les Sarrasins de Sicile, ne pouvait rien tenter contre eux avant d'avoir occupé Reggio, qui lui offrait à la fois un point d'appui pour une expédition au delà du Phare et un boulevard, en cas d'échec, contre une invasion des Arabes.

Roger partit de Vibona « avec six chevaliers seulement, » et traversa ainsi toute la Calabre. Il trouva Robert à Melfi, achevant de réunir son armée. Les deux frères se rendirent à Catanzaro, et suivant les bords de la mer, vinrent dresser leurs tentes sous les murs de Reggio. La ville n'avait pour défenseurs que ses propres habitants; mais, comme nous l'avons dit, ils étaient nombreux, accoutumés à la guerre et décidés à repousser de toutes leurs forces la domination normande. Ils avaient dévasté eux-mêmes tout le pays aux environs de Reggio, et le manque de vivres se fit bientôt sentir dans le camp normand. Roger fut chargé avec 300 hommes de pourvoir aux besoins de l'armée. A cette époque, le pillage des subsistances était une partie essentielle de la guerre même. Il n'y avait point alors de service de vivres régulièrement organisé, et le soin de nourrir l'armée pendant la campagne était toujours confié aux plus braves. Roger s'acquitta de sa tâche avec son habileté ordinaire, et pourvut abondamment à toutes les nécessités. Mais le siége n'avançait pas. Les habitants continuaient à faire bonne contenance et résistaient vaillamment à toutes les attaques. L'hiver approchant, Robert fut obligé de se retirer.

Le mauvais succès de cette expédition altéra la bonne harmonie qui avait jusqu'alors régné entre les deux frères. Roger avait promis à ses chevaliers de les récompenser, et pour cela il comptait sur la générosité

du chef de la famille, car il était lui-même aussi pauvre que ses compagnons. Il s'adressa donc à Robert, mais celui-ci, *fort libéral d'habitude, fit la sourde oreille.* Il paraît qu'il était jaloux de son jeune frère : ses chevaliers l'abandonnaient pour se ranger sous la bannière de Roger. Craignant les suites de cette désertion, Robert voulait l'arrêter dans son principe.

Roger, qui était loin de s'attendre à un refus, en éprouva un profond dépit ; il quitta aussitôt l'armée et se retira dans la Campanie, auprès de son frère Guillaume, comte de la Principauté; ainsi que Roger, Guillaume était mécontent du chef de la ligue normande. Les auteurs des chroniques ne disent pas le motif de ses plaintes, mais on le devine aisément. Guillaume, comme les autres comtes normands, aspirait à l'indépendance. Il accueillit Roger avec une grande joie et lui donna le château de Scalea.

Au premier bruit de cette défection, Robert accourut de la Calabre, où quelques affaires le retenaient alors. Il était temps, car Roger était déjà entré sur les terres de Melfi, qu'il ravageait sans aucun scrupule. Robert attaqua vainement le château de Scalea : ses deux frères le forcèrent de lever le siége. Une courte trêve suivit ces premières hostilités ; mais Robert refusant toujours de venir en aide aux compagnons de Roger, la guerre recommença.

Elle ne fut pas très-avantageuse à Roger, qui n'avait d'ailleurs pour résister à Robert qu'une centaine d'aventuriers, et manquait de toute espèce de subsides. Son frère Guillaume ne le soutenait pas comme il aurait pu. Pour faire vivre ses gens, Roger fut obligé de voler des chevaux et de dévaliser des marchands dans le voisinage de Melfi : c'était une véritable guerre de

bandits. Malaterra raconte longuement ces premières expéditions du futur conquérant de la Sicile, et il ajoute que c'est par l'ordre même de ce prince qu'il les a consignées dans ses annales : Roger voulait que l'histoire gardât le souvenir de ces aventures, afin qu'il fût bien connu à tous de quel profond état de misère il s'était relevé pour atteindre au faîte des grandeurs (1).

Pendant que ces choses se passaient dans la Pouille, en Calabre les affaires allaient fort mal. Les Grecs avaient repris courage et songeaient à mettre à profit les dissensions survenues si mal à propos entre les Normands. Ils s'étaient emparés par surprise du château de Leucastro et avaient massacré la garnison jusqu'au dernier homme. De toutes parts les populations se soulevaient. Robert comprit que si la querelle continuait, la Calabre était perdue. Il envoya un messager à son frère et lui proposa la paix. Roger ne demandait pas mieux : cette vie de brigandage et de rapine qu'il menait depuis plusieurs mois commençait à le fatiguer. Cette fois Robert, que les circonstances pressaient, se montra de bonne composition. Il céda à Roger la moitié de ce qu'il possédait en Calabre et de tout ce que l'on pourrait y acquérir par la suite, et lui donna la ville de Melito, avec le titre de comte.

Après s'être réconcilié avec son frère, Roger était retourné en Calabre; mais Robert le rappela presque aussitôt auprès de lui. La querelle des deux frères

(1) Latrocinio armigerorum suorum in multis sustentabatur, quod quidem ad ejus ignominiam non dicimus, sed ipso ità præcipiente adhùc viliora et reprehensibiliora dicturi sumus, ut pluribus patescat quàm laboriosè et cum quantâ angustiâ à profundâ paupertate ad summum culmen divitiarum vel honoris attigerit.

avait eu dans la Pouille, comme dans la Calabre, de fâcheux résultats. Plusieurs comtes normands et autres feudataires apuliens, puissants et riches, avaient essayé d'en profiter pour s'affranchir de la suzeraineté du chef de la ligue. Geoffroi de Hauteville, qui commandait dans la Capitanate, s'était vu forcé d'appeler au plus vite Robert Wiscard à son aide. Soutenu par les Grecs de Bari, un chevalier *de haut renom et de grande fortune*, nommé Gauthier, lui taillait une rude besogne. Robert, dès qu'il eut été rejoint par Roger, se rendit avec lui dans la Capitanate. Troïa, qui s'était soulevée à l'instigation des Grecs, fut reprise et dut payer une forte contribution pour se racheter du pillage. Les deux frères attaquèrent ensuite Gauthier, qui ayant osé leur présenter la bataille, fut battu avec ses alliés. Il résista pendant quelques semaines dans un de ses châteaux où il s'était retiré, mais il fut enfin obligé de se rendre. On raconte que Robert, voulant en finir avec ces visées d'indépendance des chevaliers normands, lui fit crever les yeux comme traître et félon (1).

Revenu en Calabre pour y continuer l'œuvre si bien commencée de la conquête, mais un moment compromise par la querelle des deux chefs normands, Roger, qui ramenait avec lui un certain nombre d'aventuriers nouvellement arrivés en Italie, se disposa à poursuivre vigoureusement la guerre contre les Grecs. Après avoir défait un corps de troupes byzantines sorti de Rossano et qui s'était avancé jusqu'à Vibona, il vint mettre le

(1) Ce Gauthier, dit Malaterra, avait une sœur d'une rare beauté. Son corps était d'une blancheur si éclatante que, lorsqu'elle se baignait, les poissons attirés comme par un aimant venaient nager autour d'elle et se laissaient prendre à la main.

siége devant la forte ville de Cariati, où Robert Wiscard le rejoignit aussitôt qu'il eut remis l'ordre dans la Pouille. Les habitants se défendirent vaillamment; mais ne recevant aucun secours des autres villes grecques, ils acceptèrent la capitulation que Robert leur avait fait offrir (1060). « Cette ville, dit le poëte apuléen, fut la première à saluer Robert Wiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile, » (1) titre que venait de prendre le chef de la ligue normande, et que le pape Nicolas II avait solennellement reconnu.

Les deux frères s'emparèrent ensuite de Gerace, de Rossano et de Cosenza. A la fin de l'année, toute la Calabre se trouvait soumise, à l'exception de Squillace et de Reggio. Cette dernière ville était la plus importante de la province. Nous avons vu que Robert l'avait assiégée vainement deux ans auparavant : quoique abandonnés à eux-mêmes par le gouverneur grec, les habitants avaient opposé aux Normands une résistance invincible. Mais depuis ce temps la situation avait changé. Retourné à Reggio, après le départ des Normands, le stratique avait été assez mal reçu par le peuple, et, au lieu d'essayer de faire oublier sa honteuse désertion, il n'avait pas tardé à se rendre tout à fait odieux par de lâches cruautés. Les habitants l'avaient chassé depuis plusieurs mois, lorsque Robert Wiscard et son frère se présentèrent sous les murs de la ville. Le nouveau stratique envoyé de Constantinople fit tout ce qu'il put pour sauver Reggio; mais mal secondé par la population, il fut obligé de capituler avec la garnison grecque. Robert lui permit de se retirer avec elle à Squillace. Le même jour, il prit

(1) Dux Apuliæ, Calabriæ et futurus Siciliæ.

possession de Reggio. Las enfin d'être continuellement pillés par leurs gouverneurs, qui ne savaient même plus les protéger contre leurs ennemis, les habitants se résignèrent sans trop de peine à subir la domination normande. Les deux comtes furent conduits en grande pompe à la cathédrale, où Robert se fit proclamer duc de Calabre, aux acclamations de tout le peuple.

Pour que la conquête de la province fût achevée, il ne restait aux aventuriers qu'à s'emparer de Squillace. Roger vint l'assiéger, avec une partie de l'armée, pendant que Robert attaquait et prenait l'un après l'autre les châteaux qui défendaient la ville. Désespérant de résister aux deux frères, le stratique s'embarqua pour Constantinople avec ses troupes, et les habitants, aussitôt qu'ils se virent débarrassés des Grecs, s'empressèrent d'ouvrir leurs portes aux Normands (1).

(1) Malaterra, l. I, c. 35-37. — Jean Curopalate ap. Caruso, *Biblioth. hist. Siciliæ.*

CHAPITRE IV.

ROGER, COMTE DE SICILE.

I.

La prise de Squillace avait mis fin à la guerre de Calabre, et cette province était à peine soumise que Robert Wiscard résolut d'attaquer la Sicile. C'était une entreprise plus glorieuse et plus sainte que celle qu'il venait de terminer. De puissants motifs animaient d'ailleurs les Normands. On ne peut se dissimuler que le principal était le désir d'étendre leur domination ; mais cette fois leur ambition était d'accord avec l'intérêt général. L'Italie méridionale avait eu bien longtemps à souffrir des terribles incursions des Sarrasins, et le même danger la menaçait toujours; le moment paraissait venu enfin de mettre à la raison ces farouches ennemis du nom chrétien. Robert se posa comme le vengeur des populations grecques et longobardes de la Calabre et de la Pouille.

Après avoir pris possession de Squillace, les deux frères étaient revenus à Reggio, où ils passèrent plusieurs jours, s'occupant des préparatifs de l'expédition projetée. Il fut décidé qu'elle n'aurait lieu qu'au printemps de l'année suivante. Quelques affaires urgentes réclamaient dans la Pouille la présence de Robert; il avait aussi certaines précautions à prendre. Avant tout, il importait que, pendant son absence, les Grecs de Bari ne pussent rien tenter contre ses possessions. D'un autre côté, il lui fallait ménager l'esprit des autres comtes normands et prévenir les obstacles que leur

intérêt ou leur jalousie pouvait apporter à l'expédition. Robert n'était pas sans quelque inquiétude à ce sujet. Il était à craindre qu'ils n'accueillissent par un refus la proposition de se prêter à cette nouvelle entreprise qui ne pouvait qu'*augmenter la superbe de cette petite maison de Hauteville*, déjà si puissante.

Roger insistait pour qu'on attaquât immédiatement Messine. — « Les païens, disait-il, savent que nous avons battu les Grecs et conquis Reggio. Lorsqu'ils apprendront que nous sommes retournés dans la Pouille, sans oser les poursuivre au delà du Phare, ils s'imagineront que nous avons eu peur. »

Ce ne fut pas sans peine que Robert obtint de lui qu'il attendrait jusqu'au printemps. Mais le jeune comte voulut du moins faire comprendre aux Sarrasins que, si l'on tardait à les attaquer, ce n'était pas la crainte qui retenait les Normands sur la côte de Calabre.

Une nuit, il se jeta dans quelques barques avec soixante chevaliers, traversa le détroit et vint descendre auprès de Messine. Le premier de tous, il posa le pied sur cette terre que ses exploits devaient illustrer, et qui, conquise par lui, était destinée à devenir une des plus riches provinces du futur royaume normand. Les Sarrasins sortirent de Messine pour repousser le petit escadron des aventuriers. Dès qu'il les aperçut, Roger donna l'ordre à ses compagnons de tourner bride, comme s'ils étaient effrayés du grand nombre des païens; puis, lorsqu'il vit qu'ils étaient assez éloignés de la ville, il fit tout à coup volte-face, et tomba sur eux comme la foudre. Les Sarrasins surpris se débandèrent au premier choc et s'enfuirent vers Messine. Roger, qui n'avait voulu que passer sa mau-

vaise humeur, se rembarqua avec ses gens et revint à Reggio.

Dans le même temps où les Normands se disposaient à envahir la Sicile, les émirs et cheikhs sarrasins, se préoccupant fort peu du danger qui les menaçait, et d'ailleurs aveuglés par l'ambition, comme autrefois les princes longobards, se disputaient la possession de cette île avec un acharnement augmenté encore par la haine qui divisait les deux races, arabe et berbère. Nous avons parlé, en racontant l'expédition de Maniakès, des dissensions qui avaient suivi la défaite et la mort d'Abou-Kab. En 1061, après de longues guerres, la Sicile se trouvait partagée entre cinq émirs établis à Messine, Catane, Girgenti, Trapani et Palerme. L'émir de Messine étendait son pouvoir jusqu'à Patti; celui de Catane, était maître de Lentini, de Taormina et de toute la région du *Djebel en Nar* (Etna); Syracuse, Noto, Enna et Sciacca, obéissaient à l'émir de Girgenti; Marsala et Alcamo à celui de Trapani; enfin l'émir de Palerme commandait à tout le nord de l'île jusqu'à Caronia. Ce dernier, qui est appelé *roi de Sicile* par les chroniqueurs, se prétendait le successeur des anciens Valis; mais les autres émirs n'étaient pas toujours disposés à lui obéir. Ils ne songeaient qu'à se dépouiller les uns les autres et se faisaient une guerre continuelle.

Ali-ben-Naam-ben-el-Houasch, émir de Girgenti, était le plus puissant. Il avait enlevé Syracuse à Ebn-el-Themanh, émir de Catane, et dans le même moment où les Normands prenaient possession de Reggio, la guerre venait de recommencer entre les deux chefs sarrasins. Ebn-el-Themanh avait épousé Maïmouna, sœur d'Ali. « Un jour, dit Ebn-el-Khaldoun, que sa

raison était troublée par le vin, il se mit en colère contre elle, on ne sait à quel propos, et ordonna qu'on lui ouvrît les veines. Elle perdit son sang et s'évanouit, tandis qu'après avoir donné cet ordre cruel, Ebn-el-Themanh s'endormait d'un profond sommeil. Son fils Ibrahim étant arrivé sur ces entrefaites, prodigua ses soins à la malheureuse Maïmouna, et fit appeler des médecins qui la rappelèrent à la vie. Revenu de son ivresse, Ebn-el-Themanh se repentit de sa cruauté. Il recourut aux prières pour obtenir son pardon, et Maïmouna fit semblant de le lui accorder ; mais quelque temps après elle lui demanda la permission d'aller rendre une visite à son frère; à peine arrivée à Kasr-Yani, où il résidait, elle lui raconta le traitement qu'elle avait eu à subir, et aussitôt Ali-ben-Naam jura de ne jamais la rendre à son mari. »

Il paraît qu'Ebn-el-Themanh, par sa conduite hautaine, s'était fait de nombreux ennemis parmi les Arabes. La nouvelle guerre qui avait éclaté entre les deux beaux-frères précipita sa ruine. Battu par Ali-ben-Naam, il perdit l'une après l'autre toutes ses places, et fut obligé de se renfermer dans Catane. Comme il avait eu soin de bien pourvoir la ville de vivres et de munitions, il ne regardait pas encore la partie comme perdue; mais les habitants refusant de se défendre, il se vit forcé de s'enfuir au plus vite pour ne pas être livré à son rival. Il se réfugia en Calabre, et apprenant que Roger était encore à Reggio, il vint l'y trouver.

Ebn-el-Themanh n'ignorait pas que le comte normand faisait des préparatifs pour envahir la Sicile; mais bien loin d'essayer de l'en détourner, il l'exhorta au contraire à tenter l'entreprise, assurant qu'elle se-

rait facile, que les villes étaient mal fortifiées et les chefs divisés entre eux. Il offrit même de servir de guide à l'armée chrétienne. Roger n'avait pas besoin d'être excité; mais Ebn-el-Themanh pouvait lui être très-utile, et il n'eut garde de repousser ses offres. Il fut convenu entre le jeune comte et l'émir dépossédé que ce dernier aiderait les Normands de tout son pouvoir à conquérir la Sicile, et, de son côté, Roger promit de lui *prêter l'adjutoire de ses chevaliers* pour reprendre Catane, et se venger d'Ali-ben-Naam. Comme sûreté de sa parole, Ebn-el-Themanh donna son fils en otage.

Sur ces entrefaites, Robert Wiscard, qui était retourné dans la Pouille, où, comme nous l'avons dit, il avait certaines affaires à régler, rejoignit son frère en Calabre. Tous ses préparatifs étaient terminés, et il avait complétement réussi auprès des autres comtes normands. D'abord ceux-ci avaient assez mal accueilli la proposition d'une expédition en Sicile ; mais Robert avait si bien fait, prodiguant les présents et les promesses, que non-seulement ils avaient pris l'engagement de s'opposer à toute tentative que les Grecs de Bari pourraient faire contre les possessions du chef de la ligue pendant son absence, mais que même un assez bon nombre d'entre eux, aussi impatients que le comte Roger de combattre les païens, s'étaient offerts de partager les périls de l'entreprise.

Robert approuva tout ce qui s'était passé entre Roger et Ebn-el-Themanh, et, comme son frère, il fit à l'émir un accueil empressé. Mais « le duc Wiscard, dit Malaterra, était prudent avant tout » : Craignant que sous les offres du chef sarrasin il ne se cachât quelque trahison, il convint avec Roger qu'il ferait une seconde descente en Sicile, accompagné d'Ebn-el-The-

manh, qui lui servirait de guide (1). Ce dernier, exaspéré par sa défaite, ne pensait nullement à trahir les chrétiens. Il conduisit fidèlement dans la campagne de Melazzo Roger et les 160 chevaliers (2) que le jeune comte avait emmenés avec lui.

Après avoir bien couru le pays, les Normands vinrent camper le soir dans le voisinage de la ville. Pendant le jour, le kaïd, comme s'il eût craint de sortir de Melazzo, s'était tenu caché derrière les murailles sans faire aucun mouvement : son projet était d'attendre la nuit pour attaquer les chrétiens, espérant les surprendre; mais Roger se tenait sur ses gardes. Prévenu par les coureurs d'Ebn-el-Themanh de l'approche des Arabes, il les laissa s'avancer en silence jusqu'à une certaine distance du camp, puis faisant tout à coup sonner la charge, il se précipita sur eux avec ses chevaliers. Le combat ne fut pas long. Les Sarrasins, qui s'attendaient à trouver les Normands endormis, se défendirent à peine. Le kaïd seul fit meilleure contenance; mais attaqué par Roger lui-même, il fut renversé d'un coup de lance. Le voyant tomber, ses gens s'enfuirent en désordre vers Melazzo, dont ils se hâtèrent de fermer les portes.

Après avoir ravagé à son aise tout le pays, Roger songea à regagner Reggio avec son butin. A cet effet, il vint camper au-dessous de Messine, auprès d'une petite anse du rivage où il avait fait réunir un certain nombre de barques. Ayant appris son dessein, les Arabes de cette ville, qui, on le sait, avaient une re-

(1) Malaterra, l. II, c. 1, 2, 3. — Novaïri. — Ebn-Khaldoun. — *L'Istoire de li Norm.*, l. V, c. 8.

(2) A peu près cinq à six cents hommes. Malaterra ne donne jamais que le nombre des chevaliers; mais chacun d'eux avait à sa suite trois ou quatre archers ou hommes d'armes.

vanche à prendre, voulurent essayer de s'opposer à son retour. Ils résolurent toutefois d'attendre au lendemain, lorsque déjà une partie des barques aurait passé le détroit; de cette manière, ils espéraient n'avoir affaire qu'à l'arrière-garde des Normands, dont ils se flattaient d'avoir facilement raison. Malheureusement pour eux, Roger avait été averti par quelques chrétiens de Messine; le vent, d'ailleurs, avait soufflé de la côte de Calabre pendant toute la nuit, et aucune barque n'était partie. Le comte cacha dans un ravin son neveu Serlon, arrivé depuis quelques jours seulement de Normandie, et lui-même, avec le reste de ses chevaliers, se tint prêt à recevoir les Arabes. Ceux-ci, au nombre de 1,500 à peu près, se précipitèrent sur les chrétiens en poussant de grands cris « *ce qui était leur coutume de combattre;* » mais ayant bien vite reconnu à la vue des barques rangées en bon ordre le long du rivage, que tous les Normands étaient encore là, ils prirent peur et commencèrent à regarder derrière eux. Roger, suivi d'Ebn-el-Themanh, s'était lancé au plus fort de la mêlée, et chaque coup de sa masse d'armes abattait un ennemi. Dans le même moment, Serlon sortit de son embuscade. Les Sarrasins furent enveloppés et taillés en pièces; pas un ne put rentrer dans Messine.

Au rapport de Malaterra, si Roger s'était porté immédiatement sur la ville, il s'en serait emparé sans coup férir. La plus grande consternation y régnait, et les chrétiens qui l'habitaient en grand nombre parlaient déjà de lui envoyer une députation; mais Roger ne savait rien de tout cela. D'un autre côté, il ne voulait pas tenter une si grande entreprise avant d'avoir prévenu son frère : selon ce qui avait été convenu

entre eux, il n'était passé en Sicile que pour reconnaître le pays. Voyant l'inaction des Normands, les Arabes revinrent de leur terreur; ils avaient allumé des feux sur toutes les montagnes, et l'alarme était donnée partout. Des renforts ne tardèrent pas à arriver de toutes les villes voisines, de Remata, de Melazzo, de Patti. Lorsque le comte, qui s'était établi dans l'île de Saint-Hyacinthe (auj. *Braccio di San-Reniero*), s'avança quelques jours après pour attaquer Messine, la ville ne pouvait plus être enlevée par un coup de main. Les femmes elles-mêmes avaient pris les armes et se présentèrent sur les remparts, lorsque les muezzins des mosquées signalèrent l'approche des chrétiens. Roger comprit tout de suite qu'il n'y avait rien à faire; il essaya seulement d'attirer les Sarrasins hors des murs, mais ceux-ci n'eurent garde de bouger. Il se retira alors et repassa le détroit. Les chroniques racontent qu'une furieuse tempête assaillit au retour les barques normandes. Le comte fit vœu d'employer le butin qu'il rapportait à reconstruire une église de Saint-Antoine, près de Reggio, et « la tempête, dit Malaterra, s'apaisa aussitôt. »

II.

Lorsque Roger débarqua à Reggio, il apprit que Robert était reparti pour la Pouille, afin de presser l'arrivée de ses renforts et l'armement de la flotte qu'il faisait construire. Vers le commencement du mois de mai, les deux frères se trouvèrent de nouveau réunis, et prirent immédiatement leurs dispositions pour envahir la Sicile. Mais les Arabes, de leur côté, n'étaient pas restés inactifs; Ali-ben-Naam, avec l'aide des au-

tres émirs, redevenus amis en présence du danger qui les menaçait tous également, avait équipé une flotte considérable, et lorsque celle des Normands arriva enfin, le passage était fermé. C'était un contre-temps fâcheux qui pouvait tout compromettre. Robert eut un moment la pensée d'attaquer les Sarrasins, bien que leur flotte fût supérieure en nombre à la sienne; mais il ne l'osa pas : une bataille navale, manière de combattre qu'il ne connaissait pas encore, l'épouvantait.

Cependant il n'était pas possible d'en rester là après avoir fait de si grands préparatifs. Toujours prêt aux entreprises aventureuses, Roger lui proposa de renouveler contre Messine le coup de main qui n'avait pas réussi une première fois. Pendant que Robert, afin de détourner l'attention de la flotte ennemie, demeurerait campé autour de Reggio avec le gros de l'armée, lui-même, protégé par les ombres de la nuit, traverserait le détroit et tenterait de surprendre soit Messine, soit tout autre point de la côte, où il s'établirait solidement. S'il ne réussissait pas, cette diversion dans tous les cas ne pouvait manquer d'amener dans les dispositions de l'ennemi quelques changements dont il serait possible de profiter. Le dessein paraissait beau à Robert, mais un peu hardi; il ne pouvait se faire à l'idée de savoir son frère affrontant peut-être avec quelques centaines d'hommes toutes les forces des Arabes. Roger, toutefois, parvint à lui faire approuver son projet.

Dès la nuit suivante, il s'embarqua avec 300 chevaliers qu'il avait choisis parmi ceux de Robert et les siens, *tous vaillants hommes, usés d'ordonner chevalerie et bataille*, et vint aborder à 6 milles de Messine, dans un lieu appelé *Tremosteri*. Les barques avaient l'ordre

de retourner à Reggio aussitôt qu'elles auraient mis à terre le comte et ses gens; ce qu'elles exécutèrent. Il ne restait aux aventuriers aucune espérance de retraite; il fallait vaincre ou périr. Sans perdre de temps, Roger marcha sur Messine. Comme il l'avait prévu, la ville n'avait que quelques défenseurs ; la plus grande partie des habitants, croyant à une bataille navale, se trouvaient sur la flotte. Le comte s'était, d'ailleurs, ménagé des intelligences parmi les chrétiens de Messine, qui avaient promis de l'aider à s'en rendre maître. Les Arabes, qui étaient restés dans la ville, se défendirent bien d'abord; mais pendant qu'ils se tenaient sur les murailles pour repousser l'attaque des Normands, les chrétiens s'étant soulevés, s'emparèrent d'une des portes et l'ouvrirent à Roger. Se répandant dans les rues comme un torrent, les Normands tuèrent tout ce qui résistait. Le carnage fut affreux ; Messine éprouva toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. On ne cessa de tuer que pour piller.

Malaterra raconte une histoire touchante. Un jeune Sarrasin s'enfuyait avec sa sœur; mais la jeune fille, que l'épouvante avait saisie, lui dit qu'elle ne pouvait plus le suivre. Son frère essaya de ranimer son courage, il la porta même dans ses bras pendant plus de 2 milles; mais bientôt il fut obligé de s'arrêter : ses forces l'abandonnaient. Après avoir regardé sa sœur pendant quelques instants d'un air hagard, il s'écria tout à coup :

— « Si tu ne peux plus fuir, il faut mourir ! J'aime mieux te savoir morte que l'esclave des adorateurs des croix. »

La jeune fille, sans répondre, se mit à genoux et lui présenta sa poitrine. Tirant alors son poignard, le

frère, qui ne pouvait retenir ses larmes, la frappa en détournant les yeux, puis l'ayant embrassée une dernière fois, il continua à fuir (1).

La nouvelle de la prise de Messine déconcerta fort les Sarrasins, qui s'étaient crus bien assurés contre toute agression. Ils voyaient l'armée normande toujours campée en face d'eux sur la côte de Calabre, et ils savaient aussi que la flotte, désespérant de forcer le passage, avait cherché un refuge derrière le cap Spartivento. Par suite de l'audacieuse entreprise de Roger, Ali-ben-Naam n'avait plus rien à faire dans le détroit; sa flotte elle-même se trouvait compromise. Il se hâta de mettre à la voile et fit retraite vers Palerme, après avoir recueilli en passant quelques fuyards de Messine. Le départ des Arabes laissant le passage libre, Robert s'empressa de rejoindre son frère. Le lendemain la flotte, qui était revenue de Spartivento, transporta de l'autre côté du Phare toute l'armée normande. Robert s'arrêta plusieurs jours à Messine, faisant convertir toutes les mosquées en églises, et ordonnant d'ajouter de nouvelles fortifications aux anciennes; puis ayant placé dans la ville une bonne garnison, il se disposa à poursuivre vigoureusement ce premier succès.

Les deux frères, toujours guidés par Ebn-el-Themanh, se dirigèrent vers Remata. Les habitants n'attendirent même pas que Robert les fît sommer de se rendre. « Le kaïd pris de peur, dit l'*Histoire des Normands*, vint à genoux au-devant des deux comtes, implorant paix et offrant de riches présents pour tribut; il s'obligea d'être à leur commandement tout entière-

(1) Malaterra, l. II, c. 8-11. — L'*Ist. de li Norm.*, l. V, c. 15-18.

ment, et leur jura fidélité sur les livres de sa loi. »

Profitant de la terreur que la prise de Messine avait répandue dans le pays, les Normands parcoururent tout le val de Demena sans rencontrer aucune résistance. Cette partie de l'île, la dernière conquise par les Arabes, renfermait un grand nombre de chrétiens. Partout les deux frères furent reçus comme des libérateurs. Ils pénétrèrent ainsi jusqu'à Centorbi, au sud de l'Etna « *cité qui avait de hauts murs et de profondissimes fossés.* » Les habitants, presque tous Sarrasins, fermèrent leurs portes à l'approche des Normands, et résolurent de se défendre. Un premier assaut tenté par Robert fut repoussé. Il avait donné l'ordre de le renouveler, lorsque Ebn-el-Themanh, averti lui-même par ses espions, l'informa qu'Ali-ben-Naam s'avançait pour le combattre avec une nombreuse armée. Robert leva le siége aussitôt; mais au lieu de reprendre la route de Messine, voulant épargner aux Arabes la moitié du chemin, il se porta sur Paterno: l'émir se faisant attendre, il continua sa marche en avant, et vint camper dans le voisinage d'Enna, sur les bords du fleuve Guereth (*Giarretta*).

Au bout de quatre jours, les Arabes parurent enfin. S'il faut en croire Malaterra, l'armée des païens était forte de 15,000 hommes, et les Normands n'étaient guère que 5 à 6,000 (1) y compris les auxiliaires grecs et longobards; mais, ajoute le naïf chroniqueur, *ils étaient commandés par les deux plus vaillants fils du vieux Tancrède.* Robert partagea ses troupes en deux corps. Roger, avec le premier, devait engager l'action. Les deux comtes, qui savaient que la cavalerie de l'émir était

(1) Cum septingentis militibus.

seule en état de leur opposer quelque résistance, et que le reste des Arabes ne se composait que d'un ramassis de gens de la campagne réunis à la hâte et à peine armés, étaient parfaitement tranquilles malgré le grand nombre des ennemis. Ces derniers lâchèrent pied en effet aussitôt qu'ils virent les Normands arriver sur eux comme la tempête; mais l'émir et ses cavaliers soutinrent sans se rompre le choc des chevaliers de Roger. Robert se hâta d'accourir au secours de son frère, et tous deux chargèrent si rudement les Sarrasins, qu'ils se débandèrent enfin et s'enfuirent dans toutes les directions. Roger les poursuivit fort loin du champ de bataille et en fit un grand carnage. Le camp tout entier tomba au pouvoir des Normands, et le butin fut si considérable, que « ceux qui avaient perdu un cheval dans le combat, en eurent au moins dix pour le remplacer. »

Le lendemain de la bataille, les Normands s'approchèrent d'Enna et vinrent dresser leurs tentes sur le mont Calata-Scibetta, à une petite distance de la ville. Robert fit sommer les habitants de se rendre; mais Enna était la plus forte place du pays, et les Sarrasins s'émurent fort peu de ses menaces et de ses promesses. Pendant qu'il demeurait campé autour de la ville, Roger, impatient du repos, prit avec lui trois cents hommes, se jeta sur la province de Girgenti, et la parcourut d'un bout à l'autre sans qu'aucun des cheikhs ou émirs essayât de s'opposer à ses dévastations. Il s'avança même jusqu'au château des Chênes (*Kalat-el-Bellout*), qu'il faillit enlever par surprise; puis ramenant avec lui un grand nombre de prisonniers et de vivres de toute espèce, il rejoignit son frère devant Enna. La ville résistait toujours. Une nouvelle sommation de

Robert étant restée sans effet, et l'hiver qui approchait empêchant de tenir plus longtemps la campagne, les deux frères se décidèrent à lever le siége et revinrent à Messine.

Robert trouva dans cette ville des envoyés de l'émir de Palerme chargés pour lui de divers présents, tels que « pailles tressées à œuvre d'Espagne, draps de lin, vases d'or et d'argent, mules ornées de frein royal, selles appareillées d'or, et, selon la coutume arabe, un sac dans lequel étaient renfermés 80,000 tari. » La chronique des Normands, qui parle de cette ambassade de l'émir de Palerme, n'entre à ce sujet dans aucune explication. Elle ajoute seulement que Robert accepta les présents de l'émir et envoya à Palerme le diacre Pierre pour le remercier, et en même temps pour reconnaître l'état de la cité et les forces des Sarrasins (1). L'émir de Palerme s'était sans doute brouillé de nouveau avec Ali-ben-Naam.

Ebn-el-Themanh avait fidèlement servi les deux comtes et s'était attiré leur amitié par son courage. Robert, qui se disposait à retourner dans la Pouille, lui laissa un corps de troupes pour battre et piller le pays autour de Catane. Après le départ de son frère, et pendant que le chef sarrasin tentait de recouvrer ses anciennes possessions, Roger recommença ses razzias audacieuses dans le val de Demena. Il courut toute la province avec ses chevaliers et reçut la soumission d'un grand nombre de châteaux. « De toutes parts, avec les bras ployés et la tête inclinée, les kaïds venaient à sa rencontre, apportant des dons et tributs, et se mettant avec tous leurs gens à sa disposition. » Les chrétiens de Traina avaient chassé leur garnison sarrasine,

(1) L'*Ist. de li Norm*, l. V. c. 24.

mais ils craignaient son retour. Ayant offert à Roger de lui confier la défense de leur ville, celui-ci s'empressa d'accourir. Lorsqu'il approchait, les habitants sortirent au devant de lui, portant la croix et l'encensoir, et le conduisirent ainsi jusqu'à la cathédrale. Le jeune comte, après avoir passé les fêtes de Noël dans Traina, se disposait à continuer ses courses aventureuses, lorsqu'il reçut un message de Robert Wiscard, qui le rappelait à Melito pour une affaire pressante.

III.

Roger, lorsqu'il était encore en Normandie, avait été fiancé à Judith, de la famille des Giroie, « *race audacieuse et puissante.* » Le vieux Tancrède avait espéré peut-être, au moyen de ce mariage, retenir près de lui son jeune fils; mais l'esprit d'aventure qui tourmentait Roger avait été plus fort que l'amour. Judith, après le départ de son fiancé, était entrée dans un monastère. Quelque temps après, son frère Robert, abbé de Saint-Évroul, ayant encouru le mécontentement du duc Guillaume le Bâtard, fut expulsé de son abbaye par ce prince. Il s'enfuit à Rome, où le pape Alexandre II lui confia l'église de Saint-Paul, dans l'enceinte de la ville. Guillaume de Montreuil, qui commandait les troupes normandes à la solde du pape, lui céda aussi la moitié des revenus d'Aquino, qu'il avait obtenu en récompense de ses services.

Se voyant sans appui en Normandie et apprenant que son frère avait trouvé un asile en Italie, Judith partit pour le rejoindre avec sa sœur Emma qui, comme elle, était entrée en religion. « Toutes deux abandonnèrent le voile de la sainteté et embrassèrent

le monde avec ardeur. » L'abbé Robert se rendit avec elles dans la Pouille : Judith voulait revoir son fiancé. Robert Wiscard reçut avec honneur l'abbé exilé, et lui donna l'église de Sainte-Euphémie, en Calabre, où ce dernier fonda un riche monastère. Revenu en toute hâte de la Sicile, Roger trouva sa fiancée à Melito, avec son frère. Les noces se firent dans cette ville avec une grande magnificence. Emma, sœur de Judith, épousa aussi un noble normand; « mais comme elles avaient détruit leur première foi, dit Orderic Vital, le ciel les punit, et les deux sœurs restèrent stériles. » (1).

Roger ne donna que quelques jours à l'amour. La jeune comtesse versa en vain des larmes pour le retenir. Il retourna en Sicile, et, avec l'aide d'Ebn-el-Themanh, il s'empara de Petralia, de Galiano et de quelques autres places autour d'Enna. Judith le redemandait instamment; il revint en Calabre, laissant à l'émir le commandement de ses chevaliers.

Ebn-el-Themanh continua la guerre avec succès; après avoir battu les Sarrasins dans plusieurs rencontres, il vint mettre le siége devant Antella. Cette ville lui avait appartenu autrefois, et il espérait s'en rendre maître facilement. Les Arabes, en effet, lui envoyèrent une députation et lui demandèrent une entrevue, comme s'ils voulaient traiter de la reddition de la place. Le lendemain, Nikel, un des principaux habitants, se rendit avec cinq autres Sarrasins dans une plaine entre le camp et la ville où avait été fixé le lieu de la conférence. L'émir, qui n'avait aucun soupçon, s'avança seul au devant d'eux, se refusant à ce que

(1) Guill. Gemetic,, l. VII, c. 29. — Ord. Vital, l. III. — Malaterra, II, c. 19.

personne l'accompagnât, et répondant aux chevaliers normands qui n'approuvaient pas sa grande confiance, qu'il connaissait Nikel depuis longtemps et savait n'avoir rien à craindre de lui; mais Nikel avait juré de délivrer son pays du traître qui y avait introduit les étrangers. Ebn-el-Themanh s'entretenait tranquillement avec lui, lorsque tout à coup un des Arabes porta un coup de lance dans les flancs de son cheval, qui s'abattit. Voyant tomber l'émir, Nikel le frappa d'un épieu qu'il tenait à la main, et à son exemple, les autres Sarrasins se jetèrent sur lui et l'achevèrent.

Ebn-el-Themanh avait mérité son sort; mais les Normands perdirent en lui un courageux compagnon et un fidèle auxiliaire. Sa mort, qui rappelait celle du grec Euphémius, répandit une si grande terreur parmi les chrétiens, qu'ils abandonnèrent Petralia, Galiano, Traina et cherchèrent un refuge derrière les remparts de Messine (1).

Il était urgent que Roger revînt en Sicile ; la domination normande s'y trouvait sérieusement compromise; mais le jeune comte ne pouvait quitter Melito en ce moment. Une nouvelle querelle venait d'éclater entre les deux frères. On se souvient que Robert avait promis de céder à Roger la moitié de la Calabre; mais il avait toujours prétexté des empêchements et n'avait rien donné. Voyant *qu'il y avait du Wiscard sous ces délais*, Roger exigea de son frère qu'il le mît en possession de ce qui lui appartenait. « Le duc Robert, dit Malaterra, assez libéral lorsqu'il ne s'agissait que de donner de l'argent, se montrait très-réservé dans la distribution des terres (2). » Il répondit à Roger qu'il

(1) Malaterra, l. II, c. 20-22.

(2) Dux, quamvis pecuniâ largus, in distributione terrarum aliquantulùm parcior erat.

eût à se contenter de Melito et de ce qu'il pourrait acquérir par la suite en Sicile; que, quant à la Calabre, il ne devait pas y prétendre, un même pays ne pouvant s'accommoder de deux maîtres.

La maxime était belle, toutefois le comte la trouvait assez mal placée. Il quitta son frère en lui disant qu'il attendrait quarante jours; mais que si, passé ce terme, il ne lui donnait pas satisfaction, il romprait toute alliance avec lui.

Le duc n'attendit pas la fin des quarante jours. Ayant réuni ses chevaliers, il vint camper sous les murs de Melito. Roger se trouvait alors retenu au lit par la fièvre, mais la maladie ne l'arrêta pas. S'étant mis à la tête de ses gens, il se porta au-devant de Robert et l'empêcha longtemps par de vives escarmouches de prendre un poste avantageux. Il rentra ensuite dans la place et repoussa plusieurs assauts. Ernald d'Echauffour, frère de la comtesse Judith, périt dans une de ces attaques. Comme il s'élançait pour jeter en bas de la muraille un des chevaliers de Robert qui venait de l'escalader, il se précipita lui-même du haut de la tour et se tua. C'était un des plus braves compagnons de Roger et son ami le plus dévoué. Le comte, pour venger sa mort, fit une sortie si furieuse que le duc fut obligé de changer le siége en blocus. Il fit construire deux forts de chaque côté de Melito, afin d'essayer de prendre la ville par famine. Il passait continuellement d'un château dans l'autre pour mettre ordre à tout, et le comte infatigable attaquait aussitôt celui des deux forts que son frère venait de quitter(1).

(1) Comes, ipsa castella quotidiè lacessens, cùm ducem in uno esse sciebat, alterum oppugnabat; cùm verò ad id succurrendum venire videbat, illo relicto per medium civitatis ad aliud transibat.

Dans le même temps, la ville de Gerace, qui appartenait à Robert, se révolta contre lui. Les habitants n'aimaient pas le duc qui leur imposait sans cesse de nouvelles contributions. Comptant qu'ils s'accommoderaient avec Roger, il le firent secrètement prévenir qu'ils voulaient l'avoir pour seigneur. Roger se rendit à Gerace, reçut le serment des habitants et, leur laissant quelques chevaliers, revint le lendemain à Melito. Dans la circonstance, la révolte de Gerace pouvait avoir des suites fâcheuses. Le duc ne l'apprit que par le retour de son frère. Son embarras était grand : il ne voulait pas abandonner le siége de Melito, et cependant il importait d'agir au plus vite, afin de prévenir de nouvelles défections. Malheureusement Robert avait lui-même fait relever tout récemment les fortifications de Gerace, qui tombaient en ruines, et il ne pouvait être question de l'enlever par surprise. Le duc résolut, selon son habitude, de recourir à la ruse ; mais cette fois ses *petites traîtrises* faillirent lui coûter cher.

Avec l'aide d'un riche marchand de la ville, nommé Basile, qui lui était dévoué, Robert avait réussi à y pénétrer sous un déguisement. Son projet était de voir en secret les principaux habitants : il espérait, par de belles paroles, comme il savait si bien les dire, et au besoin par des présents, les ramener facilement à lui ; mais un des serviteurs du marchand l'avait reconnu. Le bruit s'étant répandu que le duc se trouvait caché dans la maison de ce dernier, tout le peuple y courut en foule. Basile essaya de se réfugier dans une église ; mais il fut massacré avant d'avoir pu atteindre cet asile. Sa femme, plus malheureuse encore, fut horriblement torturée sous les yeux mêmes de Robert.

Le duc se croyait perdu. Le peuple criait qu'il fallait le mettre à mort. Son sang-froid le sauva.

—« Je suis en votre pouvoir, et vous pouvez me tuer, dit-il aux habitants, je ne me défendrai pas; mais vous ne gagnerez que de la honte à frapper un homme désarmé, et tôt ou tard mes soldats me vengeront cruellement. »

Le peuple impressionné par la contenance ferme de Robert eut un moment d'hésitation, dont les principaux habitants s'empressèrent de profiter. Il fut décidé qu'on garderait le duc en prison et qu'on aviserait aux moyens de tirer de sa capture le meilleur avantage pour la ville, sauf à le tuer plus tard, s'il se montrait intraitable.

Lorsque l'armée normande apprit ce qui venait d'arriver, elle fut consternée. Les comtes et les chevaliers ne savaient que faire. Ils songèrent enfin à prévenir le frère de Robert et à recourir à sa générosité. Roger, emmenant avec lui la plus grande partie de ses chevaliers, se rendit à Gerace; mais, arrivé devant la ville, il ne voulut pas y entrer de peur de donner de l'ombrage aux habitants. Il les pria de lui envoyer quelques-uns d'entre eux, disant qu'il avait des affaires pressantes à leur communiquer. Il remercia les députés avec beaucoup d'affection du zèle qu'ils avaient montré pour son service.

— « Je vois, leur dit-il, que vous m'êtes fidèlement attachés; mais il faut achever de me le prouver. Robert m'a offensé à un tel point que je ne puis être satisfait que par sa mort. J'ai eu trop longtemps à souffrir, comme vous et plus que vous, de sa mauvaise foi et de son avarice, et je veux en finir une bonne fois. Remettez mon ennemi entre mes mains et ne craignez

pas que je l'épargne. Si vous le voulez, vous déciderez vous-même comment il devra mourir. »

Les habitants, qui avaient quelque soupçon que le comte ne redemandait Robert que pour le sauver, auraient bien voulu se dispenser de le rendre; mais ils craignaient la colère de Roger. N'osant garder leur prisonnier, ils se résignèrent à le remettre en liberté; toutefois ils voulurent auparavant prendre leurs sûretés avec lui. Le duc fut obligé de promettre qu'il n'élèverait jamais de forteresse autour de Gerace. On comprend que Robert ne fit aucune difficulté de prêter ce serment; il en aurait fait bien d'autres pour se tirer de ce mauvais pas. Les habitants le conduisirent ensuite au camp de Roger.

«Lorsque les deux frères se retrouvèrent en présence, disent les chroniques, ils coururent l'un vers l'autre et s'embrassèrent en pleurant. » Robert surtout, qui n'aurait peut-être pas montré la même générosité s'il s'était trouvé à la place du jeune comte, laissait voir une profonde émotion. La reconnaissance lui faisait un devoir de donner satisfaction à Roger qui, d'ailleurs, ne réclamait que ce qui lui appartenait en vertu de leurs anciennes conventions, et il promit solennellement de lui rendre la moitié de la Calabre.

La querelle était apaisée à peine qu'elle faillit se réveiller. Mettant à profit l'incident de Gerace, les chevaliers de Roger s'étaient emparés des deux forts que le duc avait fait construire devant Melito. Robert se montra très-irrité. Avant tout accommodement, il exigeait que les châteaux lui fussent rendus. Roger donna aussitôt l'ordre à ses gens d'évacuer les deux forts, et la concorde se trouva ainsi rétablie. Toutefois le comte fut encore obligé d'en venir aux menaces pour

obtenir que Robert souscrivit à ses engagements. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il se résigna enfin à se dessaisir des villes de la Calabre, appartenant à Roger, qu'il détenait depuis deux ans et qu'il espérait bien garder.

Réconcilié avec son frère, Roger songea à retourner en Sicile où l'on avait un grand besoin de sa présence; mais il n'avait pas d'argent, et il se vit forcé d'imposer une nouvelle contribution sur les villes de son domaine. Les habitants de Gerace voulurent s'exempter de rien payer. Comme ils s'étaient donnés alternativement aux deux frères, ils prétendaient n'être ni à l'un ni à l'autre et disposer d'eux-mêmes à leur gré. Pour les ranger à la raison, le comte fit commencer un fort auprès des remparts. Les habitants lui firent dire que le duc leur avait promis par serment de ne jamais élever aucune fortification contre Gerace.

« Vous vous êtes donnés à moi aussi bien qu'à Robert, leur répondit Roger en riant, et j'ai droit pour le moins sur la moitié de Gerace. Je puis faire construire un fort du côté qu'il me plaira. Cela n'empêchera pas le duc de garder son serment par rapport à l'autre moitié. »

Les habitants comprirent qu'ils n'obtiendraient rien. Ils consentirent à payer, et Roger fit cesser les travaux du fort (1).

IV.

(1063-1066) Ayant enrôlé des soldats slavons avec l'argent des habitants de Gerace, le comte retourna enfin en Sicile. Il emmena avec lui la comtesse Judith

(1) Malaterra, l. II, c. 24-28. — *Chron. Cavense.*

qui avait demandé à l'accompagner. A son arrivée à Messine, il reconnut que le mal n'était pas aussi grand qu'il l'avait craint d'abord : les Sarrasins, toujours désunis, n'avaient su profiter ni de la mort d'Ebn-el-Themanh, ni de la querelle des deux chefs normands. Apprenant son retour, les habitants de Traina réclamèrent de nouveau sa protection. Roger conduisit la comtesse dans cette ville et, l'y laissant avec une partie de ses gens, il se mit à recommencer ses audacieuses incursions dans l'intérieur de l'île.

Il n'était pas facile de vivre longtemps en bonne intelligence avec les Normands. Ceux qui étaient restés dans Traina, oubliant qu'ils n'y avaient été reçus qu'à titre d'alliés, prétendaient agir en maîtres ; pour passer le temps, ils s'étaient mis à courtiser les femmes et les filles de leurs hôtes. Les habitants indignés prirent les armes à l'instigation d'un de leurs concitoyens, nommé Polorinus, et, après un combat acharné, ils refoulèrent les Normands dans un des quartiers de la ville. Roger assiégeait en ce moment Nicosia. Il se hâta d'accourir ; mais il avait à peine eu le temps de se réunir à la comtesse, qu'un corps de 5,000 Sarrasins, appelé du val de Noto par les habitants eux-mêmes, vint occuper la ville.

Roger et les siens se trouvèrent bloqués étroitement dans le quartier désert où ils s'étaient réfugiés. Ils se défendirent courageusement ; mais ils ne tardèrent pas à éprouver toutes les extrémités de la misère et de la famine. La comtesse, avec ses femmes, était obligée d'apprêter elle-même le repas de Roger et de ses compagnons. Tous deux étaient tellement dépourvus de vêtement, qu'ils en étaient réduits à un seul manteau, et ils le portaient alternativement, selon que l'un ou

l'autre avait à paraître en public. Cependant chacun, s'efforçant de cacher sa misère du mieux qu'il pouvait, affectait de faire bonne mine, afin de ne pas se décourager mutuellement.

Il fallut enfin prendre son parti. Roger proposa à ses gens d'essayer de s'ouvrir un passage au travers des ennemis. Les Normands le tentèrent, mais ils furent repoussés. «Selon son habitude, le comte, dit Malaterra, s'était lancé au plus fort de la mêlée. N'ayant pu rejoindre ses compagnons au moment où ils se retiraient il se trouva entouré. Bientôt son cheval tomba percé d'un coup de lance. Déjà les Sarrasins, criant victoire, se précipitaient sur lui ; mais Roger réussit à se dégager après des efforts violents et, faisant tourner autour de lui son épée avec une merveilleuse rapidité, il les força de se tenir à une distance respectueuse. Il prit alors tranquillement sur ses épaules la selle de son cheval, car il ne voulait laisser entre les mains des païens aucun trophée dont ils pussent faire moquerie, écarta devant lui les Arabes que son audacieuse témérité avait comme frappés de stupeur, et retourna vers les siens qui le croyaient perdu. »

Pendant quatre mois, les Normands se maintinrent ainsi dans la moitié d'une ville dont l'autre moitié était au pouvoir de l'ennemi. L'hiver, qui cette année fut long et très-rigoureux, amena enfin leur délivrance.

Bâtie sur un des contre-forts de l'Etna, dans une région élevée, Traina se réveilla un matin couverte de neiges. Les Sarrasins, peu habitués au froid et que le découragement d'ailleurs commençait à gagner, se relâchèrent de leur surveillance. Le comte s'en aperçut. Afin d'endormir tout à fait la confiance des Arabes, il ordonna à ses gens de feindre d'être comme eux abat-

tus par le froid. L'occasion qu'il attendait se présenta enfin. A la faveur d'une nuit obscure, il se glissa en silence vers les postes ennemis. Les Sarrasins étaient tous plongés dans un profond sommeil. Roger pénétra au milieu de leurs retranchements, en tua un grand nombre et força les autres à abandonner la ville. Les Arabes partis, il eut bon marché des habitants; Polorinus, le chef de la révolte, fut pendu pour l'exemple. Les Normands trouvèrent dans Traina des vivres en abondance et purent se dédommager amplement de leurs privations; mais Roger avait perdu plus de la moitié de ses gens par la misère et le fer de l'ennemi. Après avoir fait réparer les fortifications de la ville, où il fut convenu que la comtesse attendrait son retour, il repassa en Calabre pour enrôler de nouveaux soldats.

Dans le même temps, les émirs de Sicile, paraissant se soucier fort peu de ce qui se passait dans le val de Demena, continuaient à guerroyer les uns contre les autres. Après la défaite d'Enna, Ali-ben-Naam avait vu son influence décroître, et il n'était occupé qu'à essayer de la rétablir. Le khalife de Kaïrouan, Tamim-ben-el-Moezz, sollicité par un grand nombre de cheikhs de passer en Sicile pour s'opposer à l'invasion normande, équipa une flotte nombreuse et en donna le commandement à ses deux fils, Ayoub et Ali. S'étant présenté devant Palerme, Ayoub fut reçu sans difficulté dans ***El-Khalessah.*** Il rejoignit ensuite son frère à Girgenti. De même que les Palermitains, les habitants de cette ville étaient las de la domination des émirs et ils accueillirent avec joie les deux princes africains.

Ali-ben-Naam se trouvait en ce moment à Enna. Il

manda immédiatement au kaïd de Girgenti de chasser Ayoub et son frère ; mais celui-ci lui répondit que non-seulement cela lui était impossible, toute la province s'étant soulevée et faisant cause commune avec les Africains, mais que les deux fils du khalife s'étaient même déjà mis en marche pour le poursuivre jusque dans Enna. L'émir ne voulut pas les y attendre. Il sortit à leur rencontre ; mais il fut battu et tué dans le combat. Sa mort rétablit la concorde parmi les Sarrasins. Les autres cheikhs et émirs consentirent à reconnaître Ayoub pour vali et, ayant réuni leurs contingents, ils accoururent à Palerme où le jeune prince, qui se disposait à marcher contre les Normands, leur avait donné rendez-vous (1).

La nouvelle de leurs préparatifs pressa le retour de Roger. Ramenant avec lui un bon nombre de gens d'armes, il repassa le détroit et se rendit à Traina. Il trouva toutes choses dans le meilleur état possible. Pendant son absence, la comtesse Judith avait pourvu à tout avec la prudence d'un vieux commandant, veillé à tous les travaux et entretenu le bon ordre dans la ville et parmi les Normands.

Roger se mit immédiatement en campagne. Cinq cents Africains gardaient la ville d'Enna ; il voulut essayer d'enlever par surprise cette importante place dont il convoitait la possession depuis longtemps. Ayant caché le gros de ses gens dans un ravin, il détacha son neveu Serlon avec 200 hommes pour attirer les Africains au combat. L'impétuosité de Serlon lui fit com-

(1) Nowaïri. — Il y a lieu de remarquer que les chroniques arabes parlent à peine de la conquête de la Sicile par les Normands. Du moment qu'elles n'ont plus à raconter que des défaites, elles deviennent d'une sécheresse désespérante.

mettre une faute : voyant que les Arabes ne bougeaient pas, — ce que ceux-ci faisaient à dessein pour le laisser s'engager imprudemment — il crut qu'ils avaient peur et s'avança un peu trop sans songer à conserver son ordre de bataille. Les Africains firent une sortie si brusque qu'ils culbutèrent sa petite troupe et la dispersèrent. Serlon et deux de ses chevaliers seulement réussirent à s'échapper; tous les autres furent tués ou pris. Roger s'était hâté de sortir de son embuscade; mais les Sarrasins, satisfaits de leur succès, étaient déjà rentrés dans la ville.

Le comte se vengea de cet échec en ravageant les campagnes de Calatagirone et de Butera. Apprenant qu'Ayoub s'approchait de Traina avec une armée nombreuse, il revint au plus vite dans cette ville. Le prince arabe avait dressé ses tentes dans la plaine de Cerami, le long d'une petite rivière; Roger ayant réuni toutes les forces dont il pouvait disposer, vint camper en face de lui sur le haut d'une colline. La rivière séparait les deux armées. Pendant trois jours elles demeurèrent immobiles : ni l'une ni l'autre n'osait passer la rivière. Le quatrième jour, le comte, quoique son armée fût bien inférieure en nombre à celle des Arabes, résolut de les attaquer. « Selon la coutume, les Normands se préparèrent au combat par la confession et la prière et reçurent tous l'absolution. » Roger venait de donner l'ordre de se mettre en marche, lorsqu'il vit que les Sarrasins eux-mêmes abandonnaient leurs positions; ses coureurs lui apprirent en même temps qu'Ayoub se portait sur le petit bourg de Cerami dans l'intention évidente de l'occuper.

Il n'y avait pas un instant à perdre : la prise de Cerami ouvrait aux Arabes le chemin de Traina. Le

comte donna l'ordre à Serlon de prendre avec lui 250 hommes, de se jeter dans la place et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Serlon arriva à temps pour sauver Cerami. Il repoussa plusieurs assauts et, profitant même d'un moment favorable, il tomba si rudement sur les Sarrasins qu'Ayoub, pour les rallier, fut obligé de faire sonner la retraite. Roger arriva sur ces entrefaites et les deux armées campèrent de nouveau en face l'une de l'autre.

Le comte assembla son conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire. Les avis furent partagés. Les uns, inquiets du grand nombre des ennemis, pensaient que ce serait tenter Dieu si on engageait le combat, qu'une défaite perdrait tout, et qu'il n'y avait autre chose à faire qu'à se retirer dans Traina. Les autres, au contraire, voulaient qu'on attaquât les Arabes sur-le-champ et qu'on profitât du désordre dans lequel les avait mis la vigoureuse défense de Serlon. Roger gardait le silence. Il dit enfin qu'il s'en rapporterait à l'avis d'Ursel de Bailleul, *« estimé de tous comme le plus brave chevalier de l'armée. »* Il savait d'avance la réponse que ferait ce dernier.

— « Si nous reculons devant les païens, dit Ursel, nous sommes perdus. Toutes les villes que nous avons soumises s'empresseront de faire cause commune avec eux. Mon avis est qu'il faut combattre, et si le comte ne donne pas le signal de la bataille, je jure ici que je renonce à l'instant à son service. »

Ces paroles fermèrent la bouche à ceux qui étaient d'un avis contraire, et chacun se prépara au combat.

Ayoub avait partagé son armée en deux corps. Roger adopta le même ordre de bataille ; il prit le commandement du premier et donna le second à Serlon avec

Ursel et Arisgot du Puiset pour lieutenants; il le chargea en même temps de porter les premiers coups. Serlon, avec son impétuosité ordinaire, se lança sur les troupes qui lui étaient opposées : c'était le premier corps des Sarrasins que commandait Ayoub lui-même. Celui-ci, selon ce qui avait été convenu à l'avance, laissant aux prises avec Serlon une partie de ses gens, tourna avec le reste une petite colline et vint tomber tout à coup sur Roger, dans le moment même où ce dernier attaquait le deuxième corps des Arabes. Les Normands surpris s'arrêtèrent; quelques-uns même, croyant que Serlon était tué, tournaient déjà bride. Roger, animant ses chevaliers du geste et de la parole, réussit à les rallier autour de lui. Il se précipita à leur tête au plus épais des ennemis et rétablit le combat.

Mais les Sarrasins, confiants dans leur grand nombre, ne montraient pas moins de courage et d'acharnement. Roger commençait à désespérer du succès de la journée, lorsque Serlon, après avoir défait les troupes qu'il avait eues à combattre, accourut enfin à son aide. Le combat devint plus égal, et les Arabes reculèrent à leur tour. Une dernière charge, conduite par le comte et son neveu, acheva de mettre le désordre dans leurs rangs. Les Normands les poursuivirent jusqu'aux portes d'Enna.

« Saint Georges, dit Malaterra, combattit dans cette bataille avec les chrétiens. Plusieurs l'aperçurent, monté sur un cheval blanc comme la neige et chargeant les ennemis au premier rang (1). » De re-

(1) « Lorsqu'un sentiment commun de danger et l'élan d'un vif enthousiasme, dit Walter Scott, agissent en même temps sur les sensations d'un grand nombre d'hommes, leurs esprits ont, les uns avec les autres,

tour à Traina, l'armée alla en grande pompe à la cathédrale, où de solennelles actions de grâces furent rendues au Dieu des armées. On partagea ensuite le butin. Le comte se réserva, pour les envoyer au pape Alexandre II, les bannières ennemies et quatre chameaux. Le pontife apprit avec une grande joie la nouvelle de la victoire de Roger, et accepta ses présents. Pour lui marquer sa gratitude, il accorda des indulgences à tous les fidèles qui se joindraient à lui pour l'aider dans sa pieuse entreprise, et lui envoya un étendard béni comme gage de la protection du Saint-Siége (1).

V.

Vers le même temps, les Pisans, ayant à se plaindre des Sarrasins de Palerme, qui leur avaient pris quelques navires, voulurent tirer vengeance de cette agression. La petite république de Pise, qui existait à peine depuis un siècle, était déjà une puissance maritime. Elle avait enlevé la Sardaigne aux Arabes, et ses flottes couvraient la Méditerranée.

Sept galères pisanes se présentèrent dans le port de Messine. Roger, apprenant leur arrivée, accourut de Traina, et fit offrir son alliance à l'amiral pisan, pour

une sympathie naturelle. Si un homme artificieux ou enthousiaste s'écrie, au milieu du tumulte du combat, qu'il voit le belliqueux saint Georges ou le vaillant saint Jacques combattant au premier rang et montrant le chemin de la victoire, ses compagnons saisissent cette idée à l'envi et la plupart sont disposés à renoncer à la conviction de leurs propres sens plutôt que de convenir qu'ils n'ont pas vu cet emblème favorable qui répand dans tous les rangs la confiance et l'espoir. Un soldat reçoit cette idée d'un autre, tous sont également empressés à attester la vérité du miracle, et la bataille est gagnée avant qu'on ait découvert la méprise. » (*Hist. de la démonologie.*)

(1) Malaterra, l. II, c. 32-33. — Baronius, *Ann. Eccl.* ad ann. 1066.

attaquer Palerme; mais comme il n'était pas prêt, il demanda que l'expédition fût retardée de quelques mois. Il espérait que dans l'intervalle son frère Robert pourrait le rejoindre. L'amiral et ses gens, *plus avides de gains commerciaux que de combats belliqueux* (1), ne voulurent pas attendre. Ils se dirigèrent vers Palerme, heurtèrent à pleines voiles la chaîne du port et la rompirent. Voyant les Arabes rangés en belle ordonnance le long du rivage, ils n'osèrent pas tenter un débarquement; mais ils s'emparèrent de six navires richement chargés, en brûlèrent cinq autres et se retirèrent emportant comme un trophée la chaîne du port. Le butin que les Pisans avaient fait à Palerme leur servit à rebâtir le dôme de leur cathédrale (2). Malaterra, qui ne pouvait leur pardonner d'avoir refusé d'attendre le comte, dit qu'ils rompirent seulement la chaîne du port, et que considérant cela comme un grand exploit, *selon la coutume de leur nation*, ils s'en retournèrent à Pise (3).

Le duc Robert promettait depuis longtemps à son frère de venir le trouver en Sicile; mais occupé à guerroyer contre les Grecs de Bari, qui se défendaient courageusement, il ne pouvait quitter l'Italie. Tout récemment un soulèvement général des populations de la Pouille et de la terre d'Otrante avait mis en péril la domination normande, et Robert, mal secondé par les autres comtes, toujours jaloux de sa haute fortune, n'était parvenu qu'avec difficulté à comprimer ce

(1) Illi commercialibus lucris plusquàm bellicis exercitiis sustinere nolentes.

(2) Bern. Marangone, *Chron. di Pisa*, p. 325. — *Brev. Pis. hist.* ap. *Script. rerum Ital.*, t. VI.

(3) Et hoc sibi, more gentis, pro maximo reputantes, Pisam reversi sunt.

mouvement (1). Roger, en l'attendant, se remit à fatiguer d'incursions les terres des Sarrasins. C'était sa principale ressource pour payer et nourrir ses soldats.

Il était rare que ces razzias ne fussent pas heureuses. Le comte était toujours bien renseigné par ses espions, dont il n'acceptait d'ailleurs les services qu'après s'être bien assuré de leur fidélité; cependant, malgré toutes ses précautions, il était quelquefois trompé. Au retour d'une de ses expéditions dans la province de Girgenti, ses gens, conduits par un traître, tombèrent dans une embuscade que leur avaient dressée les Sarrasins. Gauthier de Simula, «*jeune chevalier d'une grande espérance*,» qui commandait les Normands, ayant été tué dès le commencement de l'action, ceux-ci prirent peur et se débandèrent, abandonnant entre les mains des Arabes tout le butin qu'ils avaient fait. Roger, avec quelques chevaliers, était resté à l'arrière-garde, comme au poste le plus périlleux. Averti de ce qui venait d'arriver, il se hâta d'accourir. Les Normands s'étaient réfugiés sur une éminence voisine et n'osaient pas redescendre dans la plaine. « Le comte monta sur un rocher et, les appelant chacun par leur nom, afin qu'ils ne pussent pas s'excuser les uns sur les autres, il les rassembla autour de lui.

— « Vous êtes tous des lâches! leur dit-il. Laisserez-vous donc les païens s'en retourner avec les riches dépouilles que vous avez eu tant de peine à conquérir, et aller conter à leurs femmes qu'ils ont battu le comte Roger? Suivez-moi, et vengeons Gauthier de Simula. »

(1) *Chron. Cavense. — Chron. breve Normannicum.*

« Les Normands, ranimés par ses paroles, fondirent sur les Arabes, les dispersèrent et reprirent tout leur butin. »

L'année suivante (1067), Robert eut un moment de répit dans la Pouille, et il en profita pour passer en Sicile. Les deux frères résolurent de faire une tentative contre Palerme, dont la possession en assurant la conquête du val de Demena, eut grandement avancé celle de toute l'île. Ils vinrent camper dans la plaine de Palerme, sur les bords du petit fleuve Oreto (*Oued-Abbas*). Mais Ayoub était toujours en Sicile; à la première nouvelle de la marche des Normands, il s'était jeté dans la place avec ses meilleures troupes. Quelques renforts étaient aussi arrivés d'Afrique; et Robert reconnut bien vite qu'il devait pour cette fois renoncer à l'espoir de se rendre maître de Palerme. Une épidémie venait d'ailleurs de se déclarer dans l'armée chrétienne. Les Normands, en se retirant, pillèrent les riches villas des émirs, et la vue du butin qu'ils rapportaient, les consola un peu de leur échec. La chronique de la Cava dit que le duc ne put s'emparer de Palerme, *à cause de la méchanceté des Grecs et des autres chrétiens;* mais elle ne nous apprend pas ce qu'ils firent pour empêcher le succès de Robert, ni pourquoi ils refusèrent de le seconder dans cette entreprise (1).

Revenus à Traina, les deux comtes parcoururent les provinces d'Enna et de Messine, soumettant quelques châteaux qui résistaient encore, faisant réparer les fortifications de ceux qu'ils occupaient déjà, et y plaçant de bonnes garnisons. A Petralia, ils ordonnè-

(1) Normanni oppugnârunt Panormum, sed non ceperunt eum propter improbitatem Græcorum et Siciliensium.

rent la construction d'une vaste forteresse, avec tous les ouvrages et autres travaux de défense qui devaient la rendre imprenable. Cette seconde place leur fut d'un grand secours pour la conquête du val de Noto. Burgano, quoique habitée par des chrétiens, ayant refusé de recevoir une garnison normande, Robert, qui avait sans doute contre cette ville d'autres motifs de vengeance, bien que les chroniques n'en disent rien, la fit détruire de fond en comble, et donna l'ordre de transporter en Calabre tous les habitants, qui servirent à repeupler Scribla. La nouvelle de la mort de son frère, le comte Mauger, qu'il avait chargé de commander dans la Pouille pendant son absence, l'obligea d'y retourner (1); mais en partant, il laissa une partie de ses chevaliers à Roger, afin de l'aider à poursuivre vigoureusement la guerre contre les Arabes.

« L'épouvante, dit Malaterra, avait saisi toute l'île. Les Sarrasins, cachés derrière les murailles de leurs places fortes, tremblaient au seul nom du comte normand; sa présence mettait en fuite les plus braves. L'infatigable Roger semblait se multiplier, et pas un coin de la Sicile n'était à l'abri de ses déprédations. » Depuis la dernière expédition, la fertile plaine de Palerme, la *Conca d'Oro* (2), partageait, avec la province de Girgenti, le triste avantage d'être devenue le théâtre des terribles razzias de Roger; il y faisait de fréquentes incursions, et chaque fois il revenait à Traina avec un riche butin.

(1) *Chron. breve Norm.*

(2) L'*Ist. de li Normant* parle des somptueuses villas et des jardins délicieux, pleins d'eaux et d'ombrages, qui faisaient de la campagne de Palerme *un pays de choses royales et un paradis terrestre.*

Les Palermitains, fatigués de ces continuelles algarades, voulurent y mettre un terme. Un nombreux parti d'Africains, sorti nuitamment de Palerme, vint se poster dans un lieu appelé Menzel-mir (1), par où les Normands devaient passer; ceux-ci cheminaient sans soupçon et devisant joyeusement, lorsqu'ils se virent tout à coup enveloppés par les Arabes. Ils n'étaient guère que trois à quatre cents ; mais Roger se trouvait avec eux. Le comte ne s'effraya pas : il avait vu trop souvent le danger et la mort à ses côtés, et il avait toujours su s'y soustraire avec adresse et bonheur.— « Eh bien! mes fidèles, dit-il à ses gens, voici une bonne fortune qui nous arrive. Nous allions au loin chercher à nous enrichir des dépouilles de l'ennemi, et il nous fait la courtoisie de nous les apporter lui-même. Nous devons lui montrer que nous savons apprécier, comme elle mérite de l'être, cette gracieuseté de sa part. »

Un moment auparavant les Normands étaient inquiets; mais en entendant les paroles de Roger, ils se mirent à rire, et brandissant leurs armes avec défi, ils vinrent se grouper autour de lui. Une nouvelle victoire signala les armes du comte. S'il faut en croire Malaterra, pas un seul Arabe ne resta pour aller porter aux Palermitains la nouvelle de la défaite; mais Roger se chargea lui-même de la leur apprendre.

Parmi le butin se trouvaient des pigeons. Le comte s'en étonna fort, et, en ayant demandé la raison, il apprit que ces pigeons n'étaient autre chose que des courriers. Les Arabes les nourrissaient de froment trempé dans du miel, et quand ils allaient en voyage, ils les emportaient avec eux dans des corbeilles d'o-

(1) *Menzel-el-Emir*, la Station de l'émir, aujourd'hui Misilmeri.

sier. S'ils avaient quelque nouvelle à mander dans leur pays, ils attachaient une lettre au cou ou sous l'aile d'un des pigeons, lui donnaient sa volée, et l'oiseau retournant à son gîte, portait la lettre avec une diligence merveilleuse. Roger fit écrire en arabe le succès de la bataille, et ayant teint sa lettre dans le sang des Sarrasins, il l'attacha au cou d'un pigeon qui prit aussitôt son vol vers Palerme. Les habitants apprirent de cette singulière façon la défaite de leurs troupes, ce qui augmenta encore leur désolation et leur terreur (1).

De nouvelles dissensions qui s'étaient élevées parmi les Arabes favorisaient les succès de Roger. Un chef sarrasin, nommé Berghos, s'était emparé de Mazzara et de Girgenti, avec l'aide des Maltais, venus pour s'opposer à l'invasion normande, mais qui n'avaient fait qu'augmenter le trouble. Ayoub essaya de rétablir l'ordre, mais il ne put y réussir. Désespérant de sauver la Sicile, et peut-être même chassé par les séditieux, car les chroniques ne s'expliquent pas à ce sujet, il repartit pour l'Afrique. Un grand nombre de Sarrasins de distinction, notamment le savant cheikh Omar-ben-Halaf, qui devint plus tard kadi de Tunis, s'embarquèrent avec lui (2).

VI.

Le moment paraissait propice pour attaquer Palerme avec chance de succès; mais le duc Robert était toujours retenu dans la Pouille. Il avait résolu d'en finir une bonne fois avec les Grecs, ainsi qu'avec les

(1) Malaterra, l. II, c. 38-41-42.

(2) Nowairi.—Ebn-Khaldoun.—*Chronograph.* Ali-Mustapha ap.*Script. rerum Ital.*, t. II.

résistances qu'opposaient à ses desseins les autres chefs normands. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à réduire ces derniers à l'obéissance, à les *mettre entièrement sous sa main*, comme dit un vieux chroniqueur. Dès qu'il se vit bien assuré de ce côté, il entreprit le siége de Bari, la seule place qui restât encore aux Grecs en Italie. Non-seulement la ville était très-forte par sa situation, mais elle avait une population nombreuse, riche et habituée à la guerre. Quoique assez mal secourue par les empereurs de Constantinople, elle fit une héroïque défense. Le duc fut même obligé d'appeler Roger à son aide, ce que Malaterra ne manque pas de nous dire, en racontant chacun des exploits de son héros. Le plus considérable fut sans contredit la destruction de la flotte grecque, la première bataille navale gagnée par les Normands. Enfin, après un long siége, pendant lequel au rapport même de Guillaume l'Apulien, les Normands et les Grecs déployèrent un courage égal, Bari succomba (1071).

Toutes les provinces qui composaient l'ancien *Thème* d'Italie obéissaient à Robert, qui, n'ayant plus à se préoccuper des Grecs, songea à poursuivre sérieusement la guerre de Sicile. Le comte était retourné dans cette île après la prise de Bari et assiégeait Catane. Robert le rejoignit devant cette ville et l'aida à s'en rendre maître. « Ainsi qu'il faisait partout, Roger, après avoir pris possession de Catane, donna l'ordre d'y construire une église et un château, l'une pour que les chrétiens pussent prier convenablement, l'autre pour leur servir de protection contre les païens (1). »

Vers la fin de juillet, la flotte que le duc faisait armer depuis quelques mois dans les ports de la Pouille

(1) *L'Istoire de li Norm.*, l. VI, c. 14.

pour attaquer Palerme, étant enfin arrivée, les deux frères qui avaient terminé tous leurs préparatifs s'embarquèrent aussitôt. Ils se dirigèrent d'abord vers Malte, soit qu'ils eussent la pensée de tenter un coup de main contre cette île, soit qu'ils voulussent donner le change aux Arabes; mais bientôt après ayant fait changer de route, ils voguèrent à pleines voiles vers Palerme. La ville fut investie immédiatement par terre et par mer. Le duc s'établit au couchant, dans le lieu où l'on voit aujourd'hui le couvent des Minimes de Sainte-Marie, et Roger dressa ses tentes au midi, sur les bords du fleuve Oreto. La flotte vint se ranger en bataille devant le port.

Les Normands avaient apporté avec eux une grande partie des machines qui leur avaient servi à prendre Bari. Lorsqu'ils commencèrent à les faire jouer contre Palerme, les Arabes n'en firent que rire. Montés sur les remparts, ils poussaient de grandes huées à chaque nouvelle décharge des balistes et des catapultes.

— « Vous vous donnez bien de la peine pour rien, disaient-ils aux Normands; mais sans doute cela vous amuse. Vous pouvez tout à votre aise faire jouer ces terribles machines, car nos femmes elles-mêmes ne s'en effrayent pas. »

Les deux comtes les laissaient dire et continuaient à battre les murs. L'anonyme du Vatican raconte aussi que les Arabes ouvraient quelquefois leurs portes par bravade, et engageaient en raillant les Normands à entrer. Serlon, toujours prêt à se jeter dans le péril pour augmenter sa renommée de preux chevalier, les voyant un jour ouvrir encore les portes, y courut la lance en arrêt, abattit d'un revers terrible de son épée un Sarrasin qui s'était jeté au-devant de lui, culbuta

les autres stupéfaits de son audace, et se précipita dans les rues en criant : *ville gagnée.* Il traversa Palerme d'un bout à l'autre, assommant sur son passage plusieurs habitants, et sortit par une porte opposée, qui, fort heureusement pour lui, se trouvait ouverte. « Depuis ce jour, ajoute la chronique, les païens eurent soin de tenir leurs portes bien fermées. »

Bien que les Siciliens se fussent mal conduits avec son fils Ayoub, Tamim, khalife de Kaïrouan, avait fait équiper une flotte pour essayer de sauver Palerme. Dès les premiers jours de novembre, cette flotte ayant pénétré dans le golfe, vint mouiller à une petite distance de celle des chrétiens. Les Africains voulaient d'abord faire débarquer leurs troupes ; mais un combat naval paraissant leur présenter plus de chances de succès, ils résolurent d'attaquer les Normands par mer. La bataille se donna à la vue des habitants groupés en foule sur les murailles. Elle fut longue et opiniâtre. Enfin les vaisseaux de Bari, « qui combattaient avec un merveilleux courage, et qui se distinguèrent en cette circonstance plus que tous les autres (1), » décidèrent la journée en faveur des Normands. Leurs savantes évolutions mirent le désordre dans la flotte ennemie. Un grand nombre de navires furent pris ou coulés à fond ; d'autres vinrent s'échouer sur la côte. Ceux qui échappèrent regagnèrent l'Afrique en toute hâte.

La défaite des Africains jeta la terreur dans Palerme ; mais l'émir qui commandait dans la ville ra-

(1) Robert, en n'abusant pas de sa victoire, et en traitant avec générosité les habitants de Bari, avait su les gagner à sa cause. Ayant appris que le duc préparait une expédition contre Palerme, un grand nombre d'entre eux s'étaient offerts pour l'accompagner en Sicile.

nima le courage des habitants. Il travaillait infatigablement à réparer les ruines de la place, et faisait élever sans cesse de nouvelles défenses. Dans une sortie, il réussit même à incendier en partie les machines des assiégeants.

Le siége durait depuis quatre mois, et les Normands n'étaient guère plus avancés que le premier jour. Ils n'avaient plus à craindre, il est vrai, d'être troublés dans leurs opérations par quelque attaque du dehors; mais les Palermitains, quoiqu'ils eussent perdu tout espoir d'être secourus, ne parlaient pas de se rendre, et continuaient à combattre avec un acharnement furieux.

Sur ces entrefaites, des soldats chrétiens qui tenaient garnison dans la citadelle, ou la ville neuve (*El-Khalessah*) (1), complotèrent de la livrer aux Normands. Quelques-uns d'entre eux vinrent trouver secrètement Robert et convinrent avec lui de lui ouvrir les portes à un signal donné. Étant retournés vers leurs compagnons, ils attaquèrent à l'improviste les Sarrasins qui se trouvaient avec eux dans la citadelle et les égorgèrent. Les prisons étaient remplies d'esclaves grecs et longobards ; les soldats y coururent, les délivrèrent et leur donnèrent des armes.

Pendant que ceci se passait dans El-Khalessah, Robert et Roger, selon ce qui avait été convenu, tentaient un assaut afin d'occuper les Arabes sur les murailles. Les soldats chrétiens, profitant du trouble qu'ils avaient répandu partout, brisèrent la porte de

(1) Nous avons dit que Palerme était divisée en cinq quartiers. Les deux plus importants et les seuls qui fussent fortifiés étaient : *El-Khalessah*, que l'on appelait aussi la nouvelle ville ou la citadelle, et l'ancienne cité ou *el-Kasr* (le château).

fer du côté de l'occident, et le duc, qui attendait ce moment avec impatience, se précipita dans la ville neuve, à la tête de trois cents chevaliers. Les habitants, quoique surpris, opposèrent une vive résistance. Laissant une partie de leurs gens sur les remparts pour tenir tête à Roger, ils accoururent au-devant de Robert. Les captifs chrétiens ne songeaient qu'à piller, et le duc, assailli de toutes parts par les Sarrasins et refoulé par eux dans des rues étroites et sans issue, se trouva un moment dans un grand péril. Bon nombre de ses chevaliers avaient été tués, et lui-même, se regardant comme perdu, ne se défendait plus que pour vendre chèrement sa vie, lorsque Roger qui venait de découvrir une petite porte mal gardée, réussit à pénétrer dans *El-Khalessah*.

Les deux frères firent arborer sur la ville neuve le gonfanon rouge, l'étendard des Normands; mais tout n'était pas fini, il restait à s'emparer de l'autre partie fortifiée de Palerme, *El-Kasr*, ou l'ancienne ville. Les Sarrasins s'y étaient refugiés, et s'occupaient avec ardeur à élever de nouveaux retranchements : ils paraissaient résolus à se défendre en désespérés. Le combat recommença plus acharné que jamais, et dura jusqu'au soir. La nuit seule y mit un terme. Le lendemain, Robert fit sommer les habitants de se rendre : il promettait de respecter les personnes, les propriétés, les coutumes, et de laisser à tous le libre exercice de leur religion. Ces conditions étaient raisonnables. Comprenant qu'une plus longue résistance était impossible, et manquant d'ailleurs de vivres, les Arabes acceptèrent la capitulation que le duc leur faisait offrir (1) (10 janvier 1072).

(1) Robert garda fidèlement sa promesse et, comme lui, Roger ne

Maîtres de Palerme, les deux chefs normands s'occupèrent d'abord des églises. « Le duc Robert, dit la chronique des Normands, étant monté un jour sur la roche, vit les grandissimes palais des Sarrasins entre lesquels apparaissait à peine, à la manière d'un four, l'église de la Vierge Marie. » C'était l'ancienne cathédrale que les Arabes avaient convertie en mosquée. Il la fit immédiatement purifier et rendre au vrai culte. L'archevêque Nicodème, qui avait été relégué dans la petite église de Saint-Cyriaque hors des murs, y fut installé en grande pompe. Robert ordonna aussi la construction de deux forteresses, l'une au nord et l'autre à l'occident, afin de tenir en bride la population. On fit ensuite le partage des nouvelles conquêtes : le duc se réserva Messine, Palerme et la plus grande partie du val de Demena ; le reste de l'île échut à Roger, qui dès ce moment prit dans ses diplômes le titre de *comte de Sicile* (1).

Il ne l'était pas encore cependant. Trapani, Syracuse, Enna, Girgenti résistaient toujours, et leur soumission ne s'obtint pas sans peine. Comme le dit Roger lui-même, *le nombre des chevaliers guerroyant sous sa bannière, qui succombèrent dans la guerre de Sicile, ne fut jamais connu que de Dieu seul et de ses saints* (2). Mais

cessa de protéger les Arabes, ne permettant à personne de leur causer du dommage ou de les malmener à cause de la religion. Il encourut même les soupçons de l'Église, parce qu'il ne voulait pas qu'ils abjurassent leur foi. Les successeurs de ces deux princes suivirent la même politique.

(1) Malaterra, l. II, c. 45. — Guill. ap., l. III. — *L'Ist. de li Norm.*, l. VI, c. 17-23. — *Chron. Cavense.* — *Chron. hist. Sic.* ap. *Raccolta di varie croniche.*

(2) Numerus autem illorum meorum militum, qui in acquisitione terræ Siciliæ mortui sunt, soli Deo et sanctis ejus cognitus est. *Dipl.* ap. Pirri, *in Not. eccl. catan.*, t. I. p. 521.

les jours des grandes épreuves étaient passés, et rien ne pouvait plus arrêter la conquête. On peut dire, avec Ebn-Khaldoun, que dès l'instant où Robert et son frère eurent pris possession de Palerme, *la cité sainte*, *la ville des émirs*, «la loi de l'Islam cessa de dominer en Sicile.»

CHAPITRE V.

ORGANISATION DE LA CONQUÊTE NORMANDE.

I.

Après la mort de Robert Wiscard (1085), son fils Roger Bursa devint duc de Pouille et de Calabre; mais ni lui ni son fils Guillaume qui lui succéda ne soutinrent l'honneur de leur race. La mort de ce dernier livra toute la succession de Robert Wiscard à Roger II, fils du comte Roger. Cet heureux événement, en réunissant les possessions des deux branches normandes, amena l'établissement du royaume de Sicile.

Pendant la première moitié de son règne (1130-1140), Roger II eut à lutter contre de grandes résistances. Les barons de l'Apulie, soutenus par la cour de Rome et par l'empereur Lother, refusèrent d'abord de reconnaître l'autorité du nouveau roi. Les Allemands, appelés par eux, envahirent l'Italie méridionale; mais les prudentes mesures que sut prendre le prince normand, son esprit fécond en ressources et surtout son activité infatigable, déjouèrent tous les efforts des barons et de leurs alliés. Les Allemands furent repoussés, les comtes de la Pouille forcés de se soumettre, et le pape Innocent II lui-même, revenant

19

à une politique plus saine, confirma solennellement le titre de roi, que s'était arrogé le petit-fils d'un pauvre gentilhomme de Normandie.

Libre enfin, Roger s'occupa de fonder sur des institutions utiles sa nouvelle puissance. Les sages lois qu'il promulgua lui ont mérité de la postérité le nom de *Grand* (1).

L'administration de la justice et des finances reçut les premiers soins du roi normand. De grands désordres avaient pris naissance pendant les dix années de guerre qui venaient de s'écouler, et une prompte réforme des abus était nécessaire. La conquête d'ailleurs n'avait jamais été organisée d'une manière complète. Roger laissa subsister l'ancienne judicature; il conserva les vicomtes ou *bajuli* (baillis) et les *stratigotes*, institués par le comte Roger, et chargés d'administrer la justice; mais il les soumit à un nouvel ordre de magistrats provinciaux auxquels il donna le nom de *camériers* et de *justiciers*. Les attributions des uns et des autres furent déterminées avec une admirable précision.

Dans chaque localité, il y avait un bailli. Les fonctions de cet officier étaient doubles : la connaissance de toutes les causes civiles (excepté de celles qui regardaient les fiefs), et des délits pour lesquels on ne pouvait imposer une peine corporelle lui appartenait. Il était de plus chargé de recouvrer les impôts, de rece-

(1) Les lois du fondateur de la monarchie sicilienne sont au nombre de trente-neuf et se nomment *Constitutions.* Roger les établit de la même manière que les rois longobards, dans des assemblées publiques composées des grands feudataires, comtes, barons, évêques, abbés. Sous la domination normande, les citoyens ne furent point appelés aux assemblées publiques. L'empereur Frédéric II fut le premier qui admit deux députés de chaque ville dans le parlement de Foggia, en 1232.

voir les amendes et de veiller à ce que les trésors trouvés, sans possesseurs légitimes, fussent intégralement versés au fisc. Pendant quelque temps, l'administration des biens des églises vacantes fut également confiée aux baillis; mais Roger, informé qu'ils s'acquittaient mal du soin de ces revenus, en chargea trois personnes choisies parmi les paroissiens de l'église vacante. Les revenus que l'on percevait étaient ainsi distribués : un tiers était affecté à ceux qui desservaient l'église, un autre tiers était mis en réserve pour le pasteur à élire; le dernier tiers servait pour les besoins et les réparations (1). Comme magistrats civils, les baillis dépendaient des justiciers; mais, comme administrateurs des revenus publics, ils étaient soumis aux cameriers. Les stratigotes, beaucoup moins nombreux que les baillis (2), jugeaient criminellement en première instance. Ni les uns ni les autres ne pouvaient décider une affaire ou condamner un coupable, sans être assistés des *boni homines*, espèce de jury nommé par le justicier de la province. Les stratigotes et les baillis étaient payés directement par le trésor royal.

Les camériers, magistrats supérieurs dans toute l'administration économique, surveillaient la conduite des baillis, recevaient leurs comptes, et les obligeaient à l'expiration de leur charge, de se tenir auprès d'eux, afin que si l'on avait quelque plainte à former contre leur administration, on pût le faire sans crainte. Ils décidaient les contestations qui s'élevaient entre les contribuables, les commis aux gabelles et les baillis. Après avoir pris le conseil des magistrats locaux et des

(1) *Constitutiones regni Siciliæ*, l. III, tit. 31.
(2) Il n'y en avait qu'un par district.

principaux habitants, ils taxaient dans chaque ville le prix des denrées et les différents droits à payer (1). Dans la localité où venait à manquer l'officier civil, ils pouvaient en nommer un autre et remplacer le juge assesseur qui se trouvait momentanément empêché; mais il leur était défendu, sous les peines les plus graves, de recevoir de l'argent, *parce que*, dit la loi, *mettre à prix le droit sacré de faire justice est une chose infâme* (2). Les collecteurs des impôts, les trésoriers, les officiers civils des ports, les gardiens des forêts et fermes royales, leur étaient immédiatement soumis.

La haute juridiction civile et criminelle était confiée aux justiciers. Ils pouvaient seuls condamner à mort les coupables de grands délits, tels que crimes de lèse-majesté, assassinats, violences faites aux femmes. En première instance, ils jugeaient les causes des fiefs *ab alio* (3), revoyaient les sentences prononcées par les camériers et les stratigotes, les approuvaient ou les cassaient.

Deux fois par an, le justicier devait visiter la province qui lui était assignée et s'enquérir diligemment de la conduite des magistrats inférieurs : s'ils étaient convaincus d'injustice ou de malversation, il les ôtait du service du prince; mais, sous peine de mort, il lui était défendu de se faire remplacer par un vicaire; et lorsqu'il sortait de charge, il était obligé de rendre ses comptes à son successeur. Pendant cinquante jours,

(1) Cum consilio bajulorum aliorumque nostrorum fidelium loci. *Const. regni Sic.*, l. I, t. 61.

(2) *Const. regni Sic.*, l. I, t. 62.

(3) On distinguait deux sortes de fiefs : *tenere a demanio, a rege, in capite curiæ*, se disait des grands fiefs, appelés aussi *quadernati* du nom des registres dans lesquels ils étaient inscrits. *Tenere in servitio, ab alio* désignait les fiefs concédés par les comtes ou les barons.

il devait rester dans la province, afin de répondre aux plaintes qui pouvaient s'élever contre lui (1). Un notaire des actes et un juge assesseur composaient la cour du justicier. Cette charge, l'une des plus importantes du royaume, était briguée par les premières familles. Dans les diplômes, cet officier s'intitulait *justicier royal par la grâce de Dieu*, et quelquefois même *vice-roi* (2).

L'accusé, dans le droit des Francs, pouvait appeler en champ clos le juge qui l'avait condamné : cela s'appelait *fausser la cour de justice*. Roger détruisit cet abus, et établit un système régulier d'appellation. La personne du juge, inviolable et sacrée, devait être respectée comme celle du roi. Quiconque doutait de son autorité commettait un' sacrilége; mais celui qui se croyait injustement condamné, avait la faculté de recourir à un tribunal supérieur. Des baillis, on pouvait en appeler aux camériers; de ceux-ci aux justiciers, et des justiciers à la cour suprême.

Les fiefs étant inaliénables et la substitution établie en principe, les causes féodales ne pouvaient être jugées que par ce dernier tribunal, présidé par le grand justicier et composé de trois juges (3). Les barons, les comtes, les évêques, le fils même du roi, reconnaissaient sa compétence et son autorité. Roger conserva l'ancienne cour des pairs, qui pouvait seule juger et condamner les grands feudataires ; mais il voulut que

(1) Volumus..... ut post finitum officium justitiarii per quinquaginta dies apud substitutos continuò commorantur, infrà quos omnibus de jurisdictione suâ licentia tribuatur defectum ipsorum in publicum producendi. *Const. regni Sic.*, l. I, t. 58.

(2) Dei gratiâ regalis justitiarius.... Prorex vallis Mazariæ.

(3) In regno Siciliæ.., delata est feudorum cognitio certis personis : justitiario scilicet, si non sunt quaternata, magistro justitiario, si quaternata sunt. Isernia, ap. *Const. regni Sic.*

les justiciers, comme ministres de la loi, y intervinssent (1). L'exécution de la sentence leur était confiée. Ces deux cours étaient soumises à une troisième, formée des sept grands officiers de la couronne. Le roi la présidait lui-même, et jugeait en dernier ressort les affaires les plus graves.

Pour empêcher l'abus du pouvoir, des peines sévères étaient portées contre les juges qui se rendaient coupables d'injustice. Le camérier, qui avait détourné des deniers publics pendant son administration, était puni de mort. Celui qui par négligence avait laissé perdre ou diminuer les revenus de l'État, en était responsable dans sa personne et dans ses biens. Le magistrat qui avait jugé contre la disposition des lois, était noté d'infamie et honteusement déposé ; s'il s'était laissé corrompre et avait injustement condamné quelqu'un à mort, la même peine lui était infligée (2).

Tous les jours les justiciers, camériers, stratigotes et baillis, devaient être prêts à rendre la justice, *præter necessarias horas comestionis et somnii.* Les procès se décidaient promptement; ils ne pouvaient durer plus de deux mois. On ne connaissait pas ces longues formalités qui furent introduites plus tard : l'usage était la loi. Les juges, dans chaque question qui se présentait, s'en enquéraient par témoins ; si le procès était de nature à demander une visite des lieux, ils s'y transportaient, interrogeaient séparément les plus anciens habitants, après avoir reçu le serment de chacun d'eux, et sur leur témoignage décidaient la contes-

(1) Missis igitur hostiariis curiæ, familiares, episcopi, comites, cæterique proceres *cum magistris justitiariis* ad curiam convocantur. Falcandus, *Hist. Sicula.*

(2) De pœnâ judicis qui malè judicavit. *Const. regni Sic.*, l. II, t. 50.

tation. Lorsque le défendeur demandait un délai pour trouver des témoins, les juges lui accordaient ordinairement huit jours. La cause était promptement terminée, si l'une des parties pouvait présenter quelque acte écrit qui prouvât son droit. Dans ce cas, l'écrit présenté était lu publiquement; ensuite les juges, après avoir écouté les raisons pour et contre, et les témoignages qui prouvaient l'authenticité de l'écrit, prononçaient la sentence (1). Si l'affaire ne pouvait pas s'arranger, le serment sur les saints évangiles était déféré; mais, avant d'en venir là, les *boni homines* (2) faisaient tous leurs efforts pour réconcilier les parties.

Les preuves par le feu, l'eau, le pain et le fromage, étaient autorisés dans les causes criminelles. Une cérémonie religieuse avait même lieu à cet effet. On conserve dans la cathédrale de Palerme un missel manuscrit, dans lequel sont décrites toutes les cérémonies qui accompagnaient ces sortes de jugements, si improprement appelés *jugements de Dieu.* La loi admettait également dans les causes civiles, et même contre les témoins, le combat judiciaire.

Les Normands décidaient la plus grande partie de leurs contestations par le duel, mais les populations longobardes n'y recouraient que dans les questions criminelles (3). Même dans ce cas, il était toujours

(1) Camillo Pellegrini, ap. Pratilli, t. III, p. 267-273. — Montfaucon, *Palæographia græca.* — R. Pirri, *Dipl.* 1130, 1142, 1144 ap. *Sicilia sacra*, t. I, p. 84, 390, 391.

(2) Par *boni homines*, *credentes*, *idonei*, *optimates*, *probi*, *honesti viri*, on entendait les hommes libres d'une probité reconnue.

(3) Circà Francos, qui personarum suarum plurimùmque rerum suarum omnium aut majoris partis earum fortunam in monomachiam, quæ *duellum* vulgariter dicitur, reponebant.... *Const. regni Sic.*, l. II, t. 32.

loisible à l'une des parties de refuser le combat. Les habitants grecs et longobards cherchaient par tous les moyens à s'exempter des preuves judiciaires. Les diplômes du temps le démontrent jusqu'à l'évidence (1).

II.

Toute la nation était divisée en six classes : les vilains, les colons, les bourgeois, les chevaliers, les barons et les comtes.

Les villains, pour la plupart Grecs et Sarrasins, attachés à la glèbe ou à une métairie (*villa*), formaient la classe la plus nombreuse et la plus infortunée. Ils étaient considérés comme une dépendance, dont la propriété se transmettait avec celle de la terre. Ils devaient cultiver sans rémunération les terres du seigneur; mais le nombre des journées de travail, appelées *dieta*, était déterminé. Ils différaient en cela des manants ou gens de main-morte des autres pays où le droit féodal était en vigueur, qui travaillaient autant qu'il plaisait au maître, et quand il le voulait. Ils pouvaient aussi faire leur testament et même acquérir des biens allodiaux, les posséder, les vendre ou les aliéner à leur volonté.

—Pars Theanensium præfatum Annæum et Laudonem Burrellum testificatos fuisse per pugnam se probare velle dicebant ; nos verò præfati judices, habito consilio, judicavimus pugnam in hoc casu locum non habere, *quia inter Longobardos erat quæstio*. Cam. Pellegrini, *Notitia judicati de cujusdam aquæ decursu*, ap. Pratilli, t. III, p. 273. — L'empereur Frédéric restreignit considérablement les cas où le combat singulier était permis. Il le défendit surtout contre les témoins.

(1) Item nemo Montiscalvi judicium ferri fervidi et aquæ callidæ, vel pugnam facere debet, *Dipl.* 1190 ap. Tria, *Stor. di Larino*, p. 473.—Criminales verò causæ in magnâ regiâ curiâ Panormi diffiniantur per testes sine duello. *Dipl.* 1191, *Codex diplom. Gaietæ* ms. Arch. Cassin. — Ferrum, caccabum, pugnam, aquam callidam vobis non judicabit, nec judicari faciet rex. *Dipl.* ap. Ughelli, *in episc. Barens*, t. VII, p. 613.

Pour ces biens ils ne devaient aucune redevance; mais avec eux ils passaient au seigneur de la terre (1).

Leur témoignage était admis contre les colons et les bourgeois. Ils avaient encore la faculté de racheter les journées de labour et les autres services qu'ils devaient; dès qu'ils avaient payé ce tribut, les fruits de leur travail et de leur industrie leur appartenaient en toute propriété; mais sans la permission du maître, ils ne pouvaient ni se marier, ni entrer dans l'ordre clérical, ni jouir des autres droits de l'homme libre. Le villain, qui avait obtenu de son seigneur la concession d'une terre pour une rente fixe en argent, pouvait seul se faire prêtre sans sa permission : il n'était plus considéré comme villain, mais comme colon (2).

Malgré ces quelques prérogatives qui les distinguaient des esclaves, les villains n'occupaient aucun rang dans la nation; la loi ne leur accordait aucune représentation civile. Dans la description générale du royaume, faite par ordre de Roger, les villains formaient une classe en dehors de la société : leurs familles, avec l'indication des services qu'elles devaient et du fief auquel elles appartenaient, étaient décrites dans des registres particuliers appelés *platea* (3).

Tous les autres individus de la nation avaient un

(1) Ego Joannes filius Eugenii admirati profiteor per præsentem scripturam quod vendidi integrum meum hortum positum in civitate Panormi, tibi Armanno servo meo.... ut habeas potestatem et dominium faciendi omnia quæcumque velis, vendendi, fruendi et quocumque nomine alienandi. *Dipl.* 1201 ap. Salv. Morso, *Palermo antico.* — Istos suprascriptos homines cum omnibus rebus suis, *cum mobilibus quàm immobilibus* et filiis eorum, S. Benedicto Rokka concessit. *Dipl.* 1098 ap. Tosti, *Stor. di M. Cass.*, tome II.

(2) De his qui debent accedere ad ordinem clericatûs. *Const. regni Sic.* liv. III, t. 3.

(3) Gregorio, *Considerazioni soprà la storia di Sicilia*, l. II, c. 6.

rang et une composition distincts. L'ordre inférieur était celui des colons (*rustici*). Ils s'occupaient, comme les villains, des travaux de la campagne; mais une grande différence existait entre eux : les villains cultivaient les terres du seigneur par servitude perpétuelle, les colons par libre profession.

Tous ceux qui possédaient des biens allodiaux (1), ou qui exerçaient dans les villes un métier quelconque étaient appelés bourgeois (*burgenses*). Ils avaient plusieurs priviléges particuliers. Ils fixaient eux-mêmes les aides et péages pour les besoins de la cité, élisaient leur maire (*magister burgensium*) et les autres magistrats municipaux, que le roi ou le seigneur confirmait, et pouvaient témoigner en justice contre un comte, ce qui était interdit aux colons (2). Lorsqu'ils voyageaient, il leur était permis de porter des armes.

Dans les diplômes du temps, on trouve souvent le nom d'un bourgeois mêlé à ceux des barons et des chevaliers; de même, lorsqu'un feudataire faisait une donation, un certain nombre de *boni homines* étaient toujours présents (3). Les bourgeois jouissaient aussi

(1) Allodium (*all-od*, tout propriété) dicitur hæreditas quam vendere vel donare possum, ut mea propria.— Les Normands donnèrent à ces biens le nom de *burgensatici*.

(2) Contrà comitem criminaliter accusatum... Duo comites fidem faciant, vel quatuor barones, aut octo milites et sic per consequentiam sexdecim burgenses probationem plenam inducant; et sic gradatim contrà baronem duo barones, vel quatuor milites et vice quatuor militum octo burgenses, et sic idem in milite. *Const. regni Sic.*, l. I, t. 10. —L. II, t. 32.

(3) Ego, Alexander de Corvo, civis Foggiæ, prædictis interfui. *Dipl.* 1190 ap. Ughelli, *in episc. Bovin.*, t. VIII. — Ego Robertus comes, bonâ meâ voluntate, præsentibus meis judicibus, *aliisque bonis hominibus* offerendo donavi... *Dipl.* 1174 Bibl. Palerm. Ms. Qq. H. 5. — Per hoc scriptum, in præsentiâ Joannis Salerni judicis et quorumdam militum et *aliorum idoneorum hominum* concedimus monasterio Cavensi... *Arch. Cav.*, ms. Arm. I, H. n° 40.

du privilége de former un jury pour la décision des affaires civiles. Les juges ne pouvaient rien faire sans la cour des *boni homines*. Ils devaient prendre leurs conseils, et, d'après ce qu'avait décidé le jury, ils prononçaient la sentence. Si l'affaire exigeait une visite des lieux, les *boni homines* accompagnaient les juges (1).

Sauf exemption par le roi, les bourgeois, de même que les possesseurs de fiefs, devaient le service militaire. Ils étaient tenus de loger les soldats, de fournir des voitures et des chevaux pour le transport des bois de construction de la marine royale, de réparer les murailles et d'entretenir les fossés de la cité.

Plusieurs villes, en Sicile, étaient privilégiées. Les habitants de Palerme, de Messine et de Cefalù étaient exempts de servir en guerre sur terre ou sur mer, et libres de toute corvée (2). En Italie, les bourgeois de Naples, d'Amalfi, de Salerne, de Capoue, de Gaëte et de Bari, ne devaient le service militaire que pendant deux jours, et on ne pouvait pas les obliger à sortir

(1) Nos verò magistro Guarino et Theodoro nostro admirato injunximus ut, *honestissimorum virorum curiâ congregatâ*, auditâ Pactensium adversùs episcopum querimoniâ et ejusdem episcopi responso, in *eorum præsentiâ* et *per eos* eorum controversiæ dirimerentur. *Dipl.* 1133 *ex Arch. episc.* Pact. Bibl. Palerm. ms. Qq. H. 5. — Venimus nos judices terræ Castrijannis, venit nobiscum justitiarius Deminæ... *congregatis ergo bonis hominibus ipsius territorii*, *tàm christianis quàm sarracenis*. *Dipl.* 1154. Bibl. Palerm. ms. Qq. H. 15. — Hæc judicata, examinata, justè statuta sunt per me Maleïnum Stratigotum Hieracis et Styli *assidentibus mihi probis et optimatibus viris*. *Dipl.* 1144 ap. Montfaucon, *Palæogr. Græca,* p. 412. — Judex vester per legem Longobardorum, *cum consilio bonorum hominum* sententiam dicat. *Priviley. Abb. Roffredi,* ap. Tosti, t. II, p. 202.

(2) *Consuetudines Panormi*, c. 30 et seqq. · *Dipl.* 1196 ap. Gallo, *ann. di Messina*, p. 68. — *Dipl.* 1145 ap. Pirri, *in episc. Cephalud.*, t. II. — L'île ou *comté* de Malte était aussi privilégiée. Ses habitants étaient exempts des corvées féodales et administraient eux-mêmes leurs propres affaires. On comptait à Malte, à cette époque, 12 à 15,000 habitants, et dans la petite île de Gozzo 2 à 3,000.

du territoire de la ville. Ils choisissaient en toute liberté leurs consuls ou juges, sans que le roi pût s'opposer à l'élection. Le bailli était seul nommé par la cour; mais il devait être citoyen de la ville (1). Gaëte, qui paraît avoir été une des villes du continent les plus favorisées, avait le droit de battre monnaie, et n'était point soumise à la douane. Les rois normands lui laissèrent même le domaine des îles de Ponza et de Palmaria, sous condition de fournir un certain nombre de faucons pour les chasses royales (2).

Les bourgeois qui possédaient des terres allodiales étaient pour la plupart les anciens propriétaires du sol. Ils étaient nombreux en Sicile, surtout dans le val de Demena (3). Sous la domination arabe, ils avaient conservé leurs biens en payant la capitation (*djezia*). Dans les premiers temps, ils eurent de rudes épreuves à supporter; mais Roger les délivra des vexations des seigneurs normands : ils ne furent plus sujets que des officiers de la couronne et jouirent d'une entière liberté.

(1) Item bajulus nullus in civitate Gaietæ constitui debet, nisi de civibus vestris. *Privileg. Tancredi regis* 1191. *Codex Gaiet.*, ms. Arch. Cassin. — Judicem vobis extraneum non ponet rex. *Dipl.* ap. Ughelli, *in episc. Barens*, t. VII, p. 613.

(2) *Privileg. Tancredi*, loco citato. — En 1234, l'empereur Frédéric II soumit Gaëte à la douane comme les autres villes du royaume. — Ad Gaetam H. de Montefoscolo, justitiarius terræ Laboris accedens, jussu imperatoris dohanam instituit et consulatu privavit eamdem. *Chron. Ricc. S. Germ.*

(3) Abindè ascendit inter vineas Joannis de Sergio et Rogerii *Burgensium Sancti Philippi*, atque vineas filiorum Dominici et Giliberti de Venacore, Eustatii Grimaldi et Plastari *Burgensium Sanctæ Luciæ*... Et indè vadunt fines per medium fossati, quod est liberum de vineâ Sibillæ filiæ quondam Joannis *Burgensis S. Philippi*, et transeunt vallonem usquè ad sepem et fossatum, quæ sunt inter vineam Petri Scarioti, *burgensis S. Luciæ* et vineam Philippi de Hebdochia *burgensis S. Philippi. Dipl. Willelmi II*, ap. Dom. Schiavo, *Memorie per servire alla stor. letter. di Sicilia*, t. II.

Cette liberté toutefois leur coûtait assez cher. Tous les trois ans, ils devaient payer aux baillis une somme proportionnée à l'étendue de leur terre. Ce tribut s'appelait *monetagium* (1). Pour le maintien de la marine royale (*pro servitio stolii et bellico apparatu*), tous les fonds privés, ou du moins la plus grande partie, étaient soumis à une prestation annuelle en argent. Les terres qui devaient cette contribution ne pouvaient être ni vendues ni aliénées sans la permission du tribunal de *la galea*, chargé de la perception de l'impôt naval. Lorsque le roi prenait la couronne, armait son fils chevalier, ou mariait sa fille; pour sa rançon, s'il était fait prisonnier, ou lorsqu'on craignait une invasion, les possesseurs de biens allodiaux devaient un nouveau tribut. Cette dernière imposition, nommée *collecta*, était générale : personne n'en était exempt. Les feudataires la devaient comme les bourgeois; seulement pour eux, le nom de l'impôt était changé : il s'appelait *scutagium* (2).

Les biens des ordres religieux des hospitaliers et des templiers étaient seuls libres de toute contribution : ils étaient sous la protection du roi (3) ; mais il

(1) Monetagium, præstatio quæ a tenentibus et vassallis Domino fit tertio quoque anno, eâ conditione ut monetam mutare non liceat. — Au tiers an tous communément doivent payer le moneage, lesquels ont terre et meubles, pourquoi ils sont tenus à le payer. — *Vieille coutume de Normandie.*

(2) Les rois normands imposèrent rarement la collecte. Pour la rançon du roi, s'il était fait prisonnier, le royaume devait payer 50,000 onces, 12,000 lorsque l'héritier du trône était armé chevalier, et 15,000 lorsque le roi mariait sa fille ou sa sœur. L'empereur Frédéric n'imita point la modération des princes normands. Sous son règne, les collectes devinrent ordinaires et furent exigées rigoureusement.

(3) Fratres Hyerosolomitanos, omnesque domos hospitalis, quæ in regno nostro sunt, sub speciali protectione et defensione nostrâ recepimus. *Dipl.*

était défendu aux prieurs d'acquérir des terres allodiales. Les impôts, que payaient les possesseurs de biens *burgensatici*, formaient le principal revenu du domaine. Si Roger avait permis aux hospitaliers et aux templiers, qui étaient exempts des impositions publiques, d'acquérir des alleux, cela eût changé tout le système économique qu'il avait établi. Les terres allodiales laissées par donation aux chevaliers de Saint-Jean et du Temple, devaient, sous peine de confiscation, dans l'espace d'un an, d'un mois, d'une semaine et d'un jour, être aliénées entre les mains de ceux qui payaient l'impôt.

Les chevaliers ou simples feudataires appartenaient tous aux familles féodales. Pour être inscrits dans la *milice*, il fallait au moins être fils de chevalier. Roger fit une constitution expresse à ce sujet. Une grande distance séparait le chevalier du bourgeois. Quelque privilégié qu'il fût, et bien que le service militaire l'assimilât en quelque sorte au simple feudataire, le bourgeois restait toujours homme du peuple. Un chevalier qui insultait un autre chevalier, était condamné à un an d'exil, et perdait son cheval et ses armes; mais le bourgeois qui frappait un noble, sauf le cas de légitime défense, avait la main droite coupée (1).

Le chevalier avait encore le privilége particulier de ceindre des éperons dorés, de se vêtir de velours et de décorer son cheval de harnais enrichis d'or (2). Il n'é-

1137. Bibl. Palerm. ms. Qq. H. 12. — Jubemus ut homines hospitalis liberi sint ab omni vassallaggio, adjutorio, ab omni exactione et servitio seculari. *Dipl.* 1209 ap. Pirri, *in prioratu Messanæ*.

(1) Statuimus burgensem seu rusticum, qui militem verberaverit, nisi probabitur quòd se defendendo hoc fecerit, manûs detruncatione puniri. *Const. regni Sic.*, l. III, t. 43.

(2) Plus tard, les docteurs en droit et en médecine partagèrent avec eux cette prérogative.

tait permis qu'aux seules femmes des chevaliers de porter une couronne de perles : cet ornement était sévèrement interdit aux bourgeoises ; mais sous peine d'une amende de 12 onces, la couronne ne pouvait excéder la largeur de deux doigts. Les simples feudataires intervenaient aussi dans tous les jugements de la noblesse. Ils étaient décorés de la ceinture militaire, espèce de baudrier fort simple de couleur rouge ; le fils du roi lui-même était tenu de porter ce signe distinctif.

La prise du ceinturon donnait lieu à une cérémonie religieuse.

Lorsque le roi avait fixé un jour pour la création de nouveaux chevaliers (1), ceux-ci, après s'être préparés à cette bénédiction solennelle par une nuit entière passée en prières et avoir reçu la sainte Eucharistie, se rendaient en procession à la cathédrale. Au milieu de l'église, ornée de riches tapisseries, était dressé un autel où se trouvaient déposées les épées des candidats. Un fauteuil pour le roi et un autre pour l'archevêque étaient placés de chaque côté. Auprès de ce dernier, s'asseyaient les candidats sur des siéges recouverts de soie verte.

Aussitôt que le roi était arrivé, la cérémonie commençait. On chantait d'abord l'évangile du jour ; puis l'archevêque, après avoir fait une courte instruction sur cet évangile, bénissait les épées. Les plus anciens chevaliers interrogeaient alors les candidats, qui devaient répondre qu'ils étaient sains d'esprit et de corps, et prêts à supporter toutes les fatigues de la guerre. Cet

(1) On choisissait de préférence les jours les plus mémorables : les fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, de la Vierge, l'anniversaire de la naissance de l'héritier du trône ou de la conquête de quelque ville importante.

interrogatoire terminé, le prélat, les appelant chacun par son nom, leur faisait prêter serment sur les saints Évangiles d'être fidèles au roi et à la sainte Église catholique, de révérer les ministres de Dieu, de protéger les pauvres, de poursuivre les malfaiteurs et de défendre la patrie. Les candidats étaient ensuite conduits au roi, qui les armait lui-même chevaliers (1). Sept dames, vêtues de blanc, leur ceignaient le ceinturon et l'épée, et les premiers seigneurs de la cour leur chaussaient les éperons.

Une cérémonie avait également lieu pour la dégradation d'un chevalier. Il avait été solennellement décoré des nobles insignes de la chevalerie, il devait en être solennellement dépouillé. Armé de toutes pièces, comme pour le combat, le chevalier condamné à la dégradation, était conduit sur une estrade élevée. Un héraut le montrait au peuple et le déclarait villain, déloyal et traître; puis il prononçait à haute voix la sentence du tribunal. Le bourreau s'avançait alors : il brisait avec un couperet les éperons du condamné, et le désarmait pièce à pièce. Le roi, ou celui qui le représentait, et douze chevaliers vêtus de deuil, portaient ensuite le coupable, lié d'une corde, sur une charrette, et l'accompagnaient jusqu'à la prison, en chantant le psaume d'imprécations *Deus laudem meam*.

Les chevaliers à qui le roi avait concédé l'honneur des armes, ou donné un fief sous condition de l'obligation militaire, ne relevaient que de lui et s'appelaient *milites regii*. Roger avait toujours auprès de lui un corps nombreux de ces chevaliers. Il les tenait prêts à

(1) C'était un grand honneur d'être armé chevalier de la main du roi. Ce privilége n'était pas accordé à tous.

tout événement, et avait soin de payer régulièrement la solde convenue (*redditus armorum*) (1).

Le baron était considéré comme le double du simple feudataire. Une baronnie se composait de plusieurs fiefs de chevaliers.

III.

La sixième classe, la première en dignité, était celle des comtes. Ils ne reconnaissaient de supérieur que le roi, et ne devaient qu'à lui le service féodal. Au nombre de leurs vassaux, ils comptaient des barons et des chevaliers, qui leur prêtaient hommage, les suivaient à la guerre et formaient autour d'eux comme une petite cour (2) ; mais, quelque puissants qu'ils fussent, les comtes étaient toujours dépendants du prince, maître souverain de tous les fiefs du royaume. Ils ne pouvaient exiger l'hommage de leurs barons que sauf la fidélité due au roi et au fils du roi, héritier du trône. Informé que, pendant la régence de sa mère, la comtesse Adélaïde, on avait usurpé de nombreux domaines de la couronne et falsifié plusieurs actes de donation, Roger obligea tous les comtes, barons, chevaliers, évêques, abbés, de lui montrer leurs titres de propriété, et les chartes de privilèges qu'ils avaient obtenues, afin qu'il s'assurât de leur authenticité, les renouvelât et les confirmât avec la plénitude de sa majesté, tous

(1) Singulos ad propria redire permisit Rogerius, retentâ sibi solâ militiâ, quam ex proprio sustentabat ærario. . Stipendia verò militaria, vel quidquid ex conventione seu promissione dandum erat, in cunctanter persolvebat. Abbas Telesinus, *De rebus gestis à rege Rogerio.*

(2) Me quidem Silvestro Marsici comite de more in meâ curiâ residente Ragusanâ, *meis cum baronibus et militibus. Dipl.* ap. de Grossis, *Catania sacra.*

devant se reconnaître feudataires par la seule concession du souverain (1). Le prince normand, pour achever de convaincre ses grands vassaux que les fiefs qu'ils possédaient et tous les droits qu'ils exerçaient provenaient de lui, leur défendit à tous, de quelque condition et dignité qu'ils fussent, d'aliéner leurs fiefs ou leurs droits de régale, de les vendre ou de les donner en tout ou en partie (2).

Sous prétexte de pourvoir à sa sûreté, personne, sans le consentement du roi, ne pouvait construire sur ses domaines des tours et des forteresses : celles du roi et sa protection étant considérées comme suffisantes pour la défense du royaume et de ses sujets (3). Il était également interdit aux comtes et aux barons de marier leurs filles ou leurs sœurs sans la permission du roi : le gendre du comte pouvant lui succéder, il était nécessaire que le prince veillât avec soin à ce que le fief ne tombât pas en des mains indignes.

Tout feudataire était obligé de suivre le roi à la guerre. Pour chaque rente de 20 onces, il était tenu de fournir un chevalier, c'est-à-dire trois hommes à cheval. Il devait servir trois mois personnellement, à moins que le roi, par concession spéciale, n'eût diminué le temps de son service. Si l'armée sortait du royaume, ou si le roi au bout des trois mois voulait

(1) Ad nostræ majestatis potentiam pertinet omnes res in meliùs convertere : undè præcipimus omnia sigilla ecclesiarum et aliorum fidelium regni nostri renovari et ea palàm monstrari ut sint confirmata sub magnitudine regni nostri. *Dipl.* 1145 ap. Pirri, t. II. — Propter quod præcipimus ut omnia sigilla ecclesiarum, cæterorumque fidelium regni nostri renoventur et ostendantur in lucem atque corroborentur ab altissimâ majestate nostrâ. *Dipl.* 1145 ap. Ughelli *in episc. S. Severinæ*, t. IX.

(2) De juribus rerum regalium. *Const. regni Sic.*, l. III, t. 1.

(3) De prohibitâ in terrâ demanii constructione castrorum. *Const. regni Sic.*, l. III, t. 33.

continuer la guerre, il devait payer les comtes et les barons (1). Il avait le droit de conférer à qui lui plaisait le fief tombé aux mains d'un mineur. Jusqu'à la majorité du feudataire, fixée à vingt-cinq ans, celui à qui le roi avait confié l'administration du comté ou de la baronnie, jouissait de tous les droits seigneuriaux et percevait à son profit tous les revenus; mais il devait veiller à l'éducation du mineur et remplir à sa place toutes les obligations du service féodal. Avec la permission expresse du roi, les comtes et les barons pouvaient se dispenser de servir en personne; mais alors ils étaient obligés de payer la moitié de la rente du fief de l'année même où ils auraient dû servir. Ce droit s'appelait *addoamentum* (2). Pour succéder ils devaient la même contribution (*relevium*).

Roger laissa aux comtes et aux barons le droit de juridiction civile. Ils pouvaient juger les contestations qui s'élevaient entre leurs vassaux; mais un officier du roi devait assister au jugement, et à lui seul appartenait de prononcer la sentence.

Quelques grands feudataires de la Pouille et de la Calabre, les comtes de Conversano, de Loritello, de Gravina, de la Principauté, de Catanzaro, qui dataient des premiers temps de la conquête, et les abbés du Mont-Cassin et de la Cava; en Sicile, les comtes de

(1) Et de prædictâ concessione nostrâ servire teneatis nobis in capite in partibus Calabriæ, per *unum mensem tantùm cum tuis expensis*, et ex tunc in anteà si fuerit necessarium, debes nobis servire *cum stipendiis curiæ;* et si alibi quàm in Calabriâ fuerit curiæ necessarium tuum servitium, debes semper à nobis accipere et *habere stipendia* sicut moris est dari militibus. *Dipl.* 1145 ap. *Gregorio*, *Consider.*, l. II, c. 4.

(2) Les chevaliers ne pouvaient en aucun cas s'exempter du service personnel. — Milites, *nullum adjutorium dantes*, quotiescumque eis injunctum fuerit cum armis et equis in servitium regium ire debent. *Dipl.* 1190 ap. Tria, *Stor. di Larino*, p. 473.

Noto, de Ragusa, de Butera, les évêques de Catane, de Patti, de Cefalù, et l'archimandrite de Messine, jouissaient du droit de haute justice dans leurs domaines. Ils avaient un stratigote particulier chargé de juger criminellement les vassaux du comte. Si l'accusé était déclaré coupable et devait être puni dans sa personne, le stratigote devait l'envoyer au justicier de la province, qui seul avait le droit de lui infliger une peine corporelle La connaissance des délits de lèse-majesté, de félonie et d'homicide, était également interdite au stratigote d'un comte ou d'un baron. Il lui était seulement permis de mander à son tribunal le vassal accusé d'un de ces crimes. La question s'agitait devant lui, et le justicier de la province condamnait ou absolvait ensuite l'accusé (1).

Jaloux de son pouvoir, Roger fit tout ce qu'il put pour restreindre le pouvoir des grands feudataires (2). Il veillait avec la plus grande rigueur à l'exécution des constitutions féodales, et Romuald de Salerne nous apprend qu'il augmenta considérablement le nombre des barons, et divisa les plus grands fiefs. Privés du droit de justice souveraine et des autres prérogatives dont les avait dépouillés le roi normand, les grands vassaux ne conservèrent que l'honneur de former l'ordre le plus distingué de l'État, le privilége de n'être jugés que par leurs pairs, et le pouvoir de concéder à

(1) Regia curia habet in terrâ ipsâ cognoscere tantùm de fellonià, proditione et homicidio, ità tamen quod coràm straligoto ipsius terræ statuto per eumdem episcopum quæstio prædictorum agitari deberet, condemnari verò vel absolvi debeant per justitiarium regionis. *Dipl. ex arch. eccl. Cephal.* Bibl. Palerm., ms. Qq. H. 13.

(2) L'abbé de la Cava avait le droit de justice criminelle dans tous les domaines du monastère ; mais Roger le restreignit aux seuls vassaux immédiats de la Cava. Salv. di Blasi, *Privilegia Mon. Cav.*, ms.

qui ils voulaient les terres et les châteaux de leurs domaines : toutefois, pour que la concession fût valable, il fallait que le roi la confirmât. Roger leur permit aussi de constituer le douaire de leurs femmes. Le comte ou le baron qui possédait trois fiefs, pouvait disposer de l'un d'eux en faveur de sa veuve. Cette loi était une exception à la constitution *de juribus regalium*, qui prohibait toute aliénation du domaine (1).

Les hommes d'un comte ou d'un baron devaient le servir fidèlement et payer avec exactitude les contributions et les subsides qu'autorisaient les coutumes féodales. Le vassal jurait de soutenir envers et contre tous les droits de son seigneur ; mais toujours *sauf la fidélité due au souverain* (2). Le comte pouvait dépouiller de son fief le vassal qui s'acquittait avec inexactitude de son service, qui refusait de lui servir de caution, ou de comparaître devant la cour de la baronnie; mais il avait lui-même des obligations à remplir. Il était tenu de cautionner son homme, accusé criminellement; autrement il perdait tout droit à l'hommage. Il le perdait encore, s'il maltraitait son vassal, s'il ne le délivrait pas de la caution que ce dernier avait prêtée pour lui, ou s'il attentait à l'honneur de sa femme ou de sa fille. Le vassal devenait alors homme du domaine royal.

Les prestations et les gabelles que les comtes pouvaient exiger de leurs hommes, étaient nombreuses ; elles différaient selon les populations. Les impositions sur les bains, les fours publics, les moulins et les marchés, étaient les plus générales. Quelques grands feudataires, l'archevêque de Palerme, les évêques de Maz-

(1) De dotario constituendo, *Const. regni Sic.*, l. III, t. 22.
(2) Salvo per omnia mandato superioris domini.

zara, de Cefalù, de Patti, de Catane, de Messine, les comtes de Lecce, de Conversano, de Noto, de Ragusa, percevaient à leur profit les droits de douane en tout ou en partie, dans les ports de leur diocèse ou de leur comté (1). Ces droits formaient le principal de leurs revenus.

Outre ces différentes gabelles, les comtes avaient la faculté d'exiger de leurs hommes, en certaines occasions, des contributions extraordinaires. Dans les premiers temps de la domination normande, la loi n'avait point déterminé les cas où les vassaux devaient payer ces subsides, et les feudataires profitant de l'oubli du législateur, les multipliaient à leur bon plaisir. Le successeur du roi Roger, Guillaume I, fut obligé de faire une constitution à ce sujet. Les cas suivants furent assignés aux comtes pour leur rançon, s'ils étaient faits prisonniers, en combattant sous la bannière royale; quand ils faisaient inscrire leur fils dans la milice, ou mariaient leurs filles ou leurs sœurs; pour l'achat de quelque lieu servant au service du roi et de son armée. Le même droit fut accordé aux prélats pour leur consécration; s'ils étaient mandés par le roi, appelés à l'armée, ou convoqués par le pape pour assister à un concile; si le roi venait loger sur leurs terres. La quan-

(1) Les droits de douane que l'archevêque de Palerme avait le droit de percevoir lui rapportaient chaque année 29,200 tari, somme considérable. Le même archevêque pouvait conférer les emplois de notaires de son diocèse aux clercs qu'il lui plaisait de choisir. Mongitore, *Instr. eccl. Pan. Dipl.* 1144, 1195, p. 64-30. — Cùm ergo venerabilis Urso Agrigenti episcopus celsitudini nostræ conquerendo exposuisset, quod decimæ portuum parrochiæ suæ à longo tempore ecclesiæ suæ detentæ fuissent, petiit idem episcopus ut sicut aliæ quamplures ecclesiæ Siciliæ de portibus parrochiæ suæ decimas recipiunt, sic ecclesiæ suæ agrigentinæ decimas de portibus dare fecerimus. *Dipl.* 1198. Bibl. Palerm., ms. Qq H. 6.

tité de la taxe était laissée à l'arbitrage du feudataire, mais elle devait être modérée (1).

Les ecclésiastiques ne formaient point un ordre à part. Le haut clergé était compris dans la classe des feudataires; les clercs dans celle des bourgeois ou des colons.

Les premiers princes normands dispensèrent les églises et les abbayes du service militaire et de tout tribut : *Les moines ne devaient servir que Dieu et les saints* (2) ; mais le roi Roger les soumit à toutes les prestations féodales. Ils furent non-seulement obligés de payer le droit de relief, les subsides extraordinaires et toutes les autres contributions ; mais ils furent encore astreints au service militaire pour les fiefs qu'ils possédaient, à moins que le roi ne les en eût dispensés par privilége spécial (3). Toutes les églises du royaume étaient sous la main du roi (*in manu regis*) qui, en sa qualité de légat-né du saint-siége, érigeait des évêchés, les transférait d'un siége à un autre, exemptait les abbayes de la juridiction des ordinaires, et disposait de toutes les affaires ecclésiastiques; mais les hommes d'église possédant seuls au milieu de l'ignorance générale une certaine instruction, avaient une grande influence dans l'État. Les ambassades les plus importantes leur étaient confiées; ils étaient du grand con-

(1) De adjutoriis exigendis ab hominibus, *Const. regni Sic.*, l. III, t. 23.

(2) Ego Rogerius comes talem libertatem dedi præfato monasterio ut abbas Catanensis et monachi hujus monasterii nemini unquàm servirent de rebus monasterii vel de possessionibus, nisi Deo et Sanctis ejus. *Dipl.* 1092 ap. Pirri, t. I, p. 523. — Lorsque Roger visitait le monastère, les moines lui devaient seulement un pain et une tasse de vin.

(3) L'abbé du Mont-Cassin devait soixante chevaliers et deux cents servants d'armes. *Chron. Ricc. S. Germani*, ad ann. 1233.

seil, rédigeaient toutes les chartes et ordonnances et gouvernaient la maison royale. La pieuse munificence des princes normands leur avait concédé des droits très-étendus et les avait comblés de richesses.

Quant aux clercs compris, comme nous l'avons dit, dans la classe des bourgeois, ou dans celle des colons, rien ne les distinguait du peuple. Ils étaient soumis aux mêmes prestations et justiciables des cours baroniales et des officiers royaux, qui pouvaient les mander à leur tribunal, les condamner et les tenir en prison comme les séculiers. Roger, qui se départit quelquefois en faveur des ecclésiastiques de la grande rigueur qu'il avait adoptée pour le maintien de ses lois, ne voulut jamais accorder aux évêques le droit de justice cléricale (1). Guillaume II (1172), plus pieux ou plus faible, établit le premier les cours ecclésiastiques, et sépara le clergé du peuple. Les clercs ne furent plus justiciables que de leur église; la connaissance des accusations de haute trahison ou d'homicide continua seule d'appartenir aux justiciers, qui ne pouvaient toutefois procéder contre le clerc accusé, qu'après qu'il avait été déclaré coupable par la cour ecclésiastique. Guillaume soumit aussi à la juridiction épiscopale les Sarrasins coupables de rapt de jeunes filles et les laïques accusés d'adultère; s'il y avait eu violence, la cause de l'adultère était jugée par la cour ecclésiastique, et celle de la violence par les justiciers (2).

(1) Laurentius venerabilis episcopus Minoris significavit Majestati nostræ, dicens quod ecclesia sua privatur et diminuitur de jure suo, videlicet de adulteriis et de personis clericorum, quæ à vobis, sicut laïci, judicantur, capiuntur et incarcerantur. *Dipl.* ap. Ughelli, *in episc. Minor.*, t. VII, p. 408.

(2) De adulteriis coercendis aliàs de privilegiis ecclesiarum. *Const. regni Sic.* l. III, t. 83.

Nous avons parlé des lois féodales de Roger, il reste à faire connaître celles qu'il promulgua pour mettre un frein à la licence des mœurs. Le désordre avait commencé sous le faible gouvernement des ducs Roger Bursa et Guillaume, et depuis ce temps il n'avait fait que s'accroître. Roger établit la peine de mort contre les incendiaires, les destructeurs d'églises, les ravisseurs de filles vierges consacrées à Dieu; contre les faux monnayeurs, et ceux qui, sachant les monnaies fausses, les recevaient. Il infligea la même peine à ceux qui faisaient de faux témoignages ou présentaient aux juges des pièces altérées (1).

Celui qui vendait un homme libre était obligé de le racheter de ses propres deniers, et, s'il ne le pouvait, il devenait esclave des parents de celui qu'il avait vendu. Le fils qui cachait ou détruisait le testament de son père, était privé du droit d'hériter. La sûreté et la sainteté des mariages étant le plus solide fondement de la félicité civile des États, Roger défendit expressément toute union clandestine, et déclara qu'un mariage ne serait valable, qu'autant qu'il aurait été célébré publiquement et solennellement (2). Les veuves, qui voulaient convoler en secondes noces, pouvaient seules se marier secrètement.

Une loi ordonnait de protéger les femmes. Roger se montra jaloux de leur honneur. Le mari qui consentait à l'adultère de sa femme, était déclaré infâme; s'il la surprenait en flagrant délit d'adultère, il avait le droit

(1) De incendiariis. *Const. regni Sic.*, l. III, t. 87. — De raptu et violentiâ monialibus illatâ, l. I, t. 20. — De falsariis, l. III, t. 61, 62, 63.

(2) De venditione hominis liberi. *Const. regni Sic.*, l. III, t. 86. — De paterno testamento deleto, l. III, t. 67. — De matrimoniis contrahendis, l. III, t. 22.

de la tuer, ainsi que son amant; mais s'il laissait ce dernier se sauver et continuait à vivre avec sa femme, il était puni comme complice. Il était également privé du droit de l'accuser en justice, s'il avait permis qu'en sa présence, elle se fût donnée avec son amant des libertés au delà de ce que tolère l'honnêteté (1). Les mères qui prostituaient leurs filles vierges, avaient le nez coupé. « *Il est inhumain et cruel*, dit la loi, *de vendre la chasteté de ses entrailles* (2). »

Une dernière constitution de Roger, fort sage, fut celle qu'il publia pour prévenir les maux nombreux qu'occasionnait l'ignorance des médecins. Les actes d'un concile, tenu dans l'église de Latran par Innocent II, en 1139, nous apprennent que les moines et les chanoines réguliers, pour acquérir des richesses, exerçaient abusivement la médecine; ils prétendaient même guérir les malades avec des chants et d'autres cérémonies bizarres (3). Roger ordonna, sous peine de la confiscation des biens, que celui qui voudrait pratiquer la médecine, ne le pourrait qu'après avoir été examiné et déclaré habile à exercer le noble art de guérir (4).

(1) De pœnâ uxoris in adulterio deprehensæ. — De pœnâ mariti ubi adulter aufugit. *Const.*, l. III, t. 81-82.

(2) Castitatem suorum viscerum vendere inhumanum est et crudele. — Il gastigo di mozzare à costoro il naso fu così famoso, che fino a nostri dì, volendosi indicare o proverbiare alcuno come ruffiano, colui che ingiuria, senza proferir motto, si tocca il naso col dito come selo tagliasse, e con ciò addita che quegli è ruffiano. Evang. di Blasi, *Stor. di Sic. Epoca Norm.*, c. 12.

(3) Prava autem consuetudo et detestabilis inolevit, quoniam monachi et regulares canonici, medicinam gratiâ lucri addiscunt; avaritiæ flammis accensi, neglectâ animarum curâ, pro detestandâ pecuniâ sanitatem pollicentes, humanorum curatores se faciunt corporum. Labbe, *Coll. Concil.* t. XII. — *Epist. Arnulfi episc. Lexoviens.* ad Alexandrum III ap. Baronius, *Ann. Eccl.* Ad ann. 1181.

(4) De probabili medicorum experientiâ. *Const. regni Sic.*, l. III, t. 44.

IV.

Cinq peuples différents de mœurs, de coutumes et de langage habitaient le royaume. En Italie, les Grecs étaient nombreux dans la Calabre, la terre d'Otrante, et les villes du littoral de l'Adriatique. Il y avait quelques Sarrasins en Calabre (1). Les Longobards dominaient dans les provinces de Salerne, de Capoue et de Bénévent. Les juifs s'étaient fixés dans les villes où le commerce était le plus actif : Amalfi, Gaëte, Naples, Salerne, San-Germano, Ascoli, Melfi, Tarente, Cosenza, Catanzaro; ils avaient été appelés dans cette dernière ville par les habitants eux-mêmes (2).

En Sicile, les Grecs étaient établis dans le val de Demena et dans celui de Noto. Cette dernière province était en partie déserte. En 1148, Roger y fit transporter tous les captifs grecs que l'amiral Georges Rozio, à la suite d'une guerre avec l'empereur d'Orient, avait ramenés de Thèbes et de Corinthe. Messine était presque entièrement peuplée de Grecs; ils y avaient des maisons, des vignes, des villages (3). « Au-

— L'empereur Frédéric II statua qu'un médecin ne pourrait recevoir de son malade qu'un demi-tari d'or par jour et serait obligé de le visiter au moins deux fois. — Medicus visitabit ægrotos suos ad minus bis in die, a quibus non recipiat per diem ultrà dimidium tareni auri. *Const.* l. III, t. 46.

(1) Et pour ce que en la cité de Rège (Reggio) habitaient Sarrasin et chrétien. *L'Ist. de li Norm.*, l. V, c. 11.

(2) Disegnarono i Catanzaresi (1073) chiamarne qualche parte, acciochè aprendo fondachi di mercanzie, gli togliessero l'incommodo di mendicar da lontano i panni e altre cose al vestir necessarie; e per più facilmente conducerli, gli offrirono una perpetua franchigia. V. d'Amato, *Mem. di Catanzaro*, l. I, p. 19.

(3) Latini.... cæperunt ad seditionem eos hortari, ut omnibus Græcis

cun arabe n'était établi dans cette ville, qui regorgeait d'*adorateurs des croix*, et qui était si remplie d'habitants, qu'elle pouvait à peine contenir sa population (1) ». Les Sarrasins étaient répandus dans toute l'île, à Cefalù, à Termini, où ils possédaient un grand faubourg, à Syracuse, à Palerme, principal établissement des habitants musulmans, où ils avaient des mosquées, des marchés exclusivement à eux, et plusieurs quartiers (2). Ils étaient si nombreux dans les provinces de Girgenti et de Trapani, que l'évêque Gherland, en 1127, fut obligé de faire construire l'évêché dans l'enceinte de la forteresse de Girgenti, à cause de la crainte que lui inspirait le grand nombre des Arabes (3). Alcamo (*el Kamah*), alors une des grandes villes de la Sicile, était entièrement peuplée de Sarrasins. Les Longobards préféraient l'intérieur : Piazza, Butera, Randazzo, Santa-Lucia, Nicosia, Capizzi, Maniaci, Corleone. Une partie de ces Longobards avait aidé les Normands à conquérir la Sicile ;

Messanæ expulsis, ipsi domos eorum, vineas, cæteraque oppida possiderent. Falcandus, *Hist. Sicula.*

(1) Mohammed Ebn-Djobaïr ap. *Journal Asiatique*, années 1845-1846.

(2) Ebn-Djobaïr, *loco citato*. — Le même auteur fait une curieuse description de l'ancienne métropole arabe devenue la capitale du royaume normand. « Palerme, dit-il, offre tout ce que l'on peut désirer de bon en réalité aussi bien qu'en apparence ; ancienne et élégante, magnifique, agréable et séduisante, elle se pose avec orgueil entre ses places et ses plaines qui ne sont qu'une suite de jardins ; remarquable par ses avenues spacieuses et ses larges rues, elle éblouit par l'exquise beauté de son aspect. C'est une ville étonnante, bâtie toute en pierres de taille. Les palais du roi sont disposés autour de la ville comme un collier qui orne la belle gorge d'une jeune fille. »

(3) S. Gerlandus in sex annis ædificando complevit episcopium et curiam propè castellum, propter timorem innumerabilium Sarracenorum habitantium in Agrigento, *quia pauci christiani erant ibi usquè ad mortem Guglielmi secundi*. Gregorio, *Consider.*, l. I, c. 1.

les autres étaient venus avec la comtesse Adélaïde, la mère du roi Roger. Les Hébreux, établis en Sicile depuis plusieurs siècles, et qui dès le temps de Grégoire le Grand, y possédaient des synagogues (1), habitaient principalement les villes maritimes : Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Girgenti, Mazzara, Trapani. On comptait à Palerme 1,500 familles juives et 200 à Messine. En 1148, l'amiral Georges, par l'ordre du roi, avait ramené de Thèbes tous les Israëlites qu'il y avait trouvés. C'étaient alors les plus habiles ouvriers en soie et en pourpre qu'il y eût dans toute la Grèce (2). Les Francs (Normands, Bretons, Angevins), étaient dispersés dans tout le royaume ; ils composaient en grande partie les trois classes des feudataires.

Chacun de ces peuples vivait sous un système de lois différent. Les Grecs suivaient le code Justinien ; les Longobards et les Normands se réglaient d'après le droit longobard ou le droit franc ; les Arabes, d'après le Koran ; enfin les Juifs vivaient selon leur religion. Les Grecs, les Sarrasins, les Hébreux, avaient des notaires de leur nation pour stipuler dans leur langue et selon leur loi toute espèce d'actes et de contrats (3).

(1) Giov. di Giovanni, l'*Ebraïsmo della Sicilia*, l. I, c. 1, p. 8-9.

(2) Rogerius principes et omnes majores et *cunctos Judæos illius terræ* captivos in Siciliam duxit. *Chron. Cavense.* — Benj. Toledit. *Itinerarium*, ap. Caruso, *Bibl. Sicula*, t. I.

(3) Latini, Græci, Judæi et Sarraceni unusquisque juxtà suam legem judicetur. *Dipl.* 1168, ap. de Grossis, *Catania Sacra*, p. 88.—Venditiones quæ factæ sunt vel fient in posterum per Sarracenos, Judæos et Græcos, de rebus stabilibus et mobilibus ab eis possessis, omnimodam obtineant firmitatem, et instrumenta confecta de venditionibus vel permutationibus eorum, aut quibuscumque contractibus aliis in linguâ arabicâ, græcâ et hebraïcâ per manus notariorum saracenorum, græcorum et hebræorum, etsi solemnitatibus careant christianorum, nec non et instrumenta quæ

La plus grande tolérance régnait en matière de religion. Roger ne forçait personne de se faire chrétien; il essayait seulement par des présents et par des concessions de priviléges de convertir les Israëlites et les Arabes. Il obtint par ce moyen un grand nombre d'abjurations. Ceux qui refusaient de renoncer à leur croyance ne perdaient point pour cela les bonnes grâces du roi. Nous savons par les historiens arabes que Roger aimait et estimait les musulmans, et qu'il ne permettait à personne de les maltraiter (1).

Les Sarrasins avaient le droit de porter des armes (2), et parmi eux l'on comptait des riches et des nobles. Ils pouvaient non-seulement posséder leurs biens en toute propriété, les vendre ou les aliéner; mais ils étaient habiles à toutes les fonctions civiles. La cour des rois normands était peuplée d'eunuques et de gaïtes (*gaytus*, *El-Kaïd*) : l'administration du trésor et des douanes leur était confiée. « Le roi Guillaume II, *qui lit et écrit l'arabe*, dit Ebn Djobaïr, se sert des musulmans, et admet dans son intimité les pages eunuques. Tous, ou la plupart cachent, il est vrai, leur religion; mais ils restent fidèles à l'islam. Le roi a une grande confiance dans les Arabes et se repose sur eux pour ses affaires même les plus délicates, au point que l'inspecteur de ses cuisines est un musulman, et qu'il entretient une compagnie de nègres musulmans sous un commandant de la même nation. Nul des rois chrétiens n'est plus doux que celui-ci dans son gouvernement. »

in posterum fient modo prædicto firma et stabilia perseverent. *Consuetudines Panormi*, c. 36.

(1) Abou'lfeda, *Ann. Mosl.* — Nowaïri. — Rex autem Sarracenorum suorum stragem et captivitatem audiens, satis abundèque condoluit. *Chron. Falcon. Benev.*, ad ann. 1132.

(2) Ils perdirent ce droit sous le règne de Guillaume I.

Les Arabes étaient cependant distingués des Grecs et des Latins. Ils étaient soumis au tribut de la *djezia*, cette même contribution qu'ils avaient autrefois imposée aux chrétiens, et payaient de plus forts droits sur les bains et les fours publics. Si le roi Roger réussit à soumettre les barons de la Pouille, il en fut redevable à la valeur des Sarrasins. Séduits par l'espoir d'un riche butin et gagnés par la confiance que le prince normand leur témoignait, les Arabes s'enrôlaient en foule sous la bannière royale. Le désir de se venger de ces fiers chevaliers, qui leur avaient enlevé la Sicile et s'étaient enrichis de leurs dépouilles, les poussait encore à la suite de Roger. Dans ces temps où l'on ne connaissait pas les troupes régulières, un prince ne pouvait faire la guerre qu'avec les soldats que lui fournissaient ses grands vassaux. Les barons normands de la Sicile n'auraient point manqué de faire cause commune avec ceux de la Pouille, si Roger n'avait point eu les Sarrasins pour les tenir sous le joug. On peut dire que les Arabes sauvèrent l'honneur de la couronne et consolidèrent l'établissement du royaume.

En 1184, comme nous l'apprend Ebn Djobaïr, c'est-à-dire près d'un siècle après la conquête, les musulmans étaient toujours très-nombreux en Sicile, quoiqu'ils ne fussent plus soutenus avec la même sollicitude par le pouvoir royal contre les empiétements du parti féodal et catholique. Ce voyageur raconte qu'à Palerme, les Arabes faisaient la prière à l'appel des muezzins, possédaient de vastes quartiers, où ils demeuraient avec leurs familles sans aucun mélange de chrétien, et avaient des imans et un kadi pour juger leurs procès. Le même auteur ajoute que, lorsqu'il paraissait dans les rues de Palerme, les chrétiens étaient

les premiers à le saluer et le traitaient d'une façon tout à fait amicale. La police du pays était toujours prête également à le protéger. A l'avénement des rois Souabes (1194), tout changea. « Le trône, pendant la minorité de Frédéric II, abandonné à l'ambition de la cour de Rome, n'offrit plus aucun appui aux Arabes. Forcés de se jeter dans la rébellion, ils se trouvèrent cernés par les chrétiens. La partie n'était plus égale. La population musulmane se vit exterminée par le fer et par le feu, amoindrie tous les jours par des apostasies. Ses restes, hommes aguerris et tenaces dans leur croyance, furent déportés dans la Pouille. Ils y servirent d'appui à la maison de Souabe, dans ses luttes contre la papauté. »

Les Juifs, comme les Sarrasins, payaient la *djezia*, des gabelles plus fortes sur le vin et sur la viande, et quelques autres droits particuliers. Ils devaient fournir les bannières et les étendards pour les galères et pour les forteresses du royaume (1). L'archevêque de Palerme, par concession spéciale, percevait à son profit la *djezia* et les autres contributions que payaient les Hébreux de Palerme; les archevêques de Salerne, de Cosenza, et l'évêque d'Ascoli, jouissaient du même privilége dans leurs diocèses respectifs.

En Angleterre, en France, en Allemagne, les Juifs étaient proscrits, torturés et pillés (2). Roger, plus hu-

(1) Les Juifs de Sciacca, sans doute peu nombreux, ne devaient que ce dernier droit. Ceux de Syracuse ne le payaient pas. Di Giovanni, l'*Ebraïsmo*, c 6.

(2) En Angleterre, le roi Jean, ayant fait emprisonner les Juifs pour avoir leur bien, il y en eut peu qui n'eussent au moins quelque œil crevé. Ce prince, ne pouvant fouiller dans la poche de ses sujets à cause de leurs priviléges, mettait à la torture les Juifs qu'on ne regardait pas comme citoyens. En France, ils étaient serfs et main mortables. Ceux qui se fai-

main ou plus politique, agit à leur égard avec justice : ils ne payaient que ce qu'ils avaient payé aux Grecs et aux Arabes ; ils ne portaient aucun signe pour les distinguer des chrétiens (1) et pouvaient se loger où ils voulaient (2) ; mais il leur était défendu d'habiter une maison où se trouvaient des chrétiens, de s'asseoir à la même table, ou de dormir dans le même lit. Ils ne pouvaient également porter témoignage contre un chrétien, par la même raison qu'il était défendu à celui ci de témoigner en jugement contre un hébreu. Ils profitaient des priviléges, immunités et franchises accordés à la ville qu'ils habitaient : avant d'être juifs, ils étaient citoyens. Les juges ne pouvaient en aucune manière aggraver la peine prononcée contre un hébreu ; ils devaient le juger sans passion, la loi étant égale pour tous (3). Aux Israélites seuls l'usure était permise ; mais ils ne pouvaient prêter au delà de 10 p. 100.

saient chrétiens n'échappaient point aux vexations des seigneurs. Il s'était introduit une coutume qui confisquait tous les biens des Juifs qui embrassaient le christianisme : c'était comme une espèce de droit d'amortissement pour le prince ou pour les barons des taxes qu'ils levaient sur les Hébreux et dont ils étaient frustrés lorsque ceux ci se faisaient chrétiens. Montesquieu, *Esprit des Lois*, l. XXI, c. 20.

(1) L'empereur Frédéric ordonna le premier qu'ils s'habilleraient autrement que les chrétiens. — Imperator regens Messanæ curiam generalem... Statuit contrà Judæos, ut in differentiâ vestium et gestorum a christianis discernantur. *Chron. Ricc. S. Germani.*

(2) Du moins en Sicile. En 1332, ils furent obligés d'habiter tous ensemble. Sous la domination normande, les Hébreux de Salerne avaient un *ghetto* : concedimus sacro salernitano archiepiscopo totam Judæam hujus nostræ Salernitanæ civitatis cum omnibus Judæis qui in hâc eâdem habitantes sunt. *Dipl.* 1190 ap. Muratori, *Antiq. Italiæ*, t. I, p. 899.

(3) *Const. regni Sic.*, l. I, t. 18. — Concedimus ut omnes habitatores Messanæ, tàm Latini quàm Græci et Hebræi habeant prædictam libertatem, quam eis concessimus. *Dipl.* 1191 ap. Samperi, Messana illustrata, P. II, p. 217.

Quatre langues étaient communément usitées. A la cour, on parlait le vieux français (1). Les Longobards tenaient encore au latin, mais bien corrompu; les Juifs et les Sarrasins parlaient arabe, et les Grecs leur propre idiome. Les actes, diplômes et ordonnances royales, étaient conçues en latin, en grec ou en arabe, et très-souvent dans ces trois langues ensemble. Les légendes des monnaies étaient également moitié arabes et moitié grecques ou latines. Les unes portaient les signes du Christ, les autres ceux de Mahomet; quelques-unes même réunissaient les deux symboles (2). Roger fut le premier qui inscrivit le nom de Mahomet sur les monnaies normandes; il espérait sans doute par ces concessions attacher les Arabes à ses intérêts.

V.

La cour des rois normands était brillante. Aboulfeda la compare à celle des khalifes de Bagdad et du Kaire. L'institution des sept grands officiers de la couronne contribua surtout à lui donner une grande magnificence (3).

La première dignité du royaume était celle de connétable (*magnus regni comestabulus*). Il possédait deux grandes prérogatives; la garde de l'épée du roi et le

(1) Aiebant non opportere reginæ fratrem in curiâ quempiam superiorem admittere... quibus ille, *Francorum se linguam ignorare, quæ maximè necessaria esset in curiâ.* Falcandus, *Hist. Sicula.*

(2) Salv. Morso, *Memorie sul palazzo reale e sulla chiesa di S. Michele arcangelo.* — Le même auteur fait mention d'une épitaphe écrite en hébreu, en grec, en latin et en arabe. — *Musæum Cuficum Borgianum*, p. 80 et seqq.

(3) On ignore l'époque précise de l'institution des grands officiers. Evang. di Blasi (*Epoca Norm.*, c. 23) la fixe en 1130, lorsque Roger prit la couronne. C'est l'opinion la plus probable.

commandement des armées, de préférence même aux princes du sang, lui étaient confiés. En le recevant dans cette charge, le roi lui remettait son épée toute nue. Le connétable, disent les anciennes chroniques, était *chevetaine de la chevauchée du roi et de tous les gens de l'ost, qui vivent d'armes et qui pour faire d'armes sont en l'ost.* Sa personne était alors privilégiée ; on ne pouvait l'offenser par voies de fait, sans offenser la personne du roi. Il jugeait les différends entre les chevaliers et réglait toutes les affaires de la guerre, la punition des crimes et délits, le partage du butin et la reddition des places. Le grand connétable devait toujours se tenir auprès de la personne du souverain ; il ne le quittait que pour commander les armées. Dans les cérémonies royales, il était chargé de porter le sceptre. Tous les connétables du royaume étaient sous ses ordres (1). Robert de Basseville, comte de Conversano et neveu de Roger, fut le premier grand connétable.

Le grand amiral (*ammiratorum ammiratus*) était la seconde dignité du royaume. Il possédait un pouvoir illimité sur tout ce qui concernait les affaires de la mer. Son devoir était de faire respecter partout la bannière normande. En temps de guerre, il était considéré comme le défenseur des villes maritimes ; en temps de paix, comme le protecteur du commerce et de la navigation. C'était lui qui désignait les flottilles destinées à convoyer les navires marchands (2). Il avait de

(1) Il y en avait un dans chaque province. On distinguait encore les connétables des archers et des fantassins (*comestabuli balestrorum et peditum*). Le connétable du palais (*comestabulus regii hospitii*) ne reconnaissait de chef que le roi.

(2) Villabianca, *Stor. degli antichi Uffizj di Sicilia* ap. *Opuscoli Sicil.*, t. XIII.

grands bénéfices : toutes les galères devenues inutiles étaient vendues à son profit ; les navires des particuliers, à qui le roi permettait de faire la course, devaient payer deux onces au grand amiral pour chaque voyage qu'ils faisaient. La cinquième partie des prises, déduction faite des frais de l'armement et de la solde promise aux matelots, lui appartenait également.

Il avait sous ses ordres les amiraux des provinces, espèce de préfets maritimes chargés de veiller à l'entretien des ports, à la construction et à la réparation des galères, et de tenir toujours prêts les matelots des flottes royales ; les *protontini*, chefs d'escadre de chaque ville (1), les *comtes et chevaliers maritimes*, capitaines et lieutenants des galères, les *calafati*, constructeurs de navires, et les *katapans*, officiers subalternes.

Le comte Roger avait commencé à former la marine sicilienne ; son fils acheva de la rendre formidable. Les plaintes de Pierre Polano, doge de Venise, nous font connaître que les Normands étaient les maîtres de la mer Adriatique. Si les Vénitiens avaient été assez forts pour leur résister, ils ne se seraient point adressés à l'empereur Lother (2). Roger II, qui voulait avoir une marine bien entretenue, établit le tribunal naval. Chaque fois qu'il concédait un privilége, il exceptait

(1) En temps de guerre, les principales villes maritimes devaient fournir chacune au moins deux galères, et les matelots étaient maintenus aux frais de l'État. Les autres villes moins importantes fournissaient un contingent proportionnel. — Concedimus quoque civitati Gaietæ ut, de *duabus galeis* quas soliti estis armare, non cogamini armare nisi unam galeam tantùm ad mittendum eam in servitium nostrum, excepto cùm necesse fuerit pro defensione regni, et tunc duas galeas armabitis, sicut hactenùs consuevistis. Convenantias autem dari faciemus marinariis vestris, sicut recipiunt eas alii marinarii galearum quæ armabuntur in principatu Salerni. *Privilegium Tancredi regis, Codex Gaiet.* Ms. Arch. Cassin.

(2) *Chron. S. Petri*, ap. Mencken, t. III, p. 214.

toujours la contribution maritime; lorsqu'il accordait un fief ou une terre, il assignait aussi un fonds pour le maintien de la flotte (1). Des populations entières étaient soumises à l'impôt de la marine. Les Longobards de Randazzo et de Santa-Lucia ne payaient que cette contribution; ceux de Nicosia devaient fournir 296 marins, et transporter à leurs frais les bois de construction dans l'arsenal de Mascali. La ville de Calatagirone devait payer chaque année 5,000 tari et donner 250 hommes. L'évêque de Patti était également obligé de fournir 20 marins. D'autres baronnies dans la Pouille, dans la Calabre et en Sicile, étaient tenues de veiller à la défense des côtes (2).

Un tribunal, appelé *la Galea*, siégeant à Messine et indépendant du grand amiral, était chargé d'administrer et de percevoir l'impôt maritime. Il était composé d'un président qui avait le titre de comte (*comes galeæ messanæ*) et de cinq ministres ou juges. Sans leur permission, on ne pouvait ni vendre, ni aliéner les terres sujettes au tribut naval.

Les ports et arsenaux étaient en Sicile, Messine, *qui renfermait un si grand nombre de navires des flottes royales, qu'il était impossible de les compter* (3), Syra-

(1) Concedimus tibi venerabili archimandritæ omnia judicia et foris facturas hominum in eâdem habitantium terrâ, marinariorum scilicet, burgensium et aliorum hominum... hoc solum *reservamus ditioni curiæ nostræ datam marinariorum. Dipl.* 1151. Bibl. Palerm. Ms. Qq. H. 9. — Donamus omnia nemora et arbores terræ... quam terram dominus quondàm rex Rogerius, avus noster, eidem ecclesiæ concesserat, *prædictis arboribus tunc ad opus curiæ retentis. Dipl.* 1167 ap. Pirri, *in archim. Messanæ.*

(2) *Dipl. ex arch. S. Luciæ et Nicosiæ*, ap. Gregorio, *Consider.* l. I, c. 4. *Dipl.* 1254 *ex arch. Calatajeronis.* — *Dipl.* 1177 Bibl. Palerm. Ms. Qq. H. 5. — Le comte de Conversano devait fournir un certain nombre de chevaliers maritimes et de matelots. Bibl. Palerm. Ms. Qq. H. 15.

(3) Ebn-Djobair.

cuse, Mascali, Palerme, Trapani; en Italie, Gaëte, Naples, Amalfi, Tarente, Gallipoli, Otrante, Brindes, Trani, Bari; mais les deux principales stations maritimes du royaume, étaient Messine et Brindes.

Georges Rozio, d'Antioche, fut le premier grand amiral et le plus illustre. Il était fils de Christophore Rozio, qui fut lui-même amiral sous le comte Roger, et protonotaire du royaume en 1130 (1). Georges fut d'abord stratigote de Catane, et régent de Sicile pendant une partie de la minorité de Roger II. Lors de l'institution des grands officiers, il fut créé grand amiral, et, en 1140, décoré du titre de protonobilissime (*primus procerum*), comme l'avait été son père (2). Il fut l'un des plus fermes soutiens du trône de Roger, qui l'employait non-seulement dans la guerre, mais aussi dans les affaires publiques. Sa fidélité ne faillit jamais. L'amiral Georges, la *merveille du monde*, *le dominateur de la mer*, mourut en 1151, comme nous l'apprend l'épitaphe publiée par le duc de Serradifalco, dans son beau travail sur les églises normandes.

Le grand-chancelier (*regni cancellarius*), qui venait après le grand amiral, premier officier civil du royaume, était considéré comme la *bouche du prince* et l'interprête de ses volontés. La garde du sceau du roi lui était confiée (3). Il faisait écrire sous ses yeux par les clercs des

(1) Au rapport d'Ebn Khaldoun (*Histoire des Berbères*, t. II, p. 26), Georges ou plutôt son père Christophore, était un chrétien de Syrie, très-versé dans la connaissance de l'arithmétique et de la langue arabe, qui avait émigré en Afrique. Accueilli avec bienveillance par le khalife Tamim, il avait su bien vite gagner toute sa confiance; mais, à la mort de ce prince, il s'était retiré en Sicile, afin d'éviter les suites de la haine que lui avait vouée le nouveau khalife Yahia, fils de Tamim.

(2) *Dipl.* 1139, ap. Garofalo, *Tabularium regiæ capellæ Panorm.*

(3) Le grand sceau de Roger portait d'un côté *Jésus-Christ* assis et tenant un livre dans la main avec les monogrammes $\overline{\text{HC}}$ $\overline{\text{XC}}$; de l'autre,

archives les édits, règlements et ordonnances, y apposait lui-même le sceau royal et les expédiait dans les provinces. L'administration des affaires étrangères était tout entière dans ses mains. C'était encore lui qui réglait les traités de paix avec les ambassadeurs des puissances ennemies. Des terres et des villages étaient assignés au chancelier, comme apanage de son emploi (1). Warin Canzolino fut le premier grand-chancelier; en 1136, Robert, Anglais de nation, lui succéda dans cette charge.

Ce Robert, que Roger avait fait venir d'Angleterre, sur sa réputation de justice et d'habileté, fut, après le grand amiral Georges Rozio, celui qui honora le plus le règne du prince normand. Lorsque l'empereur Lothar envahit la Pouille avec ses Allemands, Roger confia au chancelier Robert la défense de Salerne. Il ne pouvait mieux choisir. La prudente valeur du courageux Anglais lui conserva cette ville importante.

Robert n'était pas seulement un homme de guerre distingué, c'était aussi un administrateur habile et intègre. On rapporte de lui un trait d'équité remarquable. Lorsqu'il se trouvait gouverneur de la Pouille et de la Calabre, il arriva que, par la mort de l'évêque, vint à vaquer le siége d'Avellino. Un abbé, un archidiacre et un séculier de la maison du roi, qui avait un frère

Roger lui-même était représenté en pied, vêtu à la grecque, avec le labarum dans la main gauche et le globe dans la droite; de chaque côté se lisait l'inscription en caractères grecs : *Rogerius potens pius rex*. Arch. de la Cava, ad ann. 1130. — Gattola (*Hist. Cassin. in access.*, t. I) mentionne un autre sceau de Roger, à bulle de plomb. On y lit en lettres majuscules : *Rogerius, Dei gratiâ rex Siciliæ, ducatus Apuliæ et principatus Capuæ.* Autour est écrit : *Dextera Domini exaltavit me, dextera Domini fecit virtutem.*

(1) Cum autem villarum, reddituum atque prædiorum ad cancellariatûs jura pertinentium... Falcandus, *Hist. Sicula.*

ecclésiastique et qui désirait le pourvoirde ce bénéfice, se disputaient ce riche héritage. Robert devait, au nom du roi, élire le nouveau prélat, et chacun des trois concurrents mettait tout en mouvement pour déterminer le chancelier en sa faveur. Tous trois lui promirent séparément une grosse somme d'argent. Feignant de se prêter à leurs intentions, Robert s'assura du payement des sommes dont ils étaient convenus, et, lorsque le jour de l'élection fut venu, il dévoila, en présence de tous, la fraude des trois prétendants. Non-seulement ils furent exclus de la prélature comme simoniaques par sentence de tous les assistants, mais ils furent encore obligés de payer le sommes qu'ils avaient promises. Robert nomma ensuite évêque d'Avellino un pauvre frère de bonne et sainte vie (*un povero frate di buona e santa vita*).

La quatrième dignité du royaume était celle du grand justicier (*magister justitiarius*). Il avait le premier rang à la gauche du roi dans les solennités publiques et portait un étendard pour marque de son emploi. Lorsque Roger établit le tribunal de la cour suprême, il chargea le grand justicier de le présider. Cet officier jugeait en dernier ressort criminellement et civilement, *gardait les lois et les droits du prince et corrigeait ce que les justiciers provinciaux, les stratigotes et les baillis avaient délinqué.* Dans les dernières années de la domination normande, la charge de grand justicier acquit une grande importance, et une plus grande encore sous le règne de l'empereur Frédéric. Cet officier devint le second dignitaire du royaume, et n'eut plus au-dessus de lui que le connétable.

Le grand protonotaire (*Logoteta, primicerius notariorum*) était la cinquième dignité. Ses fonctions l'obli-

geaient d'être toujours auprès du roi. Il était le secrétaire affidé, l'homme du prince (*homo principis*), dont il possédait tous les secrets. Il mettait en ordre et faisait minuter les diplômes, priviléges et chartes royales, recevait les suppliques adressées au roi et expédiait les circulaires pour la convocation des parlements; lorsque ceux-ci étaient convoqués, il y parlait au nom du roi. Il dirigeait également les cérémonies et solennités royales. Tous les notaires du royaume dépendaient de lui (1).

Le grand trésorier (*magister regni camerarius*) avait la connaissance de tous les droits qui appartenaient au fisc. Il avait la clé du trésor royal, payait les chevaliers, écuyers et sergents d'armes, et présidait à l'exact acquittement des impôts et services dus en argent, et à la vente des possessions du domaine. Les camériers des provinces étaient sous ses ordres. Lorsque le roi imposait la collecte, le grand trésorier indiquait aux camériers le montant de la somme à répartir entre les localités. Ceux-ci l'annonçaient aux baillis, et un grand conseil public désignait par l'élection deux *boni homines*, qui étaient chargés de distribuer la somme votée par feux et par famille.

Le grand sénéchal (*magnus senescallus*), septième et dernière dignité, présidait à l'hôtel du roi. Il avait la surintendance générale des écuries et des haras, des palais royaux, des jardins, forêts et chasses qui servaient aux divertissements du prince. Les huissiers du palais, les écuyers du roi, les intendants des jardins, les maîtres des chasses, les fauconniers, dépendaient de lui.

Les sept grands-officiers étaient tous vêtus de pour-

(1) Villabianca, *Stor. degli antichi Uffizj di Sicilia*.

pre, et chacun d'eux recevait du trésor une rente annuelle de 2190 ducats. Dans les cérémonies royales, le connétable, l'amiral et le chancelier se plaçaient à la droite du roi; à sa gauche, le grand justicier, le logothète et le grand trésorier : le sénéchal s'asseyait au pied du trône (1).

CHAPITRE VI.

GÉOGRAPHIE COMPARÉE DE LA SICILE.

I.

Province de Palerme.

Balirmou, Palerme; *Panormus*. — Voici la description qu'Édrissi nous a laissée de cette ville. On sait qu'il composa son grand traité de géographie à Palerme même, sous le règne du roi Roger II. Comme il le dit dans sa préface, il termina cet ouvrage dans les derniers jours du mois de *chaouâl* de l'an 548 de l'hégire (janvier 1154).

« Palerme, métropole de la noble Sicile, réunit tous les genres de gloire et toutes les splendeurs. Cette ville, une des plus illustres de l'univers, a été le siége du gouvernement dès les temps primitifs. Elle est située sur le bord de la mer et entourée de hautes montagnes. Au rapport de tous les voyageurs, il n'en est point où il soit plus agréable de résider. L'étranger, qui débarque sur ses quais magnifiques, contemple avec admiration ses palais imposants, ses tours élevées et massives, les campanilles élancés des lieux de prière destinés aux chrétiens, et les vastes dômes des mos-

(1) Mar. Freccia, *de subfeudis*, l. I.

quées. Il s'émerveille surtout à la vue de la perfection du travail et de l'élégance des arts qui présidèrent à la construction de ces somptueux édifices. Palerme se compose de deux parties, le château et le faubourg. Le château (*El-Kassr*) doit être compté au nombre des lieux les plus forts. Il se divise en trois quartiers qui renferment des marchés couverts, des bains, des bazars, de belles et nobles habitations. C'est là que demeurent tous les riches marchands chrétiens, musulmans et juifs. On y remarque aussi la grande mosquée qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer de gracieux, de rare et d'exquis en fait de peintures, de sculptures et d'ornements. Au nord, s'élève une forteresse, qui a été construite par ordre du roi Roger. La disposition de cet édifice est savamment ordonnée, et sa hauteur considérable ; il est couvert de curieuses arabesques et d'inscriptions tracées avec un art surprenant. Le faubourg entoure la ville de tous les côtés. Il est bâti sur l'emplacement de la cité nouvelle qui portait le nom d'*El-Khalessa*, et où résidait, du temps des musulmans, le lieutenant du khalife. Il est très-vaste, et contient un grand nombre de maisons, des marchés, des bains, des boutiques, des caravansérails. Autour dè Palerme, on ne voit que fontaines jaillissantes, bosquets verdoyants et villas délicieuses. Il est impossible à l'intelligence de concevoir, et à la plume de décrire toutes les séductions des environs de cette ville, dont l'ensemble présente un coup d'œil vraiment admirable. »

Mohammed-Ebn-Djobaïr, qui visita la Sicile vers 1184, sous le règne de Guillaume II, a donné aussi dans la relation de son voyage une description très-curieuse de Palerme. — « Cette ville célèbre, dit-il, principal

établissement des bourgeois musulmans, où ils possèdent des marchés, des lieux de prédication, et plusieurs faubourgs exclusivement à eux, réunit les deux avantages de la commodité et de l'éclat. Élégante et ancienne, agréable et magnifique, elle se pose avec orgueil entre ses places et ses plaines qui ne sont qu'un jardin. Elle éblouit par l'exquise beauté de son aspect, par ses avenues spacieuses, et par ses larges rues. C'est une ville étonnante, construite dans le style de Cordoue, et toute en pierres de taille de l'espèce qu'on nomme *el-kiddan.* Le *Kassr*, la cité ancienne, est située au milieu de la Ville Neuve. On y voit de splendides habitations et des palais grands comme des châteaux, avec des tourelles qui semblent se perdre dans le ciel. La demeure du roi est surtout magnifique. On traverse un si grand nombre d'esplanades, de portes, de cours, de galeries, d'amphithéâtres en gradin, de salles que les yeux en restent éblouis et les esprits stupéfaits. Un des édifices les plus remarquables, est celui que les chrétiens appellent l'église de Georges d'Antioche. Je l'ai visitée le jour de Noël, qui est une grande fête pour les *adorateurs des croix*, et en effet beaucoup d'hommes et de femmes s'y trouvaient rassemblés. Entre les différentes parties de ce bâtiment, on distingue une somptueuse façade dont je n'essayerai pas de faire la description, car c'est le plus beau travail du monde. Les murailles intérieures du temple sont dorées, ou plutôt elles ne forment qu'une seule pièce d'or. On y admire des tables de marbre de couleurs diverses, dont on n'a jamais vu les pareilles ; elles sont relevées par des cubes de mosaïque en or, et couronnées de branches d'arbres en mosaïque verte. L'église a un beffroi soutenu par des colonnes de

marbre et surmonté d'un dôme qui repose aussi sur d'autres colonnes. C'est une merveilleuse construction...(1). Autour de la cité, les villas royales sont disposées comme un collier ornant la belle gorge d'une jeune fille, de sorte qu'en traversant toujours des lieux d'agrément et de délices, le roi peut passer à son gré de l'un à l'autre des jardins et des amphithéâtres de la ville. »

Oued-Abbas, la rivière d'Abbas (*Habes* dans les diplômes de l'époque normande), Oreto ; *Orethus.*

Barka, Parco.

Ghala, C. di Gallo. — Edrissi signale, dans son voisinage, *Mers-el-Tîn* (le port Vaseux).

Djezira-Fimi, l'île d'Euphémius, Isola Femina.

Ikkar ou *Mersa-Karinos*, Carini ; l'ancienne *Hyccara.*

Ras-Djanach, Pointe Ursa.

Bardounik, Partenico ; *Parthenicum.* — Petite ville très-plaisante et entourée de campagnes fertiles, où l'on cultive le coton et le henné. Il y a un fort bâti sur une montagne voisine (*Djebel-ed-Djenân*). Le port qui s'appelle *El-Rokn* (l'angle), est situé au nord, à deux milles de la ville.

Chinich, Cinisi.

Kassr-Naoua, Castro-Nuovo ; *Castros.*

Korlioun, Corleone.

(1) Cette église, qui fut fondée en 1143 par l'amiral Georges Rozio d'Antioche, s'appelle aujourd'hui *S. Maria di Martorana.* Quelques-unes des peintures et des mosaïques appartenant à la construction primitive subsistent encore. On distingue le roi Roger prosterné devant la Vierge, qui tient à la main une longue charte grecque. Le Christ, placé à un angle du tableau, paraît approuver ce qui se passe entre sa mère et le prince. Une autre mosaïque représente le même roi Roger recevant des mains du Christ la couronne royale ; il est vêtu du costume byzantin et porte la dalmatique. Sur des colonnes du chœur sont gravées trois inscriptions cufiques.

Saklabia, Sclafani ; *Sclafanum.*

Kalat-abi-Thour, Calatavuturo.—Ebn-el-Athir nous apprend que le nom d'*Abou-Thour* était celui d'un chef sarrasin, qui fut battu et tué par les Grecs du val de Noto, vers 879. « Dans cette terrible rencontre, dit-il, tous les musulmans *trouvèrent le martyre* (1), à l'exception de sept hommes ».

Betralia ou *Hadgiralia*, Petralia. — Excellent lieu de refuge avec un bazar et une citadelle digne de figurer dans une métropole. Le pays environnant est bien cultivé.

Boles, Pollizi ; *Politium.*

Ras el-Kelb , le cap du Chien, C. Cefalù ; *Pr. Kephalas.*

Djefaloudi-el-Bouhirat (la Maritime), Cefalù ; l'ancienne *Cephaludium.* — Cefalù fut reconstruite par le roi Roger II, comme nous l'apprend une supplique des chanoines de cette ville à Guillaume II (2).

Sakhrat-el-Harir, le rocher de la Soie, Roccella. — Petite forteresse bâtie sur un cap escarpé.

Oued-el-Saouari, la rivière des Marins, Fiume-Grande.

Oued-Abi-Rokad, Fiume Torto.

Thermi, Termini ; *Thermæ-Hymeræ.*

Oued-el-Saïla, Fiume San-Leonardo ; *Hymera*, Fl. — Rivière considérable dont les eaux sont douces, et

(1) C'est l'expression adoptée par les historiens arabes, lorsqu'ils parlent d'un musulman tué dans une guerre sainte. « Ceux qui succombent pour la cause d'Allah, dit le Koran, ne meurent pas ; ils sont toujours vivants et reçoivent leur nourriture de la main du Très-Haut. »

(2) Manifestum est vestro regno quod avus vester rex Rogerius civitatem Cephaludi à fundamento reedificavit et ecclesiam in honore S. Salvatoris cum multa expensa ibi construxit. Dipl. ex arch. Eccl. Cephalud. ap. Gregorio, *Discorsi intorno alla Sicilia*, t. II, p. 209 et seqq.

où l'on pêche au printemps le poisson connu sous le nom de *Raï.*

Tarbiat (carré), la Trabbia; *Tarbia.*— Il y a en ce lieu de nombreux cours d'eau qui font tourner plusieurs moulins, et l'on y voit de vastes habitations, dans lesquelles on fabrique une espèce de pâte renommée (macaroni). Il s'en fait une exportation considérable dans les pays chrétiens et musulmans.

Menzel-el-Emir, la station de l'émir, Misilmeri.

Mirnao, Marineo.

Ras-Zaffarana, C. Zaffarano.

II.

Province de Trapani.

Kalat-el-Naoua, Castel novi le château neuf, (*Castrum mare de Gulfo*, dans les diplômes des rois d'Aragon), Castellamare. — Château très-fort. On vient à *Kalat-el-Naoua*, charger du blé et d'autres grains en grande quantité.

Madradj ou *Medareg*, Magazinazzo. — Le port d'*El-Kamah* ou *Adelkoum*, très-fréquenté par les navires. On y pêche le thon avec de grands filets. Le château qui défend le port, bâti sur une éminence, est remarquable par la solidité de ses constructions et par les fossés creusés dans le roc qui l'environnent.

San-Petro (*mons S.-Petri*, époque normande), C. San-Vito.

Djebel-Ahmed, monte San-Giuliano; *Eryx.* — Célèbre par son temple de Vénus, le plus riche et le plus renommé de la Sicile, au rapport de Polybe (L. I, c. 55). « On assure que les femmes de ce lieu, dit Ebn-

Djobaïr, sont les plus belles de toute l'île. Que Dieu les fasse devenir captives des musulmans! »

Trabanos, Trapani; *Drepanum.* — *Trabanos* est entourée de tous côtés par la mer; on ne peut y arriver qu'au moyen d'un pont situé à l'orient de la ville. Elle possède de grands marchés toujours bien approvisionnés et de riches dépendances. Le port est au midi et parfaitement sûr : les navires peuvent y séjourner pendant l'hiver sans aucune crainte. Ebn-Djobaïr ajoute quelques détails à ceux qui nous sont fournis par Edrissi. « Le port de *Trabanos*, dit-il, est compté parmi les plus beaux et les plus commodes. Il est très-fréquenté par les *Roumis*, surtout par ceux qui se rendent en Afrique. »

Djezirat-el-Rahban, l'île du Moine, Favignana; *Ægusa.*

Djezirat-el-Babsa ou *Iabesa*, Levanza; *Bucinna* ou *Phorbantia.*

Djezirat-Melitma, Maretimo; *Hiera* ou *Sacra*.

Mers-Allah ou *Mers-Ali*, le port de Dieu ou le port d'Ali, Marsala; *Lilybæum.* — *Mers-Ali* est une des villes les plus anciennes et les plus nobles de la Sicile. Elle tombait en ruines, lorsque le comte Roger la fit restaurer et ceindre de murs. Sa juridiction est étendue et son territoire considérable. On y trouve des bains, des marchés, des bazars, des caravansérails. C'est le lieu où débarquent les marchands qui viennent du Mâghreb.

Mazara, Mazzara; *Mazarum.* — Ville charmante et bien bâtie. Les avantages qu'elle offre aux voyageurs dépassent tous ceux qu'on pourrait trouver dans d'autres résidences. *Mazara* n'a pas sa pareille en fait de situation et d'agréments. Elle est entourée de mu-

railles hautes et solides. Les maisons sont belles, les caravansérails très-vastes, les rues larges, les bazars en bon état, et les bains tenus avec une grande propreté. On vient de tous côtés dans cette ville, et son commerce d'exportation est considérable. Au pied des remparts coule l'*Oued-el-Madjnoun* (la rivière du Fou), où les navires peuvent hiverner au besoin.

Oued-el-Thouth, la rivière du Mûrier, Fiume Arena; *Sossius*, Fl.

Ras-el-Balata, le cap du vieux Palais, C. Granitola.

Aïoun-Abbas, les fontaines d'Abbas, Trefontane.

Oued-el-Kareb, la rivière du Bateau, Fiume Balici; *Lanarium*. Fl. ou *Hypsa*.

Kalat Fimi, le château d'Euphémius, Calatafimi; *Longaricum*.

El-Kamah ou *Adelkoum*, Alcamo. — Station vaste et commode, marché permanent, commerce et industrie, situé à cinq milles de la mer. « *El-Kamah* est grande, dit Ebn-Djobaïr, et ses dépendances sont considérables. On y trouve un marché et plusieurs mosquées. Les habitants de cette ville sont tous musulmans, aussi bien que ceux des nombreux *haouch* de son vaste territoire. Tout ce pays est magnifique. De *Balirmou* à *Trabanos*, on traverse une série non interrompue de fermes et de villages, et l'on a continuellement sous les yeux des terres labourées d'une culture, d'une fertilité et d'une étendue telles qu'on ne peut les comparer qu'à la *Campania* de Cordoue. »

Salem, Salemi; *Halycia*.

El-Sanam, Castelvetrano.

III.

Province de Girgenti.

Ras en Nesser, le cap de l'Aigle, C. San-Marco.

Chaca, Sciacca; *Thermæ Selinuntiæ* ou *Aquæ Larodis*.

Oued-el-Bou, Fiume Calatabillota; *Camicus* Fl.

Ras Ablatanou, C. Bianco.

Oued Ablatanou, Fiume Platani; *Halycus* Fl.

El-Oukteïn, les deux Sœurs, écueils dans le voisinage de Torre-Felice.

Ghirgent, Girgenti; *Agrigentum* ou *Acragas*.—L'importance des monuments de *Ghirgent* atteste une antique splendeur. Cette ville, habitée par les plus nobles familles, est visitée par de nombreux voyageurs. C'est un grand centre de communications, et l'on trouve à acheter dans ses bazars toute sorte de productions et de denrées. Les magasins des marchands de cette ville sont toujours abondamment approvisionnés, et les navires qui fréquentent son port peuvent y compléter leurs chargements, même dans les temps de disette. Les blés de *Ghirgent* sont en grand renom.

Oued Izakoudji, Fiume Girgenti; *Acragas* Fl.

Besrana, port Nicolo.

El-Kata ou *El-Enfiadha*, Alicata; *Phintia* ou *Achetum*. Les Grecs byzantins changèrent son nom en celui de *Leocata*.—Place forte, construite sur un rocher que la mer et une rivière (*Nahr-el-Melh*, Fiume Salso) entourent de tous côtés; on ne peut y pénétrer que par une seule porte. Cette ville fait un grand commerce de poissons, que l'on pêche à l'embouchure de la rivière.

Nahr-el-Melh, la rivière du Sel, Fiume Salso; *Himera* Fl.

Kalat-el-Belout, le château des Chênes, Calatabillota; *Isburus*. — Sous la domination sarrasine, *Kalat-el-Belout* avait une population nombreuse; mais lorsque la ville fut prise par le comte Roger, ses habitants émigrèrent en foule et se transportèrent à Sciacca, sur le bord de la mer. Edrissi nous apprend que de son temps *Kalat-el-Belout*, à peu près abandonné, n'avait qu'une faible garnison pour la défense du château.

El-Kita, Siculiano.

Blatanou, Platanella.

Nar, Naro; *Narus*. — Séjour agréable. Population active et industrieuse. Il y a un marché à jour fixe.

Bisbona, Bivona.

Sabouka ou *Sambouth*, Sambucca. — Lieu d'entrepôt pour les grains. Ville très-peuplée, abondante en ressources de toute espèce.

Similitan, Due Gemelli; *Semellis*.

El Mout ou *Rahal* (1) *el Mout*, l'habitation de la mort, Regalmuto.

Rasgaden, Ravanussa.

Hadag-Altin, Cannigati.

Rahal Bou Sal, Ribera.

IV.

Province de Caltanisetta.

Mers el Chelouk, le port des Poissons (Silures), Santa Caterina.

Bouthira, Butera.

(1) *Rahal*, habitation, demeure, lieu de halte.

Mersa Boulhira, émbouchure de la rivière Manfria.

Oued el Saouari, Fiume Moroglio; *Gelas* Fl.

Oued el Roumi, Fiume Dirillo; *Achates* Fl.

Hadjar el Metskoub, la pierre percée, Pietraperzia. — Fort de bonne défense et lieu de refuge très-sûr.

Aïdouli, Aïdone.

Mazaranou, Mazzarino.

Tabes, Tavi.

Blatea, Piazza; *Plutea* ou *Plutia*.

Misilmira, Musumali.

Sotir, Sutera; *Sutara*.

Kalat el Chibet, Calatascibetta.

Kassr Iani, Castro-Giovanni; *Enna*. — La ville de *Kassr Iani* est bâtie sur le sommet d'une montagne et défendue par une citadelle très-forte. Ses dépendances sont vastes, ses édifices imposants, ses bazars bien disposés et ses maisons solidement construites. C'est une résidence très-agréable; les personnes malades y viennent pour recouvrer la santé. Bien que *Kassr Iani* soit située sur une haute montagne, on y trouve de l'eau courante et des champs cultivés.

Kalat en Nesa, le château des Femmes, Caltanisetta; *Nisa*.

V.

Province de Syracuse.

Kerni, Scoglietti

Oued Ragous, Fiume Ragusa; *Motychanus* Fl.

Ragous, Ragusa; l'ancienne *Hybla Minor* suivant Cluvier; d'autres la placent à Butera.

Ras Karami, C. Scaramis. — Dans son voisinage, Edrissi signale un danger, *Djerf el Tefla*. l'écueil de l'Enfant.

Chikla, Scicli. — Ville fortifiée, à trois milles de la mer, dans une belle situation. Ses campagnes, très-peuplées et arrosées par de nombreux cours d'eau qui font tourner des usines et des moulins, produisent surtout des grains que l'on exporte en Afrique et dans le pays des Longobards. Les affaires de commerce qu'on peut faire à *Chikla* sont très-sûres. Il s'y tient aussi plusieurs foires renommées où se donnent rendez-vous les habitants des autres cantons du val de *Notos*. Auprès des murs de la ville, il y a une source connue sous le nom de *Aïn el-h'al* (source du Temps) et offrant cette particularité qu'elle coule aux heures prescrites par la prière et qu'elle tarit dans tout autre moment.

Gouilt ez Zerzour, l'étang des Etourneaux (*Stagnum Passerum* dans les diplômes normands).

Mers Dareïn ou *Deramen*, port auprès de San Pietro.

Mers-el-Chedjera, le port de l'Arbre, Pozallo; *Puzellus*.

Djezirat el-Bibras, l'île des Porreaux, Porri.

Mers el-Baouales, Marsa.

Ras Bachinou, C. Passaro; *Pr. Pachynum.*

Djezira Djerman, île auprès du cap Passaro.

Mers el-Hamam, le port des Colombes, Marsamemi.

Oued Kastellari, Fiume Abisso; *Elorus* Fl.

Mers el-Hodhak, port dans le voisinage du cap Barnaba.

Ankana, C. Lognina.

Djiouas, Catalano.

Ras el Khenzir, le cap du Porc, C. Muso di Porco (grouin de porc); *Pr. Plemmyrium* ou *Promontorium Longum.*

Sarkousa, Syracuse; *Syracusæ*. La célébrité de *Sarkousa* dispense d'en parler avec beaucoup de détails.

Personne n'ignore que c'est une ancienne et illustre métropole. Tout y est beau, comme dans les grandes capitales, bazars, caravansérails, bains, marchés, maisons, places publiques. Le nombre de ses bourgeois est considérable, et de tous les pays de la Méditerranée (*Bahr el-Roum*) il y vient des marchands. Le territoire qui en dépend est vaste, couvert d'habitations, fertile et parfaitement cultivé. Les deux ports de *Sarkousa*, l'un situé au midi (le grand port) (1), l'autre au nord (le port marmoréen), sont bien connus. Dans l'intérieur de la ville, on voit aussi la fameuse source, appelée *Faouarat el-Kaboudhi* (la fontaine d'Aréthuse), qui jaillit d'une caverne sur le bord de la mer et qui est vraiment surprenante (2).

Djezira Mesmar, l'île du Clou, Penisola Magnisi.— Dans quelques anciens diplômes, cette presqu'île est appelée *Tabsou* : c'est le nom du château qui la défendait, l'ancienne *Thapsos.*

Ras el Saliba, le cap dur ou rocheux, C Santa Croce.

Oued Zeïdoun, Fiume Porcari ; *Pantagius* Fl.

El-Rokn, l'angle, Agnani.

Oued Lentin, la rivière de Lentini, Fiume Pagliari.

Lentin, Lentini ; *Leontium.*

(1) Le *Sicaniæ portus* de Virgile. Il n'a pas moins de 8 kilomètres de tour de la pointe d'Ortygie à l'ancien promontoire *Plemmyrium* (choc des flots).

(2) La source d'Aréthuse est très-abondante; elle s'élève à gros bouillons au niveau même de la Méditerranée qui l'envahirait, si la nappe d'eau n'était défendue par une haute muraille contre la pression des vagues. Naguère c'était un lavoir public où de vieilles femmes aux haillons retroussés au-dessus du genou barbottaient dans l'eau blanche de savon. Mais les notables de Syracuse, honteux de l'état dans lequel se trouvait leur fontaine sacrée, viennent d'établir pour les blanchisseuses de la ville un lavoir souterrain. La source garde maintenant jusqu'à la mer sa pureté primitive. (Élysée Reclus, *La Sicile et l'Éruption de l'Etna en* 1865.)

Nahr Mousa, la rivière de Moïse, Fiume della Giaretta ou Simeto; *Symethus* Fl. — On pêche dans cette rivière des poissons d'une grosseur énorme et d'un goût exquis.

Boukir, Buccheri.

Balensol, Palazzuolo.

Kalat abi Chama, Buscemi. — Lieu de refuge bien connu, situé dans un pays montueux et boisé.

Notos ou *Nihitou*, Noto; *Neetum*. — Cette ville défendue par un château très-fort, est remarquable par sa beauté, par son étendue et par l'excellence de ses productions. On admire surtout l'élégante construction de ses bazars.

Modik, Motica; *Motyca*.

Djezira Maltha, Malte; *Melisa* ou *Melita*. — Grande île avec un port très-sûr. Elle abonde en pâturages, en troupeaux de moutons, en fruits et en miel.

Djezira Ghodos, Gozzo; *Gaulos*. — On y trouve un bon ancrage.

Djezira Koumna, Comino; *Cuminum*.

VI.

Province de Catane.

Katania ou *Beled el-Fil*, la ville de l'Éléphant, Catane; *Catana*.—*Katania*, située sur le bord de la mer, est une grande et belle ville, ceinte de fortes murailles. On y voit des marchés florissants, des habitations charmantes, de grandes et petites mosquées, des bains, des caravansérails, des jardins délicieux et parfaitement arrosés. Le port est beau et très-fréquenté; on y charge toute sorte de marchandises (1). Il existe dans le voisi-

(1) On sait que le port de Catane a été comblé en 1669 par une terrible

nage de cette ville une rivière qui présente un phénomène singulier. Durant certaines années, ses eaux grossissent au point de faire tourner des moulins et de remplir une vallée, et, pendant certaines autres, elle est si complétement à sec qu'on ne peut même pas trouver à y boire. L'éléphant d'où provient la dénomination de *Beled el-Fil* est un talisman qui se compose de la représentation en pierre de cet animal. Il s'élevait autrefois en dehors des murs sur une éminence; mais il a été transporté dans une des églises de la ville.

Lebedj ou *el-Akin*, Aci-Reale; *Acium*.

Oued Lebedj, Fiume Aci; *Acis* Fl.

Djezaïr Lebedj, I Faraglioni ou Isole di Trezza; *Cyclopum scopuli*, les écueils des Cyclopes.

San Chikli, San Antonio ou peut-être Stazzo.

Maskala, Mascali; *Mascalæ*.

Oued-el-Bared, la rivière Froide, Fiume Freddo.

Kalat-el-Bian, Calatabiano.

Oued-el-Kant'ra, la rivière du Pont, Fiume Alcantara; *Onobala* Fl.

Randadj, Randazzo; l'ancienne *Tissa*. — Bourg populeux avec un marché toujours bien fourni. Industrie et commerce. On en exporte beaucoup de bois.

Maniadj appelée aussi *Ghaïran-el-Dakik*, Maniace.

Tarhis ou *Tarhines* (les deux noms se trouvent dans Edrissi), Traïna; *Imachara*.

Djerami, Cerami.

Hadjâr-Sarlo, la roche de Serlo, Rocca di Sarno.— Voici comment Malaterra (l. II, c. 46) raconte l'origine de cette dénomination. « Pour s'opposer aux

éruption de l'Etna. Le port actuel est loin de répondre aux besoins du commerce local.

« fréquentes incursions des Sarrasins d'Enna, le comte « Roger avait donné à son neveu Serlon, Cerami et « quelques châteaux voisins, bien assuré qu'il défen- « drait vaillamment tout ce pays nouvellement con- « quis. Serlon le fit avec tant de succès, que les Sar- « rasins n'osaient plus sortir de leur ville. Le kaïd « d'Enna, nommé Brahen, eut recours à la trahison « pour se débarrasser des Normands. Il envoya de- « mander à Serlon son amitié, disant qu'il ne voulait « pas être plus long-temps l'ennemi d'un si brave che- « valier. Il lui proposa même de se lier par une fra- « ternité d'armes. Serlon y consentit. Tous deux con- « vinrent d'agir loyalement l'un envers l'autre, et de « respecter mutuellement leurs terres. Le kaïd jura « sur le livre de sa loi, et Serlon sur l'Evangile.

« Quelque temps après, Brahen écrivit au cheva- « lier normand que plusieurs Sarrasins, malgré tout « ce qu'il avait pu leur dire, avaient pris un jour qu'il « indiquait dans sa lettre, pour venir ravager les terres « de Cerami, et il l'engageait à ne point sortir ce jour- « là : il savait d'avance que Serlon ne tiendrait aucun « compte de sa recommandation. Ce dernier, en effet, « répondit au kaïd qu'il le remerciait de son avis; « mais que ce jour même il irait à la chasse. Brahen « prit ses dispositions en conséquence. Le jour qu'il « avait indiqué à Serlon, il vint se poster avec une troupe « choisie de cavaliers dans le voisinage de Cerami, « puis il détacha quelques-uns de ses gens pour piller « le pays. Aussitôt que Serlon les aperçut, il sortit avec « quatre ou cinq de ses chevaliers pour les combattre. « Les Sarrasins, par une feinte retraite, les attirèrent « au delà de l'embuscade. Se voyant enveloppé, Serlon « comprit qu'il était perdu ; mais il voulut du moins

« vendre chèrement sa vie. Ayant réussi à gagner un « rocher, il s'y défendit longtemps avec ses compa- « gnons ; mais enfin accablés par le nombre, ils furent « massacrés jusqu'au dernier.

« Les Sarrasins mutilèrent leurs cadavres. La tête « de Serlon, placée au bout d'une pique, fut promenée « pendant plusieurs jours dans les rues d'Enna : un « héraut criait que c'était la tête du plus redoutable « des chefs nazaréens qui avaient envahi la Sicile. Bra- « hen l'envoya ensuite en Afrique. Les habitants du « pays donnèrent au rocher sur lequel Serlon s'était « réfugié, le nom de *Rocca Serlonis*. »

Kaïsi (*Kabith* dans quelques anciens diplômes), Capizzi ; *Capitium*.

San-Filit, S. Filippo d'Argiro ; *Agyrium*.

Sberlengha, Sperlinga.

Chentorb, Centorbi ; *Centuripæ*. — Une des résidences les plus agréables et un des plus nobles séjours. Ses campagnes sont vastes, populeuses et très-productives.

Djaras, Geraci.

Djebel-en-Nar, la montagne du Feu, Mongibello ; *Etna*.

Baterno ou *Ibla*, Paterno ; *Hybla major*.

Kastilion, Castiglione.

Nikosion, Nicosia ; *Herbita*.

Adrana, Adernó ; *Adranum*.

Ghaliana, Galiano.

Sant-Anastisi, Santa-Anastasia.

Rahal-el-Bout, Ragalbuto.

Bizini (*Beczinum*, dans les diplômes de l'époque aragonaise), Vizzini ; *Bidis*.

Magillath, Margi.

Minaou ou ***Mininou***, Mineo ; ***Menæ***.

Kalata Gianou (Castrum Hieronis), Calatagirone ; ***Heræa*** ou ***Hybla minima***.

VII.

Province de Messine.

Tabarmin (*Tabermina*, domination aragonaise), Taormina ; *Tauromenium*. — Place forte, ancienne et très-respectable. Elle est bâtie sur une montagne appelée Tôr (*Taurus*), célèbre par les miracles qui s'y opèrent. Son port est petit, mais commode ; on vient de la Calabre y charger des grains. Dans le voisinage de la ville, il existe une mine d'or (1). On admire aussi un pont magnifique attestant l'habileté et la puissance de celui qui le construisit, ainsi qu'un amphithéâtre anciennement destiné aux jeux scéniques, et dont les vestiges prouvent une noble domination et un grand pouvoir (2).

La conquête normande rencontra une grande résistance à Taormina. Cette ville ne fut prise qu'en 1080. Roger la tenait bloquée depuis douze ans, et comme le siége ne fut jamais complétement levé, les Arabes disaient que la forte cité du Taurus (*Medinat-el-Tôr*) avait vu trois mille soleils éclairer les efforts impuissants des chrétiens. Peu s'en fallut que le siége de cette ville ne

(1) Cette mine était exploitée par les Romains. On en voit encore les traces au nord-ouest de Taormina.

(2) Le théâtre de *Tauromenium*, un des plus beaux qui aient existé dans l'antiquité, est creusé en partie dans le roc vif. Construit primitivement par les Grecs, il fut modifié et agrandi par les Romains. Il pouvait contenir environ 25,000 spectateurs. La vue dont on jouit de ce point élevé est admirable. « En aucune contrée de la terre, dit Élysée Reclus, les hommes n'ont pu jusqu'à présent associer d'une manière plus remarquable les splendeurs de l'art à la magnificence de la nature. »

devînt le terme des merveilleuses victoires du comte normand. « Roger, dit Malaterra, avait entouré la « ville de vingt-deux forts, tandis qu'une flotte la res- « serrait étroitement du côté de la mer. A différentes « heures du jour et de la nuit, il visitait tous les pos- « tes. Un matin, comme il faisait sa ronde accoutu- « mée, il fut assailli par plusieurs Sarrasins qui s'é- « taient glissés hors des remparts et attendaient son « passage, cachés dans des buissons de myrte. Roger « aurait été tué infailliblement sans le dévouement « d'un de ses chevaliers, un breton nommé Evisand. « Voyant un des Sarrasins se précipiter la lance en « arrêt contre le comte, il se jeta devant ce dernier, et « reçut la mort à sa place. Quelques instants après, les « païens furent taillés en pièces par quelques soldats « normands accourus au bruit. Roger fit faire de ma- « gnifiques funérailles au brave chevalier qui lui avait « sauvé la vie. »

Ras-Sant-Eli, C. San-Alessio; ***Pr. Argennum.***

Mikos, Pistoressa.

Messana, Messine; ***Zancla*** ou ***Messana.*** — Grande et belle ville, très-bien bâtie, où l'on vient de tous les pays chrétiens et musulmans. On trouve dans ses bazars toute espèce d'approvisionnements et de marchandises, et l'on peut y conclure des affaires avantageuses, a cause de l'immense concours des vendeurs et des acheteurs. Le port, où l'on construit de nombreux vaisseaux, est un des plus admirables qui soient au monde. — « Messine, dit Ebn-Djobaïr, rendez-vous des navires de tous les pays, où se tient la grande foire des marchands infidèles, est tellement remplie d'habitants, qu'elle peut à peine contenir sa population ; mais aucun musulman n'est établi dans cette ville, qui re-

gorge d'*adorateurs des croix*. Il n'y a de serviteurs de Dieu qu'une poignée de gens de service. On y trouve une sûreté parfaite, des denrées à bon marché et en abondance, et toutes les commodités de la vie. Quant au port, aucun pays maritime n'en possède de plus merveilleux. La mer est si profonde, que les navires peuvent s'approcher du rivage presque au point d'y toucher. On les voit rangés le long du quai comme des chevaux attachés à des poteaux, ou dans leurs écuries. »

Milass, Melazzo; *Mylæ*. — Forteresse importante, construite sur les flancs d'un cap qui s'avance dans la mer. Il s'y fait un grand commerce de très-bon lin, et sur la côte il y a des pêcheries de thon.

Djezira Libari, Lipari; *Meligone*.

— *Dendema* ou *Djezirat-el-Melh*, l'île du Sel, Salina; *Didyma*.

— *Banaria*, Panaria; *Hycesia*.

— *Basilous*, Basiluzza; *Evonymos*

— *Strangelo*, Stromboli; *Strongylos*.—Il existe dans cette île une haute montagne, où l'on aperçoit à certaines époques un très-grand feu. Il est même rare que ce feu cesse de paraître. Au moment des éruptions, la montagne vomit des pierres brûlées, et l'on entend un bruit épouvantable qui, à une grande distance, ressemble à celui du tonnerre.

Djezira-Goulkan, Volcano; *Vulcanum*.

— *Faïdoukha*, Filicuri; *Phænicusa*.

— *Arkoudha*, Alicuri; *Ericusa*.

Lebiri, Olivieri.

Bactis, Patti; *Pactæ*.

Bassou, Naso; *Agathyrnum*.

Ras-Khali, C. Calava.

Ras-Dalia, C. Orlando.

San-Markou, San-Marco ; *Aluntium*. — Les campagnes de *San-Markou* sont fertiles et bien arrosées. Il y croît partout quantité de violettes qui embaument l'air de parfums délicieux. Ce pays produit beaucoup de soie, et sur la côte on construit des navires avec les bois que l'on y transporte des montagnes voisines.

Karounia, Caronia.

Kalakta, Santa-Agata ; *Calacte*.

Kalat-el-Kaouareb, le château des Barques, Santo-Stefano.

Touza, Tusa.

Aboullonia, Pollina ; *Apollonia*.

Gilata, Militello.

Amastrah, Mistretta; *Mytistratum*.

Alat, Galati.

Sant-Alban, Montalbano. —Château situé au milieu des montagnes, dont l'accès est très-difficile. On y élève beaucoup d'abeilles.

Ramath, Rametta.

Monteforte, Monforte.

Katalmita (*Catalimiti* dans les diplômes des rois d'Aragon), Catalamita.

Trib, Tripi.

Mandjara ou *Mankarrou*, Manzarra.

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE HAUTEVILLE.

TANCRÈDE DE HAUTEVILLE,

E. 1° Moriella, 2° Fredesinde.

ENFANTS DE MORIELLA.

GUILLAUME BRAS-DE-FER — DROGON — HUNFRED — GEOFFROI — SERLON.

- GUILLAUME BRAS-DE-FER, E. Une fille de Wido C. de Conza. + sans enfants 1046.
- DROGON, E. Une fille de Waimher. + en 1051.
  - Richard Sénéchal — 2 filles. C. de Castellaneto et de Motula (1).
- HUNFRED, E. la sœur du duc de Sorrente. + en 1056.
  - Abailard—Herman—une fille
- GEOFFROI, E. Sighelgaita.
  - Robert C. de Loritello.—Raoul, Drogon, Tasco, Guillaume
- SERLON. E. . . .
  - Serlon

ENFANTS DE FREDESINDE.

ROBERT WISCARD — GUILLAUME — MAUGER — 3 filles.

- ROBERT WISCARD, E. 1° Alberada, 2° Sighelgaita. + en 1085.
- GUILLAUME, C. de la Principauté.
  - Robert C. de la Principauté. — Tancrède C. de Syracuse. — Ranulf. Richard.
- MAUGER — 3 filles. Humbert, Tancrède, Alverède, Roger V. Pl. II.

ALBERADA

- Marc Boëmond prince d'Antioche, E. Constance de France.
  - Jean (5) — Boëmond II P. d'Antioche, E. Adélaïde d'Edesse.
    - Constance.

SIGHELGAITA.

Roger Bursa — Guy — Robert Wiscard — 5 filles.

- Roger Bursa, E. Adèle de France. + en 1111.
  - Guillaume duc de Pouille, E. la fille du C. de Cajazzo. + sans enfants en 1127. — Wiscard duc d'Amalfi (4) + en 1108 — Louis + en 1109.
- Guy + en 1108 (2).
- Robert Wiscard + en 1110 (3).

(1) Arch. Cavens. Arm. II, Q. n° 43 — *Dipl.* ap. Seb. Paoli, *Codex diplom. Maltens.* — Ughelli, *In episc. Barens et Neocast.*, t. VII et IX.
(2) Mongitore, *Instr. eccl. Panorm.* ad ann. 1086:
(3) Arch. Cavens. Arm. II. M. n° 11. — Ughelli, *in episc. Cusent.*, t. IX. — Gattola, *Access. ad Hist. Cassin.*, p. 193.
(4) Arch. Cavens. Arc. 5, n° 196.
(5) Romualdi Salern. Chronicon.

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE HAUTEVILLE.

Pl. II.

ROGER, COMTE DE SICILE,

E. 1° Judith, 2° Erembergha, 3° Adélaïde de Montferrat
+ en 1101.

Enfants d'Erembergha.

Goffrid + en 1095. — 4 filles.

Enfants d'Adélaïde.

Simon C. de Sicile + en 1104. — Roger II C. de Sicile et roi en 1130 E. 1° Alberia de Castille, 2° Sybille de Bourgogne, 3° Beatrix + en 1154. — 2 filles.

Alberia.

Roger duc de Pouille E. Blanche de Lecce + en 1149. — Tancrède Prince de Bari + en 1139 — Anfuse (Alphonse) P. de Capoue et duc de Naples + en 1144. — Guillaume I roi de Sicile E. Marguerite de Navarre + en 1166 — Henri + en 1144.

(Enfants de Roger duc de Pouille:) Tancrède C. de Lecce et roi de Sicile E. Sibille fille du C. d'Acerra × en 1194. — Guillaume — Une fille.

(Enfants de Tancrède:) Roger duc de Pouille. — Guillaume III — Constance.

(Enfants de Guillaume I:) Roger duc de Pouille + en 1161. — Guillaume II roi de Sicile E. Jeanne d'Angleterre + sans enfants en 1189. — Robert P. de Capoue + en 1165. — Henri P. de Capoue + en 1172.

Beatrix.

Constance E. Henri VI empereur.

Frédéric-Roger, roi de Sicile et empereur d'Allemagne II° du nom.


311 189

